Mr. A. J-du Plessis.

John Carter Brown
Library
Brown University

86/5Vc

Comedia de

Charles de Brosses

1st edn

Presentation copy

2 vols.

ex dono authoris mr Le pdt de Brosses

TRAITÉ
DE LA FORMATION
MÉCHANIQUE
DES LANGUES,
ET
DES PRINCIPES PHYSIQUES
DE L'ÉTYMOLOGIE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
VINCENT, rue S. Severin.
DESAINT, rue S. Jean de Beauvais.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

quid verum atque decens curo et Rogo et omnis in hoc sum. horat.

Ne quis tam parva faſtidiat elementa : non quia magnæ ſit operæ conſonantes à vocalibus diſcernere, ipſaſque eas in ſemivocalium numerum mutarumque partiri ; ſed quia interiora velut ſacri hujus adeuntibus apparebit multa rerum ſubtilitas, quæ non modò acuere ingenia, ſed exercere altiſſimam quoque eruditionem ac ſcientiam poſſit. QUINTIL. *lib. 1, cap. 4.*

USJCB

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE Traité sur les élémens du langage, qu'on donne ici au Public, est dès-longtems connu d'un assez grand nombre de gens de lettres. L'ouvrage manuscrit est resté, pendant plusieurs années, entre les mains de quelques-uns d'entr'eux, passant des uns aux autres; &, sans parler de l'usage qu'on en a fait dans un vaste & célebre recueil destiné à rassembler les découvertes & les connoissances humaines, on en trouve quelquefois les pensées & les expressions dans quelques Li-

vres récens, dont le ſujet engageoit à parler, ſoit de la matiere ou de la forme du langage, ſoit de la philoſophie du diſcours.

Les vues de l'auteur ont porté ſur ces trois points, en compoſant l'ouvrage qu'on va lire; mais il s'eſt ſur-tout occupé des deux premiers, comme d'un préliminaire indiſpenſable, avant que d'arriver au troiſieme. Le vrai ou le faux des idées dépend, en grande partie, de la vérité ou de la fauſſeté des expreſſions, c'eſt-à-dire de l'exacte correſpondance des premieres notions contenues dans chacun des termes qu'on emploie, avec les idées nouvelles qu'on veut tranſmettre, ou avec les opinions qu'on veut établir. Si l'on

venoit à décompoſer les premieres idées contenues dans les expreſſions miſes en uſage pour établir un ſentiment, on ſeroit ſouvent ſurpris de trouver ſi peu de rapport entre ces premieres idées, & celles qu'on reçoit comme en étant une ſuite. On ſeroit du moins étonné de la ſingularité du paſſage des unes aux autres, & de la marche bizarre de l'eſprit humain. L'étymologie tient, de plus près qu'on ne croit, à la logique : c'eſt à les rapprocher tout-à-fait que ce Traité eſt deſtiné.

Dans cette vue, on y remonte juſqu'aux premieres cauſes, juſqu'aux principes élémentaires de l'expreſſion des idées, par la formation des mots, afin d'en déduire

avec plus de connoiſſance & de juſteſſe les rapports & le degré de force que ceux-ci doivent avoir, lorſqu'ils ſont raſſemblés en troupes nombreuſes. Car on ne parvient à connoître la force du diſcours réſultant de l'aſſemblage des termes, qu'autant qu'on a commencé par bien connoître la force des termes même; leur valeur réelle & primitive; leur acception conventionelle & dérivée, qui ne s'eſt établie, bien ou mal-à-propos, que ſur le véritable & premier ſens phyſique du mot, que ſur un rapport réel entre les termes, les choſes & les idées.

L'auteur a donc penſé que c'étoit à l'examen de ces rapports, qu'il devoit d'abord s'arrêter, s'il

vouloit conduire le lecteur au but propoſé. Pour découvrir la ſource & le cours de quantité d'opinions répandues parmi les hommes, il a pris la voie d'en obſerver les fondemens vrais ou faux dans la fabrique même des mots qu'ils ont inventés pour exprimer leurs idées, dans l'aſſemblage & les nuances de couleurs qu'ils ont employées pour peindre aux autres hommes les objets de la nature, tels qu'ils les voyoient eux-mêmes. Car, en quelque langage que ce ſoit, ſur-tout dans ceux des peuples policés, il y a bien peu d'expreſſions ſi ſimples, qu'on ne trouve, en les décompoſant, qu'elles ſont elles-mêmes un aſſemblage d'un certain nombre de traits, d'objets & d'i-

dées, réuni dans un ſeul petit tableau, par lequel on veut faire une impreſſion prompte & claire ſur l'eſprit à qui on le préſente.

Pour réuſſir à cette eſpece d'analyſe, il a fallu remonter juſqu'aux racines qui ont produit les mots uſités dans le langage humain; en découvrir le premier germe, & ſuivre ſes développemens de branches en branches; obſerver comment & pourquoi ils ont été produits tels qu'ils frappent notre oreille; en un mot, arriver au dernier degré de l'analyſe, aux principes les plus ſimples & vraiment primitifs, puiſqu'il eſt très-vrai qu'ici, comme dans tous les effets naturels, les grands développemens, qui nous affectent

d'une maniere ſi ſenſible, ne ſont que la ſuite néceſſaire, & l'extenſion des premiers germes imperceptibles.

RECONNOISSANT alors,

Que ces germes de la parole ſi variée, & des langages multipliés chez tant de peuples, ne ſont autres que les inflexions ſimples & primitives de la voix humaine;

Que la forme de chaque inflexion ou articulation vocale, dont le bruit arrive à l'oreille par l'ondulation de l'air, dépend de la forme & de la conſtruction de l'organe qui le produit;

Que la conſtruction de chaque organe eſt déterminée par la nature, en telle ſorte, que l'effet ſuivant néceſſairement d'une cauſe

donnée & miſe en action, un organe ne peut produire d'autre effet, ni moduler l'air d'une autre maniere que de celle que ſa ſtructure naturelle lui a rendue poſſible;

Que chacun des organes de la voix humaine a ſa ſtructure propre, de laquelle réſulte la forme du ſon qu'il rend, déterminée par la forme même de ſa conſtruction;

Que les organes qui compoſent l'inſtrument total, & le méchaniſme complet de la voix humaine, ſont en petit nombre;

Que, par conſéquent, le nombre des articulations vocales doit y correſpondre, & ne peut être plus grand, puiſque c'eſt-là tout

l'effet que la machine peut produire.

Ces premieres obſervations, fondées ſur les principes phyſiques des choſes, telles que la nature les a faites, amenent les conſéquences ſuivantes.

Que les germes de la parole, ou les inflexions de la voix humaine, d'où ſont éclos tous les mots des langages, ſont des effets phyſiques & néceſſaires, réſultans abſolument, tels qu'ils ſont, de la conſtruction de l'organe vocal; & du méchaniſme de l'inſtrument, indépendamment du pouvoir & du choix de l'intelligence qui le met en jeu;

Que les germes étant en très-petit nombre, l'intelligence ne

peut faire autre chose que de les répéter, de les assembler, de les combiner de toutes les manieres possibles pour fabriquer les mots tant primitifs que dérivés, & tout l'appareil du langage.

Que, dans ce petit nombre de germes ou d'articulations, le choix de celle qu'on veut faire servir à la fabrique d'un mot, c'est-à-dire au nom d'un objet réel, est physiquement déterminé par la nature & par la qualité de l'objet même; de maniere à dépeindre, autant qu'il est possible, l'objet tel qu'il est; sans quoi, le mot n'en donneroit aucune idée : tellement que l'homme, qui sera dans le cas d'imposer le premier nom à une chose rude, emploiera une inflexion

rude & non pas une inflexion douce ; de même qu'entre les ſept couleurs primitives, un peintre, qui veut peindre l'herbe, eſt obligé d'employer le vert & non pas le violet. Sans chercher plus loin, on en peut juger par le mot *rude* & par le mot *doux* : l'un n'eſt-il pas rude & l'autre doux ? Suppoſons un Caraïbe qui voudra nommer à un Algonkin *un coup de canon*, objet nouveau pour ces deux hommes qui ne s'entendent pas ; il ne l'appellera pas *Nizalie*, mais *Poutoue*.

Que le ſyſtême de la premiere fabrique du langage humain & de l'impoſition des noms aux choſes n'eſt donc pas arbitraire & conventionel, comme on a coutume de ſe le figurer ; mais un vrai ſyſ-

tême de néceſſité déterminée par deux cauſes. L'une eſt la conſtruction des organes vocaux qui ne peuvent rendre que certains ſons analogues à leur ſtructure : l'autre eſt la nature & la propriété des choſes réelles qu'on veut nommer. Elle oblige d'employer à leur nom des ſons qui les dépeignent, en établiſſant entre la choſe & le mot un rapport par lequel le mot puiſſe exciter une idée de la choſe.

Que la premiere fabrique du langage humain n'a donc pu conſiſter, comme l'expérience & les obſervations le démontrent, qu'en une peinture plus ou moins complette des choſes nommées ; telle qu'il étoit poſſible aux organes vo-

caux de l'effectuer par un bruit imitatif des objets réels.

Que cette peinture imitative s'eſt étendue de degrés en degrés, de nuances en nuances, par tous les moyens poſſibles, bons ou mauvais, depuis les noms des choſes le plus ſuſceptibles d'être imitées par le ſon vocal, juſqu'aux noms des choſes qui le ſont le moins; & que toute la propagation du langage s'eſt faite, de maniere ou d'autre, ſur ce premier plan d'imitation dicté par la nature; ainſi que l'expérience & les obſervations le prouvent encore.

Que les choſes étant ainſi, il exiſte une langue primitive, organique, phyſique & néceſſaire, commune à tout le genre humain,

qu'aucun peuple au monde ne connoît ni ne pratique dans ſa premiere ſimplicité ; que tous les hommes parlent néanmoins, & qui fait le premier fond du langage de tous les pays : fond que l'appareil immenſe des acceſſoires dont il n'eſt chargé laiſſe à peine appercevoir.

Que ces acceſſoires ſortis les uns des autres de branches en branches, d'ordre en ſous-ordres, ſont tous eux-mêmes ſortis des premiers germes organiques & radicaux, comme de leur tronc ; qu'ils ne ſont qu'une ample extenſion de la premiere fabrique du langage primitif tout compoſé de racines : extenſion établie par un ſyſtême de dérivation ſuivi pas à

pas, d'analogies en analogies, par une infinité de routes directes, obliques, tranſverſales; dont la quantité innombrable, les variétés prodigieuſes & les étranges divergences conſtituent la grande diverſité apparente qu'on trouve entre tous les langages: Que néanmoins toutes les routes, malgré la diverſité de leur tendance apparente, ramenent toujours enfin, en revenant ſur ſes pas, au point commun dont elles ſe ſont ſi fort écartées.

Que puiſque le ſyſtême fondamental du langage humain & de la premiere fabrique des mots n'eſt nullement arbitraire, mais d'une néceſſité déterminée par la nature même, il n'eſt pas poſſible que le

ſyſtême acceſſoire de dérivation ne participe plus ou moins à la nature du premier dont il eſt ſorti en ſecond ordre ; & qu'il ne ſoit comme lui plutôt néceſſaire que conventionnel, du moins dans une partie de ſes branches.

Que le langage humain & la forme des noms impoſés aux choſes n'eſt donc pas, autant qu'on ſe le figure, l'opération de la volonté arbitraire de l'homme : que dans la premiere fabrique du langage humain & des noms radicaux, cette forme eſt l'effet néceſſaire des ſenſations venues des objets extérieurs, ſans que la volonté y ait eu preſque aucune part : qu'elle en a même eu beaucoup moins qu'on ne l'imagine aux dériva-

tions, toujours tirées des premiers noms radicaux & imitatifs des objets réels, même lorſque la dérivation vient à s'exercer, non ſur des objets phyſiquement exiſtans dans la nature, mais ſur des idées, ſur des objets intellectuels qui n'ont d'exiſtence que dans l'eſprit humain; en un mot, ſur des êtres abſtraits qui n'appartiennent qu'à l'entendement ou aux autres ſens intérieurs.

Qu'après être remonté aux premiers principes du langage, tirés de l'organiſation humaine, & de la propriété des choſes nommées, il eſt important & convenable de redeſcendre au développement de ces principes; d'obſerver les effets de la dérivation, après avoir connu

ſes cauſes & ſes élémens ; d'examiner par quelles voies elle a paſſé du phyſique au moral, & du matériel à l'intellectuel ; de démêler, par l'analyſe des opérations ſucceſſives, l'empire ou l'influence de la nature dans le méchaniſme de la parole & de la formation des mots, d'avec ce que l'homme y a mis d'arbitraire par ſon propre choix, par l'uſage, par la convention reçue ; de montrer par quelles déterminations, par quelles méthodes, & juſqu'à quel point l'arbitraire a travaillé ſur le premier fond phyſiquement & néceſſairement donné par la nature.

C'EST ſur ces principes étudiés & reconnus, que l'on conſidere ici

la foule immenſe des langues répandues ſur toute la terre, dans ce qu'elle a ſeulement de général, de primordial & de commun, comme ſi c'étoit un objet unique; ſans égard à ce que la grande diverſité du climat, des mœurs & des uſages, de la façon de penſer & de procéder a mis de particulier dans chacune. Pluſieurs perſonnes éclairées ont trouvé quelque choſe de neuf & d'intéreſſant dans cette méthode d'appliquer ainſi l'analyſe & la ſynthèſe à la formation du langage, ſans autre guide que la nature ſuivie pied à pied dans ſes opérations.

Une partie des principes & des obſervations ci-devant expoſées étoient déja connues; mais elles

avoient été faites ſans ſuite, & d'une maniere iſolée. On a vu qu'elles acquéroient un grand degré de force par l'enſemble & par l'enchaînement. Leur liaiſon jette une nouvelle lumiere philoſophique ſur tout le ſyſtême du langage humain, en découvrant de quelle maniere la phyſique & la métaphyſique ſe ſont d'elles-mêmes, & comme par inſtinct, adaptées à la grammaire. On a trouvé que cette méthode traçoit une large voie pour entrer à découvert dans un vaſte canton de la métaphyſique juſqu'alors peu connu, & où on n'avoit encore pénétré que par des ſentiers.

Leibnitz diſoit qu'il ſeroit à ſouhaiter que la philoſophie con-

ſacrât une partie de ſes recherches à la diſcuſſion des méthodes & des inventions grammaticales. On verra, non ſans quelque ſurpriſe, que les Indiens avoient autrefois ſuivi une idée à-peu-près ſemblable. Ce qu'on nous raconte de la langue des Brachmanes indique qu'ils y avoient procédé d'une maniere preſque auſſi parfaite & auſſi vraie qu'il étoit poſſible : tant il eſt vrai que la haute antiquité avoit fait de plus grands progrès dans les ſciences que nous ne ſommes portés à le croire, aujourd'hui que ſes monumens ſont perdus. Ce que Leibnitz demandoit, on tâche de le faire ici, non pour les ſyntaxes dont il ne ſera queſtion qu'en paſſant, mais pour les

mots qui ſont la matiere premiere des ſyntaxes. On ne s'occupe pas, ainſi que l'ont fait quelques grammairiens, à fabriquer par art une langue factice, qui, par l'uſage univerſel qu'on en pourroit faire, tant verbalement que par écrit, tiendroit, dans le commerce & dans les connoiſſances de toutes les nations, le même lieu que l'algébre tient dans les ſciences numérales; projet qu'on ne peut eſpérer de faire jamais adopter aux hommes dans la pratique. On ſe borne à montrer ici, que ce fond de langage univerſel exiſte en effet. Au lieu de perdre le tems à eſſayer, ſans fruit, ce que l'art pourroit faire, on y met à découvert ce qu'a fait la nature. Il

y a au moins plus de réalité dans le réſultat de ce travail, qu'il n'y en auroit dans l'autre.

On y décrit d'abord l'organe de la voix humaine, le nombre, la forme & le jeu de chacune des parties qui compoſent cet inſtrument admirable; l'ordre dans lequel la nature les développe, & les met en jeu; les effets néceſſaires de chaque partie dans leur mouvement matériel, & dans les modulations qu'il imprime à l'air; les différences & les propriétés de chaque articulation; le nombre fixe & vrai, tant des voyelles, que des accens & des conſonnes; comment, & par quel mouvement doux, rude ou moyen, chacune des conſonnes part de chaque or-

gane en forme ſimple, ou ſe fléchit ſur un organe voiſin, pour prendre une forme compoſée. On obſerve les variétés que produit dans la voyelle le paſſage du ſon par l'un ou par l'autre des deux tuyaux de l'inſtrument vocal, la bouche & le nez. On indique quelles peuvent être les cauſes de la différence ſi ſenſible, qui ſe fait entendre entre la voix parlante, & la voix chantante. On donne une formule d'écriture organique très-ſimple, dont chaque élément correſpond juſte à chaque organe & à ſon mouvement propre; formule qui n'a d'autre uſage que de ſervir de *gloſſometre* pour meſurer le degré de comparaiſon entre les langages, & vérifier la juſteſſe des

étymologies & dérivations. Tout ceci eſt le technique de la choſe, fatiguant & ennuyeux pour le lecteur ; mais indiſpenſable, puiſqu'il décrit les opérations de la nature, leſquelles fondent les principes d'où ſortent les conſéquences & les développemens.

On cherche enſuite quelle eſt la langue primitive ; &, après avoir indiqué où l'on doit la chercher, on montre comment elle procede ; en quel ordre, en quelle ſuite d'ordres, par quels rapports naturellement établis entre certains organes, certains ſentimens, certaines ſenſations, certaines exiſtences phyſiques, & modalités d'exiſtence. On prouve que tout eſt primitivement fondé

ſur l'imitation des objets extérieurs, tant par les ſons vocaux que par les figures écrites; que l'impoſſibilité de faire parvenir à l'ouïe, par un bruit imitatif, les objets de la vue, a forcé d'avoir recours à un autre genre d'imitation ſuſceptible de tomber ſous cet autre ſens, & donné naiſſance à l'écriture. On ſuit les différens ordres, gradations & développemens de ce nouvel art, depuis l'écriture primitive en figures, juſqu'aux caracteres alphabétiques. On montre que les ordres & les ſuites ſont du même genre dans l'écriture, comme dans la parole; en ce que la nature a de même ſervi de guide, en donnant les principes & les développemens,

par de ſemblables procédés d'imitation, d'approximation & de comparaiſon ; juſqu'à ce qu'enfin l'homme ait totalement changé le ſyſtême de l'écriture, en s'attachant à peindre, non les objets extérieurs comme ci-devant, mais les mouvemens de chacun des organes vocaux, par l'invention d'un alphabet. On remarque comment s'eſt faite cette admirable réunion des deux ſens de la vue & de l'ouïe, qui aſſujettit les objets de l'un & de l'autre ſous un même point, en même tems que les objets & les ſenſations reſtent réellement très-ſéparées. On remarque encore combien le genre des procédés & des ſenſations qui ont principalement ſervi à la for-

mation de chaque langage, contribuent à le caractériſer, & ſervent à ranger les langues ſous deux claſſes principales, dont l'une s'adreſſe aux yeux, & l'autre aux oreilles. On traite de la formule d'écriture de chaque nation ancienne & moderne, brute, ſauvage & policée; des variations & des progrès ſucceſſifs de l'art; des chiffres ou formules d'écriture numérale de chaque peuple.

Les objets généraux ayant ainſi été préſentés, on deſcend à l'examen un peu plus particulier de la formation d'une langue quelconque, (à la ſuppoſer primordiale) & de ſon progrès. On examine ſon enfance, ſon adoleſcence, ſa maturité; les cauſes qui con-

courent à ſon accroiſſement, à ſa ſyntaxe, à ſa richeſſe; puis à ſon altération, à ſon déclin, & enfin à ſa perte; celles qui la conſtituent en apparence *langue mere;* celles qui la ſubdiviſent réellement en dialectes. On marque ce qui conſtitue l'identité d'une langue parlée, en fixant le point de l'époque où elle exiſte, & celui de l'époque où il ſemble qu'elle n'exiſte plus, quoiqu'on n'ait pas diſcontinué de la parler, mais avec tant d'altération, qu'elle ne paroît plus reſſembler à ce qu'elle étoit dans l'époque précédente. On ſuit les effets de la dérivation & de la deſcendance des langues l'une de l'autre. On démêle la ſuite des altérations ſucceſſives que ſubiſ-

ſent les termes, dans le ſon, dans le ſens, dans la figure ; le paſſage des unes aux autres ; leur marche naturelle ou bizarre ; les cauſes des fréquentes anomalies. On traite de toutes les formes d'accroiſſemens qu'un mot primitif eſt ſujet à recevoir ; des nouvelles forces que ces formes additionelles donnent au mot, par les idées acceſſoires qui s'y joignent, à chaque accroiſſement qu'il reçoit ; de la valeur ſignificative de chaque augmentatif & de ſes cauſes. On donne la formule générale & particuliere des ſyntaxes, avec l'exemple d'un ſon radical ſuivi dans tous les développemens qu'il reçoit, en un ſeul ſens principal, & en une ſeule ſyntaxe.

On traite enſuite des noms impoſés aux choſes qui n'ont pas une exiſtence réelle & phyſique dans la nature, telles que ſont les êtres intellectuels, abſtraits, moraux; les relations, les qualités générales, &c. On prouve que ces noms n'ont pas pas d'autre origine ni d'autre principe de formation que les noms des objets extérieurs & phyſiques, (matiere très curieuſe.) De-là on paſſe aux noms propres de perſonnes & de lieux, en montrant qu'ils ont tous une valeur ſignificative, tirée des objets ſenſibles; en indiquant les cauſes de leur impoſition, & les diverſes manieres de les impoſer, pratiquées par les différens peuples.

Revenant enſuite aux principes généraux, & aux régles de l'art étymologique, on traite des racines, de leur premier germe, de leurs branches ſorties du primitif ou premier tronc, & ſouvent priſes elles-mêmes, dans l'uſage, pour autant de primitifs; des branchages ſubdiviſés preſqu'à l'infini; de leur écart prodigieux; des cauſes de leurs étonantes divergences; de la maniere de les ſuivre & de les rappeller à leurs principes. On obſerve que les racines, qui ſont le fond des langues, y ſont elles-mêmes preſque par-tout inuſitées, & que la plûpart d'entr'elles ne ſont que des outils généraux ſervant à former les mots d'uſages; ſemblables en cela aux concep-

tions abſtraites & générales de l'eſprit humain, qui, en nommant des êtres qui n'exiſtent réellement pas eux-mêmes, ſont néanmoins employées à l'expreſſion de preſque tous ceux qui exiſtent en effet. On enſeigne la maniere d'appliquer l'art critique à l'étymologie. On tâche de guider ceux qui s'adonneront aux recherches de cette eſpece dans les routes qu'ils doivent tenir pour arriver du centre aux extrémités, & revenir des extrémités au centre ; pour trouver le fil & la ſource d'une dérivation quelconque ; pour diſcerner les caracteres de vérité & de fauſſeté, de juſteſſe & d'erreur entre pluſieurs étymologies données d'un

même mot. On termine ce Traité, en traçant le plan & la méthode très-détaillée de former un vocabulaire général de toutes les langues, ou une nomenclature universelle par racines. On fait voir qu'un dictionnaire de cette espece & de cette forme, loin d'être un ouvrage immense & impraticable, comme on le croiroit, est non-seulement possible sans une très-grande peine, mais qu'il seroit fort utile à l'avancement & à la facilité de la science; & qu'il est même devenu nécessaire, vû la multiplication des langages & des connoissances humaines, qui iront, en croissant, à tel point, que, sans cette aide, l'étude seule des

langues abſorberoit, à l'avenir, un tems auquel la vie de l'homme ne pourroit plus ſuffire.

Les OBSERVATIONS & les préceptes généraux ſont ſoutenus, ſur-tout dans les deux dernieres parties de l'ouvrage, d'exemples propres à les prouver & à les rendre plus ſenſibles. Les exemples, ſouvent curieux, quelquefois agréables, adouciſſent un peu la ſéchereſſe des raiſonnemens abſtraits, dont ce Livre eſt rempli. Toute matiere grammaticale eſt ingrate par elle-même. Toute conſidération métaphyſique eſt fatiguante. Qu'en doit-il arriver, quand elles ſont réunies ? C'eſt pourtant leur réunion qui doit piquer ici la curioſité du lecteur,

& qui peut rendre ce Livre utile, au cas que l'auteur ait pu parvenir à le rendre tel. Il y a ſi peu de perſonnes qui ſe plaiſent aux ſujets de cette eſpece & traités de cette maniere, qu'il n'oſe ſe promettre d'être lu par beaucoup de gens. Tout l'amuſement qu'ils pourront eſperer de cette lecture, eſt celui qu'on trouve à voir développer, dans toutes ſes conſéquences, un ſyſtême nouveau, fondé ſur des principes très-ſimples & très-vrais ; à ſuivre ſoi-même le fil des liaiſons qui joignent l'une à l'autre des choſes entre leſquelles on n'entrevoyoit aucun rapport ; à ſe convaincre, à meſure qu'on avancera dans cette lecture, que des propoſitions, que leur ſingularité avoit

d'abord fait prendre pour très-hazardées, ſont néanmoins juſtes & véritables; à tenir devant ſes yeux un tableau naturel & raccourci du langage & de l'eſprit humain, préſenté ſous un nouveau point de vue.

Il ſeroit à deſirer qu'on eût pu couvrir l'aridité de la matiere, par les agrémens du ſtyle. Il n'y a point de ſujet qui n'en ſoit ſuſceptible; & s'il manque de ceux qui ſont propres au genre, c'eſt toujours la faute de l'écrivain. Mais il eſt rare d'en trouver qui ſoient capables de mettre dans un Livre de grammaire autant de graces & d'élégance que nous en voyons dans Quintilien, & que Jules Céſar en avoit mis, ſans doute,

dans ſon Traité de l'Analogie. Dans cet ouvrage-ci, on a ſeulement tâché d'être clair, & de rendre, avec le plus de netteté poſſible, des idées abſtraites, ſouvent difficiles à exprimer; & peut-être n'y a-t-on pas toujours réuſſi.

Si l'ouvrage a peu de lecteurs, en revanche peut-être trouvera-t-il beaucoup de critiques. On répond d'avance; A ceux qui blâmeront les traductions un peu inexactes d'un mot comparé d'une langue à une autre, par exemple, d'un indicatif rendu par un infinitif, qu'on n'a pas beſoin de plus de préciſion, lorſqu'il ne s'agit que de conſidérer le ſens abſolu & la forme radicale des mots. A ceux qui jugeront que les exemples

cités ne ſont pas toujours auſſi bien choiſis qu'ils pouvoient l'être pour rendre la propoſition plus ſenſible, que cela eſt quelquefois vrai, parce que les exemples, qui avoient d'abord offert à l'eſprit une vérité claire, n'y reviennent pas toujours, au moment qu'on écrit, tels qu'on les deſireroit; & que, las de ne pouvoir ſe les rappeller, on ſe contente trop facilement de ceux qui ſe préſentent en leur place. A ceux qui rejetteront les étymologies données, parce qu'ils en préferent d'autres, que tel eſt leur avis, différent de celui de l'auteur qui eſt en droit, comme eux, d'avoir le ſien ſur cette matiere, laiſſant au Public à décider de la préférence; & que,

dans le cas où l'auteur ſe ſeroit trompé ſur certaines dérivations, l'application fauſſe ou mal choiſie d'un exemple particulier ne détruiroit pas la vérité d'une propoſition ou d'un principe général, auquel on l'auroit mal appliqué. A tous enfin, qu'on n'eſt nullement dans l'intention de répondre aux critiques qui porteront ſur les détails épiſodiques au ſujet; mais ſeulement à celles qui, en attaquant les fondemens de la théorie qu'on établit ici, renverſeront l'édifice par le pied. Or c'eſt ce qu'on ne fera pas, à moins qu'on ne rompe la chaîne qui joint toutes les parties; ce qui ne ſeroit l'ouvrage ni de quelques phraſes, ni de quelques pages, mais deman-

deroit un Traité tout auſſi étendu, tout auſſi ſuivi que l'eſt celui-ci.

Il n'y a que le tems, le progrès des connoiſſances grammaticales, les obſervations multipliées ſur un grand nombre de langage fort diſparates, qui puiſſent aſſurer ou détruire cette théorie d'une maniere parfaitement complette. On préſente ici un ſyſtême général. Il ſe trouve fort bien d'accord avec la nature & avec les expériences faites ſur les langages familiers & connus, d'où ſont tirés la plûpart des exemples qu'on cite. La nature étant par-tout la même, on a quelque droit d'en conclure que les mêmes expériences, répétées ſur tout autre langage, donneront les mêmes

réſultats. Mais c'eſt le fait qui reſte à vérifier. Les gens, qui ſeront verſés dans les langues barbares & tout-à-fait étrangeres, verront un jour ſi elles ſe rapportent, auſſi-bien que celles que nous connoiſſons, à une théorie qui poſe pour principe, que la premiere fabrique des mots conſiſte par-tout à former des images imitatives des objets nommés, & que la ſuite & le développement d'un langage quelconque n'eſt qu'une ſuite & un développement de ce même méchaniſme, employé même dans les cas où il ſemble le moins propre & le moins applicable.

Mais obſervons qu'il faut s'être rendu bien profond dans la connoiſſance d'une langue barbare,

avant que de l'éprouver ſur cette théorie ; qu'il faut en connoître parfaitement les racines, les ſources, la compoſition mêlangée, les procédés, les acceptions, les dérivations idéales & matérielles, les analogies & les anomalies ; & connoître auſſi ſur-tout quel eſt le jeu des organes familier à ce peuple-là : qu'il ne faut pas ſe décider ſur le peu de réuſſite des premiers eſſais, mais réfléchir qu'il n'y a point de langue ſi pauvre & ſi barbare, qui ne ſoit déja mêlangée, par dérivation, d'une foule d'autres langages, tous infiniment éloignés de leur ancienne formation & de leur premiere origine ; que, puiſque, dans nos langues pratiques, nous avons tant de peine

à découvrir les racines, preſque toutes inuſitées dans le diſcours, & étouffées ſous la foule des rameaux qui les couvrent, à diſcerner la premiere opération de la nature au milieu du mêlange confus des acceſſoires qui la cachent, il nous eſt bien difficile de ramener les choſes à ce premier point de ſimplicité, ſans une connoiſſance complette du langage examiné.

Souvenons-nous encore qu'avec le même deſſein, il eſt tout ordinaire de parvenir au même but par des moyens différens, lorſque diverſes routes y menent toutes également; qu'il ſuffit ici que les procédés ſoient inſpirés par la nature, & du même genre, malgré les variétés qui ſe montrent dans la

maniere d'exécuter. Peindre un objet par l'une ou par l'autre de ſes qualités apparentes, c'eſt toujours en vouloir tracer l'image. L'un tirera le nom *roc* de ſa dureté ; l'autre, de la difficulté d'y grimper. Comparer la *vîteſſe* à un *oiſeau* ou à une *fléche ;* nommer l'*eſprit*, comme en langue égyptienne *papillon*, ou comme en chaldéenne *ſouffle aërien*, c'eſt toujours comparer. Toutes les nations ont pour procédé naturel & commun, lorſqu'elles veulent marquer le degré ſuperlatif d'une choſe, de redoubler d'effort dans la prononciation, & de charger davantage la compoſition du nom. A cet effet, les Américains répetent deux fois de ſuite le mot ſimple. Les Grecs & les Latins augmen-

tent le mot, en le terminant par un coup d'organe fortement appuyé; mais, avec le même deſſein d'exprimer méchaniquement le degré ſuperlatif, les Grecs le peignent par Τατος; les Latins par *errimus* ou *iſſimus*. Tous parviennent au même but par différentes eſpeces de moyens du même genre.

On en viendra un jour à comparer toutes les langues les unes aux autres, à meſure qu'elles ſeront bien connues; à les diſpoſer toutes enſemble, & à la fois, ſous les yeux dans une forme parallele. Si jamais on exécute l'archéologue univerſel, ou tableau de nomenclature générale, par racines organiques, pour les langues qui nous ſont connues, tel que l'auteur le propoſe, ce ſera un magazin tout préparé

paré pour y joindre celles dont on acquerra la connoiſſance ; & il eſt plus que probable que tous les mots de chacune viendront facilement d'eux-mêmes ſe ranger chacun ſous leur racine organique, dans leur caſe propre & préparée, juſqu'à ce qu'enfin on ſoit parvenu au complet ſur cette matiere. Mais n'omettons pas de remarquer, à ce propos, que les langages veulent y venir dans leur ordre ſucceſſif de deſcendance & d'affinité. Une langue pourra bien d'abord ne pas ſoutenir l'eſſai, & ne prendre que difficilement place dans l'archéologue, parce que le rédacteur n'aura pu y placer d'autres idiomes intermédiaires, qui lui ſont encore inconnus. Ceux-ci lui donneront,

après la découverte, le fil continu de la dérivation, le passage naturel d'une forme à l'autre : ils rempliront, par des nuances insensibles, l'intervalle vuide, qui séparoit auparavant deux langues déja connues. Ainsi tout viendra peu-à-peu se ranger, en bon ordre, dans le glossaire général.

SANS la crainte de retenir trop long-tems le lecteur sur un sujet si peu fait, (il faut l'avouer) pour être du goût de tout le monde, j'aurois dessein d'ajoûter deux autres volumes à ces deux-ci, pour donner l'application (indiquée Chap. II,) de sa théorie grammaticale à plusieurs autres sciences, sur-tout à la géographie en ce qui concerne les noms de lieux,

à la mythologie, à l'hiſtoire des anciennes nations, à celle de l'émigration & de la tranſplantation des peuples. Il a cherché dans cette partie de l'ouvrage la ſuite des différens peuples qui ont ſucceſſivement habité une région ; les traces de leur langage conſervées dans les noms qu'ils ont impoſés aux lieux, leſquels ont preſque tous une force ſignificative convenable à leur poſition ; les langages antérieurs, dont chaque idiome ſubſiſtant eſt compoſé en différentes doſes. Il examine & explique les noms anciens, tant des Rois que des Divinités de chaque pays, en faiſant voir combien l'intelligence de la ſignification propre de ces noms explique naturelle-

ment les faits hiſtoriques & les uſages ; montre l'origine des fables qui les défigurent, & fait évanouir le faux merveilleux ; ſert, en un mot, à lever ce voile obſcur que la nuit des tems, l'erreur & le menſonge ont jetté ſur des événemens très-ordinaires. L'hiſtoire des colonies & de leur *parcours* ſur la ſurface de la terre, tient de fort près à l'hiſtoire des langages. Le meilleur moyen de découvrir l'origine d'une nation eſt de ſuivre, en remontant, les traces de ſa langue comparée à celles des peuples avec qui la tradition des faits nous apprend que ce peuple a eu quelque rapport. Il y a même des cas où, par la conformité du langage, on reconnoît, à n'en pou-

voir douter, que deux peuples ont une origine commune, quoique l'hiſtoire n'en apprenne rien, quoique la langue, mere de ces deux-ci, ſoit inconnue ou perdue.

Ces derniers volumes, ſi les premiers ſont goûtés des gens de lettres, ſont deſtinés à expliquer l'hiſtoire par ſignification des mots & des noms impoſés aux choſes; à vérifier ce qu'on a dit, (n° 199,) que l'anatomie du mot donnoit fort bien, pour l'ordinaire, ſoit la définition de la choſe nommée, ſoit la deſcription du fait allégué; à montrer que la littérature confirme, en grande partie, ce que le raiſonnement ſeul avoit ſuggéré.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *PLAN général de cet Ouvrage. Que l'art étymologique n'eſt pas un art inutile ni incertain.* Page 1

CHAP. II. *Utilité qu'on peut retirer de l'art étymologique pour les autres ſciences.* 35

CHAP. III. *De l'organe de la voix & de l'opération de chacune des parties qui le compoſent.* 100

CHAP. IV. *De la voix nazale & de l'organe du chant.* 153

CHAP. V. *De l'alphabet organique & univerſel compoſé d'une voyelle & de ſix conſonnes.* 177

CHAP. VI. *De la langue primitive & de l'onomatopée.* 195

CHAP. VII. *De l'écriture ſymbolique & littérale.* 295

CHAP. VIII. *De l'écriture numérale par chiffres.* 463

Fin de la Table du Tome I.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Traité de la Formation méchanique des Langues & des Principes phyſiques de l'Etymologie.* La philoſophie & l'érudition qui regnent dans cet Ouvrage, me perſuadent qu'il ſera utile au Public, & qu'on peut en permettre l'impreſſion ; le 30 Septembre 1763.

MICHAULT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés, & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le ſieur VINCENT, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *Traité de la Formation méchanique des Langues & des Principes phyſiques de l'Etymologie*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége

pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit

Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chancelier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-septieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil. *Signé* LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 49, *Fol.* 267, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 6 *Mars* 1765. Signé *LE BRETON, Syndic.*

TRAITÉ

TRAITÉ
DE LA FORMATION
MÉCHANIQUE
DES LANGUES,
ET
DES PRINCIPES PHYSIQUES
DE L'ÉTYMOLOGIE.

****

CHAPITRE PREMIER.

PLAN général de cet Ouvrage. Que l'art étymologique n'eſt pas un art inutile ni incertain.

1. *La fabrique des mots roule ſur quatre élémens entierement diſſemblables en-*

tre eux ; l'être réel, l'idée, le ſon, & la lettre.

2. *Leur réunion en un même point prouve, que malgré leur diſſemblance, elles ſe tiennent par un lien ſecret, principe néceſſaire de la fabrique des mots, & qu'il eſt queſtion de découvrir.*
3. *Cauſe de leur réunion & des premiers germes ou racines des mots.*
4. *Cauſe de leur écart immenſe dans le progrès & le développement des Langues; maniere de les réduire par l'analyſe aux mêmes principes généraux & communs.*
5. *Néceſſité de raſſembler de petites obſervations particulieres, pour en déduire les principes généraux.*
6. *Ce Traité roule ſur l'opération matérielle de la voix, non ſur l'opération ſpirituelle de l'ame qui la dirige.*
7. *La vérité des mots eſt leur conformité avec les choſes nommées.*
8. *L'étymologie n'eſt pas un art incertain.*
9. *L'étymologie n'eſt pas un art inutile.*

1. *La fabrique des mots roule ſur quatre élémens entiérement diſſemblables entre eux ; l'être réel, l'idée, le ſon, & la lettre.*

LE but principal de ce Traité eſt d'examiner le matériel de la parole, ce grand appanage de l'humanité, qui contribue à élever l'homme au-deſſus des autres animaux, au même dégré qu'il a plû au Créateur de douer l'eſpece humaine par-deſſus toute autre, de cette importante faculté naturelle. Son uſage conſiſte à rendre par la voix ce que l'ame a reçu par les ſens ; à repréſenter de nouveau au-dehors ce qui eſt au-dedans, & qui y étoit déja venu du dehors. L'objet extérieur & phyſique ; l'impreſſion que ſon image porte & laiſſe dans le cerveau ; l'expreſſion de cette image par un ſon vocal qui s'y rapporte réellement ou conventionellement ; la peinture de ce même ſon fixé par des caracteres qui lui donnent de la permanence, qui montrent tout à la fois

l'objet, l'idée de l'objet, & l'expreſſion vocale de l'idée, dans le tems même où tout cela eſt abſent : Que de choſes éloignées, diſparates, inalliables, à ce qu'il ſemble, & pourtant réunies en un fort petit point, & par des moyens fort petits en apparence ! Que de merveilles, qui, pour être devenues trop communes, ne touchent plus que ceux qui s'appliquent à conſidérer de près le jeu admirable des reſſorts d'une Méchanique ſi compoſée dans ſes effets, ſi ſimple dans ſes principes, ſi étendue dans ſon progrès, ſi naturelle dans ſon opération ! Comment tant de lignes ſi divergentes ont-elles pu ſe rencontrer dans un même centre ? Comment l'être réel, l'idée, le ſon, & la lettre, quatre choſes d'une nature ſi oppoſée, & qui paroiſſent ſi peu conciliables, ſe ſont-elles ainſi rapprochées ? Je laiſſe à part la tranſmiſſion des objets corporels à l'ame : c'eſt une Métaphyſique encore plus haute que celle qui m'occupe ici. Mais quel rapport entre l'idée & le ſon vocal ſi différent de l'idée, ſi différent de l'objet,

produit par le mouvement matériel des organes ſitués dans la bouche ? Quel rapport entre le ſon inviſible, mobile, aërien & la peinture littérale, fixe & viſible ?

2. *Leur réunion en un même point, prouve que malgré leur diſſemblance, elles ſe tiennent par un lien ſecret, principe néceſſaire de la fabrique des mots, & qu'il eſt queſtion de découvrir.*

Il faut bien néanmoins qu'il y ait entre toutes ces choſes une relation cachée qui ait pu conduire de l'une à l'autre. Je dis une relation phyſique & néceſſaire dans ſon premier principe, non ſimplement arbitraire & conventionnelle, telle que nous l'appercevons aujourd'hui, depuis que l'homme, à force d'uſage, d'habitude & d'inadvertance, a bâti, détruit, rebâti l'édifice immenſe & toujours ruineux des langages quelconques, en s'écartant du fondement ſolide ſur lequel il avoit été néceſſité de poſer les premieres pierres, qui, ſeules dans toute la conſtruction, reſtent

éternellement ſtables ſans s'écrouler. Quelques écarts qu'il y ait dans la compoſition des Langues, dans la fabrique des mots, quelque part que l'arbitraire puiſſe y avoir, la convention n'a pu s'établir qu'en vertu d'une raiſon effective, née de l'exiſtence même & de la propriété des choſes. L'expérience nous montre qu'on retrouve cette raiſon, en ſuivant le fil pied à pied juſqu'aux premieres ſources. Sans elle l'arbitraire même, qui la cache ou la défigure, n'auroit jamais eu lieu. L'homme n'eſt pas créateur de la matiere; obligé d'employer l'organe vocal, tel qu'il l'a reçu de la nature, il n'eſt pas même ici l'artiſte de l'inſtrument dont il ſe ſert : il ne fait donc que donner bien ou mal, la forme dont le ſujet eſt ſuſceptible; car c'eſt la matiere qui détermine la forme; c'eſt dans ſes propriétés que réſide le principe phyſique & primordial de toute l'opération. Quand la nature a mis des barrieres inſurmontables entre les êtres, nul pouvoir humain ne peut les réunir; & puiſqu'il l'a fait ici pour des eſpeces qui paroiſſent

ſi peu ſuſceptibles d'être amenées à ce point de réunion, il faut qu'elles ſe tiennent par un lien ſecret, qu'il eſt queſtion de découvrir.

3. *Cauſe de leur réunion & des premiers germes ou racines des mots.*

Eſſayons d'y parvenir, ſelon la maxime ci-deſſus établie, par l'examen du matériel de la parole & des mots, par l'analyſe exacte de chaque partie de la machine vocale, de chaque mouvement propre aux diverſes parties, réſultant néceſſairement de leur conſtruction naturelle, telle qu'elle ſera décrite dans les chapitres *de l'organe de la voix : de l'opération propre de chacune de ſes parties : de l'alphabet organique.*

Nous y verrons d'abord que chaque organe de la bouche, imprimant à l'air un certain mouvement déterminé par la nature de ſa conſtruction, produit un bruit pareillement déterminé, & qui n'eſt ſuſceptible que d'une légere variation. Que ces bruits ſont en petit nombre. Que, dès

qu'une fois la conſtruction & le mouvement propre de chaque organe eſt connu, l'oreille qui entend les bruits reconnoît ſans peine de quel organe chacun d'eux eſt parti. Qu'elle peut facilement diſcerner ce qui n'eſt qu'une variété du même mouvement, d'avec les bruits eſſentiellement différens, comme étant provenus d'un autre organe; & ranger ainſi tous les mouvemens imprimés à l'air par la voix humaine, chacun ſous la claſſe de l'organe qui les a modulés. Chacun de ces ſons ou mouvemens articulés, eſt le premier germe d'un certain nombre de racines. Le nombre des racines ainſi produites n'eſt pas grand; mais celui des branches, ou dérivés qui ſortent des racines eſt preſque infini.

Nous verrons enſuite, que lorſque l'homme veut repréſenter par la voix quelque objet réel, & faire paſſer dans l'oreille d'autrui l'idée de cet objet qu'il a lui-même dans l'eſprit, il ne peut employer de méthode plus naturelle, plus efficace, plus prompte, que de faire avec

ſa voix le même bruit que fait l'objet qu'il veut nommer. Car il y a peu d'objets qui n'en faſſent ; & c'eſt de ce bruit ſur-tout dont on ſe ſert pour impoſer les noms originaux. Rien de plus ſimple que d'adopter cette méthode, puiſque la parole s'adreſſe à l'ouïe. Un Sauvage qui veut nommer un fuſil, ne manque pas de l'appeller *pouh*. On veut nommer un certain oiſeau, on dit *Coucou*, parce que l'oiſeau a fait entendre un pareil ſon. Premiere méthode méchanique & naturelle de la formation des mots.

L'organe prend, autant qu'il peut, la figure qu'a l'objet même qu'il veut dépeindre avec la voix : il donne un ſon creux ſi l'objet eſt creux, ou rude ſi l'objet eſt rude ; de ſorte que le ſon qui réſulte de la forme & du mouvement naturel de l'organe mis en cet état, devient le nom de l'objet ; nom qui reſſemble à l'objet par le bruit rude ou creux que la prononciation choiſie porte à l'oreille. A cet effet, la voix, pour nommer, emploie par préférence celui de ſes organes dont le mouvement propre

figurera le mieux à l'oreille, ſoit la choſe, ſoit la qualité ou l'effet de la choſe qu'il veut nommer. C'eſt la nature qui conduit la voix à ſe ſervir, par exemple, d'un organe dont le mouvement ſoit rude pour former l'expreſſion *racler*. Seconde méthode.

Ces principes, auxquels je joins en paſſant quelque exemple évident & familier, propre à les éclaircir, ſont généraux, naturels & phyſiques. Ce n'eſt pas ici le lieu de leur donner tout leur développement. J'y viendrai dans la ſuite, pied à pied. Il en faudra conclure que ſi les ſons vocaux ſignifient les idées repréſentatives des objets réels, c'eſt parce que l'organe a commencé par s'efforcer de ſe figurer lui-même, autant qu'il a pu, ſemblable aux objets ſignifiés, pour rendre auſſi par-là les ſons aëriens qu'il moule le plus ſemblables qu'il lui eſt poſſible à ces objets. Nous en aurons la preuve dans les Chapitres *de la Langue primitive* & de *l'Onomatopée*.

Avant que d'aller plus loin, paſſons un moment des ſons vocaux au caractère

d'écriture. Nous verrons le même ſyſtème naturel de reſſemblance s'établir entre le caractère & l'objet qu'il veut déſigner ; car la premiere méthode d'écriture a été de figurer groſſiérement aux yeux les objets même qu'on vouloit faire connoître. La vue de la figure réveillant l'idée de l'objet dépeint, la voix appliquoit aux caractères tracés le même ſon par lequel elle avoit nommé l'objet. Ainſi dans l'ancienne écriture Chinoiſe, le caractère par lequel on écrit *Soleil* en a la figure, & ſe prononce par le même ſon qui ſignifie *ſoleil*. Cette méthode-ci ne regarde encore que l'écriture *repréſentative* la plus ſauvage. Mais nous verrons bientôt que cette formule groſſiere a donné naiſſance aux hiéroglyphes plus compoſés, deſquels on a enfin tiré la figure des plus anciens caractères alphabétiques.

Le tout donc tendoit d'abord, dans l'écriture comme dans la voix, à cette reſſemblance avec l'objet exprimé. Si le caractère écrit ſignifie les ſons vocaux, c'eſt donc parce qu'il a commencé par

reſſembler, autant qu'il a été poſſible, à l'objet nommé & ſignifié, ainſi que je le montrerai dans le Chapitre *de l'écriture primitive*. De ſorte que la réunion de trois eſpeces par elles-même auſſi diſparates que le ſont l'idée, la voix, & la lettre, réſulte de ce commun effort d'aſſimilation, & de leur tendance vers l'objet ſignifié, où elles trouvent un centre commun, établiſſant entr'elles une relation non ſeulement intuitive, mais réelle, & dont l'effet eſt d'une extrême promptitude.

La parole commence dès l'enfance, dès que les organes de la voix ont acquis aſſez de force pour articuler. Mais tous les organes vocaux n'acquierent pas à la fois cette faculté d'opérer; elle ne ſe développe que ſucceſſivement, ſelon que l'organe eſt plus mobile, ou ſon opération plus aiſée. L'enfant qui ne peut encore mettre qu'un de ſes organes en jeu, eſt dans la néceſſité de rendre les ſeuls ſons que cet organe peut produire. Cet enfant veut parler & nommer. Comment le pourroit-

il faire autrement qu'en employant les ſeules articulations dont il eſt encore capable ? Il faut qu'il diſe *papa* & *mama*, qui ſont les inflexions ſimples de l'organe labial, le premier & le plus mobile de tous : il faut que ces ſyllabes deviennent les noms qu'il impoſe aux objets qu'il nomme. Il n'y a ici aucun choix de ſa part, car il ne peut articuler autrement : c'eſt l'opération néceſſaire de la nature ; opération qui doit être à-peu-près la même dans tous les langages, dans tous les pays, puiſqu'elle n'a rien d'arbitraire, de conventionel, ni d'autrement poſſible. Troiſieme méthode naturelle de former les mots.

Je dis donc que s'il y a certaines expreſſions qui ſe développent regulié-rement les premieres, dès que la faculté de parler commence à ſe mettre en exercice ; que ſi ces expreſſions ſe retrouvent eſſentiellement les mêmes chez les peuples des quatre angles de la terre, il en faudra conclure qu'elles ſont natives au genre humain ; néceſſairemént réſultantes de la ſtructure phyſique de l'organe vocal,

& du produit de ſon plus ſimple exercice. L'examen des premiers mots du langage enfantin nous en fournira la preuve.

Une des obſervations précédentes (ſçavoir, que chaque organe, en raiſon de ſa conſtruction, a un mouvement qui lui eſt propre, d'où il réſulte dans l'air un ſon déterminé) nous conduit à de plus étendues.

En comparant le ſon rendu par un organe avec le nom donné à cet organe, nous aurons lieu de remarquer qu'ils ſont ſemblables; qu'on s'eſt ſervi de ce ſon naturel à l'organe, pour le nommer lui-même: que l'articulation *gheu* eſt, par exemple, l'articulation propre à la *gorge;* & que le mot *gorge* a pour baſe ou racine cette articulation, & la fait entendre. Voilà donc une relation habituelle entre le mouvement propre d'un organe, entre le ſon produit par ce mouvement, & les mots ſervant à exprimer les noms, tant de cet organe que des choſes relatives à ſon action, à ſa figure, &c. comme les noms même donnés à ces organes, aux déri-

vations, aux comparaiſons qui en ſont tirées, nous l'indiquerons ci-après. Il eſt clair que le mouvement propre de l'organe, & le ſon qui en réſulte, ont tout naturellement déterminé à nommer l'organe par un tel ſon. En deux mots, le mouvement d'un organe produit un certain ſon : on veut nommer l'organe : on ſe ſert de ce ſon pour le nommer ; avec raiſon aſſurément ; car il ne pouvoit être mieux déſigné que par ſon opération propre : Quatrieme méthode.

Nous avons vu que l'inſtrument vocal, lorſqu'il veut nommer, cherche naturellement à imiter les bruits aiſés à contrefaire. Il va plus loin ſur le même principe. L'expérience & les obſervations en très-grand nombre, nous montreront encore une liaiſon habituelle entre un certain ſon provenant d'un certain organe, & tout un genre d'idées ou de choſes conſidérées ſous une certaine face. Nous obſerverons que la plûpart des objets qu'on a pu conſidérer comme étant par leur nature dans un état de *ſtabilité* (par exemple)

tirent leur nom d'une certaine racine, ou d'un certain mouvement d'organe plus propre que nul autre à désigner cet état. Que ceux qu'on a pu considérer comme étant dans un état de *fluidité*, d'*excavation*, de *rudesse*, &c. fournissent de pareilles observations. Qu'en chacun de ces cas, on a, pour former la racine du nom de l'objet, naturellement fait usage du mouvement de l'organe le plus *fixe*, ou le plus *mobile*, ou le plus *creux*, ou le plus *rude*, &c. comme étant sur-tout propre à dépeindre l'effet qu'on vouloit désigner. Ceci n'est qu'une extension de la seconde méthode un peu plus développée.

Nous aurons un juste sujet d'en induire que la nature a mis un rapport entre la forme du son & la maniere d'exister des objets nommés, & que ce rapport est naturellement fondé entr'elles sur une espece de ressemblance imparfaite, telle que le mouvement d'organe employé par préférence peut la produire mieux qu'aucun autre. C'est en effet ce qu'il sera difficile de nier à la vue d'une foule d'exemples

qui nous montreront que chaque classe de choses, ou de considérations sur les choses, se rapporte, quant aux noms qu'elles ont reçus, à un certain mouvement propre à l'un des organes, & s'articule presque toujours par ce même mouvement vocal.

Arrêtons-nous quant à présent à ce petit nombre de premiers principes; & n'indiquons dans le début que les plus simples & les plus communs. Comme premiers germes généraux du langage humain, ils ont produit les racines d'où sont sortis les mots usités dans le langage. Il n'est pas tems encore d'indiquer par quelles méthodes secondaires, & en vertu de quelle force naturelle les mots sont immédiatement sortis de leurs racines, pour former l'appareil immense de toutes les langues. Car dans le mêlange & l'assemblage confus de toutes les branches dérivées, on ne parvient à connoître la cause efficiente & constitutive de l'état actuel de chacune, qu'en remontant à sa racine, où l'on découvre comment & pourquoi elle a été formée telle que nous

la voyons; comment & pourquoi il arrive ſi ſouvent qu'un terme dérivé, pris dans ſon acception commune & vulgaire, ne participe plus à la nature ſpéciale de ſa racine, que par la forme, & non par le ſens; car chaque principe ſimple du genre de ceux que je me ſuis contenté d'expoſer, eſt devenu la ſource d'une dérivation fort étendue, où la nature de ſa cauſe premiere ſubſiſte encore, quoique ſouvent cachée & difficilement apperçue, à moins qu'on ne ſoit exercé à cette eſpéce d'examen. Les premiers germes originaux ſont en fort petit nombre, correſpondant au petit nombre de leurs cauſes *poteſtatives*; mais leur développement eſt prodigieux. Telle une graine d'orme produit un grand arbre qui pouſſant des nouveaux jets de chaque racine produit à la longue une véritable forêt.

Si les expériences & les obſervations réïtérées nous montrent les choſes telles que je viens de les expoſer, n'aurons-nous pas un juſte lieu de croire que, dans les cas ci-deſſus énoncés, tout roule primor-

dialement ſur deux principes matériels ; l'imitation des objets par la voix, & le mouvement propre à chaque organe en conformité de ſa ſtructure ; qu'ainſi les premieres opérations ſur leſquelles s'eſt propagé tout le ſyſtême de la parole, ſont nées de la nature phyſique des choſes, ou de la néceſſité des effets réſultans d'une cauſe donnée, bien plus que de la réflexion ou d'un choix arbitraire fait par l'eſprit humain ?

Mais puiſque c'eſt la nature qui a poſé les premiers fondemens, puiſqu'elle eſt l'auteur véritable des premiers germes & des vrais mots primitifs que les grammairiens ont avec raiſon nommé *racines* ; puiſqu'on lui doit tous les termes qui ſont inconteſtablement radicaux ; n'en faut-il pas tirer cette conſéquence, qu'elle a beaucoup influé dans le développement du total ; qu'il eſt à propos de s'attacher ſur-tout à ſuivre, à démêler ſon opération dans le progrès immenſe des langages quelconques, ſi multipliés, ſi variés, ſi diſſemblables, mais peut-être, au moyen

de cet examen, réductibles à un même principe ? Les branches participent toujours plus ou moins à la nature de leur racine, quoique plus elles s'en éloignent, plus les formes en deviennent arbitraires, bizarres & anomales.

L'examen des premieres queſtions que je viens d'expoſer, joint aux obſervations détaillées qui en donnent la ſolution, fera voir *d'où viennent* les mots qu'on peut appeller *primitifs*, comme étant immédiatement engendrés des ſignes radicaux, comme étant des troncs ſortis de la racine, & qui vont pouſſer un nombre infini de branches.

L'examen de la derniere queſtion montrera *où vont* ces mêmes mots primitifs ; comment les branches ſe propageant ſur le tronc même, & ſe ſubdiviſant en une infinité de *dérivés*, forment enfin ſur un petit nombre d'origines l'aſſemblage immenſe & total d'une langue quelconque, & de tous ſes dialectes. Je traiterai ces matieres dans les chapitres des *racines* : de la *dérivation* : & de *l'accroiſſement des mots*

4. *Cauſe de leur écart immenſe dans le progrès & le développement des langues ; maniere de les réduire par l'analyſe aux mêmes principes généraux & communs.*

On ne pouvoit, au premier coup d'œil comprendre comment quatre choſes auſſi diverſes que l'être réel, l'idée, le ſon, & la lettre avoient pu converger en un même point, pour y produire un même effet. Mais quand on a percé ce myſtère difficile, on n'eſt pas moins étonné, dans le progrès de l'obſervation, de reconnoître à quel excès ces quatre choſes, après s'être ainſi rapprochées d'un centre commun, s'écartent de nouveau par un ſyſtême de dérivation qui raſſemble toutes les irrégularités que peuvent accumuler à l'envi leur totale diſparité d'actions, & qu'on trouvera développées dans les chapitres de la *dérivation* & *du nom des êtres moraux*. Chacun des quatre principes élémentaires de la fabrique des mots travaille à multiplier l'irrégularité de cette

fabrique ; chacune diverge ſur ſa propre trace, ou, qui plus eſt, s'égare ſur la trace de l'un des autres. L'eſprit dérive d'idée en idées ; la voix, de ſons en ſons ; la main, de figures en figures. Que ſera-ce, ſi l'idée vient à s'écarter ſur la route du ſon, ou ſur celle de la figure, lorſque leurs opérations n'ont aucune reſſemblance avec la ſienne ? De-là tant de locutions ſi peu analogues à leur origine, mais pourtant invétérées par l'uſage. Diſons plus ; de-là tant d'opinions bizarres, tant d'exiſtences imaginaires, nées de l'empire que les mots uſités prennent ſur l'eſprit humain, qui s'accoutume fort vîte, & ſans réflexion, à prendre de ſimples paroles pour des êtres très-effectifs, lors même qu'elles ne ſignifient rien de réel. La parole & l'écriture ſont les inſtrumens de l'eſprit ; ſouvent l'ouvrier guide l'inſtrument ; ſouvent auſſi l'inſtrument guide l'ouvrier, qui auroit opéré d'une toute autre maniere, s'il eût eu en main un tel outil au lieu d'un tel autre. Cependant l'ouvrage reſte, bien ou mal fait, paſſable ordinairement dans

ſon total, quoique par-fois mal aſſemblé dans ſes parties. S'il y en a qui paroiſſent s'écarter de leur but, ou n'y tendre que d'une maniere trop indirecte, on en trouvera cependant un grand nombre parmi celles-ci, qu'on peut ramener à l'analogie commune, en les examinant, en les décompoſant, en repaſſant ſur la piſte qui s'eſt écartée de la route ordinaire. Quant à celles qu'il n'eſt plus poſſible de décompoſer, ne ſera-t-il pas juſte de croire que, par l'analyſe, elles auroient donné les mêmes réſultats connus, & qu'elles peuvent, ainſi que les autres, être ramenées aux mêmes principes généraux & communs?

5. *Néceſſité de raſſembler de petites obſervations particulieres, pour en déduire les principes généraux.*

C'eſt le but que je me propoſe; & je ſens que je ſuis plus obſcur que je ne le voudrois dans l'expoſition rapide que j'en viens de faire, comme on l'eſt toujours, lorſqu'à la vue des conſéquences, on veut

tout d'un coup remonter aux ſources, & faire toucher les deux extrémités ſans paſſer par les propoſitions intermédiaires, ſans parcourir le fil qui les tient l'une l'autre. Mais je demande qu'on m'écoute juſqu'au bout. Alors la liaiſon clairement apperçue entre des choſes où l'on n'en auroit pas ſoupçonné, & les traces de l'eſprit humain miſes à découvert, malgré l'irrégularité de ſa marche, rendront intelligible ce qui ne l'étoit pas d'abord. *Ex fumo dare lucem cogitat.* On verra que la theſe que je me propoſe d'établir n'a pas le défaut ordinaire des ſyſtêmes, d'être gratuite & de s'éloigner de la nature & de l'expérience.

Pour l'ordinaire on juge des eſprits moins par eux-mêmes que par la grandeur ou par la petiteſſe des objets ſur leſquels ils s'exercent. En ce cas, un étymologiſte doit s'attendre ſur le ſeul titre, à être peu favorablement jugé de la plûpart des gens. Dans le cours de cet ouvrage, je ſerai ſouvent obligé de procéder à l'anatomie des mots. Le genre de mon ſujet exige

exige cette eſpece de travail, réellement minutieux aux yeux de tout le monde comme aux miens, & que beaucoup de perſonnes, à qui je ne ſerai pas en peine de répondre bientôt, regarderont comme inutile, même dans ſon objet. Mais je ne m'arrête aux mots que pour arriver aux choſes. Si j'en examine la fabrique, c'eſt dans l'eſpérance qu'elle me découvrira celle des idées, & au lecteur intelligent celle des opinions :

Sicque adopinamur de cauſis maxuma parvis.

LUCRET.

C'eſt ſans doute ce qui a dès-long-tems fait penſer à de très-bons eſprits, que la forme matérielle du langage mériteroit bien que la philoſophie lui conſacrât une ſcience particuliere. Mais il faut ſe garder de rédiger cette ſcience en ſyſtême, avant que l'expérience n'en ait recueilli les détails. On ne fait point de grands bâtimens ſans amaſſer de petites pierres. Ce n'eſt qu'en raſſemblant de petites obſervations détaillées, qu'on parvient à généraliſer les idées. Les réflexions naiſſent des faits ;

les propoſitions générales, preſque toujours abſtraites, ne ſeroient ni facilement entendues, ni ſuffiſamment prouvées ſans le ſecours des exemples particuliers, dont le concours uniforme donne la concluſion demandée. Mon deſſein eſt de me porter toujours, autant qu'il ſera poſſible, au centre où toutes les lignes viennent aboutir : de tâcher par des obſervations, des analyſes & des exemples, de mettre à la main le nœud de toutes les petites vérités de détail qu'on auroit à rechercher ſur cette matiere : de montrer les les vues générales, qui embraſſant les rapports éloignés, & les réuniſſant en une même claſſe ſous leurs principes communs, décident à la fois une infinité de queſtions. Que s'il vient à m'arriver de m'arrêter parfois à des remarques qui paroiſſent n'avoir trait à aucune propoſition générale, quelle eſt la ſcience dont il faille exclure à la rigueur toute recherche de pur amuſement, de ſimple curioſité ? Souvent même il arrive qu'elles ont l'avantage imprévu d'amener quelque

découverte qu'on n'attendoit pas. Un homme réfléchi, s'il s'adonne à obſerver la vérité avec des yeux exercés par l'étude & par l'expérience, découvrira des principes généraux où d'autres ne voyent que des faits particuliers.

6. *Ce Traité roule ſur l'opération matérielle de la voix, non ſur l'opération ſpirituelle de l'ame qui la dirige.*

J'avertis d'avance que mon premier but eſt d'obſerver les opérations corporelles de l'organe vocal. Celui d'obſerver les opérations de l'eſprit humain dans l'uſage de la parole & dans la fabrique des mots, n'eſt que le ſecond. C'eſt en vertu de la conſtitution phyſique des organes de la voix humaine que je veux examiner comment l'intelligence ſpirituelle parvient à faire réſonner un inſtrument que la nature a mis en ſa diſpoſition, pour en tirer parti ſelon ſa fabrique: d'où il arrive que l'eſprit intellectuel, dans la ſuite des ſons qu'il lui fait rendre, eſt ſouvent guidé ou entraîné par les propriétés de

l'inſtrument, comme l'inſtrument l'eſt lui-même, par les propriétés des objets ſenſibles. Ainſi l'examen de la ſuite & de la génération des ſons doit ſouvent conduire à reconnoître quelle a été la ſuite & la génération des penſées, & faire découvrir la marche de l'eſprit humain dans ſon opération ; car on ſçait aſſez que la raiſon ſe laiſſe guider par l'imagination, & l'imagination par les organes & par les ſens. Des exemples à milliers pourroient confirmer cette méthode d'obſervations. Je n'en citerai dans cet Ouvrage qu'un petit nombre. L'eſprit humain tire de l'inſtrument vocal des conſonances & des diſſonances ; car on peut appeller *conſonances* les mots pris dans leur ſens vrai, phyſique, propre & primordial : & *diſſonances*, les mots pris dans un ſens détourné, relatif, figuré, abſtrait, moral & métaphyſique, en un mot, tout ce qu'en termes de grammaire on peut appeller *trope* dans le diſcours. Les accords, qui réſultent du mêlange cy-deſſus, forment le langage commun, par lequel l'opération

extérieure & corporelle rend ſenſible, l'opération intérieure & ſpirituelle. Ce n'eſt que de l'opération matérielle qu'il ſera queſtion dans ce Traité. Dans les remarques qu'il contient l'organe de la voix n'eſt conſidéré que comme un inſtrument méchanique, que comme une machine propre par ſa conſtruction à rendre des ſons articulés & à les rendre néceſſairement tels qu'il les rend, en vertu d'une organiſation donnée ; & abſtraction faite de l'opération toute ſpirituelle de l'ame humaine qui dirige le jeu de la machine. Mais il arrivera ſouvent que les effets nous feront découvrir les cauſes ; & qu'au moyen du jeu de l'inſtrument nous connoîtrons la conduite & la direction de la puiſſance intérieure qui le régle.

7. *La vérité des mots eſt leur conformité avec les choſes nommées.*

Dans le langage comme dans l'harmonie les conſonances ſont les premiers ſons fondamentaux : les diſſonances n'y ſont engendrées qu'en ſecond ordre par les

conſonances même. La vraie ſignification propre & phyſique des mots, les noms appellatifs des objets réels qui ont une exiſtence ſenſible, y ſont antérieurs au ſens détourné de ces mêmes mots, au développement prodigieux que la culture du langage a produit dans les mots primitifs, en faiſant jetter à leurs racines des branches très-étendues & très-divergentes. La premiere régle, la plus ſimple qu'indique la nature dans la formation des mots eſt qu'ils ſoient *vrais ;* c'eſt-à-dire qu'ils repréſentent la choſe nommée, auſſi-bien qu'il eſt poſſible à l'inſtrument vocal de la repréſenter. La vérité des mots, ainſi que celle des idées, conſiſte dans leur conformité avec les choſes : auſſi l'art de dériver les mots a-t-il été nommé *étymologie*, c'eſt à dire *diſcours véritable;* ετυμος, *verus ;* λογος *ſermo* (d'ετος, *verus*, *quod eſt* ou d'ειμι *ſum.*) Nul doute que les premiers noms ne fuſſent convenables à la nature des choſes qu'ils expriment : en juger autrement ce ſeroit croire les hommes inſenſés : car ce ſeroit

dire que leur but en parlant n'étoit pas de ſe faire entendre.

8. *L'étymologie n'eſt pas un art incertain.*

Mais comme il y a dans les choſes une quantité de points que nous n'avons jamais connus ou dont la connoiſſance eſt perdue, faut-il s'étonner ſi nous ne pouvons connoître la cauſe de tous les noms ; ſurtout ſi l'on conſidere qu'elle ſe tire non-ſeulement des objets, mais encore de mille circonſtances de fait qui y ſont relatives, qui ont paru propres à les repréſenter lors de la premiere inſtitution, & que nous ne pouvons qu'ignorer pour la plûpart ? Des exemples clairs & ſans nombre, en nous montrant la vérité de de ces deux propoſitions dans les cas particuliers auxquels elles ſont applicables, nous apprennent ce que nous devons juger des autres cas pareils, où le fil de l'application ſe trouve interrompu. N'eſt-il donc pas plus juſte d'admettre l'étymologie comme un art certain, par les exemples aſſurés que l'on en donne, que de le nier ſur ceux dont on ne peut

rendre raiſon. *Igitur de originibus verborum qui multa dixerit commodè, potiùs boni conſulendum, quàm qui aliquid nequiverit reprehendendum; præſertim cùm dicat étymologicè non omnium verborum poſſe dici cauſas.* Varro, (*L. lat.* l. vj, c. 1.)

Cependant mille gens vont juſqu'à croire que cette ſcience n'a preſque rien de réel même à l'égard des mots. On ſçait combien Ménage eut de railleries à eſſuyer quand il donna ſon curieux & ſcavant Ouvrage ſur l'origine des mots de notre langue françoiſe. Il y a encore aujourd'hui des perſonnes qui par ignorance ou faute d'y avoir réfléchi, ſe figurent que les étymologies ſont chimériques ou purement arbitraires. Elles croient ſans doute que les noms ont été impoſés aux objets ſans raiſon ſuffiſante, & par hazard. C'eſt, à proprement parler, dire qu'il ſe produit des effets ſans cauſe; ce qui eſt contre les premieres notions du ſens commun.

9. *L'étymologie n'eſt pas un art inutile.*

D'autres perſonnes, en convenant que les expreſſions dérivent véritablement les

unes des autres ne laiſſent pas de ſe figurer pour l'ordinaire que la recherche de leur origine n'eſt qu'un pur amuſement grammatical aſſez frivole, puiſqu'il ne roule que ſur des mots. Quelques réflexions où je ne ferai que jetter le premier germe de mes idées ſur ce ſujet ſuffiront pour faire voir combien cette façon de penſer eſt peu juſte. Certaines obſervations que l'on peut faire ſur cette matiere, & qui ne paroiſſent d'abord que de ſimples queſtions de grammaire, s'élevent en les généraliſant juſqu'à la plus ſubtile métaphyſique, juſqu'à la naiſſance même de nos idées. Non-ſeulement la ſcience étymologique n'eſt pas inutile dans cette partie de la philoſophie, où elle nous montre les rapports des noms aux choſes, & nous développe le fil des idées humaines; mais elle eſt d'un ſi grand uſage dans preſque toutes les parties de la littérature, ſur-tout pour ce qui regarde l'hiſtoire ancienne, qu'elle y ſert (pour ainſi dire) d'inſtrument univerſel; comme l'algebre & la géométrie en ſervent à ceux

qui s'adonnent aux ſciences mathématiques. C'eſt ce qu'il faut montrer en peu de mots dans le Chapitre ſuivant, qui pourra me ſervir d'apologie près d'un grand nombre de perſonnes, ſi je parviens à faire voir que l'art en queſtion n'eſt imaginaire, mépriſable, ni frivole; & qu'il n'y a guères de ſciences auxquelles on n'en puiſſe étendre l'uſage. Peut-être ce réſultat ſeroit-il mieux placé à la fin de ce Traité, comme un corollaire & une application des conſéquences qu'on doit tirer des principes qui y ſont établis. Mais je ne puis m'empêcher de le faire précéder dans l'unique vue d'adoucir la ſéchereſſe de la matiere par la conſidération préalable du profit que peut apporter cette méthode aſſez nouvelle d'obſerver de ce côté méchanique l'expreſſion verbale de nos connoiſſances & de nos ſentimens, ainſi que la ſtructure de la machine complette dont la nature nous à doués pour une pareille opération.

CHAPITRE II.

UTILITÉ qu'on peut retirer de l'art étymologique pour les autres sciences.

10. *Utilité de l'examen méchanique des mots.*

11. *Utilité métaphysique de l'étymologie servant à faire connoître les différents ordres d'idées humaines, simples & composées. La fabrique des Grammaires est une suite de cet ordre.*

12. *L'usage des mots détermine souvent l'usage des choses, & peut faire croire la réalité de ce qui n'existe pas.*

13. *Les mots sont les fondemens de la science; leur examen découvre ces fondemens.*

14. *L'examen des expressions découvre le faux ou le frivole des opinions. Exemple tiré de l'Astrologie.*

15. *Erreur des hommes, née de ce qu'ils ont mis dans l'expreſſion ce qui n'étoit pas dans la choſe; & de ce qu'ils ont enſuite pris l'expreſſion pour la réalité. Exemples & effets de ceci.*

16. *Moyen de reconnoître les erreurs métaphyſiques en remontant à l'analyſe des idées par la décompoſition des mots.*

17. *Circulation des idées vraies ou fauſſes par le commerce des mots qui eſt le plus grand lien de la ſociété univerſelle.*

18. *Utilité de l'étymologie dans la Phyſique.*

19. *L'étymologie ſert à faire connoître les variétés de conformation anatomique dans l'organe vocal ſelon les différens climats.*

20. *Elle indique le caractere d'ame des peuples.*

21. *Qui eſt auſſi très-marqué par les idiotiſmes & par la ſyntaxe de chaque langue.*

22. *L'arrangement des termes propres à*

chaque langue, indique quel genre de conſidération prévaut dans l'eſprit de chaque peuple. Quel eſt l'arrangement qu'on doit nommer ordre *ou* inverſion ? *Faut il pour plus de clarté du diſcours le tirer de la nature des perceptions, ou de la nature des affections.*

23. *Elle indique auſſi la police plus ou moins ancienne des peuples, leurs inventions, leurs connoiſſances.*

24. *Utilité de l'étymologie dans l'hiſtoire ancienne & dans la mythologie.*

25. *Exemples.*

26. *Néceſſité d'entrer dans l'examen des termes appellatifs & des noms propres, dont l'altération a été une ſource continuelle d'erreurs dans l'hiſtoire ancienne.*

27. *Utilité de l'étymologie pour recouvrer en partie les anciennes langues perdues. Maniere d'y parvenir.*

10. *Utilité de l'examen méchanique des mots.*

LA plûpart des gens ſont, comme je l'ai remarqué, dans l'habitude de regarder les obſervations étymologiques comme frivoles dans leur objet, & inutiles dans leurs conſéquences. A l'égard de la frivolité, il eſt vrai que le détail des remarques particulieres qui ne roulent que ſur les mots a toujours un air de petiteſſe aſſez propre à le faire dédaigner des lecteurs, qui ne vont pas au de-là d'une premiere apparence des choſes. Cependant, quoique les obſervations grammaticales ſoient toutes de ce genre, beaucoup de perſonnes ſpirituelles & ſçavantes n'ont pas laiſſé que d'en faire l'objet de leurs études. Deux des plus illuſtres compagnies de gens de lettres qu'il y ait en Europe, l'académie Françoiſe & celle de Cruſca ont choiſi cette matiere pour le ſujet de leur travail habituel. Le plus grand homme de l'univers à tous égards, le plus grand

génie qu'aucun siécle ait jamais produit, Jules César, n'a pas cru qu'il fût au-dessous de lui d'écrire un ouvrage sur l'analogie des mots. Messala, dit Quintilien, L. j, ch. 7, en a usé de même, sans être taxé de pédanterie, sans rien perdre de la réputation d'homme poli. *An vim C. Cæsaris fregerunt éditi de analogia libri ? Aut ideo minùs Messala nitidus, quia quosdam totos libellos non verbis modo singulos, sed etiam litteris dedit ?* Si l'on regarde les petites remarques de Grammaire comme annoblies par leur but, qui tend à la perfection du discours, on doit voir d'un œil plus favorable encore les remarques étymologiques qui tendent à l'examen & à la perfection des idées : car c'est sous cette face que je me propose sur-tout de les employer dans cet Ouvrage. *Non obstant hæ disciplinæ per illas euntibus, sed circa illas hærentibus*, ibid. Ainsi, toutes minutieuses que pourront paroître la plûpart des petites observations auxquelles il faudra que je m'arrête ici, elles n'en seront pas plus méprisables. Les grands objets qui excitent

notre admiration ne ſont compoſés que de petites parties qui n'ont rien d'admirable. Ce n'eſt qu'en décompoſant l'aſſemblage, & qu'en obſervant le détail qu'on peut parvenir à connoître l'art de la fabrique, & la ſtructure intérieure des ſciences. Ceux qui ſont frappés d'étonnement à la vue d'un ſuperbe édifice, ne ſongent guères aux fondations que la terre couvre, & qui d'ailleurs n'ont rien de capable d'attirer les yeux. C'eſt néanmoins la baſe ſur laquelle tout porte, ſans quoi l'édifice n'auroit pu être élevé. Quintilien s'écrie à ce propos, L. j, ch. 4: *Minùs ferendi ſunt qui hanc artem ut tenuem & jejunam cavillantur; quæ niſi fundamenta fideliter jecerit, quidquid ſuperſtruxeris corruet. Nequis igitur tam parva faſtidiat elementa, &c.* (Voyez l'épigraphe). Le ſentiment de ce ſçavant rhéteur ſert de réponſe à ceux qui croient l'art étymologique inutile dans ſes conſéquences. Il ſçavoit mieux que perſonne combien l'examen ſuivi de ſes petits élémens, & du progrès de leur

assemblage met de connoissance à découvert : il sçavoit que cet examen montre ce qu'a de solide ou de mal fondé l'édifice des sciences & des opinions humaines dont il déterre, pour ainsi dire, la base. Les sciences se prêtent un secours mutuel, & tiennent toutes l'une à l'autre par quelqu'endroit, enchaînées comme elles sont par un lien encyclopédique ; mais sur-tout elles tiennent toutes à cet art-cy qui s'exerce sur les mots, comme étant la peinture naturelle ou métaphysique des idées ; à cet art qui recherche dans la dérivation des noms imposés aux choses, quelles ont été les perceptions primitives de l'homme ; quel germe celles-ci ont produit dans son esprit ; quel développement ce germe a donné à ses sentimens & à ses connoissances.

II. *Utilité métaphysique de l'étymologie servant à faire connoître les différens ordres d'idées humaines simples & composées. La fabrique des grammaires est une suite de cet ordre.*

C'est en dire assez pour indiquer de

quelle utilité l'étymologie peut être dans l'étude de la philoſophie. M. Loke a tellement ſenti combien l'examen des mots étoit néceſſaire pour parvenir à la connoiſſance de l'eſprit humain, qu'il n'a pas craint d'y employer une partie conſidérable de ſon Traité de l'entendement. Indépendamment de ce qu'il en a dit, à quoi le lecteur peut avoir recours, il eſt conſtant que cette matiere conſidérée avec des vues métaphyſiques devient une partie eſſentielle de l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Elle nous indique comment les hommes doués de la faculté de ſe ſervir des ſons comme des ſignes de leurs conceptions intérieures, ſont parvenus par certaines conſidérations naturelles & primitives à appliquer certains ſons à certains objets.

Comment après avoir établi un premier ordre d'idées ſimples, étant venus à conſidérer un objet d'une maniere réfléchie, relative & combinée avec un autre objet, ils ont établi un ſecond ordre d'idées &

un ſecond ordre de ſons qui conſerve avec le premier la même corrélation qu'ont entr'eux le premier & le ſecond ordre d'idées.

Comment de ce ſecond ordre eſt né un troiſieme ordre pareillement proportionnel & correlatif d'idées plus combinées, & de ſons plus compoſés; de ce troiſieme un quatrieme; & ainſi de ſuite.

Comment les hommes les variant à l'infini à meſure que leurs mœurs ſe poliçoient, & que leurs eſprits s'exerçoient, ont trouvé le ſecret d'exprimer d'un ſeul mot une quantité de circonſtances de leurs idées, par ce qu'ils appellent noms, pronoms, verbes, adverbes, déclinaiſons, conjugaiſons, &c. en variant ou augmentant un peu le ſon radical de la choſe.

Comment ces terminaiſons une fois établies pour une choſe ont ſervi de regle pour les autres dans la même langue, & d'exemples dans d'autres langues; ce qui a donné naiſſance aux grammaires.

Comment on eſt venu à bout d'exprimer par le ſon non-ſeulement les objets réels, mais même la négation de ces objets, en joignant par la dérivation une idée poſitive à l'abſence de la choſe dont cette idée eſt le ſujet.

Comment pour remédier à l'inconvénient de la multiplicité des ſons, qui en auroit trop embarraſſé l'uſage, on a inventé les termes généraux qui comprennent ſous un même ſigne une multitude d'êtres particuliers : comment ces termes ſont devenus d'un uſage encore plus fréquent que tous les autres ; & comment l'eſprit humain dans les dérivations a tantôt conclu du général au particulier, & tantôt du particulier au général : tantôt a tiré les noms généraux des qualités, de celui de certaines ſubſtances où elles dominoient, & plus ſouvent les noms des ſubſtances de celui des qualités qu'il y appercevoit.

En effet les qualités ſenſibles des corps telles que leur couleur, leur figure, leur étendue ſont ce qui a d'abord frappé les hommes, plus promptement même, en

quelque facon, que la ſubſtance ſimple qui en eſt le ſujet. C'eſt ce que l'on apperçoit dès que l'on commence à ſentir l'uſage de ſes ſens & à jouir de la faculté de concevoir. Les termes qui expriment ces qualités ſont néanmoins de ceux que nous regardons comme deſtinés à n'exprimer que des accidens ; ce ſont des adjectifs. Mais dans l'ordre primitif de nos connoiſſances, ils ont la priorité ſur les ſubſtantifs : ils ſervent à former le concept, & enſuite la définition de chaque objet particulier. Rien n'eſt donc plus naturel que de penſer que ces adjectifs ont ſouvent ſervi de racines aux noms d'une infinité d'objets particuliers ; ſoit que ce nom ſe trouve tiré d'une des principales qualités extérieures de l'objet, également frappante pour tout le monde ; ſoit comme il arrive parfois, que le premier qui a donné le nom à la choſe ait été par hazard frappé d'abord de quelque particularité ſinguliere, qui n'auroit peut-être pas tant affecté d'autres perſonnes. Car rien ne vous montre mieux la marche

de l'esprit de l'homme dans la suite de ses idées, que la suite exacte de certaines dérivations; & alors on est étonné de voir la bizarrerie de la route qu'il a souvent prise; & de quelle maniere la moindre circonstance superficielle des qualités extérieures d'un certain objet a suffi pour le faire ranger dans une certaine classe.

12. *L'usage des mots détermine souvent l'usage des choses & peut faire croire la réalité de ce qui n'existe pas.*

Rarement cette acception incomplette a-t-elle manqué d'entraîner d'un certain côté la direction des connoissances, & quelquefois celle des mœurs & des usages: sur-tout, par la facilité avec laquelle on vient à se figurer que les paroles signifient aussi la réalité des choses, & que les choses existent dans la nature, parce qu'elles ont un nom dans la langue. Ce dernier point est de plus grande conséquence qu'on ne le sçauroit dire. (*Vide* N° 4.) Avec un peu d'attention,

l'on reconnoîtra que dans tous les ſiécles la plûpart des diſputes dans les Ecoles ne roulent que ſur des mots dont les choſes n'exiſtent point ; quoique l'on en ait une fois donné une définition reçue, qui bien approfondie ne ſignifie rien, & ſur laquelle néanmoins on ne ceſſe de diſſerter. Il n'eſt donc pas étonnant que les diſputes autrefois élevées ſur de telles matieres n'ayent jamais pu prendre fin ; puiſqu'il n'y a point d'originaux auxquels on ait pu comparer les termes de la définition reçue, & vérifier lequel des deux partis avoit tort ou raiſon. On peut en dire autant de ce qui a fondé quantité de dogmes & d'uſages reçus parmi les nations. Le langage, dit Michaëlis, *de l'influence des opinions ſur le langage*, perpétue les erreurs comme les vérités : lorſqu'une fauſſe opinion s'eſt gliſſée, ſoit dans la dérivation d'un terme, ſoit dans une phraſe entiere, elle s'enracine & paſſe à la poſtérité la plus reculée : elle devient un préjugé populaire ; quelquefois un préjugé ſcavant, pire que

le préjugé populaire ; & par malheur il y a des préjugés pires encore que les préjugés ſçavans.

13. *Les mots ſont les fondemens de la ſcience, leur examen découvre ces fondemens.*

Quoique les mots ne ſoient en eux-même que les ſignes dont on eſt convenu pour s'entendre, ils ne ſont devenus que trop ſouvent les fondemens de la ſcience. A la vérité cela ne devroit pas être, mais comme l'impoſition des noms a ſouvent été faite ſur des rapports arbitraires, & en conſéquence des différens points de vue ſous leſquels on s'eſt aviſé de conſidérer les objets, la route s'eſt ouverte ſur les traces de ces rapports ; elle a tourné de ce côté la direction ainſi que la ſuite des idées ſubſéquentes : on a frayé le chemin où il étoit ouvert : on l'a étendu dans la même ligne. Les eſprits des hommes ſe ſont formés ſur les idées de leurs prédéceſſeurs. C'eſt ainſi que de peu-à-peu s'eſt conſtruit l'édifice

l'édifice entier de chaque opinion générale. Car les hommes ne font que porter au tas où les autres avoient fait un amas : rarement font-ils quelque conſtruction nouvelle ; & encore n'eſt-ce la plûpart du tems que ſur les vieilles ruines d'un ancien édifice.

Nos opinions générales n'embraſſent d'ailleurs que des idées générales ; & celles-ci, n'étant compoſées que des idées particulieres, ſont relatives à l'échelle continue des objets particuliers, & des noms qu'on leur a ſouvent donné d'une maniere très-imparfaite en ne conſidérant qu'une petite partie de l'objet.

14. *L'examen des expreſſions découvre le faux ou le frivole des opinions. Exemple tiré de l'aſtrologie.*

Ainſi pour retrouver le fondement d'une opinion, pour déterrer la baſe de tous les acceſſoires dont on l'a groſſie ; pour connoître la liaiſon qu'ont entr'elles les diverſes parties de la machine, pour ſuivre le plan ſur lequel elle eſt conſtruite,

& ſentir combien le pivot ſur lequel elle porte eſt foible, il ne faut quelquefois que remonter à la ſource des expreſſions qu'une ſcience ou qu'une croyance met en uſage ; ou que démêler toutes les différentes ramifications d'une même racine, en conſidérant combien de matieres hétérogenes elles ont elevées avec elles en s'écartant de leur tronc.

Y eut-il jamais d'art plus faux, plus inſenſé, plus dénué de liaiſon dans ſa pratique, plus généralement reçu en même tems, & plus impérieux ſur la conduite des hommes que celui de l'aſtrologie judiciaire ? Comment a-t-il pu s'établir une premiere fois, & ſubſiſter encore parmi des peuples qui ne ſont pas imbécilles ? Comment n'a-t-on pas vu qu'il n'y a pas la moindre relation entre les préceptes de cette prétendue ſcience & leurs réſultats ? On n'a pour le ſçavoir qu'à rechercher l'origine & la ſignification des premiers noms donnés aux aſtres, des riches épithétes attribuées à la lumiere admirable de ces beaux objets : on n'a

qu'à réfléchir à l'idée de puiſſance naturellement jointe à de telles expreſſions qu'on avoit employées comme les plus belles ; à l'affinité de dérivation entre les termes qui expriment le reſpect & ceux qui expriment le pouvoir ; au culte des aſtres établis en conſéquence ; à l'identité des titres donnés aux rois & aux aſtres : identité de mots qui a fait naître l'opinion connue de l'ancien orient que les rois devenoient des aſtres ; c'eſt-à-dire que les ames des grands ſouverains alloient après leur ſéparation d'avec le corps habiter, animer, régir les étoiles ; d'où elles continuoient à gouverner le monde comme auparavant, à y envoyer les influences dont elles diſpoſoient. Ces influences ne peuvent manquer d'avoir les qualités conformes à la ſignification du terme arbitraire employé pour nommer l'aſtre ; triſtes ſi elles viennent du vieillard Saturne, ſanglantes ſi elles partent du guerrier Mars. Les principes chimériques de cette ſcience ſont-ils fondés ſur autre choſe que

ſur les noms que certaines alluſions ont jadis fait donner aux étoiles ? On ſe figura que ces noms exprimoient leurs fonctions & ſpécifioient leurs influences. Le moment le plus déciſif à choiſir pour que les influences puſſent déterminer la deſtinée générale d'un homme, parut être celui de ſa naiſſance : & le moment le plus marqué du pouvoir de l'étoile celui où elle monte ſur l'horiſon. Ainſi l'homme né à l'inſtant où le lion ſe leve devoit être courageux. Le ſcorpion mal-faiſant ne pouvoit donner que des inclinations pareilles ; au lieu que la balance étoit le préſage d'un eſprit d'ordre & d'équité. On rafina davantage ſur l'art en combinant l'aſcenſion de l'étoile avec celle du ſoleil & des planetes ; au moyen de quoi on parvenoit à rendre un peu mieux raiſon de la grande différence qui ſe trouve entre les deſtinées ; article fort embaraſſant pour les artiſtes. Comme les aſtres décidoient des inclinations & de la fortune générale d'un homme au moment de ſa naiſſance, l'aſpect du ciel

pouvoit auſſi avoir ſon influence ſur chaque action particuliere de la vie, & marquer l'inſtant eſſentiel où il étoit à propos de l'entreprendre. On attend encore aujourd'hui cet inſtant en Aſie ; on le combine avec le plus grand ſcrupule. C'eſt un uſage commun, & reçu dans les actions ordinaires de la vie, dès qu'on y attache quelque importance. La profeſſion d'aſtrologue demande beaucoup d'appareil, d'exactitude & de calculs : tellement qu'on eſt parvenu à joindre à cet art ridicule un travail réel & une apparence de ſcavoir qui n'a fait que lui donner plus de relief. Que ſert de s'étendre ſur de telles abſurdités où les mots ſeuls n'ayant qu'un rapport abſolument faux aux choſes qu'ils déſignent (pour mieux dire n'y en ayant aucun) n'ont pas laiſſé que d'établir une ſcience reçue, qui s'eſt long-tems attiré par-tout un reſpect aveugle ? L'Europe infatuée de ce préjugé pendant tant de ſiécles n'en eſt entiérement guérie que depuis peu. Mais les Perſans, peuple ſpirituel & policé,

ſont auſſi crédules que jamais ſur ce point. Le meilleur moyen de faire revenir ceux qui y croient, ſéroit de leur montrer l'origine des mots, dont celle de leur croyance n'eſt qu'une ſuite.

15. *Erreurs des hommes nées de ce qu'ils ont mis dans l'expreſſion ce qui n'étoit pas dans la choſe; & de ce qu'ils ont enſuite pris l'expreſſion pour la réalité. Exemples & effets de ceci.*

Nous ſommes les créateurs des mots. Il eſt vrai que nous les appliquons aux choſes réelles ſuivant ce que nous y voyons. Mais ſouvent nous croyons y voir ce qui n'y eſt point; & c'eſt en vertu de cette préoccupation que nous impoſons le nom : de ſorte que ſouvent auſſi il n'y a dans l'expreſſion des choſes que ce que nous y avons mis nous même. Cependant l'expreſſion de la choſe, née d'une conſidération qui lui eſt étrangere, vient à tenir lieu de la choſe même & de la réalité. Toute la ſuite de nos raiſonnemens ſe fait en conſéquence de

cette expreſſion, que nous regardons comme le *compendium* de la définition c'eſt-à-dire d'une courte deſcription de l'objet.

Il eſt ſi vrai que nous voyons dans les choſes ce qui n'y eſt point, que ſouvent même nous ne cherchons pas à les voir autrement : ſur-tout lorſque nous les enviſageons eu égard à certaines relations imaginaires ou à un certain ordre de claſſes que nous nous ſommes fait pour notre propre commodité. C'eſt preſque toujours là-deſſus que nous impoſons les noms. Mais cet ordre, ces relations ne ſont point dans l'objet, & n'ont rien à faire à lui. Cependant l'expreſſion de la choſe, née d'une conſidération qui lui eſt étrangere détermine la claſſe en laquelle on la range. Cette claſſe guide la façon de penſer ſur l'objet, jugement dont les branches ſe propagent enſuite, bien ou mal, fort au loin.

Prenons pour exemple l'idée de pudeur & de chaſteté, idée bonne & vertueuſe en ſoi; ſagement réglée par la légiſlation au juſte exercice d'une faculté naturelle, de

maniere à prévenir l'abus qu'on pourroit faire de cette faculté par deux excès également contraires l'un à la politique & l'autre aux mœurs.

Mais cette idée, ce préjugé raiſonnable & réfléchi eſt-il naturel, comme on convient qu'il eſt moral ? Comment a-t-il pu naître au tems de la loi de pure nature (**) ; s'établir fortement enſuite

(**) Le premier homme & la premiere femme étoient nuds & n'en avoient point de honte. *Erat autem uterque nudus, Adam ſcilicet & uxor ejus, & non erubeſcant.* Dans la ſuite après leur déſobéiſſance ils ſe firent des vêtemens avec de larges feuilles : & lorſque la crainte de paroître devant Dieu, à qui ils avoient déſobéi les eut porté à ſe cacher en entendant ſa voix, ils dirent pour excuſe qu'ils s'étoient mis à couvert dans le bois parce qu'ils étoient nuds. Mais leur faute n'ayant rien de relatif à certains endroits du corps humain, n'avoit rien qui pût leur inſpirer la penſée de les dérober promptement à la vue, ni leur faire naître aucun ſentiment de honte ſur leur uſage naturel. D'ailleurs, quoiqu'il ſoit certain que nos premiers parens ont connu l'uſage des vêtemens, ce n'eſt pas au tems même de la formation de l'homme qu'il faut prendre les inſtitutions & les coutumes humaines : c'eſt à la rénovation du genre

conformément à la loi positive, & malgré le desir de la nature ; se porter même à des excès quelquefois nuisibles à la société. Le préjugé presque général parmi les nations non sauvages, qu'il est glorieux de se priver des besoins & des plaisirs naturels, a contribué sans doute à mettre en honneur le célibat. Mais convenons que cette cause n'est ni la plus ancienne ni la

---

humain après le déluge qui remit au premier pas les hommes dispersés & isolés sur la surface de la terre. On ne fait que rarement cette observation qu'on devroit toujours faire, que l'homme, si on le considere dans l'état de nature, doit être pris non avant, mais après l'inondation qui dépeupla la terre, lorsque les arts furent nécessairement perdus par le défaut même des matieres premieres, & que la dispersion du genre humain loin de sa premiere demeure eut effacé presque par-tout les anciennes connoissances acquises. Alors ils redevinrent sauvages, & vécurent nuds, même absolument nuds comme on les trouve encore dans les contrées de la terre où l'homme est resté le plus brute ; quoique l'art de se vêtir eut probablement été bien perfectionné longtems avant eux, & qu'on ne puisse douter que la famille unique qui survécut à la destruction totale du reste des hommes, n'eût conservé l'habitude de se couvrir de vêtemens.

plus naturelle. Il eſt aiſé d'en aſſigner d'autres qui le ſont davantage. L'uſage néceſſaire, mais déſagréable aux ſens pour lequel la nature a diſpoſé les conduits inférieurs du corps humain ; les changemens involontaires auxquels les parties des ſexes ſont aſſujettis ; la facilité de les bleſſer en dedans ou en dehors, lorſqu'on habite tout nud au milieu des bois, a porté les hommes à les couvrir les premieres, tant pour les cacher que pour les garantir. On ne trouve guères d'hommes aſſez brutes pour ne pas vouloir éviter eux-mêmes ou cacher aux yeux l'exceſſive mal-propreté. Parce que ces parties étoient la ſentine du corps humain, & parce qu'elles étoient par préférence dérobées à la vue, on y a attaché une idée de turpitude, & on les a nommées *honteuſes*. Mais il ne faut pas prendre ici la cauſe pour l'effet ; la nature n'a point fait d'ouvrage dont elle doive rougir. Ce qui eſt néceſſaire peut être déplaiſant, convenable à cacher, mais non pas honteux, ſelon le ſens que l'on attache

ici à ce terme. Et ſi l'on y prend garde, *pudor* ne ſignifioit dans ſon origine que ce qu'il devoit réellement ſignifier (*) : car c'eſt préciſément le même mot que *putor*, ſynonime de *fœtor*. Ainſi le mot *pudeur*, ſi l'on s'en fût tenu à ſon origine, n'auroit jamais été employé que pour exprimer une certaine eſpece de ſenſation déſagréable. Mais ayant égard aux circonſtances dont la choſe qu'on vouloit exprimer étoit accompagnée, on s'eſt ſervi du même terme pour exprimer *l'obſervation des bienſéances*. Or perdant de vue le phyſique de l'expreſſion, on l'a tout-à-fait tournée du côté moral. Le beſoin, l'occultation, la honte, la bienſéance, toutes ces idées, fort différentes, mais exprimées par un même terme, & par-là ſouvent confondues, ont formé un mêlange dans la tête des hommes, ont dirigé la façon de penſer, & l'ont entraînée fort loin. C'eſt ce qui arrive très-ſouvent, au moyen du pouvoir que les

(*) Les Latins définiſſent ce mot : *Ob aliquam rem ſordidam timor.*

mots ont ſur les idées, ſur-tout lorſqu'ils ſont pris du côté moral, où les termes ne ſont pas fixes & déterminés, comme ils le ſont dans le ſens phyſique. Ne pourroit-ce donc pas être de cette fauſſe application d'idée, faite en conſéquence de l'introduction d'un terme ou épithéte impropre, que pourroient être nées en premiere origine les idées primordiales de pudeur, c'eſt-à-dire *honte honnête*, le plus ſouvent très-bonnes en ſoi, & conformes à l'humanité mais qui s'étendent ſi loin parmi certaines nations ? Ne ſeroit-ce pas auſſi de-là qu'eſt venue la gloire ſtérile miſe dans la virginité, qui a produit tant d'effets dans les mœurs & dans l'état des hommes ; ainſi que l'honneur attaché au non-exercice de l'une des facultés naturelles les plus utiles au genre humain.

16. *Moyen de reconnoître les erreurs métaphyſiques, en remontant à l'analyſe des idées par la décompoſition des mots.*

Nous pouvons bien ſur tout ceci faire une réflexion pareille à celle qu'un écri-

vain célebre fait ſur les ſciences numérales. Sçavoir bien diſtinguer ce qu'il y a de réel dans un ſujet d'avec ce que nous y mettons d'arbitraire en le conſidérant : démêler clairement les propriétés qui lui appartiennent, de celles qu'on pourroit lui prêter, ſeroit le meilleur fondement de la méthode d'impoſer les noms. Si les premiers impoſiteurs des noms avoient été en état de fixer leur vue ſur ce principe, on n'auroit pas vu paroître enſuite tant d'erreurs ſouvent reçues pour des vérités ; tant de fauſſes peintures des objets réels, tant de paradoxes, d'opinions, de fauſſes croyances, tant de queſtions inſolubles parce qu'elles ne roulent que ſur des mots pris pour des choſes, quoique ces mots ne fuſſent pas applicables avec juſteſſe aux objets réels : on n'auroit pas tranſporté dans le ſujet réel ce réſultat idéal qui n'eſt que dans le terme, & dont on a par dérivation tiré tant de fauſſes conſéquences : on s'entendroit mieux aujourd'hui ſur la métaphyſique des ſciences ; on auroit moins

à faire à décompoſer nos idées par la décompoſition des mots qui les expriment, pour en ſuivre ainſi le fil, qui mieux qu'aucun autre guide nous peut faire remonter aux premieres traces de nos opinions, & reconnoître les préjugés & les erreurs que nous avons nous même portées dans les ſciences réelles.

17. *Circulation des idées vraies ou fauſſes par le commerce des mots, qui eſt le plus grand lien de la ſociété univerſelle.*

Enfin ſoit qu'il ſoit queſtion d'idées abſtraites ou de toute autre connoiſſance humaine quelconque & plus uſitée, la bonne ou mauvaiſe maniere de procéder à l'impoſition des noms, a jetté de profondes racines éternellement durables. L'étymologie nous montre comment les nations ſe prêtant un ſecours mutuel, & faiſant entre elles plus de commerce des mots que de toute autre choſe que ce puiſſe être, chaque peuple pour augmenter l'étendue de ſes idées combinées a profité des idées & des ſons

originels de ſon voiſin ; en les détournant par des dérivations conformes à ſa propre maniere de penſer & d'articuler : & comment il a fait par-là de la faculté de parler le grand inſtrument univerſel, & le lien commun de la ſociété.

18. *Utilité de l'étymologie dans la phyſique.*

Ce n'eſt pas ſeulement à la partie intellectuelle de la philoſophie que l'art en queſtion peut devenir utile. Il l'eſt encore à ſa partie matérielle dans les ſciences phyſiques lorſque les nomenclatures ſont bien faites. L'étymologie en inſtruiſant du vrai ſens & de la juſte ſignification des mots, apprend à connoître les propriétés des choſes, dont le nom, s'il eſt bien impoſé, doit être un *compendium* de la définition, & comme une courte deſcription de la choſe nommée. Ainſi la connoiſſance de la force des noms donnés aux choſes naturelles eſt déja d'un grand avancement pour les connoiſſances phyſiques. Les phyſiciens & en particulier les botaniſtes

ont été plus exacts dans les dénominations que nuls autres artiſtes ; s'étant attachés à dreſſer leur nomenclature ſur les qualités de chaque plante les plus propres à la diſtinguer. Par exemple, le nom *ortie* c'eſt-à-dire *brûlante* annonce d'abord le ſuc cauſtique contenu dans les pointes dont cette plante eſt couverte. *Urtica* dérivé d'*uro* vient du Chaldéen *ur ignis*, que les Grecs articulent avec un mouvement labial en diſant en leur langue πῦρ. Il eſt vrai que l'opération des nomenclateurs devient plus aiſée à pratiquer, quand il ne s'agit que de former logiquement, par obſervation & par étude un nouveau langage technique que le vulgaire n'a pas encore gâté : & c'eſt ce qui rend le langage des arts ignorés du peuple, plus juſte dans ſes expreſſions & plus facile à compoſer.

19. *L'étymologie ſert à faire connoître les variétés de conformation anatomique dans l'organe vocal ſelon les différens climats.*

Ajoûtons qu'on peut indirectement tirer

de l'art étymologique quelques connoiſſances de la ſtructure intérieure d'une partie du corps humain ; & qu'il n'eſt pas ſans quelque uſage pour l'hiſtoire phyſique de la conformation de l'homme. On obſerve que chaque peuple procede à la fabrique de ſon langage propre avec une certaine méchanique qui lui eſt particuliere ; & qu'on pourroit comparer à ce que les peintres appellent *maniere*, laquelle fait reconnoître la main ou l'école de l'artiſte. L'obſervation montrant de quelle maniere un peuple a coutume d'altérer les mots qu'il tire d'une nation voiſine, elle fera connoître l'aptitude que la nature a donnée à l'homme, ſelon la diverſité des climats où elle l'a fait naître, à ſe ſervir facilement de tels ou tels des organes de la parole. Car c'eſt de-là que dépendent les accens qui caractériſent une nation. Chaque peuple a ſon alphabet qui n'eſt pas celui d'un autre, & dans lequel pluſieurs lettres ſont impoſſibles à prononcer pour tout autre. (Voyez n° 23.) Le climat, l'air, les lieux, les eaux,

le genre de vie & de nourriture produiſent des variétés dans la fine ſtructure de l'organiſation. Ces cauſes donnent plus de force à certaines parties du corps ou en affoibliſſent d'autres. Ces variétés qui échapperoient à l'anatomie peuvent être facilement remarquées dans les organes ſervans à la parole, en obſervant quels ſont ceux dont chaque peuple fait le plus d'uſage dans les mots de ſa langue, & de quelle maniere il les emploie. On verra par-là que l'Hottentot a le fond de la gorge & l'Anglois l'extrémité des levres doués d'une très-grande activité. On verra que dans l'émigration des mots d'un langage à un autre, d'une contrée à une autre, à meſure qu'ils s'avancent vers le nord, l'homme les charge de ſifflement labial & naſal : comme au contraire à meſure qu'ils s'avancent vers le midi, il les recule au fond du canal vocal, en les chargeant d'aſpirations gutturales; (Voyez n° 91.) d'où il ſuit qu'en général vers le ſeptentrion le bout extérieur de l'inſtrument vocal eſt plus agile, & ſe met

plus aiſément en jeu ; & que vers les contrées méridionales c'eſt au contraire l'extrémité intérieure du canal que la nature a formé plus facile à mouvoir : diſpoſition générale qui ne peut naître que de l'influence qu'a le climat ſur l'organiſation humaine. Ces petites remarques ſur les variétés de la ſtructure humaine peuvent quelquefois conduire à de plus importantes. En une matiere auſſi difficile à connoître que l'eſt la configuration de notre propre corps, & où les moindres détails ont tant d'intérêt pour nous, on ne doit pas négliger d'y appliquer les obſervations & les méthodes des arts étrangers : ſur-tout à des points où les opérations propres à l'art même, ſeroient probablement inſuffiſantes.

20. *Elle indique le caractere d'ame des peuples.*

Cette habitude d'un peuple d'employer certains ſons par préférence, ou de fléchir certains organes plutôt que d'autres, étant donc un bon indice du climat, il l'eſt en même tems du caractere de la nation, qui

en beaucoup de choſes eſt déterminé par le climat ; comme le génie de la langue l'eſt par le caractere de la nation.

L'uſage habituel des lettres rudes déſigne un peuple ſauvage & non policé. Les lettres liquides ſont dans la nation qui les emploie fréquemment une marque de molleſſe & de délicateſſe tant dans les organes que dans le goût. Citons pour exemple d'une part les langues du nord ; & d'autre part la langue italienne, & ſur-tout la chinoiſe. On peut tirer un fort bon indice du caractere mol de la nation Chinoiſe, aſſez connu d'ailleurs, de ce qu'elle n'a aucun uſage de l'articulation rude *R*. La langue italienne qui n'eſt qu'un latin corrompu a perdu ſa force, s'eſt amollie en vieilliſſant, en même proportion que le peuple qui la parle a perdu de la vigueur des anciens Romains. Mais comme elle étoit plus près de ſa ſource, qu'elle a moins contracté de barbarie, que ſa molleſſe eſt tombée ſur une langue fort mâle, dont le caractere ſévere avoit peut-être beſoin

d'être adouci, elle eſt encore reſtée la plus belle entre les dialectes de l'Europe.

La langue latine eſt franche & ſéche ayant des voyelles pures & nettes, & n'ayant que peu de diphtongues. Si cette conſtitution de la langue latine en rend le génie ſemblable à celui des Romains, c'eſt-à-dire propre aux choſes fermes & mâles, elle l'eſt d'un autre côté beaucoup moins que la grecque, & même moins que la nôtre, aux choſes qui ne demandent que de l'agrément & des graces legeres. Auſſi notre langue eſt-elle, ainſi que notre nation, beaucoup plus ſemblable à la grecque qu'à la romaine; quoique plus éloignée de celle-là dans l'ordre de la filiation. Mais le génie du peuple l'a emporté & a déterminé la reſſemblance; outre que les exemples ſont communs de gens qui reſſemblent plus à leur aïeul qu'à leur pere. On ſent aſſez que je n'entends parler ici que d'une reſſemblance dans l'idiotiſme & dans certaines tournures de phraſes qui dénotent le caractere d'une nation; non de

la reſſemblance dans les termes qui chez nous eſt plus grande avec les mots de la langue latine dont les nôtres ſont immédiatement ſortis.

La langue grecque eſt pleine de diphtongues qui en rendent la prononciation plus allongée, plus ſonore, plus gazouillée : c'eſt ce qui rend ſa poéſie plus belle, plus harmonieuſe encore que la poéſie latine. La langue grecque a par elle-même un certain ramage facile à reconnoître en liſant à haute voix les vers d'Homere. La langue françoiſe pleine de diphtongues & de lettres mouillées approche davantage en cette partie de la prononciation du grec que de celle du latin. Que ſi la poéſie Françoiſe eſt, malgré cela, fort au-deſſous de celle des Latins, ceci ne vient que du peu de proſodie de notre langue, de la monotonie de nos pieds toujours équivalens aux anciens ſpondées, & du retour fatiguant de nos rimes plates, inſupportable à l'oreille dans un poëme de longue haleine en vers hexametres. Quant à notre proſe

ſelon l'opinion commune elle l'emporte ſur toutes celles des autres nations par la clarté : & c'eſt un des principaux mérites que puiſſe avoir un langage.

La réunion de pluſieurs mots en un ſeul, ou l'uſage fréquent des adjectifs compoſés, marque dans une nation beaucoup d'eſprit, une appréhenſion vive, une humeur impatiente, & de fortes idées : tels ſont les Grecs & les Anglois.

On remarque dans l'eſpagnol que les mots y ſont longs, mais d'une belle proportion, graves, ſonores & emphatiques, comme la nation qui les emploie.

L'habitude de changer la voix franche en voix naſale, d'atténuer l'articulation d'un organe, de tranſpoſer les inflexions fermes pour les rendre plus ſouples, provenant d'une prononciation vicieuſe, affectée ou molle, eſt un ſigne de peu de force dans la nation qui en uſe. Exemple, *Campidoglio* pour *Capitolium* ; *Drento* pour *Dentro*. Quoique ces deux exemples-ci ſoient tirés de l'italien, qu'on ſe garde encore une fois, de croire que je veuille

insinuer par-là, que la langue italienne est une langue foible ou médiocre. Si elle abonde en diminutifs & en paroles molles, si elle se prête aisément aux petits jeux de mots & d'imagination, aux pointes puériles & recherchées qu'on appelle mal-à-propos du beau nom de *concetti*, c'est qu'elle est souple, insinuante, spirituelle, & exagérée comme la nation qui la parle. Mais ces foiblesses n'empêchent pas que d'un autre côté elle ne soit sonore, vocale plus qu'aucune autre, vive & pathétique au dernier point, dans les sujets grands & sublimes. Pour se convaincre qu'elle est propre à tous les styles & à tous les sujets, il n'y a qu'à lire l'Arioste.

21. *Le caractere des peuples aussi très-marqué par les idiotismes & par la syntaxe de chaque langue.*

Il n'est pas inutile non plus d'observer les idiotismes tant de construction que d'expression particulieres à chaque peuple. La plûpart naissans de ses mœurs ou de son

ſon tempérament peuvent être d'aſſez bons indices de ſa façon générale de penſer. Les François ſe plaiſent ſur-tout à ce qu'ils appellent avoir de l'*eſprit*. Cette expreſſion qui caractériſe le ton habituel de leur converſation & de leurs livres, eſt propre à leur langue & ne ſe trouve dans aucune autre. Ils aiment les *jolies* femmes, plus que les belles : & ce mot *joli* n'eſt pas ailleurs que chez eux. Ils s'entendent eux-même beaucoup moins qu'ils ne le croient ſur la ſignification préciſe de ces façons de parler ſi communes, *un homme d'eſprit*, *une jolie femme* ; c'eſt une choſe qu'on ſent mieux qu'on ne la définit ; & pour marque évidente, très-ſouvent ils ne ſont d'accord ni de la définition, ni de l'application particuliere. Les mots anglois, *humour*, *ſplen*, &c. ne ſe peuvent traduire exactement. Les termes de cette eſpece n'ont point d'équivalens ni même de dérivés dans d'autres langues : ils reſtent confinés chez la nation qui ſe les eſt rendu propres par ſon caractere d'ame.

22. *L'arrangement des termes propres à chaque langue indique quel genre de conſidération prévaut dans l'eſprit de chaque peuple. Quel eſt l'arrangement qu'on doit nommer* ordre *ou* inverſion? *Faut-il pour plus de clarté du diſcours le tirer de la nature des perceptions, ou de la nature des affections.*

Nous vantons par exemple la clarté de l'eſprit de notre nation indiquée par l'extrême clarté de notre langue qui procede toujours comme les choſes procedent elles-même dans la nature, & ne ſe permet point, à l'exemple de beaucoup d'autres, d'en intervertir l'ordre. Notre phraſe préſente d'abord l'acteur qui agit (le *nominatif*) puis ſon action (le *verbe*); puis ſa maniere d'agir (l'*adverbe*); puis le ſujet ſur lequel il agit (l'*accuſatif*); puis la qualité de ce ſujet (l'*adjectif*), &c. Nous ſommes fortement perſuadés que c'eſt la maniere la plus naturelle de procéder. Cependant ceux qui auront lu le Traité de l'Inverſion de M. le Batteux

(Cours des Belles-Lettres, tome II.) ouvrage rempli d'une métaphyſique très-critique & très-fine, verront que c'eſt le défaut de terminaiſons propres à diſtinguer le nominatif de l'accuſatif qui nous a forcé à prendre cet ordre moins naturel qu'on ne le croit : que l'inverſion eſt dans notre langue, non dans la langue latine comme on ſe le figure : que les mots étant plus faits pour l'homme que pour les choſes, l'ordre eſſentiel à ſuivre dans le diſcours repréſentatif de l'idée des objets n'eſt pas tant la marche commune des choſes dans la nature, que la ſucceſſion véritable des penſées, la rapidité des ſentimens ou de l'intérêt du cœur, la fidélité de l'image dans le tableau de l'action : que le latin en préférant ces points capitaux procede plus naturellement que le françois, & ſans crainte de l'amphibologie, parce que ſes terminaiſons annoncent d'avance la diſtinction de l'agent & du ſujet, du nominatif & de l'accuſatif, &c.

On peut conſulter la-deſſus le livre

de M. Pluche de la maniere d'étudier les langues. Il y raporte cet exemple, L. 2, p. 115.

Goliathum proceritatis inusitatæ virum (1) *David adolescens* (2) *impacto in ejus frontem lapide* (3) *prostravit* (4) : *& allophylum cùm inermis puer esset* (5) *ei detracto gladio* (6), *confecit* (7).

Le jeune David (2) renversa (4) d'un coup de fronde au milieu du front (3) Goliath homme d'une taille prodigieuse (1) & tua (7) cet étranger avec son propre sabre qu'il lui arracha (6) : car David étoit un enfant désarmé (5).

» Dans la marche que l'on fait prendre » à la phrase françoise, on renverse entié- » rement l'ordre des choses qu'on y rap- » porte ; & pour avoir égard au génie, » ou plutôt à la pauvreté de nos langues » vulgaires, on met en piéce le tableau » de la nature. Dans le françois, le jeune » homme renverse avant qu'on sache qu'il » y ait quelqu'un à renverser : le grand » Goliath est déja par terre, qu'il n'a en- » core été fait aucune mention ni de la » fronde, ni de la pierre qui a fait le » coup ; & ce n'est qu'après que l'étranger

» a la tête coupée, que le jeune homme
» trouve une épée au lieu de fronde pour
» l'achever. Ceci nous conduit à une
» vérité fort remarquable, que c'eſt ſe
» ſe tromper de croire, comme on fait,
» qu'il y ait inverſion ou renverſement
» daus la phraſe des anciens tandis que
» c'eſt très-réellement dans notre langue
» moderne qu'eſt ce déſordre. Le latin
» préſente dans ſa ſimplicité hiſtorique
» un vrai tableau du fait; & ſi vous y
» conſidérez l'adreſſe avec laquelle la lan-
» gue latine diſpoſe ſes termes, vous y
» trouverez plus que l'art des peintres
» même ne peut fournir. Ceux-ci n'ont
» qu'un inſtant à vous livrer : au lieu que
» vous avez ici la continuité de l'action,
» & le progrès des circonſtances qui ſe
» ſuccedent. Vous voyez d'abord (1 & 2)
» ſelon l'ordre de la nature les deux
» champions en préſence, & la diſpro-
» portion de l'un à l'autre : puis on les
» met aux priſes. (3) La pierre partie de
» la fronde du jeune homme, briſe le
» front du géant : il tombe (4). Le jeune

» Hébreu ſe trouvant ſans armes (5) lui » enleve ſon épée (6) & l'acheve (7). » Ici l'ordre grammatical du latin ſe rend » eſclave de la nature ; & quoiqu'il » conſerve ſes droits en donnant à cha- » que terme l'inflexion & la terminaiſon » qui en caractériſe l'emploi, cependant » la ſuite des choſes ſignifiées n'eſt point » dérangée par l'ordre du latin : au con- » traire la marche de la phraſe eſt pré- » ciſément comme celle de l'action.

Je ne voudrois pas néanmoins conclure de ceci que les Romains avoient plus de clarté que nous dans l'eſprit, mais ſeulement qu'ils y avoient plus de vivacité ; qu'ils ne regardoient pas les objets du même biais, ni dans le même ordre que nous les regardons, & que concevant plus vivement les choſes, ils ſuivoient dans leurs expreſſions l'ordre des ſentimens préférablement à celui des choſes.

Durum ſed levius fit patientiâ quidquid corrigere eſt nefas. Tout ce qui eſt ſans remede eſt cruel, mais la patience l'adoucit.

Les idées ſont rangées dans le latin

ſelon l'ordre qui a frappé l'eſprit. La plus vive eſt la premiere, *durum :* celle qui affecte le plus promptement enſuite eſt l'adouciſſement cherché à l'affliction, *levius :* puis le moyen d'obtenir cet adouciſſement, *patientiâ.* Ce n'eſt qu'apres que l'eſprit a marqué ainſi les principaux objets dont il eſt frappé qu'il ajoûte les autres mots qui ont fait naître ſes affections. Le françois ſuit l'ordre de l'intelligence ; mais le latin ſuit l'ordre du ſentiment & des mouvemens du cœur : en quoi il eſt plus vif & plus noble. De même.

Uſque adeone mori miſerum eſt ? La mort eſt-elle donc un ſi grand mal ?

Le françois parle d'abord de l'objet conſidéré qui eſt *la mort* ; mais le Romain ſent & s'écrie : *Uſque adeone ?* Danet de qui j'emprunte ces exemples & ces reflexions (Préfac. du Dict. fr.) ajoûte ingénieuſement : « Le latin eſt un langage » de gens paſſionnés qui ſe preſſent » d'exprimer ce qu'ils ſentent davantage. » Le françois eſt un langage de philo-

» ſophes tranquilles, qui tend à faire » connoître les choſes telles qu'elles ſont » en effet, & dans un ordre tout-à-fait » naturel.

Je n'en dirai pas davantage ſur une matiere fort curieuſe qui appartient aux tropes & à la ſyntaxe des langues, plus encore qu'aux mots ſimples dont je m'occupe. « Mais les mots même, ſelon la remarque de M. Falconet, » ne méritent » pas moins ici une conſidération par- » ticuliere. La formation des mots ne » ſcauroit être approfondie, ſi l'on n'en » examine les relations avec le caractere » d'eſprit des peuples & la diſpoſition » primitive de leurs organes; en un mot » ſi l'on étudie l'homme de tous les » ſiécles & de tous les climats, pour ainſi » dire en l'enviſageant de tous les côtés, » c'eſt-là peut-être un des objets les plus » dignes de l'eſprit philoſophique. Quelle » vaſte carriere d'ailleurs les recherches » de l'origine des mots n'ouvrent-elles » pas à la vraie critique qu'on doit re- » garder comme l'exercice de ce même

» eſprit. » (Mém. de l'Acad. des B. L. tom. XX).

23. *Elle indique auſſi leur police plus ou moins ancienne : leurs inventions, leurs connoiſſances.*

On peut juger de la police ancienne ou récente d'un peuple, de l'ancienneté ou de la nouveauté de ſa langue, par la quantité plus ou moins grande des mots, par la variété plus ou moins nuancée des conſtructions. L'abondance des mots, la richeſſe d'expreſſions nettes & préciſes ſuppoſent dans la nation un eſprit qui s'exerce depuis long-tems, un grand progrès de connoiſſances & d'idées. (Buffon, Hiſt. nat. tom. I, Diſc. 1.) De même pour connoître à quel peuple un art doit ſon invention & ſes développemens, ou du moins pour remonter à ce ſujet autant qu'il eſt poſſible, la meilleure méthode eſt d'examiner en quelle langue ſe trouvent les plus anciens termes de cet art. Nous voyons par-là de combien de choſes les Grecs avoient des

idées préciſes, qu'ils ne pouvoient avoir acquiſes que par une étude de ces mêmes objets, par une longue ſuite d'obſervations & de remarques. » Ils ont même, dit l'auteur que j'ai cité, » des noms pour » les variétés, & ce que nous ne pou- » vons repréſenter que par une phraſe » ſe nomme en leur langue par un ſeul » ſubſtantif. » Il remarque ailleurs que la meilleure preuve que la bouſſole, par exemple, eſt une invention moderne dûe Italiens, & que les Arabes n'en ont pas, comme le rapporte Bergeron, anciennement connu l'uſage, eſt qu'il n'y a dans l'arabe aucun mot relatif à cette connoiſſance; les Arabes qui ſe ſervent de la bouſſole ſe ſervant auſſi du mot italien qui la nomme.

Il eſt certain que le langage d'un peuple contient, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, les véritables dimenſions de ſon eſprit. Il eſt la meſure de l'étendue de ſa logique & de ſes connoiſſances. Laſcaris diſoit de la langue grecque qu'elle eſt aux ſciences & aux arts ce que

la lumiere eſt aux couleurs : qu'elle paroît avoir été formée moins par le beſoin & par la convention que par la nature même. Un écrivain moderne, qui poſſede le talent d'approfondir les objets qu'il traite, enchérit encore ſur cet éloge. Selon lui, la langue grecque fut inconteſtablement l'ouvrage des hommes les plus ſenſibles & les plus heureuſement organiſés. On diroit que la nature s'étoit offerte à eux par ſes côtés les plus frapans & les plus riches; qu'avant que d'avoir rien nommé ils avoient parcouru l'univerſalité des choſes, & en avoient ſaiſi les rapports, les différences, l'enchaînement, en un mot toutes les propriétés : tant cette langue eſt l'image fidelle de l'action des objets ſur les ſens & de l'action de l'ame ſur elle même. Des mots qui par le mêlange heureux des élémens qui les compoſent, forment, ou plutôt deviennent des tableaux ; qui s'étendent, ſe nuancent & ſe ramifient, conformément à la nature des ſenſations, ou des idées, dont ils ſont non-ſeulement l'inſtrument, mais la plus vive image ;

qui par leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher & de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majeſtueux & plus ſonores; qui par la tranſpoſition à laquelle ils ſe prêtent, tantôt procedent comme la raiſon tranquille, tantôt s'élancent, ſe troublent, ſe déſordonnent comme les paſſions. Des ſyſtêmes entiers renfermés dans ſon ſein; des combinaiſons variées à l'infini, d'où réſulte une harmonie enchantereſſe, mais dont la partie la plus ſenſible (les accens) a péri. Une marche pleine de mouvement, &c. (ARNAUD. Journ. étrang.)

La ſource de tant de louanges données à la langue grecque, la plus belle en effet de celles que les hommes ont jamais parlé, du moins de notre connoiſſance, vient de ce qu'elle eſt plus facile à reconnoître pour l'ouvrage de la nature; de ce qu'elle a mieux réuſſi qu'une autre à peindre les objets extérieurs, en ſe tenant attachée de plus près au ſyſtême de la nature,

qui n'eſt autre que ce penchant qu'elle a donné à l'homme de combiner la forme d'une inflexion vocale avec la forme d'un objet phyſique, pour les aſſimiler l'une à l'autre : ſyſtême dont le développement fait la matiere du Traité que j'écris. Convenons cependant de bonne foi que la langue grecque, à force de culture & d'abondance, eſt devenue bien moins ſage dans la fabrique de l'énorme quantité de compoſés & de dérivés qu'elle poſſede, lorſqu'ils ont à exprimer des noms d'êtres relatifs, abſtraits, métaphyſiques, &c : qu'il lui eſt ſouvent arrivé d'en former les dénominateurs ſur des conſidérations ſingulieres & peu apparentes : qu'elle auroit en les formant pu faire un choix plus ſimple & plus heureux des approximations ou des comparaiſons : qu'elle a quelquefois pris des routes trop détournées, & pouſſé des branches bizarrement écartées du tronc : qu'en un mot elle a trop obéi au génie vif & fin d'une nation qui s'exprimoit avec promptitude & s'entendoit à demi-mot, par la faci-

lité qu'elle avoit à saisir les objets, lors même qu'ils n'étoient présentés que sous les plus petites faces. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les discussions que demanderoit une pareille thèse.

24. *Utilité de l'étymologie dans l'histoire ancienne & dans la mythologie.*

Venons à l'histoire ancienne. Il faudroit n'en avoir qu'une bien médiocre teinture pour ignorer tous les secours que lui fournit la matiere étymologique : combien elle sert à débrouiller le chaos de la mythologie ; à réduire à des événemens fort simples le faux merveilleux dont se pare l'antiquité ; à reconnoître la nature & la situation des climats, les noms des villes & des nations, leurs mœurs, leurs usages, leurs rits religieux. Rien sur-tout ne contribue davantage à nous mettre au fait des émigrations des peuples, de leurs navigations, & des colonies qu'ils ont portées en des climats éloignés. Il n'y a point de meilleure maniere de suivre un peuple, que de le suivre à la trace de

ſa langue. En ceci il eſt à propos d'obſerver, non-ſeulement les termes primitifs & leurs dérivations, mais auſſi les idiotiſmes & la ſyntaxe, non moins eſſentiels & déciſifs que les mots ſimples. C'eſt par-là que l'on parvient à connoître, le mieux qu'il eſt poſſible, l'origine des peuples, leurs mêlanges, le progrès de leurs connoiſſances, la variation de leurs uſages, la ſource de leurs coutumes & de leurs dogmes : pourvu toutefois que les preuves étymologiques que l'on apporte ſoient ſolides & réitérées; que l'on ne ſe laiſſe pas emporter à l'eſprit de ſyſtême; & que l'on ne prenne pas à tâche de vouloir, comme il n'arrive que trop ſouvent, tout ramener à un ſeul principe que l'on s'eſt fait. Il ne faut donner d'autres preuves de cette propoſition que l'excellent ouvrage du célebre Bochart. Avec une profonde connoiſſance des langues orientales & par le ſeul ſecours de l'étymologie, quelle lumiere ce ſçavant homme n'a-t-il pas jetté ſur ce que l'hiſtoire ancienne a de plus obſcur? &

malgré le petit reproche qu'on peut lui faire d'avoir trop embraſſé de choſes dans ſon ſyſtême, y a-t-il un autre livre ſur cette matiere dont on puiſſe tirer autant d'utilité ?

25. *Exemple.*

A l'aide des explications que Bochart & les autres perſonnes verſées dans les anciennes langues d'orient nous ont données des termes de ces langues, il ne ſeroit peut-être pas difficile de montrer, ſi c'étoit ici le lieu de le faire, que tous les noms des anciennes divinités n'expriment qu'une ſeule & même idée relative au ſoleil & aux aſtres, ou aux épithétes qu'on leur donnoit : Que dans les premiers tems il n'y a eu chez tous les peuples d'orient, ſi on en excepte les Hébreux, d'autre religion que le *Sabeïſme*, ni d'autre divinité que le ſoleil, objet naturel du culte de tous les peuples qui ne ſont ni tout-à-fait groſſiers, ni aſſez philoſophes : Que preſque tous ces noms de divinités fabuleuſes Grecques & Romaines ſont

dérivés de certains mots Egyptiens, Phéniciens, Chaldéens, Aſſyriens, ou Perſiques qui tous ſignifient le *ſoleil*, ou un adjectif exprimant une épithéte donnée au ſoleil : Que ces adjectifs perſonifiés dans la ſuite par les peuples qui n'entendoient pas les langues orientales ſont devenus autant de divinités particulieres, d'où eſt né le *Polythéiſme* : Que ces adjectifs donnés pour épithétes, ſoit par flatterie, ſoit par honneur, ſoit par convenance de ſignification, aux anciens rois d'orient ont introduit l'*idolatrie* : & enfin que ces mêmes adjectifs mal entendus, pris dans un ſens équivoque, altérés dans la prononciation, ou rapportés par les Grecs (peuple menteur & ignorant en hiſtoire étrangere) à certains mots de leur langue aſſez ſemblable pour le ſon, leur ont donné lieu de débiter ſur les hiſtoires anciennes mille circonſtances fauſſes & ridicules ; mille contes puériles, métamorphoſes & fables de toute eſpece : ce qui a donné naiſſance à la *mythologie*, c'eſt-à-dire à la choſe du

monde la plus abſurde & la plus dénuée de liaiſon, ſi l'on n'y porte le flambeau de l'étymologie.

26. *Néceſſité d'entrer dans l'examen des termes appellatifs & des noms propres dont l'altération a été une ſource continuelle d'erreurs dans l'hiſtoire ancienne.*

On ne ſçauroit croire combien l'averſion pour les ſons barbares & la grande ſenſibilité pour l'euphonie ont introduit d'erreurs dans l'hiſtoire, par la mauvaiſe habitude d'eſtropier les noms propres étrangers, à qui l'écrivain veut donner une tournure & une terminaiſon conformément à ſon idiome national. La langue grecque affectoit ſur-tout cette délicateſſe. On voit qu'Herodote s'excuſe quelquefois d'être obligé de rapporter des noms qui rendent un ſon étranger : il y a même des cas où il aime mieux les omettre tout-à-fait. Les écrivains Grecs alterent les noms barbares ; ils les plient à la forme de leur langue, & les *gréciſent* ſi

ſi bien (par exemple *eutychios*, pour *Evochous*) qu'ils ſemblent alors dérivés d'une racine grecque (*eu-tychius*, *bene fortunatus:*) ou bien, ils rendent par des équivalens ou traduiſent en leur langue les noms des lieux. Parce que le nom d'une ville d'Egypte *Babel*, *Babylon*, ſignifie *porte* ou *ville du ſoleil*, ils l'appellent *Heliopolis*. Cette habitude eſt devenue la ſource de mille erreurs particulieres; & n'a pas médiocrement contribué à un préjugé général encore plus erroné, en vertu duquel les Grecs, ſans héſiter, faiſoient honneur à leur nation de tous les faits étrangers. Comment s'empêcher de croire que tant de perſonnages célebres dont les noms avoient un air national, appartenoient à la nation; que tant de villes & de peuples lui devoient en effet leur origine? Quelle idée plus flateuſe pour une nation naturellement ſi vaine! Elle avoit d'ailleurs un air de patriotiſme; (*Michaëlis*, de l'influence des opinions ſur le langage.) Il n'en falloit pas tant pour l'établir comme préjugé po-

pulaire généralement reçu. Les Grecs, comme on l'a déja remarqué ailleurs, (Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, Liv. XXV, page 68) ont par-là tellement brouillé les temps, les perſonnes, & les faits, qu'ils ont rendu l'hiſtoire ancienne, déja ſi ténébreuſe, preſqu'entiérement méconnoiſſable. De ſorte qu'il eſt difficile de dire, ſi dans l'étude des anciennes origines & des premiers ſiécles, les auteurs Grecs, de qui nous tenons preſque tout ce qui en reſte, (les originaux des autres nations étant perdus) nous ſervent plus, par ce qu'ils nous apprennent réellement, qu'ils ne nous nuiſent en nous le tranſmettant d'une telle maniere.

Tout ceci pour être developpé autant qu'il le faut, demanderoit des explications fort étendues, ou plutôt un livre entier. J'y pourrai revenir, quoique ſuccintement, dans un chapitre particulier vers la fin de ce Traité : mais ce n'eſt pas le cas d'arrêter plus long-temps le lecteur au début. Je ne le dis ici que pour montrer

que la ſcience étymologique eſt la vraie clef de l'hiſtoire ancienne. C'eſt ce que je me propoſe d'expliquer avec plus de détail dans un Mémoire ſur les dieux *Cabires*, ou je ferai voir que le culte de ces dieux n'étoit autre choſe que l'adoration du ſoleil ſous la figure du feu, & la religion actuelle des *Guebres*, dont le nom, comme on le voit, eſt le même que celui des *Cabires*. Tout l'ancien monde a été partagé entre cette religion *Sabéenne*, & le culte plus groſſier de certaines divinités matérielles, animées ou inanimées, tels qu'un animal, un arbre, un lac, &c. culte aſſez ſemblable à celui que les peuples Negres rendent à leurs *Fétiches*, dont on nous a depuis peu donné l'hiſtoire. Ces deux religions ſont antérieures à l'*idolatrie* proprement dite, c'eſt-à-dire au culte des hommes déifiés : le développement de l'origine de ce dernier culte appartient plus proprement à l'hiſtoire des regnes & des évenemens particuliers de chaque pays.

27. *Utilité de l'étymologie pour recouvrer en partie les anciennes langues perdues ; maniere d'y parvenir.*

A ne regarder l'étymologie qu'en ce qu'elle a de grammatical, il eſt certain qu'outre ſon uſage le plus commun qui eſt de faire la généalogie des mots, elle en peut avoir un autre beaucoup plus curieux ; ce ſeroit de recouvrer en partie les anciennes langues, en décompoſant les langues modernes. Voici la méthode que je propoſerois pour y parvenir. Que l'on ôte du françois, par exemple, tout le grec & le latin qu'y ont apportés les Marſeillois & les Romains, tout le ſaxon ou le theuton qu'y ont apportés les Francs : que l'on ôte du réſidu tout ce que l'on reconnoîtra par la comparaiſon des langues d'orient venir des colonies Phéniciennes, il eſt preſque certain que le reſtant ſeroit le pur celtique des anciens Gaulois. Par de pareilles opérations on auroit le cambrique ou *cimraéc* en Angleterre ; le cantabre en Eſpagne : l'oſque,

le ſabin, l'umbre en Italie; l'illyrien en Eſclavonie; le runique en Scandinavie. La confuſion que le mêlange des peuples a miſe entre leurs langues n'empêche pas d'en pouvoir démêler l'origine & le fond, en ſéparant l'alliage qui les déguiſe. Il faudroit choiſir, en faiſant ce travail, le langage de la campagne dans les provinces de chaque royaume où la vieille langue s'eſt le mieux conſervée; telles que la Bretagne, le pays de Galles, la Biſcaye. Peut-être tireroit-on auſſi d'aſſez grands ſecours de l'irlandois : mais c'eſt ſur quoi je ne puis rien dire, n'ayant aucune connoiſſance de cette langue.

Je citerai encore un exemple de la même méthode qu'on pourroit employer par rapport à la langue punique. L'iſle de Malte, au rapport de Diodore, l. 5, eſt originairement une colonie de Phéniciens, qui dans l'habitude où ils étoient de voyager juſqu'au grand océan occidental pour les affaires de leur commerce, y établirent un entrepôt commode, parce qu'elle eſt ſituée en haute mer à moitié

chemin de Tyr à Gades, & qu'on y trouve de bons ports. Ce récit de Diodore eſt confirmé par l'étymologie du nom des trois iſles de ce canton de la mer : *Malit* en Phénicien. i. e. *Refugium* : *Gaulos*. i. e. *Rotunda* : Lampas ou *Lampeduſa* vient de *Lapid*, i. e. *Lampas*. Le géographe Scylax rapporte en effet qu'il y avoit dans cette derniere iſle deux grandes tours qui probablement ſervoient de phares. (Voyez Bochart, *Chan.* 1. 26. & Soldani, *Della lingua Punica uſata da Malteſi.*) Le langage de l'iſle de Malte, dit Jean Quintin dans la deſcription qu'il nous a donnée de cette iſle, eſt fort mêlée d'africain. J'ai vu à Malte en 1533 certaines colonnes de pierre ſur leſquelles ſont gravées des lettres puniques avec des eſpeces de points, leur figure approche aſſez de l'hébreu. Et il eſt ſi vrai que l'idiome maltois participe du phénicien que les inſulaires entendent, prononcent fort bien, & ont dans leur langue quelques-uns des mêmes termes que l'on trouve dans la ſcene de Plaute, dans Avicenne, &

& dans l'Evangile, entr'autres ceux-ci de l'Evangile *Eloi*, *epphta*, *kumi*. On ſcait que les mots de cette eſpece ne s'écrivent pas facilement en caracteres latins, & ne ſe prononcent bien que par ceux à qui la langue eſt naturelle. Si les reſtes du vieux langage qu'on retrouve à Malte viennent véritablement de la colonie Phœnicienne, comme le croit Quintin, il ſeroit fort à ſouhaiter qu'un homme habile dans les langues d'orient s'y tranſportât pour rechercher les veſtiges du phœnicien & du punique. Mais il ne faudroit pas qu'il bornât ſa courſe à ce ſeul endroit. Peut-être les découvertes ſeroient-elles plus aſſurées dans deux autres iſles de la Méditerranée, la Sardaigne & la Corſe. Il eſt conſtant, à la vérité par le rapport de tout le monde que le langage vulgaire de Malthe eſt à demi mêlé d'oriental : mais les Arabes & les Sarazins ont occupé cette iſle il y a peu de ſiecles, & ce peut être la raiſon pour laquelle les Maltois entendent ſi bien les termes d'Avicenne. Il eſt à craindre que

l'oriental qu'on trouve mêlé dans leur langue ne vienne au moins autant de ces derniers que des Tyriens ou des Cartaginois. Pour travailler avec ſuccès ſur cette matiere il faudroit ſéparer tous les mots Maltois qui peuvent venir des racines grecques ou latines par les langues modernes d'Europe. Puis ſéparer tous les termes qui ſont purement arabes & ne laiſſer que ceux qui ne ſe trouvant point dans l'arabe, auroient un rapport analogique pour la figure, le ſon ou la ſignification avec les langues d'orient; ſur-tout avec le ſamaritain & le chaldéen. Alors on pourroit aſſurer que ces mots ſont vraiment phœniciens. Mais comme ils ſeroient ſans doute difficiles à démêler d'avec les termes de la langue arabe qui n'eſt elle-même qu'un dialecte aſſez ſemblable au phœnicien, on travailleroit avec ſuccès à vérifier ce qui eſt punique en obſervant avec ſoin les langues ſarde & corſe moins mêlangées que celle de Malte. Les peuples de ces deux iſles, ſur-tout de celle de Corſe, ſont vraiment le reſte des anciens Sauvages de l'Europe. Nul

pouvoir n'a pu les assujettir parfaitement : nul gouvernement les policer. Les grandes puissances Cartaginoise & Romaine auxquelles ils ont été soumis n'ont pas autrefois mieux réussi à cet égard que leurs maîtres modernes. Les contrées intérieures de l'isle de Corse ne sont pas fréquentées par les étrangers ; les Sarazins l'ont possédée trop peu de temps pour que leur langue y ait pu faire de grands progrès. Avant les Cartaginois, on n'y avoit vu d'autres étrangers qu'une colonie de Phocéens & une d'Etrusques. Ainsi je regarde la langue des Corses comme une des moins mêlangée parmi celle où l'on peut faire des recherches. Leur idiome doit être composé, 1° De l'ancienne langue barbare des insulaires Autochtones. 2° De quelque teinture de phocéen d'Asie, & d'étrusque. 3° De punique. 4° De grec, latin & italien qui y domine. Mais comme la langue barbare des insulaires étoit sans doute aussi pauvre que le sont d'ordinaire les langues des Sauvages, & que ce n'est que par le moyen

des Cartaginois, dont les établiſſemens dans la Sardaigne & la Corſe furent grands & durables, que les naturels du pays commencerent à acquerir un plus grand nombre d'idées & connoiſſances, & par conſéquent de mots, il y a apparence que langue corſe doit abonder en termes puniques, & qu'ils y doivent être moins difficiles à démêler & à comparer que nulle part ailleurs.

CHAPITRE III.

De l'organe de la voix & de l'opération de chacune des parties qui le composent

28. *Découverte de l'alphabet & du nombre des articulations de la voix. Méthode de figurer chaque articulation par un caractere. Défaut de cette méthode d'un alphabet général.*

29. *Chaque peuple a son alphabet propre assez différent de celui d'un autre.*

30. *Il n'y a qu'une voyelle & six consonnes primitives correspondantes aux six organes.*

31. *La voyelle est le son conduit dans le canal de la parole.*

32. *La consonne est la maniere dont le son est affecté par l'organe, & la forme qu'il en reçoit.*

33. *Des variations infinies de la voyelle.*
34. *Des ſix conſonnes produites par les ſix organes du canal vocal.*
35. *La multiplication des lettres, n'eſt que l'effet du mouvement plus fort ou plus foible dans chaque organe.*
36. *De l'articulation propre à chaque organe ou de l'eſprit qu'il affecte naturellement.*
37. *Effet du mêlange des eſprits de divers organes.*
38. *De la conſonne nazale.*
39. *Des muettes & des liquides, des rudes & des douces, & de leur mêlange.*
40. *Des di-lettres ou conſonnes doubles.*
41. *Des accents.*
42. *Des diphtongues.*
43. *De la voyelle muette.*
44. *Des trois caracteres de la voyelle.*
45. *Compoſition de l'alphabet. Cauſe de l'ordre des lettres.*

28. *Découverte de l'alphabet & du nombre des articulations de la voix. Méthode de figurer chaque articulation par un caractere. Défaut de cette méthode d'un alphabet général.*

L'ART de l'écriture qui peint & fixe la parole ſuppoſe une découverte antérieure & tout auſſi merveilleuſe : c'eſt celle de l'alphabet, par laquelle avant que de peindre les objets on a obſervé, reconnu fixé & déterminé ce qu'on auroit à peindre. Ce qu'il y a de plus admirable, à mon gré, dans l'art de l'écriture c'eſt-à-dire dans la plus belle invention de l'eſprit humain, n'eſt pas tant d'avoir figuré des caracteres pour repréſenter les articulations de la voix, que d'avoir ſçu diſcerner la variété des mouvemens qui forment une parole, & diſtinguer chaque articulation ſimple. Mais il eſt arrivé à l'auteur de cette découverte, ce qui arrive à tous les premiers inventeurs, qui

après avoir, par un coup de génie, découvert le principe originel d'un art, n'employent enſuite dans le détail & dans la pratique qu'une méthode aſſez défectueuſe. En effet il ſeroit difficile que le talent d'inventer ſe trouvât joint à la patience néceſſaire pour perfectionner. Les inventeurs de l'alphabet crurent avoir trouvé le nombre des articulations de la voix, & jugerent qu'il ne reſtoit plus qu'à l'exprimer par autant de figures conventionelles. Il eſt certain néanmoins que d'un côté ils ont été au-delà du vrai, s'ils n'ont voulu rendre que les mouvemens primitifs de la parole ; & que d'un autre côté ils ſont reſtés infiniment au-deſſous, s'ils ont crû figurer toutes les variations dont eſt ſuſceptible en ſoi chacun de ces mouvemens primitifs.

29. *Chaque peuple a ſon alphabet propre aſſez différent de celui d'un autre.*

Il n'y a pas une contrée qui n'ait ſa maniere d'articuler qui lui eſt propre, & que ceux d'un autre pays n'imitent jamais

parfaitement, ou ne peuvent point imiter du tout. On ne vient pas mieux à bout, dit Quintilien, de prononcer les mots comme un autre homme les prononce, que de jouer d'un instrument comme un autre homme en joue. *An cujuslibet est exigere literarum sonos? non Hercule magis quàm nervorum*, (Quintil. l. 1, c. 4.) Nous avons en Europe des lettres qu'il est impossible aux Chinois de prononcer : & tous nos efforts sont inutiles pour copier les inflexions des Hottentots. Sans aller si loin, quelle différence entre un Anglois qui fait sortir toutes ses paroles en siflant du bout des levres, & un Florentin qui les fait toutes rentrer dans le fond de sa gorge ? Les consonnes de l'allemand, du françois, & de l'espagnol sont-elles parfaitement les mêmes ? non sans doute ; & chaque peuple qui veut prononcer un mot d'une langue voisine ne fait qu'employer les lettres de sa propre langue qui en approchent le plus, en se servant du même organe, qu'il fléchit à la maniere de son pays. A peine un François

peut-il entendre un Allemand qui lui parle en latin à cauſe de la grande différence de prononciation. Plus les nations ſont éloignées, plus la différence eſt remarquable. Quant aux voyelles tout le monde en Europe emploie les mêmes figures : mais tel peuple donne à une de ces figures le ſon qu'un autre peuple donne à une autre. Il eſt donc conſtant que chaque nation a ſon alphabet qui lui eſt propre ; & ſans doute le premier inventeur n'avoit porté ſon attention que ſur ſa propre langue. Il s'enſuit de-là que ſi l'on vouloit compter combien il y a de lettres qui ne ſont pas parfaitement les mêmes, il faudroit compter combien il y a de ſons dans les voix, & combien il y a d'inflexions différentes dans la maniere dont chaque peuple de la terre varie le mouvement de chacun de ſes organes : ce qui produiroit un nombre de lettres infini.

30. *Il n'y a qu'une voyelle & que ſix conſonnes primitives correſpondantes aux ſix organes.*

Ramenons les choſes à une méthode plus

ſimple & plus certaine, c'eſt-à-dire au principe invariable de leur origine & de leur cauſe efficiente, par l'examen de l'organe, ou des organes qui s'emploient ſucceſſivement à former la parole, par-tout ou il y a des hommes. Nous trouverons que toutes les lettres ou inflexions poſſibles, dont le nombre eſt infini, en raiſon de leur legere différence, peuvent être rangées par claſſes ſous l'organe primitif qui les forme : que le nombre de ces organes compoſant l'inſtrument de la parole, eſt très-petit : & qu'il en eſt de même par conſéquent du nombre des lettres qui correſpond juſtement, ſans plus ni moins, à celui d'autant d'organes dont chacun produit ſon articulation propre. Ainſi pour avoir une méthode générale applicable à toutes les langues, dont la vérité ſera bientôt démontrée, je poſe pour principe que dans tous les langages de l'univers, dans toutes les formes quelconques de prononcer, il n'y a qu'une voyelle, & que ſix conſonnes correſpondantes à autant d'or-

ganes ſervant à la parole. Je m'explique.

Mais avant que de commencer, je préviens le lecteur que je ſuis obligé d'entrer dans un détail d'obſervations curieux, néceſſaire, mais minutieux & peu amuſant. Le maître de philoſophie de M. Jourdain ſe rend ridicule, lorſque déployant un appareil déplacé, il remonte aux principes phyſiques, & explique l'opération des organes à un bourgeois, qui opere fort bien ſans ſçavoir comment, & qui ne demande qu'à apprendre un peu d'orthographe. Il ne l'eût pas été, s'il eût eu à traiter des principes & des regles d'un art, lequel ne conſiſte qu'en obſervations des pratiques naturelles & primordiales qui en ſont le fondement.

31. *La voyelle eſt le ſon conduit dans le canal de la parole.*

La voyelle en général n'eſt autre choſe que la voix, c'eſt-à-dire que le ſon ſimple & permanent de la bouche que l'on peut faire durer, ſans aucun nouveau mouvement des organes auſſi long-tems que la

poitrine peut fournir l'air. Les conſonnes ſont les articulations de ce même ſon que l'on fait paſſer par un certain organe, comme à travers d'une filiere, ce qui lui donne une forme. Cette forme ſe donne en un ſeul inſtant & ne peut être permanente. Que ſi elle paroît l'être dans quelques articulations fortes qu'on appelle *eſprits rudes*, ce n'eſt plus un ſon clair & diſtinct; ce n'eſt qu'un ſifflement ſourd qu'on eſt obligé d'appeller du nom contradictoire de *voyelle muette*. Ainſi la *voix* & la *conſonne* ſont comme la matiere & la forme, la ſubſtance & le mode. L'inſtrument général de la voix doit être conſidéré comme un tuyau long qui s'étend depuis le fond de la gorge juſqu'au bord extérieur des levres. Ce tuyau eſt ſuſceptible d'être reſſerré ſelon un diametre plus grand ou moindre, d'être étendu ou racourci ſelon une longueur plus grande ou moindre. Ainſi le ſimple ſon qui en ſort repréſente à l'oreille l'état où on a tenu le tuyau en y

pouſſant l'air. Les différences du ſon ſimple ſont comme les différences de cet état ; d'où il ſuit qu'elles ſont infinies ; puiſqu'un tuyau flexible peut être conduit par dégradation inſenſible depuis ſon plus large diametre & ſa plus grande longueur, juſqu'à ſon état le plus reſſerré & le plus racourci. On remarque communément ſept diviſions plus marquées du ſon ſimple, ou ſept états du tuyau qu'on appelle voyelles, *a. ɣ. e. i. o. ȣ. u.* Mais il eſt clair qu'une ligne ayant autant de parties qu'il y a de points indiviſibles qui la compoſent dans toute ſa longueur, il y a autant de voyelles qu'il peut y avoir de diviſions intermédiaires entre les ſept ci-deſſus ; d'où il ſuit qu'il y en a une infinité. On remarque facilement en effet qu'une nation ne diviſe pas préciſément comme une autre le diapaſon ou échelle de ſa voix, & que les voyelles des Anglois, par exemple, ne ſont pas celles des François. Auſſi ne reconnoît-on plus rien dans le ſon des voyelles du même

mot prononcé dans deux langues différentes.

32. *La consonne est la maniere dont le son est affecté par l'organe & la forme qu'il en reçoit.*

Je dis donc qu'il est à propos, pour éviter l'embarras de ces variétés infinies, de considérer la voyelle ou le son simple comme unique, quel que soit l'état où chacun tient le tuyau de sa voix; & d'observer seulement, pour fixer un alphabet, l'état particulier de chacune des parties qui composent le tuyau ou instrument. Car ce canal est formé par plusieurs parties ou organes, chacun desquels a un mouvement qui lui est particulier, une articulation qui lui est propre, & qui sert à faire distinguer que le son simple en passant par le tuyau a été affecté par cet organe, & non par un des autres. Il y a donc autant de manieres d'affecter le son & de lui donner, pour ainsi dire, une figure, qu'il y a d'organes le long

du tuyau, & il n'y en a pas plus. Ce ſont ces mouvemens imprimés au ſon que l'on appelle *lettres* ou *conſonnes*. Elles ne ſont par elles-mêmes que des formes qui n'exiſteroient pas ſans la *voix* qui en eſt la matiere & le ſujet. Ainſi tout le méchaniſme de la parole peut être, quoiqu'imparfaitement, comparé à une flûte. L'air pouſſé dans le tuyau de cette flûte, en eſt le ſon ſimple, ou la *voix*. Les trous par leſquels il ſort ſont les diviſions de cette voix ſimple : & ces diviſions peuvent auſſi-bien être dans un endroit du tuyau que dans un autre. La poſition ou figure des doigts ſur ces trous ſont les *lettres* ou *conſonnes* qui donnent la forme à tout le ſon : forme qui par elle-même n'auroit aucune exiſtence pour le ſens de l'ouïe, ſans l'air ou voix qui en eſt la matiere & le ſujet.

33. *Des variations infinies de la voyelle.*

La choſe ne ſera pas moins ſenſible ſi nous comparons la voix, ou le ſon

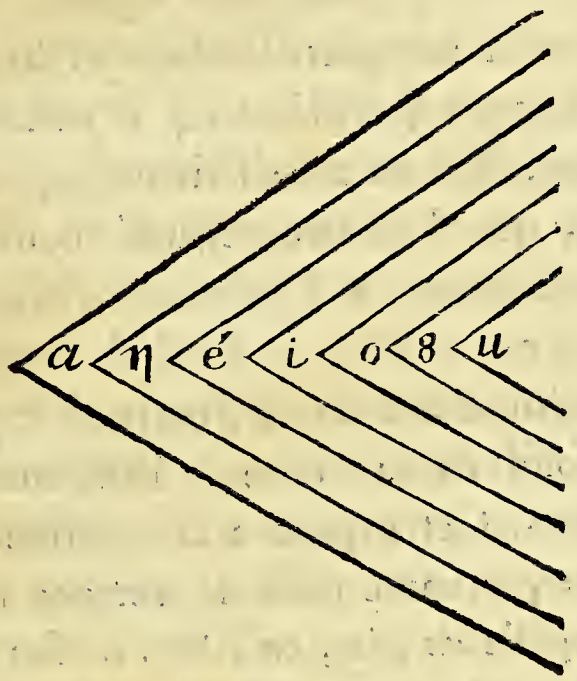
ſimple de la voyelle, à celui que rend une corde tendue ſur un inſtrument où les diviſions ſont marquées par des touches dans toute ſa longueur. Il n'y a perſonne qui ne ſe ſoit apperçu que pour former dans leur ordre les cinq voyelles vulgaires, on ne fait qu'accourcir ſucceſſivement la corde. *a* eſt la voix pleine & entiere, ou la corde tenue dans toute ſa longueur depuis la gorge aux levres. *i* eſt la corde raccourcie de moitié, tenue du palais aux levres. » eſt le bout de la corde à l'extrémité des levres. Nous allongeons les levres en dehors, & tirons, pour ainſi dire, le bout d'en-haut de cette corde pour faire ſonner deſſus *u* (voyelle particuliere aux François, & que n'ont pas les autres nations); tandis que les Orientaux la prolongent tant qu'ils peuvent d'en-bas pour former deſſus un ſon profondément guttural, *H*. Ainſi les deux extrémités les plus marquées de la corde, le *complementum acuti*, & le *complementum imi*, ſont le ſiflement *u* & l'aſpira-

tion *H.* Elles ſont le par-deſſus & la baſſe-contre ſonnés ſur la corde de la parole.

Comme la corde dans toute ſa longueur eſt diviſible à l'infini, il y a dans la ligne une infinité de points où l'on peut placer la diviſion : de ſorte que les diverſes voyelles de tous les peuples de l'univers, quoique variées à l'infini, ne diffèrent cependant, qu'en ce qu'un peuple diviſe ſa corde dans un endroit, & un autre dans un autre. Auſſi les anciens Orientaux dans leur écriture négligerent-ils de marquer la *voix*, qu'en liſant ils ſuppléoient par intervalles entre les vraies *lettres* qui ſont les *conſonnes.*

Au reſte, ce n'eſt que pour une intelligence plus facile que j'ai comparé la voyelle à une ſimple ligne étendue, diviſible dans ſa longueur. La véritable image de la voix, conforme à celle de la bouche ouverte, eſt un entonnoir flexible dont on diminue à volonté les deux diametres pour dégrader le ſon

voyal : en ſorte que *A* eſt le plus grand entonnoir, & *U* eſt le plus petit.



Mais je me contente ici d'exprimer la grandeur de chacun de ces entonnoirs concentriques par une ligne faiſant partie de l'axe qui les traverſe tous.

34. *Des ſix conſonnes produites par les ſix organes du canal vocal.*

Je viens de dire que chaque organe qui eſt dans la bouche a ſa figure & ſon

mouvement propre formant une lettre qui lui eſt particuliere : qu'il y a autant de *lettres* ou *conſonnes* que *d'organes :* & qu'il n'y en a pas plus. Ce ſont 1. *les levres.* 2. *la gorge.* 3. *les dents.* 4. *le palais.* 5. *la langue.* Il y en a un ſixieme, ſçavoir, *le nez*, qui doit être regardé comme un ſecond tuyau à l'inſtrument. Car ainſi qu'on pouſſe l'air du fond de la gorge à l'extrémité des levres, on peut le pouſſer du fond de la gorge à l'extrémité des narines. Cet organe a ſa conſonne ; il a même, comme nous le verrons bientôt ſa voyelle *an*, *in*, *on*, &c. ou ſon ſimple qui lui eſt propre ; & dont je traiterai en particulier dans le chapitre ſuivant. En ce ſens on doit dire qu'il y a réellement deux voyelles ; celles de la bouche, & celle du nez : cependant, quoique la voyelle ſoit ſuſceptible d'une différence effective ſelon le tuyau par lequel l'air eſt conduit, je ne laiſſerai pas de la conſidérer comme unique, tant que je ne la regarderai que comme l'air ſortant d'un

instrument. On peut nommer chaque lettre ou consonne du nom de son organe propre, ce qui la rendra reconnoissable à toutes les nations de la terre, sous quelque caractere que l'on la figure. Nous les figurons ainsi : *levre*, *Be* ; *gorge*, *Ke* ; *dent*, *De* ; *palais*, *Je* ; *langue*, *Le* ; *nez*, *Se*. Je joins ici aux lettres, pour les faire sonner un peu, la voyelle sourde que nous appellons *e* muet. De ces six lettres, les trois premieres sont parfaitement muettes ; les trois autres sont un peu liquides & permanentes, en ce qu'étant coulées ou sifflées, la forme du mouvement de l'organe peut se continuer un peu plus long-tems par une espece de voix sourde ; au lieu que dans les trois précédentes, la forme est purement instantanée.

35. *La multiplication des lettres n'est que l'effet du mouvement plus fort ou plus foible dans chaque organe.*

Chaque organe peut donner son mouvement propre d'une maniere douce,

moyenne, rude; plus ou moins douce, plus ou moins rude. Les modifications rudes ſont celles qui pouſſent le ſon en dehors; *je*, *te*, *re*, *ke*, *che*, *ſe*: les douces ſont celles qui ſemblent le retenir; *ve*, *the*, *ne*, *ghe*, *ze*. Ces manieres produiſent dans chaque lettre des variations qui ont fait croire qu'il y en avoit un nombre plus grand qu'il n'eſt en effet. Et ſi l'on vouloit diſtinguer par un *caractere* particulier chacun des degrés de ces différences, on auroit un nombre infini de lettres conſonnes, par la même raiſon que j'ai rapportée plus haut en parlant du nombre infini des voyelles. Mais à conſidérer ſeulement les trois mouvemens doux, moyen, & rude, on trouve trois différences dans chaque lettre primitive, & on les appelle lettres *permutables*, ou de *même organe*. Elles s'emploient très-ſouvent l'une pour l'autre dans le même mot, & dans la même langue; à plus forte raiſon quand le mot paſſe d'une langue à une autre. Cette obſervation, qu'on ſçait être très-ſenſible dans la langue

grecque, ne l'eſt guères moins dans les autres, ſi on y fait attention.

Levre doux, Be ; *moyen*, Pe ; *rude* Fe. *Gorge doux*, Gue ou Gamma Grec ; *moyen*, Ce, Ke ; *rude* Que en grec Xi.

Dent doux THe en anglois, ou Theta en grec ; *moyen* De ; *rude* Te.

Palais doux Ze ; *moyen* Je, *rude* CHe.

Langue doux Ne, *moyen* Le ; *rude* Re. Dans la lettre de langue *Le Ne Re*, le moyen *Le* s'opere du bout de la langue : le doux *Ne* du milieu de la langue un peu ſoulevée contre le palais, en rechaſſant l'air par le tuyau du nez ; le rude *Re* de la racine de la langue gonflée en chaſſant l'air de la gorge par ſoubreſault.

Quant au *nez*, comme c'eſt un organe moins flexible, il ne varie pas ſon ſifflement naſal, *Se*.

Le palais qui eſt encore plus immobile que le nez, n'agiroit guères ſans le ſecours de la langue ; de ſorte que l'on peut preſque conſidérer la lettre de *palais* & la lettre de *langue* comme procédans d'une même cauſe.

Les dents infixées aux mâchoires, dont le mouvement eſt peu varié, s'aident beaucoup auſſi pour la lettre qui leur eſt propre du ſecours de la langue, qu'on regarde avec raiſon comme l'agent général de la parole. (*) C'eſt en effet le

(*) On lit actuellement dans les papiers publics (Décembre 1763.) le récit d'un phénomene fort extraordinaire, s'il eſt bien exactement rapporté, d'une fille qui parle ſans avoir de langue. Voici en quels termes il eſt rapporté. « On voit dans cette ville (de » Nantes) un phénomene qui mérite de fixer » la curioſité publique: c'eſt une fille de 19 » ans qui parle ſans langue. A la ſuite de la » petite vérole, qu'elle eut à 8 ans, ſa langue » tomba en pourriture, & ſe détacha entiére- » ment. Pendant les deux premieres années » qui ſuivirent cet accident, elle reſta ſans » parler, n'ayant qu'un cri comme les muets; » au bout de ce tems-là, elle ſe mit à parler, » & demanda fort diſtinctement du pain à ſa » mere; dès-lors elle a conſervé l'uſage de la » parole, & chante même aiſément. Cette » fille, nommée Marie Greſlar, eſt née dans » la paroiſſe de ſaint Hilaire, près de Mortagne » en Poitou.

On ne peut pas douter que la langue ne ſoit le principal agent de la parole; & l'on n'auroit pas cru qu'il fût poſſible de parler

plus

plus flexible de tous, & celui qui se

quand on manque de cet organe. Cependant on peut éprouver, & j'en avois déja fait l'expérience, que l'organe de la levre, & même celui de la gorge, ſitués aux deux extrémités de l'inſtrument peuvent, abſolument parlant, effectuer leurs articulations propres ſans le ſecours de la langue, ou du moins ſans s'en aider que fort peu : & peut-être que par l'exercice, on peut parvenir à s'en paſſer tout-à-fait. Mais les lettres intermédiaires qui s'articulent au milieu de l'inſtrument vocal comme celle de langue, palais, & même celle de dents ſont impoſſibles à prononcer ſans elle. Ainſi ſans avoir vu Marie Greſlar on pourroit aſſurer d'avance, que ſi elle parle un peu en effet, après avoir totalement perdu la langue, ce n'eſt que d'une maniere très-imparfaite : que ſa faculté ſe réduit à prononcer les lettres labiales ou gutturales B. P. F. V. M. G. Q. K. & les mots qui en ſont compoſés ; mais qu'elle ne peut faire entendre L. N. R. J. CH. ni Z. D. T. que les gens accoutumés à l'entendre ſuppléent peut-être aux mots qu'elle veut dire. A l'égard des voyelles il y a moins de difficulté. Comme il n'y faut point d'articulation, mais un ſimple ſon, la trompe vocale peut y ſuffire. Ainſi il eſt moins étonnant que cette fille chante avec une certaine facilité. Mais on ſuppoſe qu'elle fait entendre le chant d'un air ſans y joindre les paroles, ce qui lui eſt probablement impoſſible.

trouve placé au milieu de l'inſtrument. Il n'y a que la gorge & les levres ſituées aux deux extrémités qui ſe puiſſent paſſer de ſon ſecours. Mais aucun, pas même la langue, ne peut ſe paſſer des poumons, qui ſont les ſoufflets de cette eſpéce d'orgue vocal qui pouſſent l'air reſſerré & rendu plus fort dans le canal étroit du larinx. C'eſt du larinx & des poumons que vient l'intenſité & le volume de la voix, le fort & le foible de l'intonation, qu'il ne faut pas confondre avec le fort & le foible de l'articulation. L'intonation forte ou foible n'appartient qu'à la voyelle: l'articulation forte ou foible n'appartient qu'à la conſonne. Vainement la langue feroit-elle dans l'air libre ſes mouvemens & ſes figures, il n'en réſultera rien de ſenſible à l'oreille, ſi cet air n'eſt en même tems chaſſé au-dehors par l'exſpiration des poumons, & reſſerré au paſſage du larinx. C'eſt ce reſſerrement qui donne le ſon à la voix, & qui la diſtingue de la ſimple exſpiration non ſonore.

Exprimimus, rectoque foras emittimus ore :
Mobilis articulat verborum dædala lingua ;
Formaturaque labrorum pro parte figurat.
LUCRET.

36. *De l'articulation propre à chaque organe, ou de l'esprit qu'il affecte naturellement.*

Outre la maniere particuliere de moduler appartenante à chaque organe, il y a encore dans la voix certains *esprits*, ou tournures dans la maniere de conduire l'air. Que l'on me permette d'employer ici pour les consonnes ce terme *esprits*, que la langue grecque applique le plus souvent aux voyelles. Chaque organe affecte communément ceux qui conviennent le mieux à sa conformation. Les levres *battent* ou *siflent ;* la gorge *aspire ;* les dents *battent ;* la langue *frappe ;* la langue & le palais ensemble *coulent*, *frolent* ou *siflent ;* le nez *siste :* chacun de ces effets se produit d'une maniere douce, moyenne ou rude. Chacun de ces sifflemens a un caractere propre

à l'organe qui opere, & qui chaſſe l'air avec un bruit réſultant de ſa configuration: ce qui contribue encore beaucoup à la variété de la lettre primitive. Par exemple: ſi les deux *levres* battent fort rudement, elles produiſent un ſon particulier & preſque impermutable que nous figurons *Me*. Les mâchoires auxquelles les levres ſont attachées ſervent alors à lui donner ce mouvement plus fort; de ſorte qu'elles ſont l'inſtrument propre de cette articulation dans la claſſe des lettres des *levres*. Le mouvement de la mâchoire inférieure la produit en ſe joignant à celui de la levre qui y eſt attaché. La mâchoire étant un organe ſolide & bien moins flexible que la levre, l'*M* devient par-là une lettre plus forte, & moins permutable que les autres lettres de *levres*. Si les *levres* ſiflent doux, au lieu de ſifler rude, comme c'eſt l'ordinaire, elles produiſent le ſon figuré *Ve*, qui auroit été *Fe*, ſi on l'eût ſiflé rude. Mais aucun de ces ſiflemens ne donnera à l'air chaſſé la forme qu'il reçoit des autres organes qui ſiflent auſſi,

ſoit du ſifflement nazal *Se*, ou des ſifflemens de langue & de palais *Ze*, *Je*, *Che*, *Re* : chacun même de ces quatre derniers, fait entendre une variété à meſure que l'air pouſſé entre la langue & le palais, eſt pouſſé du bout, du milieu, ou de la racine de la langue.

37. *Effet du mêlange des eſprits de divers organes.*

Il arrive ſouvent auſſi qu'un organe ſe ſert ſubitement de deux *eſprits* qui lui ſont habituels ; ou qu'il employe, quoiqu'avec moins de facilité, l'*eſprit* habituel d'un autre organe ; ou que deux organes s'employent en même tems à articuler ſi vite, qu'on diroit que la voyelle n'a paſſé que par une ſeule filiere. Cependant on s'apperçoit ſi bien de la complication, que le plus ſouvent dans les cas ci-deſſus on eſt obligé d'employer deux *caracteres* pour figurer la *lettre*. Par exemple : ſi le *palais doux* eſt *battu* avec l'eſprit *doux*, au lieu d'être *Ze* il eſt *DZe* ; ſi le *palais moyen* eſt *battu* avec l'eſprit

doux, au lieu d'être *Je*, il eſt *DJe*, à l'italiene : ſi le *palais rude* eſt *battu* avec eſprit *rude*, au lieu d'être *CHe*, il eſt *TCHe* encore plus rude, à l'italienne.

Si la *gorge douce* aſpire en *battant doux*, au lieu d'être *Ge*, elle eſt *DGHe* : ſi la *gorge moyenne* aſpire *rude*, au lieu d'être *Ke*, elle eſt *CHe*, *Que*.

Si la *levre moyenne frole* au lieu d'être *Pe* elle eſt *PRe* : ſi elle ſifle *rude*, au lieu d'être *Pe*, elle eſt *PSe* : ſi la *levre douce* ſifle *doux* au lieu de *Ne*, elle eſt *GNe* à l'eſpagnole ou *N* mouillée. Si la *langue moyenne* aſpire *doux*, au lieu de *Le* ſimple, elle eſt *GLe* à l'italienne ou mouillée : ainſi du reſte.

Dans le mêlange des *lettres* & des *eſprits*, on trouvera toutes les inflexions poſſibles de la voix humaine de quelque peuple que ce ſoit ſur la terre. Toutes ſeront réductibles ſous la claſſe d'une des ſix lettres primitives que l'on aura nommée du nom de chaque organe. Toutes ſeront permutables entr'elles dans chaque claſſe,

& paſſeront d'autant plus facilement dans une claſſe voiſine, qu'elles en approcheront davantage, ſoit par elles-mêmes, ſoit par les *eſprits* étrangers qu'elles affectent le plus habituellement: remarque très-eſſentielle pour l'étymologie. Cette eſpece de permutation eſt dans la nature. Il ne faut pas la confondre avec quelques autres altérations qui ne naiſſent que de la mauvaiſe habitude d'un certain peuple, ou de la méthode défectueuſe qu'il met en uſage, au moyen de laquelle il y a des lettres qui ſans être du même organe, ſont devenues permutables par l'abus de la prononciation vitieuſe d'un peuple, ou de ſon orthographe habituelle. Tel eſt parmi nous le *G.* permutable en *J;* & le *C.* & le *T.* permutables en *S.* Nous nous ſervons des premieres de ces lettres dans l'écriture, & nous les liſons comme ſi nous avions écrit les ſecondes. L'exception produite par cet abus, ou par tel autre de même eſpece qui peut ſe trouver dans d'autres langues, mérite auſſi beaucoup d'attention en étymologie:

mais elle ne doit entrer pour rien dans l'examen du ſyſtême général de la nature dont il s'agit ici.

Il arrive ſouvent qu'un peuple habitué par l'éducation à moduler ſes organes d'une certaine maniere, figure tout à la fois par un ſeul *caractere* la lettre, l'eſprit, & l'aſpiration. Alors un autre peuple ſe voit obligé de figurer trois *caracteres* pour écrire celui-ci, & encore très-imparfaitement; l'alphabet d'une nation n'étant pas celui d'un autre. Par exemple : le *Ci* des Italiens eſt chez nous *TCHi. Cicero*, *Tchitchero*. De-là vient que certaines langues étrangeres, ſur-tout celles qui employent beaucoup d'aſpirations & d'eſprits rudes, nous paroiſſent avoir tant de conſonnes.

38. *De la conſonne nazale.*

Le nez fait un ſecond tuyau à l'inſtrument : ſon ſiflement ou lettre nazale *Se* eſt par-tout d'un très-grand uſage, par l'habitude que l'on prend de pouſſer le ſon de la bouche au nez, ou de le ra-

mener du nez à la bouche. Ce qui fait que le nez n'ayant pas le pouvoir de varier par lui-même ſa lettre moyenne, parvient à la rendre douce, ou rude en s'aidant d'un autre organe. Elle eſt douce, ſi l'air paſſe du nez à la bouche. Exemple : *Ste* ou ς (*ſigmatau*) des Grecs ; elle eſt rude ſi l'air paſſe de la bouche au nez. Ex. *TSe* ou צ (*tſade*) des Hébreux. Si on la rend fort rude, ramenant une ſeconde fois l'air le long du palais après l'avoir pouſſé de la gorge aux narines, c'eſt *TSCH* des langues barbares. Par la facilité qu'on a dans l'uſage de la parole à ſe ſervir du ſecond tuyau, il arrive que le ſifflement naſal ſe trouve mêlé dans une grande partie des mouvemens combinés ou lettres doubles, & ſe marie volontiers à l'articulation de tout autre organe. *BSe*, *PSe*, *SBe*, *SPe*, *SFe*, *SVe*, *CSe*, *SCe*, *SGe*, *STe*, *TSe*, *SDe*, *SCHe*, *SNe*, *SLe*. Auſſi la lettre *S.* eſt-elle la plus commune de toutes. Elle ne differe du *Z.* qu'en ce qu'elle eſt un *coulé rude* le long des narines, au lieu

que le *Z.* eſt un *coulé doux* le long du palais.

39. *Des muettes & des liquides : des rudes & des douces, & de leur mêlange.*

Des ſix lettres primitives, trois étant *muettes*, & trois autres *liquides ſemi-voyelles*, vous ne verrez preſque jamais de conſonne combinée qui ne participe des deux eſpeces ; & ſi la conſonne eſt de trois figures, la muette eſt entre deux liquides, qui lui donnent du corps, comme dans *eSCRime*, *aSTRingent*, *eSCLave*, *SPLendeur.* Que ſi dans quelques mots grecs ou orientaux on trouve une conſonne combinée de deux muettes, la *voix ſourde*, ou *e muet* qui les ſépare s'y fait fortement ſentir ; comme dans *PTOlomée*, *CTeſiphon*, *BDellion.* Mais jamais il n'arrive qu'une conſonne double ſoit compoſée de deux figures du même organe : comme ſeroit, *BP. TD. CG. LR. ZJ.* Car un organe ſe replie bien ſur un autre, mais ne peut ſe replier ſur lui-même ; non plus que l'œil qui voit tout, ne peut

ſe voir lui-même : ce qui eſt une ſuite de l'impénétrabilité phyſique des corps. De plus quand les deux inflexions procédent du même organe, ſans être identiques, il faut bien que l'une ſoit rude, & l'autre douce. Or la rude pouſſe le ſon au-dehors, & la douce le retient au dedans. (Voyez n° 35.) Des mouvemens ſi oppoſés ne ſçauroient être effectués enſemble. Auſſi eſt-il bien rare que deux articulations diſparates puiſſent être rapprochées aſſez vîte pour en former une double ſans aucune ſéparation ſenſible. Si le ſiflement nazal ſe joint un peu mieux aux autres inflexions, c'eſt que l'organe dont il dépend n'eſt pas dans la bouche, & que deux inſtrumens ont plus de facilité pour exécuter en un même inſtant des choſes différentes qui ne pourroient être que ſucceſſives ſur le même inſtrument. Vous avez pu remarquer que dans les ſyllabes de trois conſonnes dont je viens de citer quatre exemples, l'une des trois eſt toujours la lettre *S*. Vous ne trouverez preſque jamais trois conſonnes

ainſi cumulées, à moins que l'organe du nez, ſitué hors de l'inſtrument principal, n'y joigne ſon opération propre.

Obſervez encore que les trois conſonnes muettes ou fixes ſont principales dans la parole, plus que les trois liquides ou ſemi-voyelles : c'eſt-à-dire, que quand une fixe & une liquide ſont immédiatement jointes enſemble dans la même ſyllabe, la fixe affecte le premier rang, & la liquide qui la ſuit ne paroît quaſi qu'une modulation ſinguliere de la fixe. Jamais en commençant le mot ou la ſyllabe, la liquide de *langue* ou de *palais* ne précéde la fixe. Du moins je ne connois pas d'exemple d'aſſemblage initial, tel que ſeroit *LPa*, *RTa*, &c. dont le ſon ſeroit horriblement dur, diſſonant, & difficile à exécuter : au lieu que les exemples de l'arrangement contraire *PLa*, *TRa*, ſont fréquens & doux tant à la bouche qu'à l'oreille. Si la liquide *S.* peut précéder les fixes, j'en ai dit la raiſon, ſçavoir qu'elle eſt produite par l'organe naſal qui a ſon opération à part. Il eſt vrai auſſi

que l'ordre que les fixes & les liquides tiennent preſque invariablement entre elles, n'a lieu qu'en commençant le mot ou la ſyllabe. Nos langues grecques & dérivées du grec l'obſervent de même en finiſſant : mais les langues barbares ſuivent ſouvent l'ordre contraire à la fin de la ſyllabe, en faiſant précéder la liquide *aLT*, *oLD*, *eRD*. C'eſt même ici un des principaux caracteres qui marque la différence entre les langages venus du grec, & ceux qui viennent de la langue barbare de l'Europe ſeptentrionale.

40. *Des di-lettres ou conſonnes doubles.*

Il n'y a peut-être de vraies *di-lettres* marquées, c'eſt-à-dire, de véritables *conſonnes doubles* que celles qui ſont compoſées de deux muettes, de deux de même organe ; celles en un mot dont la double articulation ne peut s'éxecuter ſans qu'on entende une diviſion ſenſible entre les deux mouvemens d'organes qui la produiſent. Il y a de fréquens abus à cet égard dans la méthode vulgaire. Si

c'eſt une erreur dans l'uſage de ne faire qu'une ſyllabe de certaines *di-phtongues* formant deux ſons, (Voyez n° 42) ce n'en eſt pas une moindre que d'écrire deux figures pour une ſeule lettre, comme les Latins dans leur *QU.* les François dans leur *CH.* ou comme les Italiens dans leur *CH.* que les Grecs écrivoient plus correctement par *X.* J'ai même peine à regarder comme vraies *di-lettres* les conſonnes doubles, lorſqu'elles ne ſe forment, comme c'eſt l'ordinaire, que du mêlange d'une lettre muette avec une lettre liquide ; parce qu'alors les deux articulations ſe replient l'une ſur l'autre ſans effort & ſans intervalle ; agiſſant par des mouvemens qui ſe peuvent effectuer enſemble ſans ſe contrarier. Ces mouvemens ajoutés viennent preſque toujours de la langue ou du nez, comme dans *FLambeau* & dans *SPirale.* Les deux conſonnes ſont ici fondues : on pourroit dire qu'il n'y en a qu'une : car en effet c'eſt un organe qui agit, en joignant à ſon action l'articulation habituelle d'un autre

organe au lieu de la ſienne propre. Mais ſi la conſonne double eſt compoſée de deux lettres muettes, dont le mouvement ſe contrarie & ne peut être ſimultané comme dans *CTéſias*, alors il y a réellement deux conſonnes ſéparées par un *e* muet, deux vrais ſons & deux ſyllabes. Car ces deux mouvemens d'organes ne peuvent ſe ſuccéder ſans un certain effort qui ſépare les articulations, & par conſéquent les ſyllabes. De tels mots ſont fort rares, & quand ils paſſent d'une langue dans une autre, celle-ci leur ôte auſſi-tôt cette double inflexion contrariante, difficile à exécuter. Exemple *Ptolemeus*, *Tolomei*; *Pſalmus*, Salmo; πτισάνη, tiſane.

41. *Des accens.*

De même que les lettres ſont ſujettes aux *eſprits*, la voix eſt ſujette aux *accens*. Il n'y en a que deux; le *grave* & l'*aigu*: mais ils peuvent être à l'infini plus ou moins *graves*, & plus ou moins *aigus*, ſelon que le diametre du tuyau eſt plus grand ou moindre: ainſi que tout inſ-

trument muſical eſt grave ou aigu, ſelon que ſon coffre eſt plus moins gros. La voix peut auſſi allonger ou abréger le ſon, le rendre ſourd ou diſtinct. Le ſon grave & le ſon allongé paroiſſent redoubler la voyelle. (Exemple : *mâle*, *faire*, *nêgre*, *iſle*, *prône*, *voûte*, *flûte*.)

42. *Des diphtongues.*

Les diphtongues doivent être ſoigneuſement diſtinguées. Il ne faut pas donner dans l'erreur ordinaire des grammairiens qui dès qu'ils voyent deux ou pluſieurs voyelles écrites de ſuite les appellent *diphtongues* ; & qui d'un autre côté par une maxime contraire enſeignent que ces compoſitions de trois ou quatre voyelles de ſuite ne ſont qu'une ſeule ſillabe ; erreur à la vérité autoriſée par notre uſage général tant en vers qu'en proſe. Mais les défauts de notre écriture & de nos uſages ne ſont point dans la choſe même. Regle générale ; ſi le ſon eſt ſimple, ſoit qu'il ſoit bref ou long, il n'y a pas *diphtongues*, bien que l'on employe

plus d'un caractere pour le figurer comme dans *faïre*, *feŭ*, *pigeŏn*, *fleŭr*, *eău*, *coŭp*, *Seĭgneŭr*, *Reïne*, *or-geăt*, *deŭx*, *œŭil*, *rouïlle*, *jeŭn*. Tous ces ſons n'ont que la *voix* ſimple touchée dans un endroit ou dans un autre ſur la *corde* de la *parole*, & devroient régulierement être notés par un ſeul *caractere*. Si le ſon eſt double, il y a toujours *diphtongue*; ſoit qu'on le prononce bref ou allongé, grave ou aigu; ſoit qu'on l'employe pour monoſyllabe ou pour diſſyllabe, comme dans *li-ard*, *chi-ourme*, *hu-is*, *bi-ais*, *cordi-aux*, *paſſi-on*, *ri-en*, *pi-ed*, *Di-eu*, *ou-i*, *bo-is*, *lo-i*, *ou-ais*, *lo-in*. Ecrivez ces derniers à la grecque βωῆς, λωῆ, ϰῆς, λοεν; car c'eſt par un défaut de l'alphabet françois que nous ne ſçavons pas les écrire juſte; & par abus que nous les employons pour monoſyllabes, puiſque la voix, dont chaque ſon marque une ſyllabe, s'y fait évidemment ſentir deux fois. L'*au* françois eſt de deux *voix* ſi on le prononce emphatiquement à la latine, *aotorité*. Il n'eſt que d'une voix en prononçant couramment

otorité. La voix ſe redouble auſſi frequemment qu'elle le veut, en employant à chaque fois le pur ſon ſimple, ſans le faire paſſer par aucune des filieres propres aux organes particuliers. On peut faire de ſuite autant de voyelles que l'on veut. Il n'y a nul doute qu'il ne pût exiſter un langage entiérement compoſé de voyelles combinées entr'elles ſans aucunes conſonnes.

43. *De la voyelle muette.*

Il y a dans notre langue certaines voix que l'on prendroit d'abord pour des diphtongues quoiqu'elles ne ſoyent réellement qu'une ſeule *voix* allongée. Ce ſont toutes celles où après avoir fait entendre une *voix franche*, on finit en l'aſſourdiſſant par une *voix muette :* comme dans *raye*, *fée*, *vie*, *bleue*, *joue*, *rue*, qui n'ont aucune différence avec *Rāi*; *Fē*, *rī*, *bleū*, *joū*, *rū :* ſur quoi il n'eſt pas inutile de remarquer 1° que nous ne paſſons jamais de la *voix muette* à la *voix franche :* mais toujours de la *voix franche* à la *voix muette*, en laiſſant mourir le ſon dans

la bouche. 2° Que toute diviſion de la *voix* eſt ſuſceptible de finir ſourdement ; (comme le prouvent les exemples qu'on vient de lire), mais que la voix pleine & entiere *a* l'eſt moins qu'une autre ; ſans doute parce que le ſon de la corde pleine & entiere eſt trop net & trop franc pour y rendre ſenſible un aſſourdiſſement, qui ſe peut plus aiſément exécuter ſur les diviſions de cette même corde. Quant à l'effet que fait après la conſone cette *voix ſourde* ou *e* muet ſi fréquent dans notre langue, ce n'eſt pas la peine de s'y arrêter puiſqu'il n'en produit aucun. La *voix muette* nous paroît être dans notre langue d'un plus grand uſage que dans nulle autre : ce qui ne vient que du peu d'habitude que nous avons des langues étrangeres. Pluſieurs nations élident par une prononciation précipitée la voix finale de leurs mots. L'*us* des Latins, l'*os* des Grecs, l'*o* des Italiens, terminaiſons habituelles dans ces langues, n'ont qu'une *voix muette* ainſi que l'*e* des François, des Anglois & des Allemands. Nous en ayons

la preuve dans certains mots terminés en *os* ou en *us*, qui ont passé dans notre langue sans aucune altération ; sur-tout dans plusieurs noms propres qui en perdant seulement l'*o* ou l'*u* ont conservé l'*s* finale dans l'orthographe, quoiqu'on n'y ait aucun égard dans la prononciation : tels que *Nicolaos*, Nicolas; *Carolus*, Charles, &c. L'*eu* est un son simple qui appartient proprement à la *voix muette* plus fortement poussée.

44. *Des trois caracteres de la voyelle.*

Pour plus de précision on doit compter trois différences dans la *voyelle* comme dans la consonne. De même que celle-ci est douce, moyenne ou rude ; l'autre est *sourde*, *franche* ou *sonore* ; cette derniere est la voix *nazale* & *chantée*. Nous figurons les trois voix ainsi, *e*, *é*, *en*. La *voix sourde* & la *voix franche* se peuvent également produire soit par le flux soit par le reflux de l'air, soit en inspirant soit en exspirant ; mais presque toujours de cette derniere maniere, à

la différence de la *voix naſale*, qui ne peut ſe produire qu'en exſpirant l'air & non en l'inſpirant.

45. *Compoſition de l'alphabet. Cauſe de l'ordre des lettres.*

L'alphabet, tel que nous l'avons, a réſulté d'une partie des principes ci-deſſus, inſpirés par la nature même & par la conſtruction méchanique de l'inſtrument vocal, encore plus que reconnus enſuite d'un examen médité. L'ordre qu'on y a ſuivi dans la diſpoſition des lettres a d'abord été plutôt néceſſaire qu'arbitraire, ſur-tout dans le commencement. Dans la ſuite l'indication de la nature n'étant plus ſi forte, l'application s'eſt relâchée : on a fait uſage de la méthode défectueuſe de particulariſer un trop grand nombre d'articulations, ſans aſſez d'égard à la claſſe d'organes à laquelle chacune appartient ; on a ſucceſſivement inventé de nouveaux caracteres ; car je ſuis perſuadé qu'il n'y en avoit d'abord eu que très-peu, lors de la premiere invention. Tout ceci fait qu'une partie des lettres ſe trouve

rangée dans l'alphabet d'une maniere un peu confuſe.

Nul doute que la voyelle ne dût occuper le premier rang dans l'alphabet, ſur-tout la voyelle pleine, où la corde eſt tenue dans toute ſa longueur ſans aucune diviſion. *Eſt A*, dit Scaliger, (de Cauſis ling. lat. 1. 38.) *prima notiſſimaque infantis vox, cum quâ vitæ hujus ſpiritum primum hauſimus; neque re ullâ eget aliâ, quàm hiatu oris ſolo ſine ullo cæterorum motu inſtrumentorum.* La voix A étant le premier & le plus ſimple de tous les ſons, c'eſt donc avec raiſon qu'on en a fait la premiere lettre dans preſque tous les alphabets. Voici comment s'exprime Plutarque à ce ſujet, *Sympoſiac.* ix. 2. » Il eſt certain que les voyelles précédant » à juſte titre les muettes & les demi- » voyelles, l'alpha doit entre celles-là » tenir le rang de capitaine, puiſqu'elle » va toujours devant & jamais après les » deux autres : car ſi vous la joignez avec » iota, ou ipſilon pour ne faire qu'une » ſeule ſillabe, elle s'y accordera pourvû

» qu'elle aille devant, *ai*, *au*; mais elle » ne veut jamais ſeconder, ni ſuivre les » autres. . . . Lamprias mon grand-pere » diſoit que la premiere voix diſtincte » & articulée que l'homme prononce » c'eſt A: car le vent & l'eſprit qui ſort » de la bouche par le ſimple mouvement » de l'ouverture des levres, eſt le premier » ſon ſimple qui n'a beſoin de l'aide d'au- » cun autre inſtrument, n'appellant pas » même la langue à ſon ſecours. Auſſi » eſt-ce la premiere voix que les enfans » jettent: & nous avons dans notre langue » pluſieurs termes que je crois n'avoir été » ainſi nommés, qu'à cauſe de l'entre- » bâillement & ouverture des levres par » laquelle ſort le ſon de ces mots. » Exemple. Αω, Ααζω, *Hiatus*, &c. Voici déja une premiere indication de la langue primitive donnée à l'homme par la nature, & de la maniere, conforme à ſon organiſation, dont elle l'a guidé dans la fabrique des mots: méchanique qu'il faudra bientôt ſuivre avec ſoin dans les diverſes branches de ſon opération.

Pour ce moment ne quittons pas de vue notre objet actuel qui nous montre que la voix *A* devoit néceſſairement précéder toutes les autres dans la compoſition de l'alphabet, puiſqu'elle eſt la premiere dans l'ordre de la nature. *Cur non ea princeps*, dit Juſte-Lipſe, *quæ naturæ ductu principium voci dat? Infantes vide; per hanc vagiunt: pueros; per hanc babant, lallant, tatant: viros fœminaſque; præcipuos affectus efferunt per iſtam.* Dans l'alphabet hébreu *Aleph* n'eſt pas une lettre, mais une aſpiration qui ne déſigne que la ſimple ouverture du goſier.

Parmi les conſonnes la lettre *B.* ou de *levre douce* eſt la premiere dans l'ordre que nous montre la nature, partant de l'organe le plus extérieur, & très-facile à mouvoir. C'eſt le premier qu'un enfant met en jeu *Ba Ba*, *Pa Pa*, *Ma Ma.* Et ſi le climat, la conformation ou l'exemple lui refuſe la facile habitude de ce mouvement des levres, le premier organe qu'il met en jeu eſt le plus voiſin de celui-ci, ſçavoir, le mouvement *dental:*

il

il dit *aTTa*, *TaTa*, *DaDa*. Il ſe ſert enſuite de l'articulation de *gorge*; de ſorte qu'il commence à toucher l'inſtrument ſur les deux extrémités; puis au milieu, par la lettre *de langue L. N.* ou par celle du *palais Z. J.* Ce n'eſt qu'après avoir pratiqué ces trois-ci qu'il fait uſage des parties intermédiaires; employant communément l'articulation douce avant que de pratiquer la rude qui demande plus de force & d'exercice. J'en ai fait l'expérience ſur des enfans ayant pris ſoin d'obſerver de ſuite & avec exactitude l'ordre du développement de leurs organes vocaux; il eſt tel que je viens de le décrire. Ils exécutent de bonne heure & avec facilité les articulations de la levre, de la gorge & des dents, *Ba*, *Ga*, *Da*. Au bout d'un certain tems ils exécutent enſuite l'articulation de langue; mais ſeulement l'articulation douce, *Na*. J'ai remarqué avec ſurpriſe qu'il leur faut encore du tems & de la peine pour prononcer la pure lettre de langue *La*, qui nous paroît aiſée, provenant du ſimple

exercice d'un organe ſi flexible. Ils parviennent même plutôt à prononcer l'articulation rude de cet organe *Ra* : il eſt vrai que d'abord ils le prononcent mal & en graſſeyant. Mais depuis le moment où ils ſont parvenus à prononcer les lettres ſimples, il ſe paſſe encore un long tems avant qu'ils puiſſent exécuter les di-lettres ou conſonnes doubles. Ce n'eſt que quand l'âge a donné une certaine force à leurs organes, qu'ils acquierent la faculté d'en employer deux à la fois, & d'effectuer ces ſortes de mouvemens combinés.

L'ordre naturel a d'abord été bien ſuivi dans la diſpoſition des lettres de l'alphabet, en mettant la *voix* la premiere ; la *levre* la ſeconde ; la *gorge* la troiſieme ; les *dents* la quatrieme ; ainſi que l'enſeigne la nature. Mais bientôt on s'en eſt écarté dans les détails faute d'avoir aſſez examiné la matiere. Cependant cet ordre ne diffère pas eſſentiellement au fond de celui de notre alphabet vulgaire & grammatical, que nous tenons des Phœniciens. Cet alphabet de Chanaan eſt le plus ancien

que nous connoissions, & doit être cité par préférence. Nous verrons qu'il n'a pas été disposé sans étude ni sans justesse, si nous l'examinons dans la disposition de ses élémens simples, laissant à l'écart les répétitions de lettres de même organe, qui ne sont que des variétés d'un élément déja figuré, comme est *N.* par rapport à *L.* Nous trouverons qu'il débute par les trois muettes. ב. B. b. Beth, Βητα, Bé, *levre*; ג. Γ. G. Gimel, γαμμα, Gé, *gorge*; ד. Δ. D. Daleth, Δελτα, Dé, *dent*: Ensuite dans l'ordre nous trouverons les trois liquides ז. ζ. Z. Zain, ζητα, Zed, *palais*; ל. Λ. L. Lamed, λαμβδα, el, *langue*; ס. Σ. S. Samech, σιγμα, esse. *Nez.* Dans l'alphabet grammatical les consonnes sont mêlées & répétées; mais à chaque fois qu'il commence à indiquer le premier emploi d'un organe, c'est dans l'ordre que je viens de décrire.

Il résulte de la méthode des rédacteurs de l'alphabeth 1° & en général que les muettes doivent précéder les liquides: ce qui est vrai:

2° Qu'ils ont jugé, que la premiere partie la plus mobile, la plus aisée de l'instrument, est le bout extérieur, *levre*: en quoi leur observation est certainement juste.

De-là ils ont été à l'autre bout de l'instrument, au bout intérieur de la *gorge*, & lui ont assigné le second rang. Les expériences que j'ai faites ne m'ont pas toujours donné le même résultat. J'en aurois quelquefois pu conclure qu'il falloit mettre au second rang la touche voisine du premier organe, qui est la touche *dent*, & ne mettre qu'au troisieme raug la touche du fond, *gorge*.

Quant aux liquides, j'aurois cru que la *langue*, ce grand & principal organe de la machine, devoit tenir le premier rang entre celles-ci. Les rédacteurs l'ont assigné au *palais*. Il faut respecter autant qu'il est possible l'ancien usage, & leur travail ingénieux: ils ont peut-être mieux discerné que moi le méchanisme & le vrai jeu de l'instrument.

L'organe *nez*, qui est un second tuyau,

hors & à côté de l'inſtrument, eſt conſtamment le dernier des ſix. Le *nez* ſeroit la 1ere lettre dans l'ordre des liquides de l'alphabet grec ſi l'on s'arrêtoit au *ſigma-tau* ς. Mais je crois que cette inflexion compoſée n'eſt que le *ſiflé-battu*, & qu'une variété de l'articulation *dentale* déja marquée dans l'alphabet. Le *ſiflé nazal* n'eſt, à ce que je crois, qu'acceſſoire aux conſonnes muettes, auxquelles il ſe mêle ſi ſouvent pour leur donner une inflexion compoſée : en pareil cas la muette eſt principale.

Les lettres fort rudes ou compoſées comme *Tſade*, *Khof*, *Reſch*, *Schin* en hébreu ; *Phi*, *Chi*, *Pſi* en grec, ne viennent qu'à la fin de l'alphabet, après toutes les autres.

Pour les voyelles, les rédacteurs de l'alphabet hébreu ont à-peu-près ſuivi dans l'arrangement le même procédé par eux employé pour celui des conſonnes. Ils ont mis en tête de tout l'alphabet un ſigne, qui n'indique chez eux que la ſimple ouverture de la trompe vocale ;

premier mouvement néceſſaire à la parole. Mais ce mouvement, dès qu'on le rend ſonore, produiſant naturellement le ſon *A*, la voix *Aleph*, *Alpha*, A, ſe trouve en tête des alphabets. Les Hébreux ont marqué trois diviſions de la corde vocale, aux deux bouts & au milieu. Sans avoir des voyelles proprement dites (car les points ſont une invention poſtérieure dont le commerce avec les peuples Occidentaux leur a donné l'habitude) ils indiquent par trois caracteres, s'il faut donner le ſon à la conſonne au bout, au fond, ou au milieu de la trompe. Dans l'ordre de leur alphabet la premiere indication ה *Hé* eſt au fond dans la *gorge*; la ſeconde ו *Vau* eſt au bout extérieur ſur les *levres*; la troiſieme י *Iod* eſt au milieu ſur la *langue*.

Quand aux rédacteurs grecs, ils ont très-bien diſpoſé les voyelles ſelon l'ordre & la diminution de la voix & des diametres de la trompe vocale Αλφα *a* : εψιλον *é* : ἰοτα *i* : ομικρον *o* : υψιλον *y*. ΗΤα devroit précéder εψιλον, s'il étoit notre voix *ai* intermédiaire entre *a* & *e*. Mais dans

l'alphabet grec, il repréſente l'aſpiration profondément gutturale que nous figurons *H* : nous lui avons dans notre alphabet conſervé la figure & le rang qu'elle a dans le grec. Quant a l'*u* ſiflé, cette voyelle appartient en particulier à la langue françoiſe. L'*upſilon* grec a un ſon plus doux, plus tenu, quoique labial & ſonné ſur l'extrémité de la corde vocale : il eſt moyen entre notre *i* & notre *u*. Les Latins en faiſoient uſage dans grand nombre de mots comme *Sulla*, *maxumè*, &c. où il a ce ſon moyen dont parle Quintilien. *Medius eſt quidem* u & i *litteræ ſonus : non enim ſic* optumum *dicimus ut* optimum ; Verrius Flaccus dit qu'il eſt à peu-près le même que celui de l'*upſilon* grec. *Videtur eandem eſſe apud nos* u *litteram quæ apud Græcos* y.

Voici l'ordre des conſonnes dans les trois alphabets, hébreu, grec & latin ; où, à quelques petites variétés près, on trouvera le même fond d'arrangement. On y obſerve que la ſuite totale des élémens n'eſt qu'un compoſé des mêmes

indications d'organes, répétées selon que l'articulation est moyenne, douce, ou rude : mais qu'à chaque répétition du véritable alphabet naturel, composé de six consonnes seulement, l'ordre des organes ci dessus décrit est conservé dans l'alphabet grammatical, sur-tout dans l'hébreu qui est le plus ancien.

	Hebreu.	*Grec.*	*Latin.*
Lèvre	פ מ ו ב	β μ π φ	B. F. M. P. V.
Gorge	ק ע כ ח ג	γ κ χ	C. G. Q.
Dent	ט ד ת	δ θ τ	D. T.
Palais	י ז	ζ ξ	J. Z.
Langue	ל נ ר	λ ν ρ	L. N. R.
Nez	ס ש צ	σ ς	S.

CHAPITRE IV.

De la voix nazale & de l'organe du chant.

46. *De la voyelle nazale & lyrique. Pourquoi on l'exprime par les conſonnes* N & M.

47. *Différence de la voix pure à la voix nazale.*

48. *La voix nazale exprime l'idée négative.*

49. *Du chant : & des paroles qui lui conviennent.*

50. *Les accens forment une eſpece d'articulation mitoyenne entre la parole & le chant.*

51. *Cauſes du chant. De ſon organe propre.*

52. *Analyſe des circonſtances & modifications dont la voix de parole & la voix de chant ſont ſuſceptibles. Quelles ſont celles qui forment le caractere de différence entre les deux voix. De la loi des corps ſonores qui conſtitue les principes néceſſaires de l'harmonie.*

46. *De la voyelle nazale & lirique, Pourquoi on l'exprime par les conſonnes* N. & M?

EXPLIQUONS ce que j'ai dit plus haut, n° 28, qu'à proprement parler il y avoit deux voyelles correſpondantes aux deux tuyaux de l'inſtrument. L'air pouſſé de la gorge à l'extrémité des levres parcourt une ligne à-peu-près droite. Mais l'air pouſſé de la gorge à l'extrémité des narines ſe courbe au de-là de ſon milieu & forme un angle aigu. Cette courbure change beaucoup le ſon ſimple, qui, outre cela, retentit dans les narines, comme dans un inſtrument ſonore; la ſtructure propre des narines & leur ſéparation par un mince diaphragme les rendant très-ſuſceptibles d'oſcillations. Ce n'eſt plus une voix franche, mais une voix demi-chantée & nazale: de-là vient que cette eſpéce de voyelle eſt ſi propre à la poëſie lyrique. Au lieu de faire *a*, *e*, *é*,

i, *o*, *u*, elle fait *an*, *ain*, *en*, *in*, *on*, *oun*, *un*. Pourquoi figurons-nous ainſi la voix nazale, qui eſt une pure voyelle & qui ne paſſe nullement par l'articulation de *langue* figurée *N*? C'eſt un défaut dans la méthode ordinaire : mais dès qu'on vouloit ſe ſervir d'un caractere conſone pour figurer une vraie voyelle, il étoit juſte d'y employer par préférence la plus douce de toutes les lettres liquides, & par conſéquent celle qui ſe rapprochoit le plus de la voyelle. En ceci, comme en beaucoup d'autres choſes de ce même genre, la méchanique même de l'inſtrument a entraîné par inſtinct le choix de l'inventeur ; plutôt qu'il n'a été décidé par aucune obſervation phyſique, à laquelle je ne penſe pas qu'on ſe ſoit beaucoup arrêté pour lors. Une marque évidente que la lettre *N* n'entre pour rien dans les voyelles nazales, *an*, *in*, *on*, eſt que la langue n'y agit point du tout, mais ſeulement le nez. La lettre de mâchoire, ou de levre double *M*, ſi elle eſt finale dans la ſyllabe, prend, par la maniere dont on

la prononce, quelque choſe de nazal qui la diſtingue des autres articulations du même organe. Auſſi s'en ſert-t-on quelquefois, quoique mal à propos pour figurer les voix nazales *am*, *im*, *um*; & remarquez que lorſque dans les langues latine, françoiſe, &c. on ſe ſert de l'*M* au lieu de l'*N* pour figurer la voyelle nazale, ce n'eſt jamais que lorſque la voix nazale précéde une lettre labiale, comme dans *imbécille*, *imprudent*, *ambigu*, *empêcher*, &c. alors au lieu de figurer la voix nazale ordinaire *in*, ou la figure nazale-labiale par *im*, à cauſe de la conſonne de même organe qui va ſuivre & qui l'attire : ce qui eſt bien une marque de cet inſtinct dout j'ai parlé tout à l'heure, par lequel une lettre d'un organe en attire une autre de même organe. Car j'ai peine à croire que cet uſage ſe ſoit introduit enſuite d'aucune obſervation méditée; mais plutôt parce que lorſqu'un mot porte la forte labiale *M* précédée d'une voyelle pure, s'il paſſe d'une langue en une autre, il change ſa voyelle pure

en nazale formée par *M* qui y reſte englobée : & on y ſubſtitue, au lieu de l'*M* qui ne ſonne plus comme elle devoit ſonner, une moindre labiale pour la ſuivre & la remplacer. Exemple. *Numerus, nombre. Cumulus, comble. Camera, chambre.*

47. *Différence de la voix pure à la voix nazale.*

Une perſonne à qui le ſecond tuyau manqueroit dans l'inſtrument de la parole ne pourroit avoir dans ſon langage ni *M.* ni *N.* finales, ni *S*, ni voyelles nazales ; mais il pourroit facilement prononcer avec pureté toutes les autres lettres. On s'exprime à contre-ſens, quand on dit, *parler du nez* ; c'eſt une eſpece d'antiphraſe : on parleroit du nez ſi on n'en avoit point. S'il eſt bouché, ſi l'air n'y paſſe pas librement, on parlera, on chantera du nez. Il faut pour parler, ou pour chanter à voix pure & nette, que l'air paſſe librement par ce tuyau ſans y faire d'impreſſion. Mais l'oſcillation nazale qu'il y

cauſe, entremêlée avec la voix pure, ſi elle eſt bien ménagée, donne de l'agrément & une certaine mélodie à la parole; au lieu quelle nuit preſque toujours au chant; comme on le verra ci-après.

48. *La voix nazale exprime l'idée négative.*

L'idée privative s'exprime volontiers avec la voix nazale qui a l'air d'un geſte de négation. Exemple. *in*croyable, *im*prouver, *in*fidele. Par cette même raiſon naturelle la conſone nazale *S* eſt devenue en certaines langues le ſigne & le caractere de l'idée privative; dans l'Italienne par exemple: *Sfortunato, ſmontar, ſvaligiato, ſnaturale, ſpropoſito*, &c. Cette rencontre de la voyelle & de la conſonne nazale dans les expreſſions toutes différentes d'une même idée marque ſenſiblement que la nature a déterminé cet organe chez pluſieurs nations pour exprimer la négative. Car il n'y a nulle reſſemblance entre la voyelle nazale *in* & la conſonne nazale *S*. Ceci n'eſt donc pas l'effet d'un choix

volontaire ni raiſonné, mais la ſuite d'une analogie ſecrette, réſultante du phyſique de la machine, comme on le verra, n° 189.

49. *Du chant : & des paroles qui lui conviennent.*

La voix nazale eſt harmonieuſe & retentiſſante ; par-là convenable au genre lyrique, mais plutôt à la poëſie, où elle met une eſpéce de muſique, qu'à la muſique même. Le chant & la parole ſont deux choſes ſi différentes dans leurs premiers principes, qu'il n'eſt pas aiſé d'en comparer les inflexions, les élémens, & les organes. Le chant pour être pur, ne doit ſortir qu'a plein canal, de la bouche ouverte, & non d'aucun autre tuyau ou partie de l'inſtrument. Il ne veut donc que des voyelles ſimples & franches. Car il ne porte que ſur la voix, ſans qu'il y ait d'action ni de réaction entre le chant & les inflexions des ſix organes que nous appellons conſonnes : même dans les mots chantés c'eſt la parole ſeule qui articule les *conſonnes* ; le chant n'y

prend point de part, & ne s'exerce que ſur la voyelle. Les voyelles nazales peuvent le contrarier, en ce qu'elles font retentir dans le nez un ſon qui ne doit ſortir que par la bouche : en ce que le nez eſt un ſecond tuyau à l'inſtrument mal d'accord en muſique avec l'autre tuyau. Il la contraint & l'importune : elle n'aime pas à s'en ſervir. Auſſi les voyelles pures dont la langue italienne eſt remplie ont-elles aſſuré la prééminence à la muſique de cette nation : auſſi notre muſique françoiſe quand elle fait des roulemens ſur certaines ſyllabes nazales familieres à la poëſie lyrique, telles que *chan*-ter, *triom*-phe, &c. ne fait entendre dans le roulement que la voix franche *A*, *O* ; & ce n'eſt que lorſqu'elle s'appuye ſur une tenue ou en finiſſant le roulement qu'elle fait ſonner la voix nazale *an*, *om*. On en peut faire l'expérience : elle fera connoître que ſi en roulant ſur la premiere ſyllabe du mot *chanter* on faiſoit entendre la voyelle *an* au lieu de la voyelle pure *a*, on chanteroit, non gutturalement, mais

tout-à-fait nazalement d'une manière très désagréable. La musique se déplaît si fort à certaines syllabes dures, quoique lyriques, comme a*mour*, er*reur*, où l'articulation frolée est jointe à la voyelle sourde, la parole a tant à travailler dans de tels sons, que le chant, dont le son est déja si différent de celui de la parole, ne peut venir à bout d'y adapter son opération propre.

La musique en effet a sa mélodie propre. Elle ne veut être gênée dans sa marche ni par aucun effort, ni par aucune mélodie trop marquée dans les paroles; l'opération du chant & ses principes efficiens étant bien moins variés & en plus petit nombre que ceux de la parole, ne peuvent la suivre dans toutes ses marches. Par cette raison elle veut des mots doux coulans & faciles; se trouvant également gênée, s'il y a trop de rythme dans les paroles, & s'il n'y en a point du tout: car ce dernier point seroit contraire à son essence. Les vers latins d'un genre prosodique & fortement mesuré ne lui conviennent pas; la prose françoise tout

à fait plate & ſans quantité ne lui convient pas. Mais elle s'accommode de la proſe latine & des vers françois, parce qu'à vrai dire notre poëſie n'a pas plus de meſure que la proſe des Latins. Elle ne ſe plaît pas aux vers hexametres des langues vulgaires trop longs pour elle, parce que le diſcours muſical, bien plus borné que celui des idées, fait ſes phraſes courtes, les chargeant à tout momens de petits repos : ce qui ſera facilement reconnu par ceux qui voudront prendre une piéce de ſymphonie & y mettre des points, deux points, & virgules par-tout ou le ſens muſical le demandera. Ils y verront la raiſon primordiale pour laquelle la muſique veut de petits vers coupés : combien elle ſe plaît aux rimes redoublées, à cauſe de leur analogie avec le chant : combien elle exige que dans les phraſes le ſens & les demi-repos des paroles ſoient d'accord avec ceux du chant; rien n'étant plus choquant à l'oreille que de trouver comme il n'arrive que trop, une virgule muſicale qui coupe un mot par le milieu. Auſſi eſt-il né,

ceſſaire que le plus fort accommode ſa marche à celle du plus foible, s'ils veulent aller enſemble. Dans nos operas, les chanſons fort mélodieuſes ne ſe font qu'après l'air muſical & ſur ſa marche : de-là vient qu'il y en a ſi peu de bonnes quant à la poëſie. Mais s'il eſt ſi difficile de faire ſur la muſique les vers de ces ſortes de chanſons, qu'on appelle *parodies*, il le ſeroit encore plus de faire précéder la poëſie. Quinault eſt venu à bout de faire ſur une gigue de Phaëton la chanſon, *Ce beau jour ne permet qu'à l'aurore*, &c : mais on peut aſſurer que Lulli, tout grand maître qu'il étoit, n'auroit pas fait ſon chant tel qu'il eſt ſur les paroles de Quinault.

Dans l'impoſſibilité de faire ſur nos poëmes d'auſſi beaux chants que ceux des Italiens, nous commençons depuis peu à faire des paroles, telles qu'elles, ſur les chants Italiens. Ceux de cette nation n'ont pas cette peine : il ne leur importe guères par où ils commencent ; la muſique ſympathiſant tout-à-fait avec leur langue.

La nôtre, au contraire, n'eſt guères

propre qu'à cette déclamation chantante, conforme à ſon rythme & à notre goût, que nous appellons *récitatif* & *récit*. Dans le grand nombre que nous avons de bons morceaux de muſique chantante, expreſſifs, nobles & bienfaits, preſque tous ſont des récits dans ce genre déclamatoire. A peine pourrions-nous citer dans tous nos operas une douzaine d'airs de muſique vocale faits ſur la poëſie, & qui méritent veritablement le nom d'airs chantans. Nous en avons davantage à proportion dans nos cantates, dont la fabrique approche plus de celle de la muſique italienne. Je n'entends pas parler ici des parodies: car notre muſique excelle par la variété & le nombre infini de charmantes ſymphonies, menuets, chaconnes, rigodons & autres ballets à danſer, pleins de mélodie & de cadence. Ils deviennent de fort jolis airs à chanter, lorſqu'on parvient à faire de bonnes paroles ſur la muſique, ce qui n'eſt pas commun. La langue latine nette & ſonore eſt auſſi très-propre à la muſique du genre noble, harmonieux & ſublime.

Je ne crois pas qu'aucune nation ait mieux, ou peut-être même auſſi bien réuſſi que la nôtre à faire uſage de cette belle langue dans la muſique.

§0. *Les accens forment une eſpece d'articulation mitoyenne entre la parole & le chant.*

Les accens qui forment, comme je le dirai ci-après, un des ordres de mots naturels de la langue primitive (voyez n° 84) entrent pour beaucoup dans la muſique. Mais ſelon mon ſentiment ils appartiennent au ſon vocal; & je croirois qu'il ne faut pas les confondre, comme on a fait quelques fois avec le ton muſical, qui n'eſt pas la même choſe que le ſon vocal; l'organe de la parole n'étant pas le même que l'organe du chant: ſi bien que nous ne reconnoîtrions pas un homme à la voix du chant, bien que la voix de parole nous fût familiere, & que l'on remarque quelquefois des perſonnes dont la parole eſt d'un ſon rude & déplaiſant, quoique leur chant ſoit très-agréable; ou au contraire. Il eſt vrai néanmoins que les accens ſont la mo-

dification du ſon vocal qui approche le plus de la muſique, tellement qu'ils paroiſſent former dans la nature une eſpece moyenne, intermédiaire entre la parole & le chant; comme leur nom même le déſigne. (*Accentus* id eſt, *ad cantum*, *prope cantum*.) Convenons encore que lorſque l'accent eſt pouſſé fort loin dans le mouvement d'une paſſion véhémente de douleur ou de joie, il devient aſſez ſonore pour ſe convertir preſque tout-à-fait en chant. Auſſi le bon goût des accens entre-t-il pour beaucoup dans la compoſition muſicale, ſur-tout dans le récitatif & dans les airs paſſionés. Le compoſiteur & le chanteur y doivent avoir le plus grand égard, s'ils veulent rendre avec vérité l'expreſſion du ſentiment. Mais on doit ici les diſtinguer avec ſoin, comme ſéparés, dans l'examen des principes qui ne ſont peut-être pas les mêmes; ou dont l'action, s'ils ſont les mêmes, eſt infiniment plus atténuée dans le diſcours que dans le chant. Cela eſt ſi vrai, que la déclamation de l'opéra & la déclamation de la tragédie

ſont toutes deux extrêmement chargées d'accens, quoique la premiere ait du chant, & que la ſeconde, pour être bonne, n'en doive point avoir. Il y a de l'accent & le même genre d'articulation dans : *Zaïre, vous pleurez*, & dans : *Seigneur, vous changez de viſage*, que dans : *Quoi! Sangaride eſt morte ?* & dans : *Le vainqueur de Renaud, ſi quelqu'un le peut être.* Ces exemples nous montrent que l'accent y eſt du reſſort de la parole, & appartient au débit de la déclamation parlée. Dans les mouvemens de l'ame ſubits & véhémens, il produit un grand effet ſur l'auditeur par une intonation imprévue & appuyée. On doit l'employer en toute eſpéce de déclamation, ſi l'on veut émouvoir avec force. En pareil cas, ce qui diſtingue en muſique un bon compoſiteur d'un médiocre, c'eſt de ſçavoir, comme a fait ici Lully, mettre ſur de telles paroles un chant qui indique au chanteur l'accent demandé par le ſentiment ; qui le force même à ſaiſir cet accent particulier. Au ſurplus, on n'a pas pour le marquer autant

de facilité que pour écrire les paroles, ou pour noter le chant. On ne preſcrit pas l'expreſſion du ſentiment. L'accent qui le manifeſte eſt le langage du ſens intérieur. Nous n'y ſommes conduits que par l'émotion qu'excitent en nous les paſſions qui nous agitent. Les acteurs ne mettent de vérité dans leur jeu, qu'autant qu'ils excitent en nous les mêmes émotions. (Voyez n° 51. *bis.*)

51. *Cauſes du chant. De ſon organe propre.*

Voici ce que l'on peut remarquer ſur l'organe propre du chant. La voix chantante a de plus que la ſimple voix parlante, un mouvement de tout le larinx, de cette partie de la tranchée-artere qui ſe termine à la glotte, qui en enveloppe & ſoutient les muſcles. Le balancement & les vibrations du larinx y produiſent une eſpece d'ondulation qui n'eſt pas dans la voix de la parole, ſi ce n'eſt qu'elle ſe fait un peu ſentir dans la voyelle nazale, où le paſſage de l'air fait onduler un peu les narines & le diaphragme du nez. Mais ſur-tout la voix

du

du chant consiste dans les vibrations & la tension plus grande ou moindre de la glotte. On doit cette belle découverte à M. Ferrein. Il est parvenu à faire entendre le chant humain, & même les cris des animaux, en soufflant dans les larynx tirés des corps & faisant onduler les rubans membraneux des glottes. Les contractions & les dilatations de ces rubans en tout sens semblables à celles des cordes de violons, forment avec une extrême rapidité dans un petit espace, les tons plus ou moins graves du chant. Les vibrations y font le chant même; l'air y fait l'office de moteur ou d'archet : le poumon qui le pousse avec plus ou moins de force, de rapidité, ou de quantité, y fait celui de la main droite qui manie l'archet. De la dose de cette force ou quantité, résulte l'intensité du son, le fort & le doux, en un mot ce qu'on appelle en musique le volume de voix. Il est vraisemblable aussi que l'abbaissement ou l'élévation du larynx, le plus ou le moins de diametre

que l'on donne au tuyau, contribuent à former le grave ou l'aigu.

Ainſi la voix de chant eſt un orgue à cordes, qui a des ſoufflets pour inſpirer l'air, un tuyau pour le conduire, & des rubans oſcillatoires. C'eſt un inſtrument monté de cordes mues par le vent; deux conditions qu'on n'a jamais cru pouvoir réunir dans la fabrique d'aucun inſtrument, & qu'on regarde comme les plus propres à lui donner la plus grande perfection poſſible, en y réuniſſant la rondeur & la legéreté. Le premier eſt un attribut de l'air, le ſecond eſt celui des fils tendus, & la diverſité qui ſe rencontre dans la conſtruction de nos inſtrumens factices, ſoit à vent, ſoit à cordes, exclut l'une ou l'autre de ces propriétés qu'il faudroit y pouvoir raſſembler. Auſſi voyons-nous que l'orgue eſt moëlleux & plein de majeſté, mais il n'eſt pas fin; le claveſſin eſt brillant & leger, mais il eſt ſec. L'inſtrument chantant de la voix humaine, par ſa conſtruction, réunit tous ces avantages.

Il faut consulter sur cette construction les excellens Mémoires de MM. Dodart & Ferrein dans le Recueil de l'académie des sciences.

52. *Analyse des circonstances & modifications dont la voix de parole & la voix de chant sont susceptibles. Quelles sont celles qui forment le caractere de différence entre les deux voix ? De la loi des corps sonores, qui constitue les principes nécessaires de l'harmonie.*

Dans ceux de l'académie des belles-lettres, tom. xxj, M. Duclos a donné des observations très-ingénieuses & très-justes sur le genre caractéristique de la déclamation théatrale, soit en parlant, soit en chantant. Il définit parfaitement bien la déclamation, & ce qu'il en dit convient également aux accens. « C'est, dit-il, une » affection ou une modification que la » voix reçoit, lorsque nous sommes émus » de quelque passion, & qui annonce cette » émotion à ceux qui nous écoutent, de » la même maniere que la disposition des

» traits de notre visage l'annoncent à ceux » qui nous regardent. » Analysons avec lui tout ce qui se trouve dans le son de la voix humaine, c'est-à-dire dans le passage de l'air poussé par les poumons, & sortant du tuyau par la fente de la glotte. Nous y remarquerons, en décomposant ses modifications, pour les considérer chacune à part.

1° Le son simple.

2° Le volume & la force du son, selon que les poumons en donnent plus ou moins à l'air, & qu'il retentit dans les cavernes de la bouche.

3° La lenteur & la rapidité, selon que l'air est chassé du poumon avec plus ou moins de précipitation.

4° Les différens degrés d'abbaissement ou d'élévation, selon que la fente de la glotte est plus ou moins ouverte; que tout le conduit du canal est tenu dans un état plus ou moins resserré, que le son retentit plus près ou plus loin de l'orifice extérieur. Toutes ces circonstances sont autant de modifications différentes, qu'on

ne doit pas prendre l'une pour l'autre. De la seconde provient le fort & le doux : de la troisieme la tenue & la vîtesse : de la quatrieme le grave & l'aigu. Toutes appartiennent également à la parole & au chant, *piano e forte*, *adagio ed allegro*, *soprano e basso* : la troisieme appartient sur-tout à la tactique musicale, à ce qu'on appelle mesure & mouvement qui forme le vrai rythme de la musique. La quatrieme caractérise la différence des especes de voix & d'instrumens : elle appartient ainsi que la seconde à l'intonation tant de la parole que du chant ; mais aucune ne doit être confondue avec le chant, puisque leurs variétés se remarquent dans la prononciation du discours ordinaire.

5° L'accent & la déclamation, qui en faisant usage de tout ce que je viens de dire, en y participant, paroît encore former une nouvelle modification dans la substance même de la voix ; modification inspirée par le sentiment de l'ame, différente de la parole & du chant, puisqu'elle peut s'unir à l'une & à l'autre, ou en être

retranchée. « C'eſt une affection qui » arrive à notre voix, lorſque paſſant d'un » état tranquille à un état agité, notre » ame eſt émue de quelque paſſion ou de » quelque ſentiment vif. Ces changemens » de la voix ſont involontaires. Ils accom- » pagnent néceſſairement les émotions » naturelles. Dans le chant comme dans » la voix, l'expreſſion du chant eſt quelque » choſe de différent du chant même, & » des intonations harmoniques. L'acteur, » ſans manquer à ce qui conſtitue le chant, » peut ajoûter l'expreſſion ou y manquer.

6° Le chant, qui ajoûte au ſon vocal une modulation toute particuliere, une ondulation mélodieuſe, une intonation beaucoup plus variée & plus étendue, laquelle ne procede que par certains intervalles réglés. Les loix de ces intervalles ſont données par la nature : elles partent toutes d'un certain principe fondamental, phyſique & néceſſaire, appellé *la loi des corps ſonores* : ſçavoir, qu'un corps retentiſſant, frappé d'un ſeul coup, fait entendre non-ſeulement le ſon principal,

mais encore la quinte aiguë de l'octave, & la tierce plus aiguë de la double octave, que le même coup fait frémir un autre corps sonore voisin s'il est plus grave d'une quinte que le corps frappé. De cette *résonance* des aigus, de ce *frémissement* des graves naissent la progression harmonique, l'ordre réel & véritable des gammes quelconques, la variété des modes majeur & mineur, les régles des accords, en un mot tous les principes de la mélodie & de l'harmonie (*). C'est, comme l'ont observé les deux habiles physiciens que j'ai cités, le balancement du larynx, la vibration de ses rubans oscillatoires qui ajoûte au son vocal cette espece d'ondulation particuliere qui n'est pas dans la simple parole. On peut imprimer ou n'imprimer pas le coup harmonique au corps sonore : c'est-à-dire, à la machine vocale du corps hu-

(*) On peut voir ce que j'ai dit à cet égard dans le Dictionnaire Encyclopédique sur la maniere dont toutes les modulations majeures sont successivement engendrées les unes des autres par la *résonance* des aigus, & les modulations mineures par le *frémissement* des graves.

main : alors la voix ſera chantante ou ſimplement parlante. La différence entre les deux voix vient de celle qu'il y a entre les rubans du larynx mis en vibration ou laiſſés en repos ſur leurs attaches. Que la voix ſoit de chant ou de parole, elle vient toute entiere de la glotte tant pour le ſon que pour le ton. Mais l'ondulation vient entiérement du balancement de tout le larynx. C'eſt une modification qu'on n'ajoûte que quand on veut. Sans faire une partie néceſſaire de la voix, elle en affecte la totalité & la ſubſtance même du ſon.

Toutes les variétés que je viens de décrire n'affectent que la voyelle, ſans aucun rapport aux conſonnes qui la figurent. Elle reçoit ſeule les modifications ſoit d'accens dans la ſimple parole, ſoit d'intonation muſicale dans le chant. J'ai déja obſervé, n° 49, que la conſonne n'avoit aucune part au chant. Elle n'en a d'autre à l'accent produit par l'émotion de l'ame, que d'être plus appuyée, plus fortement articulée dans une prononciation véhémente.

CHAPITRE V.

De l'alphabet organique & universel composé d'une voyelle & de six consonnes.

53. *Maniere de figurer la voyelle de l'alphabet organique.*
54. *Consonnes de l'alphabet organique.*
55. *Alphabet factice.*
56. *Usage de cet alphabet.*
57. *Exemple.*
58. *Autre tablature d'écriture organique.*
59. *Du point dageſch.*
60. *Utilité de la ſeconde tablature.*
61. *Exemples des langues conférées par la ſeconde tablature.*

---

53. *Maniere de figurer la voyelle de l'alphabet organique.*

SI nous voulons, ſur les obſervations que je viens de faire, fabriquer les caracteres radicaux d'un alphabet primitif applicable à toutes les langues de

l'univers, on y pourra figurer la voix ordinaire ou franche par une ligne droite, *Planche* I, *fig.* 1 : la voix ſonore & nazale où le cours de l'air eſt courbé formant un angle aigu, lorſqu'après être monté par la tranchée-artere il deſcend par les narines, ainſi, *fig.* 2 : & la voix ſourde ou *e muet* qui mérite peu qu'on s'y arrête, ne faiſant preſqu'aucun effet, par une ſimple ligne plus courte, *fig.* 3.

Si la ligne droite a un petit trait au milieu, plus haut ou plus bas, tout en haut ou tout en bas, ainſi, *fig.* 4, 5, 6. Cette ſection déſignera la longueur dans laquelle on tient la corde ou le tuyau : elle montrera que le ſon ſe donne au milieu, un peu plus haut ou un peu plus bas, tout en haut ou tout en bas. Car j'ai dit (n° 33,) que pour former dans leur ordre les cinq voyelles vulgaires, on ne fait qu'accourcir ſucceſſivement la corde de la voix en la touchant ſur ſes diviſions plus grandes ou moindres. La *fig.* 4 marque *i* qui eſt à-peu-pres le milieu de la corde, ou ſa diviſion par la moitié. La *fig.* 5, qui eſt

Planche I. Tom. I. p. 178.

La Voix ou Voyelle avec ses Sept divisions qui peuvent etre intermediairement divisées a l'Infini.

Fig. 1. Voix ou Voyelle franche.

Fig. 2. Voix nazale ou sonore.

Fig. 3. Voix sourde.

Fig. 4. Voix donnée au milieu du tube ou de la trombe Vocale.

Fig. 5. Voix dans toute la longueur du tube.

Fig. 6. Voix sonnée tout au bout exterieur du tube.

Fig. 7. Aspiration profonde et guturale.

Fig. 8. Diverses voix intermediaires entre le milieu et les extremitez interieures ou exterieures du tube.

Fig. 10. Diverses voix graves et allongées, soit dans toute la

Fig. 11. longueur, soit au milieu, soit au bout exterieur du

Fig. 12. tube ou trombe vocale.

RPJCB

la ligne droite ayant sa touche ou division tout à l'extrémité marque la corde à vuide, désignant la voix pure & franche *a*. La *fig.* 7, differenciée d'*a* par la division marquée à gauche, au lieu de l'être à droite, est l'aspiration *h* profonde & gutturale, complément du bas : La *fig.* 6 est le sifflement *u* complément de l'aigu. La section placée plus haut ou plus bas, *fig.* 8, 9, marque *les voix* intermédiaires, dont le nombre peut être infini & l'est en effet, puisqu'il y a dans la ligne une infinité de points où la touche peut être placée. Son placement marquant ainsi le caractere particulier du son simple, on aura de cette sorte par une clef presque uniforme toutes les voyelles possibles de tous les peuples de l'univers qui les varient à l'infini.

Si la voyelle est d'un accent grave & d'un son allongé qui paroît la redoubler comme dans les exemples cités, n°. 41, il faut allonger la section transversalement de côté & d'autre de la ligne verticale, & la figurer ainsi dans l'alphabet factice, *fig.* 10, 11, 12.

S'il y a véritable diphtongue où la voix se faſſe entendre deux fois comme dans les exemples cités, n° 42, il faut figurer auſſi deux fois le caractere *voyelle* dans l'alphabet factice, marquer double le ſon qui eſt tel en effet, & ne pas donner dans l'erreur d'uſage notée *ibid.* Exemple des trois *voix*, ſourde, franche & ſonore *e*, *é*, *en*, fig. 3, 8 & 2.

54. *Conſonnes de l'alphabet organique.*

Les ſix conſonnes primitives ne ſeront pas moins faciles à figurer dans notre alphabet factice. *Planche* II. *Levre*, fig. 1. *Gorge*, fig. 2. *Dent*, fig. 3. *Palais*, fig. 4. *Langue*, fig. 5. *Nez*, fig. 6. Il eſt aiſé de diſtinguer par un point à droite, ſi la lettre eſt douce *fig.* 7, & par un point à gauche, ſi elle eſt rude *fig.* 8; ſi elle eſt fort douce ou fort rude, on peut redoubler le point. Les *eſprits* peuvent ſe marquer ainſi : *Battu*, fig. 9. *Aſpiré*, fig. 10. *Coulé*, fig. 11. *Frôlé*, fig. 12. *Frapé*, fig. 13. *Siflé*, fig. 14. Quand un organe n'emploie que l'*eſprit* qui lui eſt propre il eſt inutile de le figurer. Que s'il affecte celui d'un autre organe il faut l'ajoûter à la lettre primitive.

Planche II : *Tom. I. p. 180.*

Les articulations ou inflexions des six organes de la trombe Vocale.

LES SIX LETTRES OU CONSONNES *Trois Muettes.* ‖ *Trois liquides.* ‖ LES SIX ESPRITS

	Battue			Sifflée	
	Moyen.	*Doux.*	*Rude.* ‖	*Rude.*	*Doux.*
Fig. 1. LEVRE	p.	b.	m.	f.	u.
Fig. 2. GORGE	c.	gh.	k. qu.		
Fig. 3. DENT	d.	th.	t.		
Fig. 4. PALAIS	j.	z.	ch.		
Fig. 5. LANGUE	l.	n.	r.		
Fig. 6. NEZ	s.	st.	ts		

Fig. 7. Lettres Douces.

Fig. 8. Lettres Fortes ou rudes.

Fig. 9. ⌣ *Battu labial analogue au* b. ⊔ *Battu dental analogue au* t.

Fig. 10. ○ *Aspiré guttural analogue au* k.

Fig. 11. ⁀ *Coulé du palais analogue au* z. ⁀ *Coulé labial ou Sifflement tres doux*

Fig. 12. ⌣ *Frapé de langue analogue a* l.

Fig. 13. ~~~ *Frolé de langue analogue a* r

Fig. 14. { *Sifflé du nez analogue a* s. < *Sifflé labial analogue a* f. *a* v > *Sifflé ou Chaßé du palais analogue a* j. *a* ch.

RPJCB

RPJCB

Planche III. *Tom. I. p. 181.*

La voix, ou les voyelles du nouvel alphabet organique.

Voix pure ou franche.	*Voix allongée.*	*Voix nazale*
a	a a	an
ai η	aiai η̃	ain
e	ee	en
i	ii	in
o	oo ω	on
ou ȣ	ouou ȣ̃	oun
u	uu	un

Voix sourde, et Voix aspirée.

e *muet* eu ʔ *Aleph simple ouverture de la trombe vocale.* h. *Aspiration profonde et gutturale.*

RPJCB

Planche IV *Tom. I. p. 181.*

Les six lettres ou consonnes du nouvel alphabet organique.

55. *Alphabet factice.*

Tel seroit donc un alphabet factice composé des lettres les plus communes. Voyez *Planches* III & IV.

56. *Usage de cet alphabet.*

Vous voyez que cette tablature a quelque chose de l'écriture figurée & hiéroglyphique, en ce que j'y représente chaque articulation par une grossiere image de l'organe qui l'a produit. La voix franche y est figurée comme une corde tendue, ayant sa touche, ou division marquée dans l'endroit de sa longueur où le son doit être frappé. Dans la voix nazale, où la ligne décrite par le son se plie dans le nez, on représente la ligne brisée en angle à son sommet. L'articulation de langue est représentée comme *Planche* II. *fig.* 5. Celle de nez comme *Planche* II. *fig.* 6. La double lettre de levre comme vous voyez la lettre *M* Planche IV. L'esprit frôlé, l'esprit siflé, &c. comme vous le voyez, *ibid.*

Le but d'un tel alphabet n'est pas de servir à l'usage ordinaire dans lequel il

ne s'établira jamais. Mais je le propoſe ici à ceux qui voudront s'adonner aux recherches d'étymologie comme un inſtrument très-propre à les vérifier. Quiconque voudra vérifier ſi une dérivation eſt juſte, n'a qu'à écrire avec les caracteres ci-deſſus le dérivant & le dérivé, par où il verra ſi on emploie pour l'un & pour l'autre le même ordre dans le mouvement des organes. C'eſt après l'identité de ſignification, la meilleure preuve que l'on puiſſe avoir que deux mots viennent d'une même ſource; & quand l'identité de ſignification s'y trouve jointe, la preuve eſt démonſtrative. Obſervons ſeulement en employant cette méthode qu'il ne faut pas avoir égard à certaines prononciations anomales qu'affectent quelques langues, & dont il a été parlé, (n° 37.) On peut auſſi ſe ſervir utilement de l'alphabet organique pour comparer les diverſes langues. Lorſque l'on aura un modele de chaque langue fait ſur un même diſcours, ſoit ſur l'Oraiſon Dominicale, ou ſur tout autre,

il faudra écrire chacune des traductions en caracteres de cet alphabet. Alors par la conformité preſqu'entiere qu'auront enſemble un grand nombre des copies ainſi tranſcrites, on verra d'un coup d'œil toutes les langues réduites à trois ou quatre formant autant de claſſes générales.

57. *Exemple.*

Pour donner un exemple de l'extrême facilité que donne l'alphabet organique de reconnoître ſi un mot eſt formé ſur un autre, je n'en choiſirai pas un autre que celui qu'a cité Wachter, en parlant des altérations multipliées auxquelles les mots ſont ſujets. Ce ſcavant homme s'éleve contre ceux qui voudroient nier ou tourner en raillerie ce que les étymologiſtes diſent des changemens de lettres. Il s'emporte juſqu'à les traiter de bêtes ou de méchans. Il fait voir combien un mot peu altéré ſouffre néanmoins de changement, en paſſant d'une langue à une autre. Il en remarque juſqu'à ſept dans le changement du latin *Peregrinus*

en *Bilgram*. 1° *B*. au lieu de *P*. 2° *i* au lieu d'*é*. 3° *L*. au lieu de *R*. 4° *é* supprimé. 5° *a* au lieu d'*i*. 6° *M* au lieu de *N*. 7° *us* supprimé. Mais les deux mots fussent-ils plus différens qu'on ne les voit de son & de figure, quelle facilité n'auroit-on pas à les reconnoître pour le même par l'opération suivante, après avoir ôté, comme il est raisonnable de le faire, les voyelles, & la terminaison en *us* affectée au latin?

Pe	re	gr	inus.	Bi	l	gr	am
1	2	3	4.	1	2	3	4.

1. Levre	P.	1. Levre	B.
2. Langue	R.	2. Langue	L.
3. Gorge frôlée	GR.	3. Gorge frôlée	GR.
4. Voix nazale	*in*	4. Voix nazale.	*am*.

Ecrivons ces deux mots selon l'alphabet organique, les lettres seulement sans voyelles franches, & ceci nous montrera combien ils sont semblables. Voyez *Planche* V.

58. *Autre tablature d'écriture organique.*

Voici une seconde tablature d'alphabet

Pe re gr in
Levre moyenne
Langue rude
Gorge frolée
Voix nazale au milieu
Levre douce
Langue moyenne
Gorge frolée
Voix nazale en plein
Bi l gr an

RPJCB

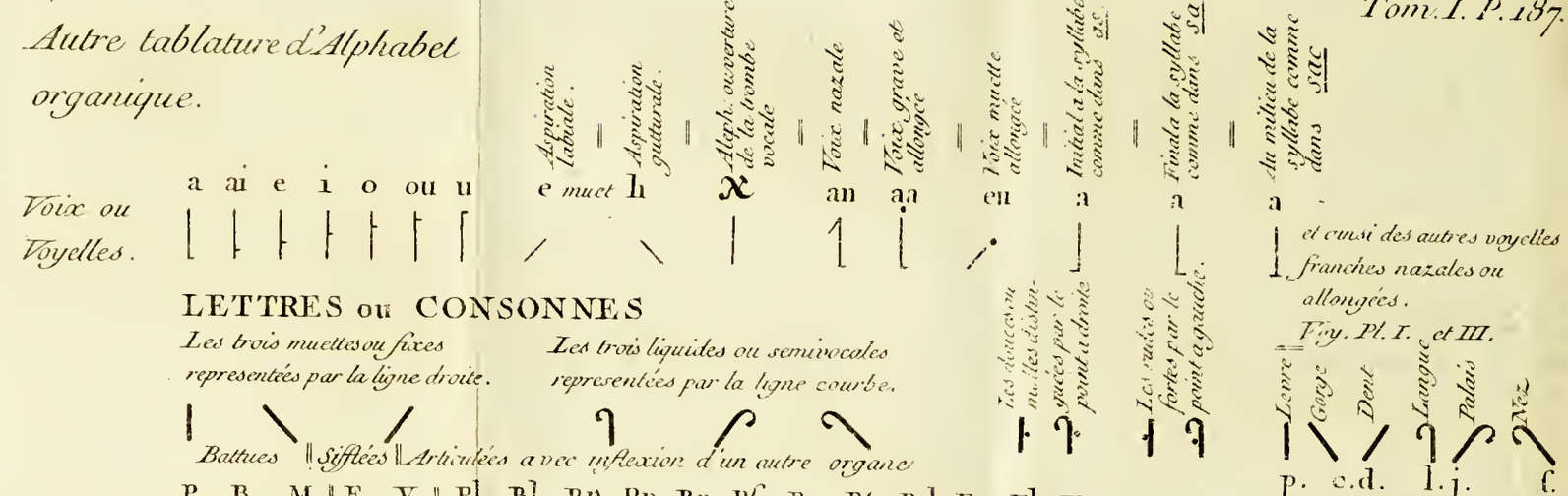
organique, la plus ſimple, la plus méthodique & la plus expéditive, ce me ſemble, que l'on puiſſe imaginer. Voyez *Planche* VI. Obſervons d'abord, pour la faire comprendre, que des ſix lettres conſonnes, trois ſont muettes, ſçavoir *levre*, *dent* & *gorge*, trois ſont liquides ſçavoir *langue*, *palais* & *nez*. Cela étant, je figure les muettes par une ligne droite : les liquides par une ligne courbée à ſon extrémité inférieure. Voilà déja les deux caracteres diſtingués à l'œil. On diſtinguera de même ſi la lettre eſt douce ou rude ; par un point à droite, ſi elle eſt douce ; par un point à gauche, ſi elle eſt rude ; & ſi elle eſt moyenne, elle ſera ſeule ſans aucun point. La ligne droite perpendiculaire repréſente la lettre *levre* : oblique de 45 degrés penchant à droite par ſon ſommet, la lettre *dent* : oblique penchant à gauche par ſon ſommet, la lettre *gorge*. La ligne courbe perpendiculaire repréſente la lettre *langue* : inclinée à droite, la lettre *palais* : inclinée à gauche, la lettre *nez*. Je ne change rien aux figures

voyelles, les laiſſant telles qu'elles ſont formées dans la tablature précédente, avec quelque legere différence qui ſera expliquée cy-après. J'en forme les traits plus longs & plus déliés que ceux des conſonnes, & je place chacune d'elle au-deſſus de ſa conſonne, pour repréſenter les points maſſorettes, & former une ſorte d'écriture ſyllabique. L'aſpiration labiale ou *e muet* eſt marquée par le même trait voyel plus court & incliné à droite par ſon ſommet: de même, incliné à gauche, il marque l'aſpiration gutturale *h*. Quant aux eſprits au lieu de les figurer comme dans la premiere tablature, je mets au-deſſous de chaque lettre le trait repréſentatif de l'organe étranger dont la lettre affecte l'eſprit. Reſte une obſervation à faire ſur la conſonne M. lettre de *levre*, ou, ſi l'on veut, de *mâchoire*, articulation très-forte, preſque impermutable, agiſſant par elle même, s'en tenant à ſon propre eſprit fortement battu des deux levres, ſans jamais affecter ceux des autres.

RPJCB

Planche VI.

Autre tablature d'Alphabet organique.



rganes. Dans la ſeconde tablature je igure M par la ligne droite perpendiulaire ayant un point à ſon bout inférieur. L'organe de levre eſt bien mobile : il xécute très-facilement : auſſi a-t-il cinq ariétés diſtinctes *Pe*, *Be*, *Fe*, *Ve*, *Me*, au lieu que les autres organes n'en ont que trois. Rien n'empêche qu'on ne figure e ſiflement *Ve* du bout extérieur des levres par un point mis au bout ſupérieur de la ligne droite perpendiculaire.

Et le reſte, comme dans la tablature précédente; à cette différence que cette ſeconde tablature-cy étant ſyllabique, la diviſion marquée à droite dans le trait voyel peint la voix finale dans la ſyllabe; marquée à gauche, elle peint la voix initiale dans la ſyllabe; des deux côtés elle peint la voix intermédiaire dans la ſyllabe entre deux conſonnes. *Exemple. A* final dans *Sa*; initial dans *as*; intermédiaire dans *Sac*. Voyez *Planche* VI.

59. *Du point dageſch.*

Il ſeroit bien facile dans cette tablature

de marquer la consonne redoublée comme j'ai marqué la voyelle allongée par un point au-dessus ou au-dessous dont l'effet seroit le même que celui du *dagesch* hébreu. Mais cette méthode seroit souvent défectueuse. Le mot où se trouve la consonne redoublée est communément un mot composé. La consonne double appartient à deux syllabes différentes, le mot étant pour l'ordinaire un verbe précédé de sa prépositon, *applico* pour *ad-plico*; *irritus* pour *in-ritus*; *collata* pour *con-lata*; *suppressit* pour *sub-pressit*. On a trouvé plus d'*euphonie* à ne faire qu'une articulation fortement appuyée qu'à les marquer toutes deux par deux coups d'organes. Mais dans la tablature, ou en se conformant à l'usage il ne faut s'écarter que le moins qu'il est possible du principe des choses, il vaut mieux figurer deux fois la lettre repliquée, que de représenter le redoublement par un point *dagesch*, qui dans deux des quatre exemples ci-dessus ne représenteroit pas la voix nazale *in* &

en ; & qui dans les deux autres ne convient qu'au premier *p*, non au ſecond où la *levre* module avec l'*eſprit de langue*, rude dans *preſſit*, plus doux dans *plico*. Indépendamment de ceci la lettre redoublée, quoique la même en figure, diffère quelquefois dans la prononciation, & n'appartient pas toujours à la même ſyllabe. Exemple. *Acceſſit*, *ac-ces-ſit*. Or dans une tablature ſyllabique il ſeroit hors de propos de confondre les ſyllabes. On ne doit donc faire uſage du point dageſch que quand la voyelle ſe trouve redoublée dans la même ſyllabe, ſans autre cauſe que de rendre la prononciation plus fortement appuyée, & les exemples en ſeront rares.

60. *Utilité de la ſeconde tablature.*

La premiere tablature avoit quelque choſe d'hiéroglyphique en ce que chaque figure de lettres y repréſente l'organe qui les articule. Ce ſeroit un grand avantage, ſi cette peinture pouvoit être aſſez reſſemblante pour que toute nation vît par

l'image de la lettre quel organe il faut employer pour la prononciation ; tellement que la même écriture devînt lisible pour tous les peuples. Mais outre que la lecture ne donne pas l'intelligence des mots, si ce n'est dans les mêmes dialectes, on sent assez que l'image ne peut être que très-imparfaite. Ainsi j'abandonne cet avantage en faveur de l'extrême simplicité, de la méthode & de la facile expédition d'écriture courante qui se trouve dans la seconde tablature. Voyez l'exemple rapporté ci-après. En même tems que cette écriture est organique, ce qui est sa propriété particuliere à laquelle je m'attache dans tout mon système, elle réunit les diverses formules (Voyez Chap. VII.) des peuples de la terre : elle est syllabique : elle est alphabétique : elle est par clefs, non pas à la vérité par clefs idéales mais par clefs d'organes & de prononciations vocales ; & elle est si simple qu'elle n'en contient que six avec la voyelle qui fait la septieme. Les clefs d'organes amenent à

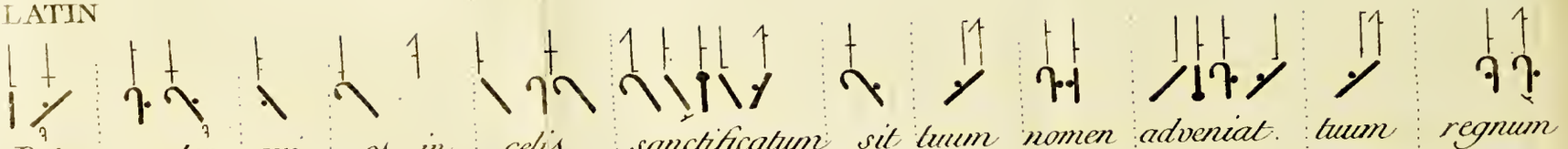
beaucoup d'égards la connoiſſance des clefs idéales, par la liaiſon phyſique & preſque néceſſaire que nous avons reconnue par expérience ſe trouver entre certaines modalités générales des objets extérieurs, & certaines modifications des organes intérieurs appropriées par la nature à exprimer ces modalités. Je m'expliquerai ſuffiſamment là-deſſus dans les Chapitres ſuivans.

Cette écriture organique en reſtant écriture littérale a donc l'utilité conſidérable de joindre à ſes propres avantages quelques-uns de ceux de l'écriture idéale qu'ont les clefs chinoiſes. On ſçait que les caracteres chinois repréſentent aux yeux des idées de l'eſprit, & non des lettres ou articulations de l'organe vocal. Cette écriture a pour opération principale de parvenir à l'ame par les yeux; & notre écriture européanne a pour opération principale de parvenir à l'ame par les oreilles, en ſuppoſant dans la méthode que les paroles écrites ſeront prononcées tout haut. Au milieu de mille & mille inconvéniens

qui ſe trouvent dans l'autre méthode employée par les Chinois, il en réſulte pourtant, à ce qu'on dit, cet avantage extrême, que parmi tous les peuples de différent langage qui ſe ſervent des clefs chinoiſes pour leur écriture chacun peut lire ſans traduction les caracteres figurés du même livre en mots de ſon propre langage. Cela eſt facile à concevoir par la comparaiſon des figures d'algebre ou d'arithmétique qui n'expriment que des idées & des réſultats. Si j'écris 1752 en chiffres arabes, un François lira *mil ſept cent cinquante-deux*, & un Anglois *touſand ſeven hundred fifteen two*. Tous deux entendront également bien ce que j'ai voulu exprimer. Voilà un prodigieux avantage de l'écriture idéale. Dans l'écriture organique, il ne ſera pas à la vérité ſi étendu : mais on le retrouvera, à peu de choſe près, dans tous les dialectes d'une même langue. Tellement qu'un Latin, un Italien, un Eſpagnol, un François pourront lire l'écriture organique, chacun

RPJCB

LATIN



ITALIEN

ESPAGNOL

FRANCOIS

chacun dans leur idiome propre, non pas tout-à-fait à la vérité ſans exception d'aucun mot, ni bien correctement pour la ſyntaxe; mais aſſez pour fort bien entendre ce qu'on aura voulu exprimer; & il n'en faut pas davantage. *Exemple* tiré de la premiere phraſe du *Pater*. Voyez *Planche* VII.

61. *Exemple des langues comparées par la ſeconde tablature.*

Exemple de l'écriture organique ſur la même phraſe en quatre dialectes de la même langue. *Planche* VII.

On voit dans cet exemple la legere différence qui ſe trouve entre les quatre dialectes diſparoître preſqu'entiérement par l'uſage de l'écriture organique. Je pourrois nommer cette tablature un *gloſſometre*, inſtrument d'une grande commodité pour meſurer le degré de comparaiſon entre les langues, pour voir d'un coup d'œil entre pluſieurs idiomes moins rapprochés que les quatre cy-deſſus ce qu'ils ont de com-

mun, la maniere dont ils nuancent leurs changemens, ce qu'ils ont de tout-à-fait différent, leurs procédés particuliers, leurs caracteres ſpécifiques, leurs articulations favorites, &c.

CHAPITRE VI.

De la langue primitive & de l'onomatopée.

62. *Sur quoi ſe fonde l'aſſertion qu'il y a eu une langue primitive.*

63. *Il n'eſt plus poſſible à préſent de reconnoître quelle eſt la plus ancienne langue ſur laquelle toutes les autres ſe ſont formées.*

64. *Il n'y a nulle preuve en faveur, ſoit de l'hébreu ſoit d'aucun autre langage connu, qu'il ſoit la langue primitive.*

65. *Il faut rechercher par l'examen de la nature comment elle procéderoit à la formation d'une langue primitive.*

66. *Les mots ſont premierement faits pour déſigner ce qui eſt en nous, ou ce qui eſt hors de nous.*

67. *Les cauſes de l'impoſition des noms ſont de deux eſpéces : ſoit immédiate*

par la peinture ou imitation de la choſe même : ou médiate par ſimple dérivation tirée d'un mot déja reçu.

68. *Obſervation ſur la langue primitive telle que les enfans la parlent.*

69. *Premier ordre des mots primitifs : les interjections qui expriment le ſentiment.*

70. *Rapports généraux entre certains ſentimens & certains organes.*

71. *Liaiſon néceſſaire entre les ſentimens & les ſons de la voix.*

72. *Second ordre. Les mots néceſſaires nés de la conformation de l'organe indépendamment de toute convention : les racines labiales : les mots enfantins.*

73. *Des mots* Papa & Maman.

74. *A défaut de l'organe de la levre, le plus voiſin de celui-ci s'emploie le premier dans l'enfance.*

75. *Formation des mots primitifs chez un peuple qui n'auroit point d'organe labial.*

76. *Dans tous les ſiécles, & dans toutes les contrées on emploie la lettre de* levre *ou à ſon défaut la lettre de* dent

ou toutes les deux enſemble pour exprimer les premiers mots enfantins Papa *&* Maman.

77. *Troiſieme ordre. Les mots preſque néceſſaires : les noms donnés aux organes, tirés de l'inflexion même de l'organe.*

78. *Quatrieme ordre. Les noms qui tiennent au phyſique de l'objet. Les mots qui peignent par onomatopée.*

79. *Exemple des mots qui peignent les choſes par l'impreſſion qu'elles font ſur les ſens.*

80. *Cinquieme ordre. Les mots conſacrés par la nature à l'expreſſion de certaines modalité des êtres.*

81. *Il y a de certains mouvemens des organes appropriés à déſigner certaines claſſes des choſes.*

82. *L'émigration des peuples eſt prouvée par l'identité des mots conventionels, mais non par celle des mots néceſſaires & naturels.*

83. *Fabrique des noms d'objets qui n'agiſſent que par le ſens de la vue.*

84. *L'altération des mots néceſſaires n'eſt*

que dans la terminaiſon. Exemple tiré du mot Maman.

85. *Sixieme ordre ſervant d'appendix au premier ordre : les accens ou l'expreſſion jointe à la parole. De l'accent né des affections de l'ame.*

86. *De l'accent né du climat. Qu'il pourroit y avoir un langage où la diverſité des mots ne conſiſteroit preſque qu'en la variété des accens.*

87. *Puiſſance & effets de l'accent.*

88. *Comment le ſyſtême de dérivation commence à s'établir ſur les mots néceſſaires & naturels.*

89. *Comment le ſyſtême de dérivation peut influer ſur les opinions humaines.*

90. *Difficulté dans la fabrique des noms qui n'appartiennent qu'au ſens de la vue.*

91. *On les fabrique par comparaiſon ou par approximation.*

92. *L'inſuffiſance de cette méthode fait naître l'écriture primitive, c'eſt-à-dire celle qui s'exprime par la peinture des objets.*

62. *Sur quoi ſe fonde l'aſſertion qu'il y a eu une langue primitive.*

Y A-T-IL une langue primitive, & quelle eſt-elle ? Deux queſtions que je ne prétends examiner ici ni en théologien, ni en littérateur : mais ſeulement ſelon la méthode que j'ai juſqu'à préſent ſuivie, en m'attachant à prendre toujours la nature pour guide, & à ſuivre dans leur ordre les opérations de l'organe vocal réſultantes de ſa propre conſtruction. J'ai déja remarqué, & la choſe eſt évidente en ſoi, qu'aucune langue connue n'a été formée en bloc & tout d'un coup ; qu'il n'y a point de langage nouveau qui ne ſoit l'altération d'un autre plus ancien, précédemment uſité ; & que toute langue eſt étendue ou bornée en même proportion que le ſont les idées de ceux qui la parlent, & l'exercice qu'ils font de leur eſprit. Si en remontant de degrés en degrés la filiation

généalogique des langages, on parvenoit à en rapporter toutes les branches à une ſeule ſouche ou langue primitive, c'eſt-là ſans doute qu'il faudroit chercher les véritables racines des mots. Qui la ſçauroit parfaitement, verroit avec évidence la cauſe de l'impoſition des noms, laquelle doit être tirée des qualités extérieures des choſes. Mais après les révolutions que les élémens, dans une longue ſuite de ſiecles, ont cauſées ſur la ſurface de la terre, révolutions dont il ſubſiſte tant de traces phyſiques, où chercher cette langue primitive? Il n'eſt que trop ordinaire aux hommes d'appeller *premier* dans un ſens abſolu, ce qui n'eſt premier que relativement à l'ordre de leurs connoiſſances qui ne s'étendent pas fort loin. Si la révélation ne fixoit nos idées à cet égard, il ne ſeroit pas, à parler philoſophiquement, plus aiſé de décider s'il n'y a eu autrefois qu'une ſeule langue primitive, que de décider s'il n'y a eu qu'un ſeul homme primitif. On voit bien que toutes les langues orientales ſont dérivées les

unes des autres. Mais n'eſt-il pas aiſé de faire la même remarque ſur les langues européennes des pays méridionaux ? Cependant on raiſonneroit fort mal dans cinquante ſiécles, ſi, ne connoiſſant rien alors au-delà de notre tems moderne, comme cela pourroit abſolument arriver, ou vouloit prouver par-là que la langue mere des dialectes européens, ſoit la grecque, ſoit la latine, eſt l'unique langue primitive. Quoiqu'il ſoit conſtant que l'une des langues orientales eſt la primitive de toutes autres du même pays, ce n'eſt pas à dire que cette vieille langue ne ſoit elle-même un mêlange dérivé de pluſieurs autres plus anciennes, ainſi que la langue latine n'eſt qu'un compoſé de pluſieurs idiomes où le grec éolique domine : & comme le latin n'a aucun rapport avec la langue Malaye, de même la langue mere de Khanaan n'en avoit-elle aucun avec celle qu'on parloit alors en Guinée. Ainſi toute la queſtion par rapport à la langue primitive ſe réduit à ſçavoir ſi tous les hommes viennent

d'une premiere & unique famille ; & ce n'eſt que par la foi que nous ſommes aſſurés qu'il y a eu une telle langue, puiſque n'y ayant eu qu'une ſeule famille, il eſt très-certain qu'il n'y a eu alors qu'une ſeule langue, dont toutes les autres ſont dérivées ; mais avec des altérations ſi fortes, que ſouvent il ne reſte plus aucune trace, qu'elles ayent eu rien de commun, & qu'on ne l'auroit même jamais imaginé, ſi la religion ne nous l'eût appris.

63. *Il n'eſt plus poſſible à préſent de reconnoître quelle eſt la plus ancienne langue ſur laquelle toute les autres ſe ſont formées.*

La premiere des deux queſtions eſt donc fixée par le dogme qui, une fois annoncé, ne permet plus d'examen. Ainſi il eſt inutile de conſidérer plus long-temps les choſes ſous cette face. Il n'y a donc d'abord eu qu'un ſeul langage commun aux premiers hommes & à leur poſtérité. Il eſt naturel, & le témoignage de l'hiſtoire paroît s'y joindre, que le langage ſoit reſté le même, tant que les hommes

vécurent enſemble réunis dans une même contrée. L'époque de la diverſité des langages eſt marquée au tems où les hommes, abandonnant leur projet de continuer l'édifice de Babel, ſe ſéparerent en diverſes colonies, & allerent loin les uns des autres habiter des régions fort écartées. Mais l'hiſtoire ſacrée ne nous dit pas que la langue originelle de la premiere famille ait été pour lors tout-à-fait abolie, ni détruite juſques dans ſes principes. Les ſçavans diſputent encore entr'eux ſur la queſtion de ſçavoir ſi cette langue originelle eſt l'hébraïque ou quelqu'autre. Parmi les plus habiles commentateurs de la Bible, grammairiens ou critiques, il y en a même pluſieurs, tels que Réland, le Clerc, & autres, qui ne penſent pas que, ſuivant le texte ſacré, la diverſité des langages ait aucun rapport à la diſſenſion qui ſe mit entre les conſtructeurs de Babel. Selon leur ſentiment ceux qui ſoutiennent l'extinction totale & ſubite de la premiere langue au moment que les hommes abandonnerent la conſtruc-

tion du grand bâtiment qu'ils élevoient dans la plaine de Chaldée, pour se disperser en différentes peuplades sur la surface de la terre, entendent, mal-à-propos, d'une uniformité & d'une diversité de langage cette expression de l'histoire sacrée, Genese xj. 1. *Erat autem universa terra, unius labii eorumdemque sermonum. Ils tenoient dans tout le pays le même langage. . . . Ils se dirent l'un à l'autre, Allons. . . . Bâtissons pour nous une ville & une tour. . . .* Il est plus naturel & plus simple d'entendre cette narration d'une conformité de volonté dans l'exécution du même projet de bâtir un très-grand édifice, qui leur servit de signal, de lieu de ralliment & de retraite dans les vastes plaines de Sennaar. Ce projet n'avoit en soi rien de mauvais, comme on le voit par le silence de la Bible qui ne condamne pas l'entreprise comme téméraire en elle-même, & ne dit nulle part que Dieu eût fait quelque défense à cet égard. Si le bâtiment fut abandonné, c'est que les hommes après avoir eu une volonté unanime de le

conſtruire, changerent de penſée, ſe diviſerent ſur cet objet & laiſſerent un ouvrage ſur lequel ils n'étoient plus d'accord. Le germe du langage uſité entr'eux n'en ſubſiſta pas moins, ſur-tout parmi ceux qui ne s'étant pas beaucoup éloignés de la premiere demeure, conſerverent enſemble de plus fréquentes relations, & furent moins expoſés aux altérations que l'extrême diverſité de climat peut produire dans la diſpoſition native des organes vocaux, & dans les articulations qui en ſont l'effet. Le Clerc rapporte un bon nombre de paſſages parallelles du texte ſacré, où les mots *unius labii*, *ejuſdem ſermonis* ne ſignifient qu'un accord de ſentiment, qu'une même façon de penſer & de parler. Ceux qui croient, dit Réland, » que l'ancienne langue des » habitans du monde fut tout-à-coup abolie » en punition de leur deſſein téméraire, » & que de nouveaux langages ſubitement » créés les forcerent, faute de s'entendre, » à ſe diſperſer ſur la terre, donneront-» ils quelque raiſon plauſible d'un fait

» très-conſtant, & qui détruit leur opi-
» nion? Les langages des diverſes colonies
» placées aux environs de l'Euphrate
» avoient entr'eux beaucoup d'affinité,
» tandis que ceux qui en étoient bien
» loin ne leur reſſembloient nullement.
» Il auroit au contraire fallu laiſſer ceux-
» ci ſur place & tranſporter au loin ceux-là:
» mettre les Chinois vers l'Euphrate &
» les Chaldéens à l'autre bout de l'Aſie:
» ſans quoi il étoit à craindre que les
» hommes ne repriſſent aiſément l'exé-
» cution de leur premier projet.

Mais quelle eſt cette langue primordiale? Subſiſte-t-elle encore? Et parmi les langages connus entre leſquels on peut le plus vraiſemblablement choiſir, y en a-t-il un qui par de juſtes raiſons doive obtenir la préférence? C'eſt une ſeconde queſtion ſur laquelle la littérature peut s'exercer en diſſertations infinies, ſans que le fait en ſoit par-là mieux vérifié. A force de variété, de mêlange, de multiplicité dans les langages, les fils ſont devenus trop nombreux, trop em-

brouillés pour eſpérer de les démêler. Si l'on ſuppoſoit que la langue quelconque, Indienne, Aſſyrienne, Phœnicienne, ou d'Egypte, que l'on croira devoir mériter la préférence, étoit encore alors reſtée dans les premiers principes de l'opération de la nature tels qu'ils ſont par-tout & que je vais bientôt les décrire, on pourroit peut-être eſpérer de réuſſir dans une telle recherche. Mais dès-lors ſans doute, elle étoit déja fort chargée d'altérations, de dérivations & d'ornemens. C'eſt-à-dire que les premiers principes y ſeroient déja très-difficiles à reconnoître, & les germes de la nature fort dépravés. N'eſt-ce donc pas une chimere que de croire comme Woſton (*De Confuſ. Babylonic.*) & Stiernhielm (*Prefat. ad Evang. Ulphilæ*) qu'à force d'examen & de comparaiſon des langues actuelles, on puiſſe les ramener toutes à la ſeule langue primitive que les hommes parloient avant le déluge. Outre que d'autres langues primitives ont pu ſe former par l'abandon de quelques enfans dans les déſerts, aſſez naturel à

ſuppoſer au milieu de tant d'émigrations qui ont ſuivi de près le déluge, l'intervalle de tant de ſiécles a tellement travaillé ſur les langues, & les a dénaturées de cette primitive à tel point, que ce ſeroit un projet abſurde que de prétendre les y ramener. Stiernhielm convient lui-même que ceci ne lui paroît praticable que pour les langues d'Aſie, d'Europe & d'Afrique, & qu'ayant bien examiné la choſe pour les langages d'Amérique & des iſles il n'y a trouvé aucune eſpece de rapport avec celui de Noë. Il n'a même, dans les trois parties de l'ancien monde, probablement obſervé que les dialectes orientaux, les dérivés du grec & du latin qui par-là tiennent au phœnicien, & les dialectes maures dérivés de l'arabe. S'il eût jetté la vue ſur ceux des Foulis, des Mandigos & autres barbares au-delà du Sénégal, il en auroit peut-être porté le même jugement que de ceux de l'Amérique: & je doute que dans l'examen des langages chinois & de leurs dialectes uſités dans l'Aſie orientale, il eût trouvé plus d'a-

nalogie avec les objets de ſa recherche.

64. *Il n'y a nulle preuve en faveur, ſoit de l'hébreu ſoit d'aucun autre langage connu, qu'il ſoit la langue primitive.*

La queſtion de ſçavoir quelle étoit la langue que parloit Abraham a été agitée, dans la ſuppoſition que cette langue, étant la même que parloient Heber & Noë, ſeroit auſſi le langage de la premiere famille du genre humain. Les Rabbins ſoutiennent avec opiniâtreté que le langage de la premiere famille étoit l'hébreu, c'eſt-à-dire le ſamaritain ou phœnicien du pays de Chanaan. Ils jugent la gloire de la nation Juive intéreſſée à le prétendre ainſi; comme ſi les autres peuples anciens ne deſcendoient pas même de la premiere famille, & n'avoient pû auſſi aiſément & auſſi probablement que les Hébreux conſerver ce premier langage. Les Rabbins appuient beaucoup ſur certains jeux de mots fréquens dans la Bible; leſquels ſelon eux ſe rapportent mieux à la langue hébraïque qu'à nulle autre. On en trouve en effet pluſieurs ſur Adam, ſur Eve, Seth,

Japhet, Babel, &c. Il paroît que les anciens peuples d'Orient aimoient les jeux de mots : on reconnoît ce même goût chez nos Sauvages modernes : & dans le cours de mes obſervations je l'ai ſouvent remarqué chez les enfans, qui ſe plaiſent à corrompre les mots qu'ils ſçavent fort bien, à dépraver les terminaiſons, à rapporter les mots à d'autres à-peu-près ſemblables à l'oreille ; & rient de bon cœur de leur procédé. Mais ces jeux de mots qu'on allégue en preuve, ſont ſouvent forcés & ſans juſteſſe : on y a quelquefois plus d'égard à la parité de mots qu'à celle du ſens. D'autres ſe déduiſent auſſi-bien d'une autre langue que de l'hébreu : ce qui eſt fort naturel ; tous ces dialectes voiſins les uns des autres étant déduits des mêmes primitifs. Ainſi le nom d'*Eve* (vie) donné à la premiere femme comme mere de tous les *vivans* ſera auſſi heureuſement tiré du Chaldéen *Hhavah* (*vivens*) que de l'hébreu *Hhaï* (*vivens*). On le tireroit encore auſſi-bien des mots paralleles venus de la même ſource, tels qu'Αἰὼν (*vita*) & le latin

ævum ; ſans en être mieux fondé à dire que la premiere famille parloit grec ou latin. Il eſt vrai que le mot *Adamah* (terre) ne ſe trouve aujourd'hui que dans le dialecte hébreu, & qu'il y a par hazard un jeu de mots dans cette phraſe, Jaoh Elohim fit Adam pouſſiere de terre, *Adam pulverem ex adamah.* Mais cet argument, le plus fort de ceux employés par les Rabbins, prouve-t-il davantage que ne feroit le raiſonnement d'un Latin, s'il s'aviſoit de dire : L'homme a été formé de terre, *Homo ex humo*, & ce n'eſt qu'en notre langue latine qu'on trouve un tel rapport entre ces deux mots.

On ne ſçait ſi le langage de la premiere famille a été conſervé ou perdu lors de la diſperſion des peuples. Les Juifs avancent ſans aucune authorité qu'Héber le conſerva dans le ſein de ſa ſeule famille. Mais Héber, comme le porte ſon nom qui ſignifie *l'homme d'au de-là*, habitoit au de-là de l'Euphrate dans un pays où l'on ne parloit pas hébreu. Il eut deux fils Phaleg & Joktan. Ce dernier eſt la

tige des Arabes, qui ont leur langue particuliere, différente de l'hébreu. Abraham & Laban descendoient tous deux de Phaleg. Laban parloit, non l'hébreu mais la langue de son pays natal. Il s'exprime en pur Chaldéen (Genes. xxxj. 47.) Comment douter qu'Abraham né à Ur de Chaldée, d'une famille qui y étoit établie depuis plusieurs générations ne parlât aussi la langue du pays. Il en sortit jeune avec Tharé son pere, qui cherchoit à s'établir ailleurs. Ils vinrent d'abord demeurer à Charran en Mésopotamie ; puis à Sichem en Chanaan. Enfin toute sa famille & sa postérité se fixa dans cette derniere contrée, où, comme il arrive toujours, la famille Abrahamite prit l'habitude de parler la langue du pays & perdit celle du langage de sa patrie. Or la langue du pays, aujourd'hui l'hébraïque, étoit le chananéen de la race de Cham ; race qui, selon les Juifs eux-mêmes, n'avoit nullement mérité les faveurs particulieres du vrai Dieu. Car les Rabbins voudroient qu'on regardât cette conservation du

langage primitif dans leur nation, comme une eſpece de grace ſpéciale. Les critiques reconnoiſſent encore dans les idiotiſmes de l'hébreu les traces des anciennes mœurs Cananéennes fort différentes en certains points capitaux de celles des Hébreux. Rien n'étoit plus éloigné de la façon de penſer de ceux-ci que d'admettre comme les Cananéens la pluralité des Dieux. Cependant la Bible parle ſouvent de Dieu au pluriel ; ce qui ne vient que du génie de l'ancienne langue du pays qu'on ſuivoit par habitude dans le langage vulgaire. On peut auſſi regarder toutes les locutions hébraïques qui tendent à revêtir Dieu d'une forme humaine, ou des paſſions des hommes, comme un défaut inhérent au langage qui devoit ſa formation à un peuple idolâtre. Les Hébreux, par leurs mœurs propres, abhorroient la ſeule penſée que Dieu pût être repréſenté ſous aucune forme. (Voyez le Clerc, *Diſſert. de ling. hebraïc.*) Cette langue de Chanaan avoit ſes jargons dans le pays même, tels que celui d'Azot, ville des Philiſtins,

dont Néhémie se plaint, (Esdr. xiij. 24.)

On ne peut donc pas dire que l'hébreu soit la langue primitive. Il y a même des raisons qui font plutôt présumer qu'elle ne l'est pas. Il en faut dire autant des langues voisines de celle-ci, où l'on n'apperçoit autre chose que l'affinité qui se remarque par-tout entre les langages des pays voisins, qui tous rapportent leur origine à un ou plusieurs autres langages plus anciens, dont ils se sont peu-à-peu formés, & c'est en vain que par la critique ou par la comparaison on voudroit rechercher auquel d'entr'eux appartient sans contestation le droit de primogéniture.

65. *Il faut rechercher par l'examen de la nature comment elle procéderoit à la formation d'une langue primitive.*

Abandonnons cette méthode infructueuse. Ramenons de nouveau la chose à ses premiers principes : considérons-la en elle-même seulement comme si elle en étoit à son origine. Supposons même pour un moment l'étrange hypothèse de quelques anciens philosophes, qui pré-

tendoient que l'homme dans les premiers tems de l'humanité vivoit isolé dans les bois à la maniere des brutes, sans sçavoir encore faire un usage utile de sa faculté de parler; & que ce ne fut que petit à petit & par développement qu'il commença d'inventer & de dresser les signes de la parole.

Cùm prorepserunt primis animalia terris,
Mutum ac turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
Unguibus & pugnis, dein fustibus atque ita porro
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus:
Donec verba, quibus voces sensusque notarent
Nominaque invenere. Dehine absistere bello.

HORAT. Serm. 1. 3.

Voyons abstraction faite des langages usités sur la terre comment il en peut éclore un du premier germe des organes, & de la faculté naturelle donnée à l'homme d'en varier les articulations.

En exposant (Chap. III.) les effets résultans de la fabrique de chaque partie de l'instrument vocal, je cherchois à pénétrer le méchanisme interne & primitif du langage quelconque. Après l'avoir connu,

cherchons à préſent à ſaiſir l'inſtant où les premiers mots naiſſent des premieres ſenſations. Voyons nos ſentimens & nos premieres perceptions créer par l'organe de la voix leurs ſignes repréſentatifs, tels qu'ils peuvent convenir aux choſes ſignifiées, & autant qu'il eſt poſſible à la voix d'effectuer cette convenance, ſelon ſes facultés naturelles. *Hos natura modos primùm dedit* (Virgil.) Suivons pas à pas les premieres variétés des ſentimens & des perceptions, pour voir les modifications de la parole ſuivre inſenſiblement celles de la penſée; ſans que la nuance des uns ni des autres s'écarte encore beaucoup de la premiere forme. De-là deſcendant à la formation progreſſive & développée du langage, nous verrons l'analyſe des mots nous donner celle de l'opération de l'eſprit, & réciproquement les opérations de l'eſprit nous donner les cauſes de la propagation infiniment variée du très-petit nombre des germes de la parole, & nous découvrir juſque dans ſa ſource tout le ſyſtême grammatical.

66.

66. *Les mots ſont faits premiérement pour déſigner ce qui eſt en nous, ou ce qui eſt hors de nous.*

Une langue primitive ſi nous en pouvons diſcerner la trace nous donnera les racines des termes habituels ſervant à exprimer nos idées, ou à dénommer les objets qui tombent ſous nos ſens. L'homme parle pour faire connoître à un autre homme ce qui eſt en lui, ou ce qui eſt hors de lui ; c'eſt-à-dire, ce qu'il ſent, ce qu'il perçoit, ou ce qu'il a perçu. Ceci comprend les trois ſens intérieurs, qui ſont la volonté, l'intelligence, & la mémoire. S'il eſt queſtion d'une ſimple ſenſation intérieure (car il ne s'agit pas encore ici de réflexion ni d'idée combinée) il la dénote fort bien par le geſte, l'accent, le ſimple cri ; & cette partie du langage eſt donnée à l'animal comme à l'homme. S'il faut dénoter un objet extérieur & lui donner un nom, dans le peu de relation qui ſe trouve entre le mot & la choſe, l'homme imite au moins du mieux qu'il peut avec ſa voix la peinture de l'objet. C'eſt ce qu'on

appelle *onomatopée* ou *vox repercuſſa naturæ*. Le mot grec *onomatopée* ſignifie à la lettre, *formation du nom*. Mais on ne l'applique que lorſque le nom eſt formé par la peinture ſonore de l'objet même. Ainſi le mot même d'onomatopée & ſon acception particuliere concourent à nous montrer que cette maniere de *former les noms* a été la plus naturelle & la premiere employée.

67. *Les cauſes de l'impoſition des noms ſont de deux eſpeces : ſoit immédiates par la peinture ou imitation de la choſe même : ou médiates par ſimple dérivation tirée d'un mot déja reçu.*

La fabrique des mots qui ſervent à déſigner les objets extérieurs, ou (ce qui eſt le même) les cauſes qui ont fait impoſer les noms aux choſes ſont donc de deux eſpeces. Elles ſont médiates lorſque le terme eſt fabriqué ſur un autre terme déja fait. Les termes de cette eſpece compoſent le plus grand nombre, ſans comparaiſon : & c'eſt de ceux-ci que j'ai

dit qu'il n'y avoit aucun mot qui ne fût dérivé de quelqu'autre : il n'en eſt pas encore queſtion ici. Elles ſont immédiates lorſque le terme eſt fabriqué à l'imitation même de l'objet, comme dans les mots françois *bruit*, *trictrac*, *taffetas*, *racler*, *flairer* faits par onomatopée. Les termes de cette eſpece directement formés ſur la choſe même, ſont véritablement primitifs & radicaux. Il n'y a aucune langue ancienne ou moderne qui n'en poſſede pluſieurs, leſquels ont des dérivés dans d'autres langues voiſines. C'eſt en raſſemblant de chaque langue tous les mots ainſi formés qu'on auroit une langue véritablement primitive. Car le premier & le plus naturel mouvement de l'homme eſt d'imiter dans le nom qu'il donne aux choſes l'impreſſion que la choſe même fait ſur les ſens. Nous aurions ainſi, par abſtraction, une langue primitive que perſonne ne parleroit, ni n'auroit jamais parlé, du moins dans tout ſon contenu, quoique tout le monde en ait en ſoi tous les germes primitifs. On aſſure qu'un tel langage formé par abſtrac-

tion contiendroit en ſoi beaucoup de racines hébraïques ; ce qui eſt très-naturel à penſer. *Skittius dixit ex omnibus linguis fieri per abſtractionem poſſe linguam univerſalem matricem radicalem quam nemo loquatur ; ſed quæ ſit omnium radix. In hac plurima Hebræa.* (Lettre de Leibnitz.) Ce que je remarque ici ſur la formation primitive & naturelle des mots par onomatopée n'eſt qu'une obſervation préliminaire que je jette d'abord en avant : mais dont l'application ſe rencontrera ſi fréquemment dans la ſuite que je crois la devoir faire précéder avant que d'entrer en matiere. Venons à prendre les choſes d'une maniere tout-à-fait générale & dans leurs premiers germes.

68. *Obſervation ſur la langue primitive telle que les enfans la parlent.*

Puiſqu'il faut renoncer à chercher la langue primitive dans l'hiſtoire, les traditions & les grammaires ; puiſque nous manquons de mémoires ſur la langue que parloient les premiers d'entre les hommes,

ou que du moins les enſeignemens qu'on nous veut donner la-deſſus ſont ſi peu ſatisfaiſans, & les auteurs qui s'en prévalent ſi peu d'accord entr'eux ; ne pourrions-nous pas employer à la recherche de cette langue une méthode générale & métaphyſique priſe au ſein de la nature ? C'eſt-là que la raiſon nous dit qu'il auroit fallu la chercher d'abord, & que pour ſçavoir comment le langage humain a commencé de ſe former, il falloit premiérement tourner nos yeux vers ceux qui commencent à le parler ; ce ſont les enfans : puis conſidérer en ſecond lieu quelles ſont les premieres cauſes qui excitent la voix humaine à faire uſage des facultés ; ce ſont les ſentimens ou ſenſations intérieures, & non les objets du dehors qui ne ſont, pour ainſi dire, encore apperçus ni connus. Entre les huit parties de l'oraiſon les noms des ſubſtantifs ne ſont donc pas la premiere, comme on le croit d'ordinaire : mais ce ſont les interjections qui expriment la ſenſation du dedans, & qui ſont le cri de la nature. L'enfant com-

mence par elles à montrer tout à la fois qu'il eſt capable de ſentir & de parler. Examinons-les ſous ce coup d'œil : nous verrons qu'elles ſont les premiers mots de la langue primitive, & nous les trouverons les mêmes chez tous les peuples. Ce premier pas nous mettra peut-être dans la bonne route, & pourra nous conduire plus loin.

69. *Premier ordre des mots primitifs : les interjections qui expriment le ſentiment.*

Les interjections méritent d'être fort examinées, non pas ſeulement comme ſimple cri & *vagiſſement* d'un enfant nouveau-né, qui lui eſt commun avec d'autres animaux, mais telles qu'elles ſont dans nos langues formées & articulées, où l'on ne les apprend pas par ſa propre audition & par l'intonation d'autrui ; mais tout homme les tient de ſoi-même & de ſon propre ſentiment ; du moins dans ce qu'elles ont de radical & de ſignificatif qu'on trouve le même par-tout, quoiqu'il puiſſe y avoir quelque legere variété dans la terminaiſon.

Les interjections ſont courtes : elles partent du mouvement machinal & tiennent par-tout à la langue primitive. Ce ne ſont pas des mots, mais quelque choſe de plus, puiſqu'elles expriment le ſentiment qu'on a d'une choſe ; & que par une ſimple voix prompte, par un ſeul coup d'organe elles peignent la maniere dont on s'en trouve intérieurement affecté. Toutes ſont primitives en quelque langue que ce ſoit, parce que toutes tiennent immédiatement à la fabrique générale de la machine organique, & au ſentiment de la nature humaine qui eſt par-tout le même dans les grands & premiers mouvemens corporels. Les interjections, quoique racines, n'ont que peu de dérivés. J'en viens de dire la raiſon. Elles n'expriment pas des objets extérieurs, mais des affections intérieures. Or l'homme lie fort volontiers les appréhenſions de ſon eſprit qui lui viennent du dehors : il les tire les unes après les autres comme avec un cordon, les combine, & les emmêle. Mais les mouvemens de ſon ame qui ſont

au-dedans de lui, qui appartiennent à son existance, y sont fort distincts, y restent isolés chacun dans leur classe, selon le genre d'affection qu'ils ont produit tout d'un coup, & dont l'effet quoique permanent, a été subit. La douleur, la surprise, le dégoût, le doute n'ont rien de commun; chacun de ces sentimens est un, & son effet a d'abord été ce qu'il devoit être. Il n'y a ici ni dérivation dans les sentimens, ni connoissance acquise, ni combinaison factice, comme il y en a dans les idées.

70. *Rapports généraux entre certains sentimens & certains organes.*

C'est une chose curieuse sans doute que d'observer sur le système exposé dans le Chapitre *de l'organisation vocale* sur quelles cordes de la parole se frappe l'intonation de chacun des divers sentimens de l'ame; & de voir que ces rapports se trouvant les mêmes par-tout où il y a des machines humaines, établissent ici, non plus une relation purement conventionnelle, telle

qu'elle eſt d'ordinaire entre les choſes & les mots, mais une relation vraiment phyſique & de conformité entre certains ſentimens de l'ame & certaines parties de l'inſtrument vocal.

La voix de la douleur frappe ſur les baſſes cordes : elle eſt traînée, aſpirée & profondément gutturale, *heu ! hélas !* S la douleur eſt triſteſſe & gémiſſement ; ce qui eſt la douleur douce ou à proprement parler l'affliction, la voix quoique toujours profonde devient nazale, parce que la plainte qui de ſa nature approche du chant emploie le plus ſonore des deux tuyaux.

La voix de la ſurpriſe touche la corde ſur une diviſion plus haute : elle eſt franche & rapide. *Ah Ah : Eh : oh oh.* Celle de la joie en diffère en ce qu'étant auſſi rapide elle eſt fréquentative & moins breve *Ha Ha Ha Ha, Hi Hi Hi Hi.*

La voix du dégoût & de l'averſion eſt labiale : elle frappe au-deſſus de l'inſtrument ſur le bout de la corde, ſur les levres allongées, *Fi*, *væ*, *pouah.* Au lieu

que les autres interjections n'emploient que la voyelle, celle-ci se sert aussi de la lettre labiale la plus extérieure de toutes, parce qu'il y a ici tout à la fois sentiment & action ; sentiment qui répugne, & mouvement qui repousse : ainsi dans le son il y a tout à la fois voix & figure : voix qui exprime, & figure qui rejette par le mouvement extérieur des levres allongées.

La voix du doute & du dissentement est volontiers nazale *hum*, *hom*, *in*, *non* : à la différence, que le doute est allongé, étant un sentiment incertain, & que le pur dissentement est bref, étant un mouvement tout déterminé. Je l'ai déja remarqué que le son nazal appartient naturellement à la négation. Cela est si vrai que dans le latin, dans le françois, &c. la négation, l'idée privative s'exprime par la voix du *nez*, *in* ; (Exemple. *Ingratus*, *infestare*, *infini*, *intempérie*) & que dans l'italien ces mêmes idées s'expriment par la lettre de *nez S*. (Exemple. *Smontare*,

ſpiantato, sfortunato.) Cependant ce n'eſt le rapport ni de ſon ni de figure qui a conduit ici, car il n'y en a aucun entre la conſonne & la voyelle nazale; & il ſeroit abſurde de ſe figurer que ces formules ſi différentes en apparence & les mêmes au fond ſe fuſſent introduits dans les langues enſuite d'une obſervation réfléchie telle que je la viens de faire. Si la choſe eſt arrivée ainſi, c'eſt tout naturellement ſans y ſonger; c'eſt qu'elle tient au phyſique même de la machine, & qu'elle réſulte de ſa conformation, du moins chez une partie conſidérable du genre humain.

71. *Liaiſon néceſſaire entre les ſentimens & les ſons de la voix.*

Telle eſt la connoiſſance métaphyſique qu'on peut tirer de l'examen des interjections. Elles nous démontrent fort bien qu'il y a dans la conformation de l'homme certains rapports généraux entre certaines parties de l'organe vocal & certains ſentimens, dont on ne peut qu'aſſez difficilement aſſigner les cauſes, mais dont on

voit clairement les effets. Elles nous donnent les premieres traces d'une liaiſon néceſſaire, indépendante de toute convention, entre certaines idées de l'ame & certains ſons de la voix, elles ſont les premieres expreſſions des langues, les plus anciens mots de la langue primitive, de tout langage enfin quel qu'il ſoit. Car elles expriment des ſentimens & non pas des idées externes : & l'on a des ſentimens avant que d'avoir des idées. Le langage d'un enfant avant qu'il puiſſe articuler aucun mot, eſt tout d'interjections. Les cris même qu'il fait en naiſſant ſont-ils autre choſe ? N'annonce-t-il pas bien aux autres qu'il ſent, & ce qu'il ſent, avant qu'on le puiſſe ſoupçonner d'avoir acquis aucune idée des objets placés hors de lui, bien moins encore, d'avoir l'art & l'invention d'y appliquer des ſons ; art que la nature lui ſuggéreroit ſans doute de très-bonne heure indépendamment de l'exemple, & quand même il exiſteroit ſeul au monde, puiſque c'eſt une

ſuite néceſſaire de ſa nature qui l'a fait animal parlant, tout autant qu'animal voyant ?

L'enfant commence donc l'exercice de ſa faculté de parler par des ſons qui ne ſont d'abord que de ſimples accens, mais qu'il figurera bientôt avec une facilité & une variété que la nature n'a donnée à aucun autre animal. La peinture d'aucun objet n'eſt encore entrée en lui par les portes des ſens extérieurs, ſi ce n'eſt peut être la ſenſation d'un toucher fort indiſtinct. Il n'y a que la volonté, ce ſens intérieur qui naît avec l'animal, qui lui donne des idées, ou, pour parler plus juſte, des ſenſations, des affections, auxquelles il impoſe des noms par le ſon de ſa voix, non volontairement, mais par une ſuite néceſſaire de ſa conformation méchanique, & de la faculté que la nature lui a donnée de proférer des ſons. Cette faculté lui eſt commune avec quantité d'autres animaux. Auſſi ne peut-on gueres douter que ceux-ci n'ayent reçu de la nature le

don de la parole à quelque petit degré, plus ou moins grand : mais je n'examine ici que ce qui regarde le développement de cette faculté dans l'homme qui la poſſede à un dégré fort éminent. Je dis que les noms des affections du ſens intérieur ſont les premiers mots, les plus anciens, les plus originaux de la langue primitive : qu'ils ſont invariables : qu'ils ont une liaiſon néceſſaire & phyſique en vertu de la conformation humaine avec l'affection intérieure dont ils ſont l'expreſſion : & qu'ainſi le ſon, la formation des mots premiérement primitifs eſt indépendante de toute convention des peuples, & née de la conſtitution de l'homme. Il y a donc dans la langue primitive des mots néceſſaires, & ce ſont ceux qui ſignifient les idées nées de l'affection intérieure, le premier de tous les ſens ; qui peignent la douleur ou la joie, l'averſion ou le deſir. Ce ne ſont d'abord que des accens, des voix ſimples, tels qu'en proférent auſſi beaucoup d'autres animaux.

72. *Second ordre. Les mots néceſſaires, nés de la conformation de l'organe indépendamment de toute convention : les racines labiales : les mots enfantins.*

Mais bientôt l'homme figure ſes accens, bien plus diverſement qu'aucun autre animal, les parties de ſon inſtrument étant plus fines & plus flexibles. Il commence à caractériſer ſes accens ; à les figurer ſur les parties les plus faciles à mettre en jeu, d'abord ſur les levres, & enſuite ſur la gorge. Quoiqu'il n'ait point encore de dents, les gencives commencent par en faire imparfaitement l'office. La langue, toute flexible qu'elle devient enſuite aux mouvemens de la parole, n'eſt pas d'abord d'un uſage auſſi facile qu'on le croiroit. Le palais n'eſt pas mobile ; le nez rude & difficile à mouvoir. L'enfant commence donc à ſe ſervir des lettres labiales, puis des gutturales. Mais il ne s'eſt d'abord ſervi que de la ſimple voyelle, & il n'employera l'un de ces deux organes à la figurer qu'après avoir acquis un peu plus

de force & d'exercice. C'eſt un ſecond pas qu'il fait naturellement ſans avoir beſoin d'être guidé par l'exemple, & duquel il faut conclure que la formation des paroles labiales eſt encore néceſſairement dérivée de la conformation humaine indépendante de toute convention. Suivons les premieres productions de la voix humaine par l'examen des enfans au berceau. Tous en quelque pays que ce ſoit ayant pour premier mouvement plus facile d'ouvrir la bouche & de remuer les levres, forment la voix pleine, & articulent la lettre labiale. *Cùm cibum & potionem buas & papas vocent; matrem mammam, patrem papam.* (Cato, *de Liber. educand.*) Ainſi dans toutes les langues les ſyllabes, *Ab*, *Pap*, *am*, *ma*, ſont les premiers qu'ils prononcent. De-là viennent *Papa*, *maman* & autres qui ont rapport à ceux-ci. Il n'y a point de langue en aucune contrée où les mots de *Pere*, *mere*, & *mammelle* ne viennent de ces racines. L'hiſtoire de l'enfant qu'un ancien roi curieux de connoître la langue primitive fit élever parmi des chévres,

& qui imita le cri *bek* que rendoient ces animaux, ne peut contrarier ceci. Il eſt donc certain que les ſyllabes cy-deſſus ſont les premieres racines qui ayent exiſté en quelque langue que ce ſoit. Qu'on examine tous les premiers mots prononcés par les enfans, & les petits mots que leur diſent les nourrices pour les contrefaire & les amuſer, on les trouvera tous de voix ſimples, ou liées avec les lettres labiale & dentale (*baba, teter ; mamma teton ; bobo : poupon ; papoute*, &c.) Voici donc encore un ordre de mots néceſſaires, exiſtans indiſpenſablement dans la langue primitive. Les mots *Baba, Papa, Mama, Atta, Tata, Gaga, Nana*, ſont des racines primordiales nées de la nature humaine, & dont la naiſſance eſt une conſéquence abſolue de cette vérité phyſique, l'*homme parle*. Auſſi verrons-nous ces racines croître dans toutes les langues & y étendre des branches infinies.

73. *Des mots* Papa & Maman.

Il faut inférer de ceci que ces petits

mots *Papa* & *Maman*, familiers aux enfans & les premiers qu'ils ſoient en état d'articuler, ſont primitifs & radicaux pour toutes les langues du monde; qu'il n'eſt pas beſoin d'admettre ici de dérivation d'une langue à une autre; & qu'il ſeroit inutile de dire (par exemple) que nous les tenons anciennement de l'Egyptien, langue en laquelle ils ſe trouvent pareillement, & où *Ap*, *Apa*, ſignifie *pater*; *Am*, *Ama* ſignifie *mater*; ou plutôt tous les deux ſignifient indifféremment l'un & l'autre, comme le latin *parens*. Je ſuis très-perſuadé que tout enfant abandonné à lui-même, ſans qu'on lui faſſe entendre aucune voix humaine ni animale, commencera de faire uſage de la parole par les ſyllabes, *Papa* & *Mama*, compoſées de ſons pleins & de lettres labiales, c'eſt-à-dire de la voix & de la conſonne la plus facile: car ils ſe forment néceſſairement dès qu'on emploie le ſimple mouvement des levres. Ainſi, ſans recourir à aucune raiſon d'étymologie, on doit les regarder comme vraiment primitifs,

en quelques langues qu'ils ſe trouvent, auſſi-bien dans les modernes que dans les anciennes. M. de la Condamine qui les a retrouvés avec leur ſignification ordinaire dans les langues barbares de l'Amérique méridionale, les regarde comme tels avec raiſon.

Mais une difficulté ſinguliere paroît s'élever en même temps. On peut demander s'il eſt vrai que *Papa* ſignifie toujours *pere*, & *mama*, *mere*; & pourquoi les enfans qui n'ont aucune idée de ſexe les différencieroient ainſi par-tout : M. de la Condamine paroit frappé de cette obſervation qui ne lui eſt pas échappée. « J'ai » dreſſé, dit-il dans ſa Relation de la » riviere des Amazones, un vocabulaire » des mots les plus d'uſage de diverſes » langues indiennes. La comparaiſon de » ces mots avec ceux qui ont la même » ſignification en d'autres langues de l'in- » térieur des terres, peut non-ſeulement » ſervir à prouver les diverſes tranſmi- » grations de ces peuples d'une extrémité » à l'autre de ce vaſte continent; mais

» cette même comparaiſon, quand elle
» ſe pourra faire avec diverſes langues
» d'Afrique, d'Europe & des Indes orien-
» tales, eſt peut-être le ſeul moyen de
» découvrir l'origine des Américains. Une
» conformité de la langue averée décideroit
» ſans doute la queſtion. Le mot *abba* ou
» *baba* ou *papa*, & celui de *mama*, qui
» des anciennes langues d'orient, ſemblent
» avoir paſſé avec de legers changemens
» dans la plûpart de celles de l'Europe,
» ſont communs à un grand nombre de
» nations d'Amérique, dont le langage
» eſt d'ailleurs très-différent. Si l'on re-
» garde ces mots, comme les premiers
» ſons que les enfans peuvent articuler,
» & par conſéquent comme ceux qui ont
» dû, par tout pays, être adoptés préfé-
» rablement par les parens qui les enten-
» doient prononcer, pour les faire ſervir
» de ſignes aux idées de *pere* & de *mere*,
» il reſtera à ſçavoir pourquoi dans toutes
» les langues d'Amérique où ces mots ſe
» rencontrent, leur ſignification s'eſt con-
» ſervée ſans ſe croiſer. Par quel hazard

» dans la langue *Omogua* par exemple,
» au centre du continent ou dans quel-
» qu'autre pareil, où les mots de *papa*
» & de *mama* ſont en uſage, il n'eſt
» pas arrivé quelquefois que *Papa* ſignifiât
» *mere*, & *Mama*, *pere*, mais qu'on
» y obſerve conſtamment le contraire,
» comme dans les langues d'Orient &
» d'Europe. » Voilà ce que dit ce célebre voyageur philoſophe. Il ſeroit en effet fort ſingulier que ces mots fuſſent auſſi invariables dans leur ſignification qu'il le le croît. Mais ne venons-nous pas de voir un exemple du contraire dans l'ancienne langue égyptienne où ces mots *Apa* & *Ama* ſe croiſent, ſignifient également ou le pere ou la mere, ou tous les deux, ainſi que le latin *parens*. L'Egypte donnoit à Dieu le nom de *pere*, & ſon Dieu étoit le ſoleil qu'elle nommoit *Apis*, & *Ammon*. Cet aſtre a été adoré de preſque tous les peuples Orientaux ſous ce nom de *Am*, comme pere de la nature & de toute production, qu'ils ont prononcé ſuivant les différens dialectes, *Ammon*,

Oman, *Omin*, *Iman*, &c. De-là, en général *Iman* chez les Orientaux ſignifie *Dieu*, *l'Être ſacré*. *Ar-iman* chez les anciens Perſes, c'eſt *fortis Deus*. Ce mot *Iman* ſe retrouve encore dans le dialecte turc pour *Sacerdos*, comme chez nous on trouve dans le même ſens le mot *Abbé*. Tous deux dans leur ſens primordial ſont ſynonymes de *Pater*, & forment un exemple de ce croiſé qu'on diſoit ne ſe rencontrer jamais. Mais outre ceci, loin qu'on obſerve conſtamment & ſans aucune exception cette diſtinction des deux racines *papa* & *mama* excluſivement l'une de l'autre pour déſigner le *pere* & la *mere*, nous trouvons au contraire quelques peuples qui ſe ſervent de la racine phyſique *mama* pour ſignifier *pere*, & non pas *mere*. Le Georgien & l'Ibérien diſent *mamao* pour *pater* : Le Tartare Mantcheou *Ama* : Le Tunguz *Amin*, &c. Au rapport de Dampiere, t. 2, p. 230, dans le langage de l'iſle Meang ; aux Indes orientales, *mama* ſignifie *homme*, *pere* ; & *babi*, *femme*, *mere*.

74. *A défaut de l'organe de la levre le plus voiſin de celui-ci s'emploie le premier dans l'enfance.*

Tel eſt l'effet que produit la nature chez la plûpart des peuples de l'univers en leur faiſant articuler avec l'organe de levre le premier mot que l'homme eſt capable de prononcer en ſon enfance. On peut vérifier dans le recueil des traductions de l'Oraiſon dominicale en toutes langues, publié par Chamberlayn, que parmi les nations de la terre il y en a plus qui ſe ſervent du ſeul organe labial pour articuler ce premier mot enfantin, qu'il n'y en a qui l'énoncent par tout autre organe quelconque. Que ſi par la variété legere que la diverſité des climats peut apporter dans la conſtruction ou dans l'habitude phyſique des corps humains, il ſe trouve un autre organe autant ou plus facile que l'organe labial à être le premier mis en jeu, ce ſera preſqu'infailliblement le plus voiſin de celui-ci, & celui auquel la levre eſt adhérente, ſçavoir l'organe de

dent ou de gencive : tellement que l'enfant né dans un tel climat au lieu de dire *abba* ou *papa*, dira *atta* ou *tata*. Ainſi comme nous avons vu que le plus grand nombre des peuples de la terre commence d'articuler la premiere parole de l'enfance par la lettre de *levre*, de même verrons-nous que le plus grand nombre du reſtant fait la même opération par la lettre de *dent*. Quant au petit nombre de peuples qui ne ſe trouvent ni dans l'un ni dans l'autre des deux cas ci-deſſus, & qui ſe ſervent pour le mot en queſtion de tout autre organe que de la *levre* ou des *dents* ; il faudroit ſçavoir leur langage pour pouvoir indiquer la cauſe de cette ſingularité, ou plutôt il faudroit d'abord être aſſuré qu'elle y exiſte en effet : car ceux qui nous donnent ces gloſſaires extraordinaires ſont ſouvent fautifs & mal inſtruits. D'autres fois au lieu du mot propre & naturel ils nous donnent des ſynonymes équivalens. Si un Brachmane me demande comment on dit *pere* en latin, & que je lui réponde *genitor*, je ne mentirai pas ; mais je lui répondrai

répondrai très-mal ; & s'il concluoit de ma réponſe que la raiſon éternelle de la fabrique néceſſaire de ce mot eſt démentie par l'examen du mot en langue latine, il ſeroit dans l'erreur en raiſonnant juſte ſur ma réponſe.

75. *Formation des mots primitifs chez un peuple qui n'auroit point d'organe labial.*

Au reſte la nature eſt ſi variée, qu'il n'y a aucune de ſes opérations, même les plus communes où elle ne mette quelquefois des anomalités ſurprenantes. Ce ſont des exceptions ſingulieres qui n'empêchent pas que la regle n'exiſte & ne puiſſe être donnée comme générale. On aſſure que la lettre labiale, la plus facile de toutes & que j'ai donnée pour principe des mots néceſſaires, manque abſolument dans la langue huronne, où l'on ne trouve aucun de ces caracteres-ci *B. P. F. M.* La Hontan qui le rapporte ainſi, ajoûte qu'aucune nation du Canada

ne fait uſage de la lettre *F.* (la plus extérieure des quatres labiales :) que les Hurons à qui elles manquent toutes quatre ne ferment jamais les levres en parlant : que néanmoins leur langue paroît fort belle & d'un ſon tout-à-fait beau. Dès qu'un fait ſi étonnant, ſi peu conforme à la nature humaine eſt véritable, il faut que ce peuple ſoit un peu *engaſtrymythe*, comme le ſont certains peuples de l'Afrique qui parlent du dedans de l'eſtomac ; & qu'à force d'habitude contractée peu-à-peu dans une longue ſuite de ſiécles, il ait reculé en-dedans le diapaſon de ſa voix juſqu'au point de ne plus faire ſonner le bout extérieur de l'inſtrument : ce qui s'accorde aſſez avec ce qu'obſerve La Hontan que la langue huronne ſe parle avec beaucoup de gravité ; & que preſque tous les mots ont des aſpirations, l'*H* devant être articulée le plus qu'il eſt poſſible : circonſtance qui ne doit pas rendre à l'oreille le ſon de cette langue auſſi beau qu'il le dit. Quoi qu'il en ſoit, je n'en ſuis pas

moins perſuadé qu'un enfant Huron livré à lui-même formeroit naturellement les lettres labiales ; & que ce n'eſt que par les exemples de l'uſage contraire invétéré parmi ſa nation, qu'il en peut perdre l'uſage naturel. En examinant dans la langue huronne les termes de l'eſpece de ceux dont j'ai formé les deux premiers ordres de termes primitifs, je ſuis perſuadé qu'on les trouvera formés ſur l'inflexion de l'organe que la nature développe le premier dans les enfans de cette nation. Je me le perſuade d'autant plus facilement que le mot *pere* en langue huronne ſe dit *aitaha ;* ſe formant comme en beaucoup d'autres langues avec l'organe de *dent* voiſin de l'organe de *levre* & le plus extérieur de tous après celui-ci. D'où il ſuit que le principe méchanique de la langue primitive ſubſiſte tel que je l'ai poſé, & que la nature chez un peuple ainſi conſtitué dérive les premiers mots *néceſſaires* de ſon organe le plus extérieur dont elle développe les mouvemens avant tous autres.

76. *Dans tous les ſiécles, & dans toutes les contrées on emploie la lettre de* levre *ou à ſon défaut la lettre de* dent *ou toutes les deux enſemble pour exprimer les premiers mots enfantins* Papa & Maman.

Parcourez les peuples de l'univers anciens & modernes : le Chananéen, l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, & autres dérivés de l'Aſſyrien & du Phœnicien, que nous n'avons plus, ils diront *Ab*, *Abba*, *Ava*, *Aboh*, *Abou*, &c. Le Grec, le Latin, l'Italien, l'Eſpagnol, le François, diront : *Pater*, *Padre*, *Pere*, &c. L'Iſtrien, le Catalan, le Portugais, le Gaſcon : *Pari*, *Para*, *Pae*, *Paire*. Le Tudeſque, le Franciſque, l'Anglo-Saxon, le Belgique, le Flamand, le Friſon, le Runique, le Scandinave, l'Ecoſſois, l'Anglois, l'Allemand, le Perſan, & autres qui paroiſſent dérivés du Scythe diront, *Fader*, *Fater*, *Vatter*, *Vader*, *Pader*, *Payer*, *Peer*, *Feer*, *Fœdor*, *Fadiir*, *Father*, *Fatter*, *Pader*, &c. L'Orcadien, *Favor*. Le

Malabare, *Pitawe*. Le Chingulais de l'iſle Ceylan *Pita*. L'Ethiopien, l'Abyſſin, le Mélindien des côtes d'Afrique & autres qui paroiſſent dérivés de l'Arabe diront *Abi*, *Abba*, *Aba*, *Baba*, &c. Le Turc *Baba*. Le Moreſque *Abbo*. Le Sarde *Babu*. L'ancien Rhœtique *Papa*. Le Hongrois *Apa*. Le Malais de l'Inde & de Bengale *Bappa*. Le Balie des Siamois *Poo*. Le Mogol *Baab*. Le Tangut *Hapa*. Le Thibet *Pha*. L'Hottentot *Bo*. Le Chinois, l'Annamitique du Tonquin *Fu*, *Phu*. Le Tartare *Baba*. Le Mantcheou *Ama*. Le Tunguz *Amin*. Le Georgien & l'Ibérien *Mama*. Le Caraïbe *Baba*. Le Groenlandois *Ubia*. Le Galibis *Baba*. Le Sauvage de la riviere des Amazones *Pape*. Le Kalmouck *Abega*. Le Samoiede *Abam*. Le Moluquois *Bapa*. Le Tamoul *Bita*, *Vida*. Tous en ſe ſervant de la lettre de *levre* douce, moyenne ou rude.

L'Egyptien, le Cophthe, l'Africain d'Angola diront *Taaut*, *Theut*, *Thot*, *Tot*, &c. Celui du Congo *Tat*. Le Celtique, le Cimraëc, l'Armorique, le bas

Breton, le Gallois, le Cantabre diront *Taat, Taad, Tad, Tath, Taz*, *Aita*. L'Irlandois *Nathair*. Le Gothique *Atta*. L'Epirote *Atti*. Le Friſon *Haite*. Le Valaque *Tatul*. L'Eſclavon, le Ruſſe, le Polonois, le Bohémien, le Dalmate, le Croate, le Vandale, le Bulgare, le Servite, le Carnique, le Luſacien, & autres dérivés de l'ancien Illyrien & de l'ancien Sarmate diront *Ottſe*, *Otſche*, *Otshe* ou par corruption *Oieze*, *Wotzo*, *Wſchzi*, *Otsky*, *Woſche*, &c. Le Sauvage de la N. Zemble *Otcſe*. Le Lapon *Atti*. Le Livonien, le Curlandois, le Pruſſien, le Lithuanien, le Meklembourgeois, *Tabes*, *Tews*, *Thawe*, *Tewe*, *Thewes* ou *Tabes*. Le Hongrois *Atyank*, *Atya*. Les Sauvages du Canada *Aiſtan*, *Aytan*, *Outa*, *Adatti*. Le Huron *Aihtaha*. Le Groenlandois *Attata*. Le Sauvage de N. Angleterre *Oshe*. Le Mexicain *Tahtli*. Le Braſilien *Tuba*. Le Kalmouck *Atey*. Le Siberien *Atai*. Le Ruſſe *Otetze*. Le Lapon *Otziæ*, &c. Tous en ſe ſervant de la lettre de *dent* douce, moyenne ou rude. Obſervez même qu'il

y a beaucoup de langues qui emploient à la formation du mot les deux organes, ſi voiſins & ſi bien attachés l'un à l'autre, qu'il eſt tout naturel qu'on en confonde l'exercice, ſur-tout dans la premiere enfance. Le Latin dit *Pater*. Le Braſilien *Tuba*. Le Chingulais *Pita*. Le Livonien *Tabe*. L'Anglo-Saxon *Fæder*. Tous employant la *levre* à l'une des ſyllabes, & la *dent* à l'autre. De même toutes deux ſont employées pour le mot *mere* dans le Latin *Mater*, dans l'Egyptien *Moth*, dans le Ruſſe *Mati*, dans le Tamoul *Mada*, &c. Une conformité ſi frappante entre les peuples de tous les ſiécles & de toutes les contrées de l'univers éleve au plus haut dégré d'évidence la démonſtration des principes ci-deſſus établis.

77. *Troiſieme ordre. Les mots preſque néceſſaires : les noms donnés aux organes, tirés de l'inflexion même de l'organe.*

Mais puiſqu'il exiſte des mots néceſſaires dont la ſtructure eſt abſolument liée aux

idées de l'ame & à tout le ſyſtême de l'organiſation humaine ; puiſque ces mots ſont les premiers & les plus originaux, n'eſt-il pas raiſonnable de penſer qu'à meſure que l'organe ſe développe, le même progrès méchanique a ſa continuation, quoique plus difficile ſans doute à diſcerner lorſqu'elle s'éloigne & s'étend ? N'eſt-il pas juſte de ſuivre la route tracée par la nature dans la recherche de l'origine des noms impoſés aux choſes, & dans l'examen de la naiſſance des racines de la langue primitive ?

1° L'homme forme volontiers les noms qu'il donne à chaque organe de ſa parole ſur le caractere ou l'inflexion propre à cet organe : comme, *gorge*, *langue*, *dent*, *bouche* ou *babine*. (Je prends les exemples dans notre langue ſans affectation.) On voit que le caractériſtique radical de chacun de ces mots eſt la lettre même propre à l'organe que le mot ſignifie. Une rencontre ſi juſte ne peut manquer de frapper & de montrer qu'elle appartient à une cauſe fixe. Quoique les hommes ayent pu convenir de

donner auſſi d'autres noms à ces organes, la nature a été le guide qui le plus ſouvent a machinalement déterminé ces mots, qu'on doit par-là regarder comme mots preſque néceſſaires appartenans à la langue primitive, & née de la conformation humaine. Non-ſeulement l'inflexion gutturale *gu gh* a été par exemple la racine du nom de l'organe *gorge* (& ainſi dans d'autres langues. Hébreu, *gharon*. Grec, *glottis*. Latin, *guttur*. Italien, *gola*. Eſpagnol. *garguero*. Anglois, *gullet*. Allemand *gurgel*,) & de tout ce qui y eſt relatif par une infinité de mots dérivés en toutes ſortes de langues; mais encore on a donné à tout ce qui fait un bruit reſſemblant à celui que cette inflexion fait dans la gorge, des noms auxquels le mot *gorge* ou cette inflexion *gh*. profondément gutturale ſert de racine: comme *gargouiller*, *gargariſme*, *gargarozzo*, *gâchis*, *glougloux*, *glotte*, *glouton*, *gouphre*, *golphe*, &c. ou autres choſes, ſoit naturellement profondes, ſoit dont l'idée ſe lie volontiers avec celle de

profondeur. On en peut aiſément trouver un grand nombre d'exemples dérivés du nom de cet organe-ci, ou applicables au ſigne radical des noms des autres organes de la parole. Voyez les mots qui ſignifient *Dent*; vous les trouverez en la plûpart des langues formés par l'articulation *D. TH. T.* qui eſt propre à cet organe. François *Dent.* Latin *Dentes.* Grec ὀδὲς, ὀδόντος, & de même τείνδω (*comedo, rodo.*) Anglois *Tooth Teeth.* Danic. *Tand.* Perſan *Dandan.* Turc *Diſch*, &c.

Obſervez les mots relatifs à la *mâchoire* ou à ſon action, vous les verrez formés par l'articulation *M* qui lui eſt propre. *Maxilla. Mala. Maſchoire. Maſtico* μασῶμαι, *Maſcher, Maxcar*, (en Eſpagnol) *Manger. Mando. Manduco. Maſtic, Maſtiquer.* (Voilà un exemple des dérivés qui ſe forment médiatement ſur une cauſe primitive à laquelle ils n'ont plus de rapport. Le nombre en eſt prodigieux) *Maſchera* (en Italien.) *Maſque, Maſcaré* (en Perſan, c'eſt-à-dire *bouffonnerie.*) *Mentum,*

Menton. Mordeo. Morceau. Muffle. Muſeau, &c. &c.

De même pour la *langue* ou pour les choſes relatives à ſon action, dont les noms ſont formées par l'articulation *L.* qui lui eſt propre; *Lingua. Laſchon. Lak. Lachach* (en Hébreu.) Λείχω. Λιχνεύω. *Lingo. Ligurio. Lambo. Lamper. Laper. Lecken* (en Allemand.) *Lap* (en Anglois.) *Lamer* (en Eſpagnol.) Λόγος. *Loqui. éLoquence. Logique. SyLLogiſme... Logie... Logue* & tous leurs compoſés. Λαλέω (c'eſt-à-dire *parler*,) & tous ſes dérivés. Λάλαξ (c'eſt-à-dire *cri*), &c. &c.

J'en pourrois citer un beaucoup plus grand nombre tant ſur ces deux organes-ci, que ſur les autres organes ſitués dans la bouche & ſervant à la parole. Mais une plus longue énumération deviendroit faſtidieuſe aux Lecteurs. Il eſt aiſé ſur l'indication que je donne de groſſir le tas, & d'apporter à chaque monceau une quantité de termes provenus de tous les langages.

78. *Quatrieme ordre. Les noms qui tiennent au phyſique de l'objet. Les mots qui peignent par onomatopée.*

2° C'eſt une vérité de fait aſſez connue que l'homme eſt par ſa nature porté à l'imitation : on le remarque de la maniere la plus frappante dans la formation des mots. S'il faut impoſer un nom à un objet inconnu, & que cet objet agiſſe ſur le ſens de l'ouïe dont le rapport eſt immédiat avec l'organe de la parole, pour former le nom de cet objet l'homme n'héſite, ne réfléchit, ni ne compare ; il imite avec ſa voix le bruit qui a frappé ſon oreille, & le ſon qui en réſulte eſt le nom qu'il donne à la choſe. C'eſt ce que les Grecs appellent purement & ſimplement *onomatopée*, c'eſt-à-dire *formation du nom ;* reconnoiſſant lorſqu'ils l'appellent ainſi emphatiquement & par autonomaſe, que quoiqu'il y ait pluſieurs autres manieres de former les noms, celle-ci eſt la maniere vraie, primitive & originale.

Tous les mots de ce genre peuvent donc être regardés comme néceſſaires ; leur formation étant purement méchanique & abſolument liée au phyſique des choſes, ſans que l'arbitraire y ait aucune part ; quoique les hommes puiſſent d'ailleurs donner à leur guiſe d'autres noms à ces mêmes choſes. Les mots appartiennent par conſéquent à la langue primitive : ſi vrai, que le mouvement naturel & général à tous les enfans eſt d'appeller d'eux-mêmes les choſes bruyantes du nom du bruit qu'elles font. Sans doute qu'ils leur laiſſeroient à jamais ces noms que la nature a dicté dès l'enfance, ſi l'inſtruction & l'exemple, dépravant la nature, ne leur apprenoit qu'elles peuvent en vertu de la convention des hommes être appellées autrement. Les termes *onomatopées* ſont en très-grand nombre, tous originaux & primitifs, tous faiſant partie de la langue primitive naturelle ; leurs dérivations ſont étendues, peu altérées, & en quantité dans quelque langue que ce ſoit.

79. *Exemple des mots qui peignent les choſes par l'impreſſion qu'elles font ſur les ſens.*

Les exemples des mots, évidemment formés par l'expreſſion imitée du bruit qu'on entend, s'offrent à chaque inſtant dans toutes les langues. Citons-en quelques-uns, ſoit ſubſtantifs, ſoit verbes. Je mets les verbes à l'impératif; parce que c'eſt à ce tems qu'eſt le vrai primitif du verbe. (Voyez n° 236.)

NOMS.

Bruit.
Sonore.
Cliquetis.
Carillon.
Fredon.
Murmure.
Taffetas.
Trictrac.
Galop.
Eclat.
Ruine.
Fracas.
Tintouin.
Cri.
Claque.
Dindelles.
Rot.
Tymbale.
Tambour.
Tympanon.
Trompettes.
Tapage.

Tonnerre.
Bombe.
Chouette.
Coucou.
Coq.
Choc, &c.

VERBES.

Sifle.
Tombe.
Frôle.
Frappe.
Grince.
Miaule.
Grogne.
Déchire.
Romp.
Jape.
Bourdonne.
Hurle.
Gazouille.
Bêle.
Rugi.
Henni.
Fremi.

En grec.

ἰλολύζειν.

κελίζω, &c.

En latin.

Clangor.
Fragor.
Stridens.
Pipire.
Clamare.
Gannire.
Tintinnabulum.
Sugillare.
Cachinnus.
Crepitus.
Ulula.
Ejulare.
Latrare.
Coaxare.
Baubari.
Turtur.
Upupa, &c.

En Italien.	*En Allemand.*
Tromba.	Bellen.
Sibilar.	Heulen.
Rinbombar, &c.	Knallen.
En Anglois.	Quacken.
	Rollen.
Spittle.	Thönen, &c.
Bellow, &c.	

Et ainſi de toutes les autres langues. Rien n'eſt plus naturel ni plus commun que le nom des choſes rendu par le bruit qu'elles font à l'oreille. C'eſt en ces occaſions que l'organe vocal a beau jeu pour la fabrique des mots, puiſque l'ouïe eſt le ſens dont le rapport eſt immédiat avec la voix qui eſt un bruit. Mais quoique le rapport ſoit infiniment moins marqué pour les autres ſens, on peut cependant y reconnoître des termes imitatifs. Dans le ſens du goût, *âpre*, *âcre*, *aigre*, *acerbus*, *ſaur*, &c. Dans le ſens du toucher, *rude*, *gliſſer*, *tactus*, *racler*, *grater*, *grimper*, γρύπος, γράφειν, *griffe*, *keriſten* (en Perſan, le même qu'en Allemand *greiffen* i. e.

capere.) *frangere*, *ſtringere*, *ſalebra*, *rabot*, *ſcabreux*, &c. Dans le ſens de l'odorat *flairer*, &c.

Tous ces mots viennent cependant d'une onomatopée d'oreille. On ſent qu'ils procedent d'un mouvement ſonore opéré par les autres ſens & dont l'ouïe ſe trouve affectée. *Flare*, d'où vient le mot *flairer*, vient évidemment à ſon tour de l'articulation labiale modulée par l'articulation de langue *FL*, que j'ai appellé ci-deſſus le *ſiflé-coulé*. (Voyez n° 36 & 54.) Le mot *flare* eſt un bruit, imitatif de celui qu'on fait en ſoufflant avec le bord des levres. Nous verrons bientôt les racines organiques de cette eſpece produire une innombrable quantité de dérivés : & pour le dire d'avance, il y a lieu de croire que toutes les racines purement organiques dont j'aurai à parler dans la ſuite, de quelque inflexion de l'inſtrument vocal qu'elles procedent, ne viennent preſque toutes, dans leur premiere origine, que d'une onomatopée d'oreille. C'eſt là-deſſus que la parole agit directement & par na-

ture. Les premiers principes originaux & radicaux des noms ayant ſans doute eu leur ſource dans quelqu'impreſſion premiere que les choſes nommées ont faite ſur les ſens, il eſt naturel que la voix humaine ait ramené tant qu'elle a pu cette impreſſion au ſens de l'ouïe, pour copier par un bruit ſemblable l'objet qu'elle avoit à dépeindre. Car le bruit eſt ſon opération propre & (ſi l'on me permet de parler ainſi) la ſeule couleur que lui ait donnée la nature pour repréſenter les objets externes. Par exemple le mot *fluide* n'eſt-il pas une onomatopée ſenſible, où la voix à voulu peindre les propriétés de la choſe même, par le bruit, par la racine *FL*, par le coup d'organe *ſiflé-coulé*, en y employant la plus liquide & la plus coulante des articulations qu'il lui ſoit poſſible d'effectuer.

C'eſt par cette raiſon qu'il eſt difficile de trouver des exemples d'onomatopée relatives au ſens de la vue. L'opération de ce ſens eſt ſi ſubtile, que dans les impreſſions qu'il reçoit, on ne diroit pas que les objets arrivent à lui ; la lumiere

qui les tranſmet ne faiſant aucun mouvement ſenſible ſur l'organe. Dans ce qu'il y a de relatif à la parole, il lui faut un tout autre élément que le bruit. C'eſt la figure ; & je traiterai cette matiere à part. Mais ſi, relativement à la vue, il y a quelque mouvement qui puiſſe produire quelque bruit, il donnera lieu à l'onomatopée, comme dans *nictare*, *clignoter*, &c.

Non-ſeulement les langues peignent par l'onomatopée les choſes ſonores, mais auſſi les choſes en mouvement. Car il n'y a guères de mouvement ſans quelque bruit. Il ſemble (par exemple) que dans la plûpart des langues on ait tâché dans le nom du *vent* d'imiter un mouvement de l'air. *Ruagh*, πνεῦμα, Ἄω, Ἄαζω, *Spiritus*, *Ventus*, *Flatus*, *Halitus*, *Anhelitus*, &c.

L'onomatopée s'étend même aux noms des choſes qui remuent les ſens intérieurs, lorſque leur effet eſt de produire au dedans du corps quelque mouvement inuſité. Alors les noms ſont imitatifs des mouvemens imprimés au corps par l'affection de l'ame.

Exemple. *Horror*, *Palpiter*, *Frémir*, *Trembler*, &c.

80. *Cinquieme ordre. Les mots conſacrés par la nature à l'expreſſion de certaines modalités des êtres.*

Toutes les obſervations ci-deſſus prouvent qu'il y a des figures de mots, des caractériſtiques de ſons liés à l'exiſtence des ſenſations intérieures : qu'il y en a de liés à l'exiſtence des objets extérieurs ou du moins à l'effet qu'elles produiſent ſur le *ſenſorium*. D'autres obſervations paroiſſent nous montrer qu'il y en a auſſi de liées à certaines modalités des êtres ; ſans qu'il ſoit quelquefois poſſible de démêler nettement le principe de cette liaiſon entre des choſes où l'on n'apperçoit aucun rapport ; telles que ſont certaines lettres, & certaines figures ou modes des objets *extérieurs*. Mais lors même qu'en ce cas la cauſe reſte inconnue (car elle ne l'eſt pas toujours) l'effet ne laiſſe pas que d'être fort ſenſible. C'eſt ce que Platon a fort bien reconnu, & ce qu'il obſerve

en ces termes, *Quandam nominum proprietatem ex rebus ipſis innatam eſſe.* PLAT. *in Cratyl.* Les exemples ſont en ſi grand nombre qu'il faut que quelque néceſſité cachée ait ici coopéré à la formation des mots. Par exemple, pourquoi la fermeté & la fixité ſont-elles le plus ſouvent déſignées par le caractere *St?* Pourquoi ce caractere *St.* eſt-il lui-même l'interjection dont on ſe ſert pour faire reſter quelqu'un dans un état d'immobilité. Exemples *Stare, ſtabilité, ſtips, ſtupide,* στατὸς, στηλὴ, *ſtamen, ſtagnum* (eau dormante) *ſtellæ* (les étoiles fixes) *ſtrenuus, ſtapia, ſtructure, eſtat, conſiſtance, eſtime, ſtuc, ſtérile,* στέρεος, *ſtay, ſtead, ſtone,* &c. J'en pourrois citer une infinité en toute ſorte de langues, ſans parler de leurs dérivés qui n'ont plus de rapport à ceci, & qui ſont ſans nombre, tels que *ſtellio, ſtipendium, eſtable, eſtaſier,* &c.

Pourquoi le creux & l'excavation le ſont-ils par le caractere *Sc?* Ex. σκάλλω, σκάπτω, σκάδη, σκέλλω, *ſcutum, ſcaturire, ſcabies, ſcyphus, ſculpere, ſcrobs, ſcrutari,*

ſecare, *ſcotto*, *écu*, *écot*, *écuelle*, *ſcarifier*, *ſcier*, *ſcabreux*, *ſculpture*, *ſcop*, *ſcrew*, *ſchinden*, *ſchall*, &c. ſans parler ici des dérivés en ſecond & en troiſieme ordre; comme lorſque du latin *ſecare* on a fait *ſecalia*, d'où vient notre mot françois *ſeigle*, nom d'un grain qui ne préſente plus aucun rapport au caractere primitif dont il tire ſa premiere origine, à moins qu'en ſe remettant ſur la trace de ſa filiation, on ne s'apperçoive que le bled a été nommé *ſecale* parce qu'on le *ſcie* avec des faucilles au tems de la moiſſon. De *Secale* vient *Secalaunia*, *Sologne*, nom d'une contrée de la France où l'on recueille beaucoup de grains de cette eſpéce : *Sologne*, c'eſt-à-dire *plaine de ſeigle*.

Leibnitz a ſi bien fait attention à ces ſingularités, qu'il les remarque comme des faits conſtans. Il en donne pluſieurs exemples en ſa langue que l'on peut voir. (*Mantiſſa miſcellan.* n° 43.) Mais quelle en pourroit être la cauſe? Celle que j'entrevois paroîtra-t-elle ſatisfaiſante? ſçavoir que les dents étant le plus immobile des ſix

organes de la voix, la plus ferme des lettres de *dent*, ſçavoir le *T.* a été machinalement employée pour déſigner la fixité ; comme pour déſigner le creux & la cavité on emploie le *K* ou *C* ou lettre de *gorge*, le plus creux & le plus cave des ſix organes. Quant à l'*S* ou articulation nazale qui ſe joint volontiers aux autres articulations, elle eſt ici, ainſi qu'elle eſt ſouvent ailleurs, comme un augmentatif plus marqué, tendant à rendre la peinture plus forte.

Cette cauſe ſe montre plus clairement dans quelques-uns des autres organes, où l'on voit ſans peine la liaiſon de la cauſe avec l'effet, celle du mot avec la choſe qu'il ſignifie. Par exemple *N.* la plus liquide de toutes les lettres eſt le caractériſtique de ce qui agit ſur le liquide. *No*, Νᾶϛ, *Navis*, *Navigium*, Νεφὸς, *Nubes*, *Nuage*, &c.

De même *FL.* caractere liquide eſt affecté au fluide, ſoit ignée, ſoit aquatique, ſoit aërien; *flamma*, *fluo*, *flatus*, *flabellum*, *floccus*, *floccon*, (tel qu'en portoient ſur leurs bonnets les prêtres payens, nom-

més par cette raiſon *Flamines*) *flot*, *ſouffle*, *ſoufflet*, *flambeau*, *flûte*, *flageolet*, &c. De même en tout tems & par tout pays; car *phium* en Egyptien ſignifioit, *mer*, *lac*, *grande abondance d'eau*, comme le latin *flumen*. Et remarquez que l'organe dans la fabrique des noms, cherche ſi bien à peindre l'effet des choſes, que ſi la choſe eſt douce & coulante, il ſe ſert d'un ſon doux & coulant; *flûte*. Si la choſe eſt rude & perçante, il rend ce même ſon rude & âpre; *fifre*, &c. La même articulation *FL*. eſt affectée encore à ce qui, par ſa mobilité, peut avoir rapport aux liquides élémentaires; *fly* (en Anglois *mouche*, voler) *flight* (fuir) *fléche*, *vol*, *viſte*, *pli*, *flexible*, *flagro*, *flagellum*, *fleau*, *flotte*, *flos*, φύλλον, *feuille*, *ſoufflet* ſur la joue: (car dans notre ancienne comédie, un des farceurs faiſoit *enfler* ſes joues en *ſoufflant*, & les autres venoient frapper deſſus pour réjouir la canaille,) &c. Leibnits remarque que ſi l'*S* y eſt jointe, *Sw*, eſt *diſſipare*, *dilatare*; *SL* eſt *dilabi*, *vel labi cum receſſu*: il en cite pluſieurs exemples en

langue

langue allemande, auxquels on peut joindre en anglois *Slide*, *Slink*, *Slip*, &c.

On peint la rudeſſe des choſes extérieures par l'articulation *R.* la plus rude de toutes. Il n'en faut point d'autre preuve que les mots de cette eſpéce : *Rude*, *âcre*, *âpre*, *roc*, *rompre*, *racler*, *irriter*, &c. Si la rudeſſe eſt jointe à la cavité, on a joint les deux caractériſtiques. Exemple : *ſcabroſus.* Si la rudeſſe eſt jointe à l'échappement, on a de même joint deux caractériſtiques propres, ſçavoir, ceux du mouvement labial & de l'articulation rude *FR.* Exemples : *frangere*, *fruſtra*, *Briſer*, *Breche*, *Phur* (en hébreu.) *fregit* On redouble cette onomatopée s'il faut peindre cet effet au plus haut degré ; car pluſieurs langages n'ont pas de meilleure maniere d'exprimer le ſuperlatif qu'en réitérant le mot. Ainſi l'Oriental dit *Pharphar*, pour *briſer fort menu*, *moudre*, & le latin dit auſſi pour *bled moulu*, *far*, *furfur*, *farina.* Je ne multiplie pas les exemples, de peur d'ennuyer le lecteur, qui de lui-même en trouve aſſez. On voit

dans ceux-ci que l'organe labial y peint toujours la modalité ; qu'il la peint rude par *frangere*, & la peint douce dans *fluere*. S'il y a mouvement avec dureté, quelques langues y joignent l'*S*. Exemple. *Sreien*, *Sragen*. S'il y a mouvement, fixité & rudeſſe, les trois caractériſtiques ſe trouvent accumulés l'un ſur l'autre, comme dans *ſtringere*, *ſtrangulare*. Cette même inflexion *R*. détermine le nom des choſes qui vont d'un mouvement vîte accompagné d'une certaine force. *Rapide*, *ravir*, *rota*, *rheda*, *rouler*, *racler*, *raînure*, *raie*. Auſſi ſert-elle ſouvent au nom des rivieres dont le cours eſt violent : ῥέειν, *Rhin*, *Rhône*, *Eridanus*, *Garonne*, *Rha* (le Volga) *à-Raxe*, &c. *Valor ejus*, dit Henſelius, en parlant de cette lettre, *erit egreſſus rapidus & vehemens, tremulans & trepidans : hinc etiam infert affectum vehementem rapidumque.* C'eſt la ſeule obſervation raiſonnable qu'il y ait dans le ſyſtême abſurde que cet auteur s'eſt formé ſur les propriétés chimériques qu'il attribue à chaque lettre.

Les choſes entr'ouvertes ſe peignent par la lettre de gorge, comme *Gouffre*, *Golfe*, ou encore mieux par le caractere de l'aſpiration, comme dans *Hiatus*. A Ω (*reſpiro*) eſt un terme imitatif pour lequel, comme dans *Hiare*, l'inſtrument organique ſe figure en *hiatus* comme l'objet qu'il veut repréſenter : ce qu'il tâche toujours de faire dans tous les mots phyſiques dont le ſon ou l'inflexion peuvent être repréſentatifs de la choſe nommée.

L'organe du nez ou lettre *S*. eſt par ſa conſtruction propre à peindre les bruits de ſiflement. Exemple : *Sibilare*, *Sifler*, *Souffle*. Dans ces mots l'organe exécute lui-même l'action ſignifiée en chaſſant l'air par les deux tuyaux du nez & de la bouche à la fois, par les deux lettres nazales & labiales. Selon la remarque de Leibnitz les *S* s'emploient à déſigner que les choſes ſe diſſoudent : mais alors le caractere labial ſe particulariſe davantage & ſe forme en *M*. Exemple : *Smelen*, *Smoke*, *Smunk*, &c.

Il y a une onomatopée radicale qui vient du mouvement de l'air dans la bouche, ſoit qu'il ſoit figuré, ſoit même qu'il ne ſoit qu'une pure voyelle ſimple & non figurée. Le ſimple mouvement de reſpirer, d'exhaler l'air, produit dans le langage trois racines qui abondent en dérivés. Si on le pouſſe de la *gorge* à bouche ouverte, il fait Ἄω. Si on le pouſſe des *levres* il fait *FLo :* ſi on le pouſſe du *nez* il fait *SPiro*. Voilà trois verbes établis par onomatopée dans le langage en conſéquence du ſimple mouvement de reſpirer : ils y produiront de nombreuſes familles. Par exemple on voit bien que le verbe σπειρῶν *ſpargere* eſt fait ſur le verbe de langue primitive *ſpiro ;* & qu'on a cherché à rendre l'image d'un homme qui pouſſe ſa reſpiration en ſoufflant ſur les choſes pour les *diſperſer*.

Mais ne nous arrêtons qu'au mouvement ſimple Ἄω (*Spiro*) tout voyelle & non figuré par aucun organe, pour faire voir que la voyelle ſeule devient germe

radical dans le langage primitif ; que les mots qu'elle y engendre ſont phyſiques & naturels au genre humain. De ce germe viennent *Halo*, *exhalo*, *Halitus*, *Haleine*, *Haleter*, *exhalaiſon*, *Hâle* (ſouffle de vent chaud) *Hâlé* (brûlé, deſſeché par l'air) Ἄαζω (*exhalo ;*) là-deſſus la langue flamande appelle un lievre *Haaze* à cauſe de l'odeur qu'il *exhale* & laiſſe après lui : le François ne donne le nom d'*aze* qu'à la femelle du lievre. *Antlo* (reſpirer avec peine) *exantlo* (faire un travail forcé qui coupe la reſpiration) *Antlia* (pompe) *anhelitus* (reſpiration difficile). Ici la racine ſimple ſe charge d'articulations dures & pénibles pour peindre la peine & l'action violente.

Si l'on veut peindre qu'une choſe eſt profondément entr'ouverte, on ſe ſert de la profonde aſpiration gutturale *H*. Exemple : *Hio*, *Hiatus*, *Hiulcus*, &c. (*)

(*) Catulle dit en badinant ſur la mort d'un homme qu'il n'aimoit pas, & qui venoit d'être *englouti* dans la mer Ionienne.

Ionios fluctus, cùm jam pervenerat illuc,
Tam non Ionios eſſe, quam Hionios.

81. *Il y a de certains mouvemens des organes appropriés à déſigner certaines claſſes de choſes.*

Tant d'exemples dérivés de chaque organe, & conformes à ſes propriétés, démontrent juſqu'à l'évidence que la nature agit primitivement ſur le langage humain, indépendamment de tout ce que la réflexion ou la convention y ont enſuite ajoûté ſur le plan déja dreſſé par la nature, qui en a toutefois été ſouvent altéré. Ils nous donnent lieu de poſer pour principe, qu'il y a de certains mouvemens des organes appropriés à déſigner une certaine claſſe de choſes de même eſpece ou de même qualité. Ils nous font voir comment l'homme ſans convention, ſans s'en appercevoir, forme machinalement ſes mots le plus ſemblables qu'il peut aux choſes ſignifiées ; & que ſa voix étant un ſon modifié propre à peindre quelquefois les objets, l'organe effectue cette peinture tout auſſi ſouvent que l'occaſion de le faire ſe préſente. Publius Nigidius ancien grammairien Latin pouſſoit peut-être ce

ſyſtême trop loin, lorſqu'il vouloit l'appliquer, par exemple, aux pronoms perſonnels, & qu'il remarquoit que dans les mots *ego* & *nos* le mouvement d'organe ſe fait avec un retour intérieur ſur ſoi-même, au lieu que dans les mots *tu* & *vos* l'inflexion ſe porte au dehors vers la perſonne à qui on s'adreſſe. Mais il eſt du moins certain qu'il a rencontré juſte dans la réflexion générale qui ſuit : *Nomina verbaque non poſita fortuitò, ſed quâdam vi & ratione naturæ facta eſſe P. Nigidius in grammaticis Commentariis docet, rem ſanè in philoſophiæ diſſertationibus celebrem. Quæri enim ſolitum apud philoſophos* φύσει τὰ ὀνόματα *ſint ἢ* θέσει (*naturâ nomina ſint an impoſitione*). *In eam rem multa argumenta dicit, cur videri poſſint verba eſſe naturalia magis quàm arbitraria.... Nam ſicuti cùm* adnuimus & abnuimus, *motus quidem ille vel capitis vel oculorum à naturâ rei quam ſignificat non abhorret ; ita in vocibus quaſi geſtus quidam oris & ſpiritûs naturalis eſt. Eadem ratio eſt in Græcis quoque vocibus, quam*

esse in nostris animadvertimus. A. GELL. L. x, cap. 4.

Les Grecs dont le goût étoit extrêmement fin & délicat, regardoient les noms imposés par cette méthode naturelle, comme les plus justes & les plus vrais. Quand ils trouvoient que le son d'un mot avoit quelque rapport avec la chose qu'il exprimoit, ils le nommoient εἰκὼν (l'image, la peinture de cette chose:) ils concevoient qu'un terme n'étoit pas parfaitement expressif, à moins qu'il ne fût composé de lettres propres à lui donner un son qui eût du rapport avec la chose qu'il devoit signifier: ils ne trouvoient pas que le mot répondît pleinement à l'idée, à moins que le son & les lettres n'imitassent & ne représentassent l'objet désigné. C'est la remarque de Shuckford (Hist. of the World. Tom. ij, pag 285,) qui observe avec justesse à ce sujet combien les anciens étoient philosophes en ce qui regarde les mots & les lettres.

82. *L'émigration des peuples est prouvée par l'identité de mots conventionels,*

mais non par celle des mots néceſſaires & naturels.

Qu'on ne s'étonne donc pas de trouver des termes de figure & de ſignification ſemblable dans les langues de peuples fort diſtans les uns des autres, qui ne paroiſſent avoir jamais eu de communication enſemble. Car bien que la conformité dans les termes arbitraires ſoit une preuve aſſurée d'émigration ou de communication entre deux peuples, on n'en peut tirer aucune conſéquence pareille, ſi dans l'examen des mots ſemblables on découvre qu'ils ſont tous du genre de ceux que la nature produit d'elle-même, auxquels j'ai par cette raiſon donné l'epithète de *néceſſaires*. J'aurois pu les appeller *verba nativa*, mots naturels, pour les diſtinguer des mots *conventionels* qui ſont en bien plus grand nombre, & que les hommes ont formés enſuite d'une comparaiſon arbitraire entre l'objet qu'ils vouloient nommer, conſidéré ſous une certaine face, & d'autres objets extérieurs. Chaque objet a tant de faces & de qualités, & chaque

homme tant de manieres d'en être diverſement affecté, qu'on ne doit pas être ſurpris de trouver tant de variété dans les mots conventionels, même dans les racines ; s'il eſt vrai toutefois qu'il puiſſe y en avoir de cette eſpece parmi les racines vraiment primordiales. C'eſt une matiere que je me réſerve d'examiner bientôt, en recherchant les cauſes générales de l'impoſition des noms aux objets phyſiques que le mouvement de la voix ne peut eſpérer de peindre, tels que ſont ceux qui tombent purement ſous le ſens de la vue ſans mouvement, bruit ni ſon.

83. *Fabrique des noms d'objets qui n'agiſſent que ſur le ſens de la vue.*

Alors même, à ce que je crois, l'homme ſe départ le moins qu'il peut du plan dreſſé par la nature ainſi que de l'envie & de l'habitude qu'il a de peindre. Pour ne pas interrompre actuellement le fil de mes idées je remets à montrer ci-après (n° 89) qu'il ſaiſit méchaniquement l'objet viſible par la face ou la qualité apparente qui lui donne le plus de jeu pour en

former le nom par comparaiſon ou par approximation avec d'autres mots *naturels* déja faits. Il y a de l'*arbitraire* à la vérité dans cette méthode ; cependant la nature, à ce qu'il ſemble, n'y en ſouffre que le moins qu'elle peut.

84. *L'altération des mots néceſſaires n'eſt que dans la terminaiſon. Exemple tiré du mot* Maman.

Mais il n'y en a point dans les purs mots *naturels*. La comparaiſon n'y entre pour rien : la ſpontanéité de l'homme n'y a point de part ; s'ils ſont tels, c'eſt qu'ils ne peuvent être autrement. Il n'eſt pas au pouvoir de l'enfant qui commence d'articuler de dire autre choſe que *Papa*, *Baba*, *Ma ma*. Cependant il veut nommer & parler, parce que ſa faculté conſtitutive l'y pouſſe, comme à tout autre mouvement réſultant de ſon organiſation. Il dit ce qu'il peut dire : il nomme ce qu'il connoît. (Voyez n° 3 & 72.) Les Latins ont adopté des mots d'enfans qui n'ont rapport qu'à leur petit jargon primitif : *Papare*, *Lallare*, *Tatare*, *Nanare*. L'en-

fant appelle également *ma ma* la mere qui l'allaite & la mammelle qu'il ſuce. Ce ſont les deux ſeuls objets dont le beſoin & la familiarité lui ayent donné l'idée permanente. Il ſe ſervira de cette expreſſion ſimple pour nommer ſa *mere*, juſqu'à ce que l'âge & l'uſage lui apprenne à joindre aux mots une terminaiſon finale. Mais la variété arbitraire ne ſera que dans la terminaiſon. La racine organique & phyſique ſubſiſtera par-tout. L'Egyptien dira *Amma*, & *Muth* : le Chaldéen *Am*. Le Grec, le Latin & les dialectes d'Europe leurs dérivés diront *Mater*, *Madre*, *Mere* : Le Perſan *Madar* : Le Germain *Muder* ou *Mother* : Le Sarmate *Materz* ou *Mati*. Le Ruſſe *Mate*. L'Arménien *Mair* : L'Epirote *Mame*. Le Celte *Mam*, *Mamus*, *Ama* : Le Cantabre *Amar*. Le Tangut, le Thibet, le Tonquinois, *Ma Hama*, *Man*. Le Negre *Imma*. Le Moluquois *Mama*, *Mata*. Le Samoiede *Imam*. Le Lapon & le Finnois *Am*, *Ama*. Le Peruvien *Mama*. Le Paraguai *Immer*, *Hamma* : Le Maltois *Omma* : Le Guianois *Bibi* :

Le Turc *Ava :* Le Japonois *Fava* (toujours avec l'organe labial) &c. &c. . . .

85. *Sixieme ordre ſervant d'appendix au premier ordre. Les accens, ou l'expreſſion jointe à la parole. De l'accent né des affections de l'ame.*

Les accens ſont une eſpece de chant joint à la parole, comme le marque leur nom : *Accentus eſt etiam in dicendo cantus obſcurior.* (CIC. *de Orat.*) Ils lui donnnent une vie & une activité plus grande. Ils ſont de la langue primitive, étant chez tous les hommes l'expreſſion pure & premiere de la nature : ils y forment un ſixieme ordre de ſons primitifs ; ou, pour mieux dire, n'étant pas des mots, ils doivent être joints au premier ordre qui eſt celui des interjections ; car ils ſont comme elles l'expreſſion du ſentiment intérieur. On peut dire qu'ils ſont l'ame des mots. Ils ſont au diſcours ce que le coup d'archet & l'expreſſion ſont à la muſique. Ils en marquent l'eſprit : ils lui donnent le goût, c'eſt-à-dire l'air de conformité avec la vérité. Ce qui a ſans doute porté

les Hébreux à leur donner un nom qui ſignifie *goût*, *ſaveur*, (Læſcherus *de Cauſ. ling. hebr.* L. ij, c. 5,) & les Grecs à les appeller *eſprits*. Ils ſont les fondemens de toute déclamation orale; & l'on ſçait aſſez combien ils ajoûtent de force au diſcours écrit; car tandis que la parole peint les objets, l'accent peint la maniere dont celui qui parle en eſt affecté, ou dont il voudroit en affecter les autres. *Vocis mutationes totidem ſunt quot animorum* (Cic. *ibid.*) Ils naiſſent de la ſenſibilité de l'organiſation : ils tiennent à la conformation phyſique; auſſi ſont-ils des ſons *néceſſaires* appartenans à la langue primitive, & ſe trouvent-ils plus ou moins dans toutes les langues quelconques, à meſure que le climat rend une nation plus ſuſceptible, par la délicateſſe de ſes organes, d'être fortement affectée des objets extérieurs. Le langage des accens eſt général, expreſſif, intelligible encore plus que celui des mots. Les mots des langues étrangeres ſont inutiles à prononcer devant ceux qui

ne les ont pas appriſes. Mais les inflexions expreſſives du ſentiment forment, comme les interjections, une langue univerſelle auſſi facile à entendre qu'il eſt aiſé de reconnoître par-tout les paſſions dont un homme eſt agité, en voyant l'air & le mouvement des traits de ſon viſage. Les ſignes du ſentiment intérieur ont les uns comme les autres leur caractere propre, leurs degrés & leurs nuances diſtinctives, ſervant à marquer le genre des affections; ainſi que le plus ou le moins de force de chacune, auquel le ſpectateur & l'auditeur ne ſe trompent guères, quand ils ſont rendus avec vérité. Or ils le ſont preſque toujours, puiſqu'on ne fait en cela que s'abandonner aux ſimples mouvemens de la nature.

86. *De l'accent né du climat. Qu'il pourroit y avoir un langage où la diverſité des mots ne conſiſteroit preſque qu'en la variété des accens.*

L'accent eſt à tel point inhérent au langage, que chaque climat a le ſien particulier, aſſez marqué pour faire recon-

noître de quel royaume ou de quelle province eſt la perſonne qui parle. L'accent de cette eſpece naît du climat & de l'habitude d'organe : il eſt différent de celui qui naît des paſſions & des mouvemens de l'ame. Il ne faut pas confondre ici ce que je dis de l'un avec ce que je dis de l'autre. Dans la langue françoiſe on paroit mépriſer l'accent du climat. Ceux qui en ont en parlant ſont traités de provinciaux. Mais cela ne ſignifie autre choſe ſinon que celui qu'ils ont n'eſt pas conforme au bel uſage. Quoique l'habitude nous faſſe croire que notre langue ſe parle ſans accent, je ſuis perſuadé que l'accent propre de notre langue eſt auſſi remarquable pour un Italien ou pour un Anglois qui nous entend parler, que celui de ces peuples eſt remarquable pour nous. L'accent fait tant d'impreſſion à l'oreille, il ſe diverſifie en tant de manieres qu'un langage pourroit êtrè preſqu'entiérement compoſé ſur la ſeule variété des intonations. On dit qu'il entre pour beaucoup dans la fabrique de la langue chinoiſe,

qui n'a qu'un très-petit nombre de ſyllabes primitives, & dont les mots varient du tout au tout pour la ſignification ſelon l'accent dont on les accompagne. Il eſt probable qu'une langue primitive en auroit beaucoup plus qu'une langue formée. Celle-là, n'ayant que peu de termes, mettroit une différence entr'eux par ce moyen fort naturel, ſervant à les particulariſer. Mais cet expédient devient inutile & s'abolit à meſure que les expreſſions ſe multiplient dans un langage. Un écrivain moderne fait ſur le chant des accens une obſervation très-bien exprimée. « La na-» ture, dit-il, a donné aux hommes les » tons de la voix pour manifeſter leurs » différentes ſenſations ; ainſi les enfans » marquent par des accens vifs, tendres, » gais ou triſtes, leurs ſentimens, leurs » deſirs, leurs beſoins. C'eſt le langage » de la nature : elle eſt de tous les pays & » de tous les tems. Les ſociétés une fois » formées, donnerent de nouveaux be-» ſoins, de nouvelles idées ; les ſimples » articulations des tons ne furent plus des

» expreſſions aſſez variées ni aſſez éten-
» dues : on fut donc obligé de modifier
» le chant naturel, & de le diviſer pour
» en former des mots & des ſignes de
» conventions. » (*Lacombe, Spectacle des arts*).

87. *Puiſſance & effets de l'accent.*

Remarquons avec cet écrivain que le germe ainſi décompoſé perdit beaucoup de ſa force ; le mot conventionel indiquant aſſez ce qu'on vouloit exprimer, l'inflexion primitive fut moins obſervée. La nature ſe repoſa, lorſque l'art commença d'agir ; mais le germe radical, loin d'être aboli ſe reproduit à tout moment ſans qu'on y ſonge : & l'accent interprète & organe de la nature reparoît dans toutes les affections vives, les grandes paſſions, les mouvemens ſubits, les intérêts touchans : c'eſt par-là que nous rendons encore la douleur, l'effroi, le plaiſir, la joie, &c. Plus les nations ſont ſuſceptibles d'être affectées, plus on y trouve de veſtiges de ce chant naturel : nos pays méridionaux, par exemple, conſervent

beaucoup d'accens dans leur langage ; & leur diſcours, même le plus familier & le plus uni, eſt tel qu'on pourroit quaſi le noter. La langue des Italiens eſt plus accentuée que la nôtre. Leur ſimple parole, ainſi que leur muſique, a beaucoup plus de chant. C'eſt qu'ils ſont ſujets à ſe paſſionner davantage. La nature les a fait naître plus ſenſibles. Les objets extérieurs les remuent ſi fort, que ce n'eſt pas même aſſez de la voix pour exprimer tout ce qu'ils ſentent. Ils y joignent le geſte & parlent de tout le corps à la fois.

C'eſt à cette ſenſibilité qu'il faut attribuer les puiſſans effets de la muſique & de l'éloquence chez les peuples Grecs. Ce qu'on raconte des merveilles opérées par leur muſique ne prouve pas qu'elle fût meilleure que la nôtre ; mais ſeulement que leur organiſation étoit plus délicate & leurs nerfs plus ſenſibles. D'ailleurs les peuples républicains ſont plus faciles à émouvoir que les autres. Ainſi les cauſes politiques concourroient ici avec les cauſes

phyſiques. On peut juger de la vive impreſſion que les orateurs Grecs étoient capables de faire lorſqu'à la ſublime éloquence que nous admirons dans leurs harangues, ils joignoient la véhémence du geſte, la force & la vérité de l'accent. Ariſtote reconnoît dans ſa Poëtique, que de toutes les cauſes qui peuvent faire valoir une piéce, aucune ne contribue plus au ſuccès que le talent du déclamateur : *Maximè autem delectat melopeïa* ; vérité tous les jours confirmée à nos repréſentations théatrales, où le public aſſemblé porte la forme & l'eſprit d'un gouvernement républicain.

88. *Comment le ſyſtéme de dérivation commence à s'établir ſur les mots néceſſaires & naturels.*

J'ai décrit les différentes eſpeces de mots réſultans d'une maniere néceſſaire de la conſtitution méchanique de l'homme; mots qu'il a formés dès le commencement, qu'il formera radicalement les mêmes par tout pays, parce que c'eſt la nature,

& non la volonté refléchie qui le porte à ce faire. Les interjections & les accens nés du ſentiment intérieur en ont formé le premier ordre. Le ſecond eſt celui des mots enfantins, déterminés par la mobilité plus grande ou moindre de chaque partie de l'inſtrument vocal, jointe au beſoin intérieur ou à la néceſſité d'appeller les objets extérieurs. Le troiſieme eſt celui du nom des organes même de la voix, de tout ce qui a quelque rapport avec eux ou qui leur reſſemble en formation, déterminé par l'inflexion articulée qui réſulte de la ſtructure méchanique de l'organe nommé & qui lui eſt propre. Le quatrieme eſt celui du nom des choſes extérieures qui peuvent produire quelque bruit à l'oreille, par le ſon, le mouvement, ou le frémiſſement des nerfs, en écoutant, flairant, goûtant, touchant ou raclant ; déterminé par un penchant vrai & dicté par la nature à faire comme font les choſes que l'on veut déſigner ; méthode la meilleure de toutes pour les faire promptement reconnoître. Le cin-

qüieme ordre qui eſt une conſéquence ſourde du précédent, mieux connue par ſes effets innombrables que par ſa cauſe, naît de ce que la ſtructure machinale de certains organes les approprie naturellement à nommer certaines claſſes de choſes du même genre; l'inflexion propre à l'organe étant indiquée par la nature pour le caractériſtique de cette claſſe: ce qui vient au fond de ce que les choſes contenues dans cette claſſe ont quelque qualité ou quelque mouvement ſemblable à celui qui eſt propre à l'organe. C'eſt donc la nature qui maîtriſe ici; qui dans cette opération préſide ſeule à la fabrique des mots, ſur ce ſeul principe que l'homme eſt doué de perceptions ſimples & d'organes vocaux. La combinaiſon, qui eſt une opération de l'eſprit, n'y a point encore de part. Quand elle y en prendra, elle ſuivra la route ouverte, formant, par exemple, le verbe, ou l'expreſſion de l'action de la choſe, ſur le nom déja formé de la choſe; l'adverbe, ou la modalité de cette action, ſur le verbe ou ſur le nom, &c.

Elle mettra quelque variété dans la terminaiſon du mot toujours répétée dans les mêmes cas, & qui lui ſervira de caractériſtique pour diſtinguer par claſſe chaque genre de combinaiſon : & dès-lors voilà le ſyſtême de dérivation bien établi, ayant toujours ſa ſource premiere dans les mots néceſſaires qu'a fabriqués la nature.

Que s'il eſt queſtion de trouver de nouveaux mots pour nommer quelque combinaiſon difficile, multipliée, non relative au bruit ou au mouvement, où l'organe ne puiſſe faire comme fait l'objet, il s'écartera toujours le moins qu'il pourra du plan de la nature : il ſaiſira quelque circonſtance de reſſemblance avec un autre objet que l'organe a pu peindre, & s'en ſervira pour fabriquer le nouveau nom. Mais Qui pourroit le ſuivre dans ces routes égarées & arbitraires, où il ſort de la voie battue ; où il déprave, pour ainſi dire, la nature même en ſuivant ſon plan ; où l'on travaille depuis tant de ſiecles à effacer la trace de ſes

pas écartés, en marchant & remarchant par-deſſus, en changeant & rechangeant les langues? Cependant nous diſtinguons encore quelquefois ſa trace, comme je le ferai voir par quantité d'exemples en traitant du nom des êtres moraux.

89. *Comment le ſyſtême de dérivation peut influer ſur les opinions humaines.*

De plus nous reconnoiſſons par-tout avec évidence que les métaphores & figures oratoires quelconques, où l'on emploie les termes en un ſens détourné du ſens propre de la racine, procèdent de quelque trait de l'imagination, qui a toujours la reſſemblance pour fondement. Les exèmples des mots formés par métaphore ſont extrêmement communs. Dans la ſuite j'en rapporterai quelques-uns de diverſes eſpeces; mais un lecteur philoſophe ne les aura pas attendu pour réfléchir ſur les conſéquences prodigieuſes du paſſage des termes, du ſimple au figuré, du réel à l'abſtrait. Il n'aura trouvé que trop d'exemples des effets de ce paſſage, & de

ſon influence ſur les opinions humaines, (n° 4 & 10.) Toute expreſſion figurée dont on ſe ſert dans le diſcours, ſoit ordinaire, ſoit oratoire ou dogmatique, eſt ſans danger tant qu'on la prend comme on la doit prendre, c'eſt-à-dire comme une comparaiſon; ſans s'écarter de ſon origine, ni du ſimple but qu'on avoit en l'employant. Mais on ne s'en tient pas toujours là. On perd le fil de l'application, quand l'expreſſion a pris force par l'uſage habituel, quand elle frappe des auditeurs ignorans ou enthouſiaſtes. Les opinions des hommes font un étrange chemin, dès que les abſtractions, les métaphores, les metonymies & autres figures ſont regardées comme exiſtences réelles, ſont employées comme principes, & deviennent la baſe du raiſonnement.

90. *Difficulté dans la fabrique des noms qui n'appartiennent qu'au ſens de la vue.*

Le lecteur s'eſt apperçu, & j'en ai dit un mot dans les réflexions précédentes

(n° 82,) que le ſens de la vue n'entroit pour rien dans tout le ſyſtême de la premiere fabrique des mots *néceſſaires*. Ce ſens eſt le plus différent qu'il ſoit poſſible de celui de l'ouïe ; car enfin on peut faire quelque bruit en touchant, en flairant, &c. au lieu que les objets extérieurs qui entrent en nous par le ſimple ſens de la vue ne produiſent en arrivant ni bruit ni mouvement ſenſible. L'âpreté qui affecte le goût trémouſſe les nerfs : c'eſt un frémiſſement ; c'eſt quelque choſe un peu analogue au ſon. Mais à l'exception de la lumiere éclatante, les objets rudes, même ceux dont on detourne la vue par ſentiment d'averſion, ne font pas frémir l'œil ; quoiqu'un aveugle-né interrogé ſur ſes ſenſations ſe fût une fois figuré que le rouge vif reſſembloit au ſon d'une trompette. Les objets ſe peignent ſur la rétine preſqu'avec auſſi peu de ſenſibilité que ſur un miroir. L'organe vocal n'a donc point de moyen primitif pour peindre les objets viſibles, puiſque la nature ne lui a donné

de faculté que pour peindre les objets bruyans. Cependant les objets visibles sont innombrables ; le sens de la vue étant le plus étendu de tous. Il faut les nommer. Comment la voix s'y prendra-t-elle ?

91. *On les fabrique par comparaison ou par approximation.*

Je l'ai dit, par comparaison, par approximation s'il est possible, en s'écartant le moins qu'elle pourra du chemin qu'elle sçait tenir. Une *fleur* n'a rien que la voix puisse figurer, si ce n'est sa mobilité qui en rend la tige flexible à tout vent. La voix saisit cette circonstance, & figure l'objet à l'oreille avec son inflexion liquide *FL* que la nature lui a donnée pour caractéristique des choses fluides & mobiles. Lorsqu'elle nomme cet objet *Flos*, elle exécute le mieux qu'elle peut ce qu'il est en son pouvoir d'exécuter. Mais qui ne voit combien cette peinture, qui ne s'attache qu'à une petite circonstance presqu'étrangere, est infidelle & éloignée de celle que rendent les mots

tymbale, *fracas*, *gazouillement*, *racler*, &c. Toute imparfaite qu'elle eſt néanmoins, on eſt rarement dans le cas de pouvoir faire uſage de cette approximation. Il faut en venir à la comparaiſon ; appeller une fleur *immortelle*, à cauſe de ſa longue durée ; *belſamine* ou reine des cieux (en phénicien) ; *œillet* parce qu'elle eſt ronde comme l'œil ; *anemone* ou venteuſe parce qu'elle s'ouvre du côté du vent ; *renoncule* ou grenouillette parce qu'elle croît dans les terreins marécageux, & que ſa patte reſſemble à la grenouille, &c. Obſervons ici une choſe fort ſinguliere. La fleur eſt un être qui agit immédiatement ſur un de nos ſens, par ſa qualité odorante. Pourquoi donc n'eſt-ce pas de la relation directe à ce ſens qu'elle a tiré ſon nom ? parce que l'homme voit de loin & ne ſent que de près : parce qu'il a vu avant que de ſentir ; & que toujours preſſé de nommer ce qu'il voit de nouveau, il s'attache à la premiere circonſtance forte ou foible qui ſaiſit ſon appréhenſion.

92. *L'insuffisance de cette méthode fait naître l'écriture primitive par la peinture des objets.*

Dans cette méthode arbitraire & comparative d'imposer les noms, si commune en toute espece de dérivation, la nature est encore plus dépravée que dans la précédente & l'objet plus défiguré. Il fallut donc avoir recours à un autre, & l'homme l'eut bientôt trouvée. C'est ici que la nature lui ouvre un nouveau système d'un tout autre genre, primitif comme le précédent, (car la réflexion & la combinaison n'y ont aucune part) & presqu'aussi *nécessaire ;* quoiqu'à vrai dire la volonté de l'homme y ait un peu plus de part qu'à l'autre. Avec sa main & de la couleur il figura ce qu'il ne pouvoit figurer avec sa voix. Il parla des choses visibles aux yeux par la vue, puisqu'il n'en pouvoit parler aux oreilles par le son, comme des choses bruyantes. Ainsi la nature rentra dans ses droits, offrant à chaque sens ce qu'il étoit susceptible de recevoir :

Ainſi l'écriture primitive naquit d'une maniere preſque *néceſſaire* de l'impoſſibilité de faire autrement. Cette matiere importante demande un examen à part, & veut un Chapitre ſéparé pour y être ſuivie dans tout ſon progrès.

CHAPITRE VII. (*)

De l'Écriture ſymbolique & littérale.

93. *Naiſſance néceſſaire de l'écriture primitive. Elle n'a d'abord été qu'une*

(*) J'avois écrit ce Chapitre avant que d'avoir lu l'Eſſai de Warburthon ſur les hiéroglyphes Egyptiens. J'ai vu avec ſatisfaction que je m'étois rencontré avec lui ſur une partie des queſtions dont il s'agit ici : ſur-tout en ce qu'il penſe que les inſcriptions ſculptées ſur les obéliſques dans les places publiques n'étoient point du tout une écriture myſtérieuſe, & que loin de contenir une doctrine ſecrette, ces inſcriptions ne faiſoient qu'expoſer aux yeux du peuple les choſes dont on vouloit qu'il conſervât le ſouvenir. Je pourrois renvoyer le lecteur à cet ouvrage plein d'érudition & de ſagacité. Mais la nature de mon ſujet m'ayant engagé à traiter des différentes formules d'écriture d'une maniere plus générale & plus étendue que Warburthon n'étoit dans le cas de le faire, il me ſemble plus à propos d'ajoûter ici quelques obſervations qui m'étoient échappées & que je tire de l'auteur Anglois & de ſon commentateur.

peinture des objets ſeulement relative aux yeux.

94. *Il n'eût pas été plus poſſible par cette premiere invention de faire entendre aux oreilles les objets de la vue que de montrer aux yeux les objets du ſon.*

95. *Gradation de l'invention, 1° par peinture.* In rebus.

96. 2° *Par écriture où les choſes ſont priſes pour ſymboles.*

97. 3° *Par dérivation des figures ſymboliques en traits plus ſimples & clefs chinoiſes.*

98. 4° *Par application des traits ſimples à la repréſentation des ſyllabes & des articulations organiques.*

99. *Réunion du ſens de la vue & du ſens de l'ouïe.*

100. *Caractere, ou claſſe des langues, diſtingué par leur fabrique primitive ſur le ſens de la vue, ou ſur celui de l'ouïe.*

101. *Des ſix ordres d'écriture.*

102. *Les trois formes d'écriture correſpondent aux trois exercices de l'eſprit.*

Cauſe forcée de l'invention de l'écriture par lettres.

103. *De l'écriture par figure des objets phyſiques, formant des mots ſimples. Ecriture des Patagons.*

104. *Des mêmes figures formant un diſcours ſuivi. Ecriture des Iroquois.*

105. *Ecriture des Mexicains.*

106. *Formule ſinguliere d'écriture uſitée chez les Péruviens. Quipos ou cordelettes nouées. Cette formule paroît avoir été uſitée en Egypte & à la Chine.*

107. *De l'écriture ſymbolique.*

108. *Elle eſt néceſſairement plus ancienne que l'écriture littérale.*

109. *De la formule d'écriture Egyptienne, Elle étoit vulgaire & non myſtérieuſe.*

110. *Les Egyptiens n'avoient qu'un genre d'écriture ſervant à tous les ſtyles.*

111. *Ils étendoient chaque figure à divers ſens, propres, métaphoriques ou emblématiques.*

112. *Explication de divers caracteres hiéroglyphiques.*

113. *Monumens d'écriture Egyptienne. Direction des lignes.*

114. *Tradition de l'antiquité sur ce que les monumens contiennent.*

115. *Traduction de l'inscription hiéroglyphique gravée sur un obélisque autrefois élevé en l'honneur du Roi Rameste.*

116. *Moyens qu'on pourroit tenter pour essayer de déchiffrer les hiéroglyphes.*

117. *Plusieurs anciens peuples, autres que les Egyptiens, ont fait usage de l'écriture par hieroglyphes.*

118. *Les figures simboliques réduites en clefs plus simples. Ecriture chinoise.*

119. *La multiplication des idées réfléchies & morales oblige d'abandonner l'écriture symbolique.*

120. *Le passage des caracteres composés aux caracteres simples a fait nommer ces derniers* lettres.

121. *On ne peut indiquer en quel tems ni par qui l'écriture littérale a été introduite.*

122. *Traditions historiques sur la transmission de l'art de peuple en peuple.*

123. *Les lettres phœniciennes ſont les plus anciennes aujourd'hui connues, & celles d'Europe en tirent leur origine.*

124. *Preuve que les lettres grecques, étruſques & latines, viennent du cananéen ou phœnicien.*

125. *Preuve du paſſage des figures ſymboliques aux figures littérales.*

126. *Alphabet cananéen comparé avec le grec.*

127. *Origine de la figure de nos caracteres.*

128. *De la direction des lignes.*

129. *Maniere de connoître de qui un peuple tient la lecture & l'écriture.*

---

93. *Naiſſance néceſſaire de l'écriture primitive. Elle n'a d'abord été qu'une peinture des objets ſeulement relative aux yeux.*

JUSQU'ICI la voix a fait ſur l'impoſition des noms tout ce qu'il étoit en ſon pouvoir d'exécuter pour tranſmettre les ſons à

l'oreille, en s'efforçant de les former le plus reſſemblans qu'il lui étoit poſſible, aux choſes qu'elle vouloit déſigner. Son opération ne va pas plus loin. Un inſtrument inviſible & totalement acouſtique devenoit inutile dès qu'il falloit ſignifier des choſes qui ne peuvent affecter que le ſens de la vue : & c'eſt le plus grand nombre. La méthode de peindre les objets par imitation vocale du bruit qu'ils portent à l'oreille manquant tout-à-fait ici, il fallut chercher une autre méchanique, & trouver le moyen de parler aux yeux avec un autre inſtrument que la langue. La main de l'homme ſi agile, ſi flexible, ſi heureuſement conformée, cet ineſtimable préſent de la nature, auquel l'homme doit ainſi qu'à ſon organe vocal ſa ſupériorité corporelle ſur les autres animaux, étoit un inſtrument approprié pour mettre en pratique la nouvelle méthode. Elle pouvoit figurer les objets à la vue par geſtes ou en traçant leur image. C'étoit une nouvelle route ouverte pour la tranſmiſſion des idées : & la nature rentrant

dans ſes droits, ſans s'écarter de ſon procédé, y guidoit l'homme, comme elle avoit fait dans la précédente, d'une maniere ſimple, néceſſaire & imitative des objets ſignifiés. La figure de l'objet préſentée aux yeux pour en faire naître l'idée, a dû, ce me ſemble, précéder l'impoſition du nom donné à ce même objet pour en fixer ou pour en réveiller l'idée chaque fois que ce mot ſeroit prononcé. Ici le néceſſaire eſt dans la peinture, & non plus dans le nom de l'objet. Ainſi l'impoſition en peut devenir conventionelle & beaucoup plus arbitraire qu'elle n'avoit cy-devant été dans la méthode purement vocale des ſons imitatifs.

Il me paroît évident que le premier pas qui a été fait dans cette nouvelle carriere a été de tracer la figure même de l'objet abſent, dont on vouloit faire naître l'idée. On vouloit dire à ſon compagnon ce qu'il n'étoit pas poſſible de lui montrer ni de lui faire entendre. Qu'auroient ſervi

les paroles, ou même les noms conventionels donnés à la choſe, ſi l'on n'eût eu quelque premiere notion de ce à quoi on les donnoit? La convention d'appliquer des noms aux objets, de les ſignifier par des mots qui ne les peignent pas, ſuppoſe néceſſairement quelque connoiſſance antérieure de ces mêmes objets parvenue par l'un des ſens; ſinon le mot n'eſt qu'un bruit vague, tout-à-fait dénué de ſa relation, ſans laquelle ſon effet n'exiſte pas. On a donc commencé par figurer groſſiérement à la vue quelque portrait de l'objet; & ſur cette premiere connoiſſance donnée par les yeux, on a commencé d'y appliquer des paroles un peu plus explicatives, & de pouvoir ſe faire entendre. C'eſt ainſi qu'on montre à un enfant une planche ſur quatre pieds: on lui dit *table*: il regarde l'objet; il répete machinalement *table*: il joint la vue à l'ouïe, le ſon à l'objet: la convention eſt faite; il vous entendra déſormais là-deſſus.

94. *Il n'eût pas été plus poſſible par cette premiere invention de faire entendre aux oreilles les objets de la vue que de montrer aux yeux les objets du ſon.*

Quoi qu'on en veuille dire, les premiers élémens de l'invention de l'écriture ne ſont dûs ni à une méditation ſuivie, ni aux regrets de l'abſence, ni au beſoin de tranſmettre au loin ſes paroles. L'homme auroit plutôt cru qu'il lui étoit poſſible de voler dans les airs, que d'imaginer qu'il lui étoit poſſible de tranſporter & de fixer ſa parole loin de lui, hors de lui & ſans lui. L'eſprit humain ne fait pas tout d'un coup de ſi grands pas. Il poſe par hazard ou par néceſſité une petite pierre à l'édifice de ſes connoiſſances; & quand il eſt monté deſſus il s'apperçoit qu'il peut en poſer une autre, & monter un peu plus haut. D'ailleurs l'écriture telle que nous l'avons, & la peinture primitive des ſimples objets viſibles ſont des choſes tout-à-fait différentes. L'homme de ce tems-là auroit été auſſi embarraſſé

depuis ſon invention de montrer aux yeux les objets du ſon, qu'il l'avoit été de faire entendre aux oreilles les objets de la vue.

95. *Gradation de l'invention*, 1° *par peinture*. In rebus.

Des peintures groſſieres de cette eſpece, & même iſolées, ſans aucune ſuite de phraſe, ſont le premier élément de l'art d'écrire, la premiere notion de la poſſibilité de le faire que nous trouvions chez des peuples très-brutes & très-ſauvages. Les Auſtraliens de la Magellanique, peuple de la plus brute nature, & qu'on peut regarder comme étant au premier pas ſur les connoiſſances de l'humanité avoient figuré ſur les bruyeres avec de la terre rouge le vaiſſeau d'un capitaine Anglois. Or j'appelle ceci une vraie écriture. Toute peinture mérite ce nom. Toute opération faite pour exciter des idées par la vue eſt une véritable formule d'écriture ; & ce n'eſt pas une métaphore que de dire en ce ſens que le monde eſt un grand livre

vivant ouvert à tous les yeux. On voit que l'art avoit fait un peu plus de progrès chez les Américains moins barbares de la partie ſeptentrionnale. Ils avoient des peintures ſuivies, faites à deſſein de repréſenter une ſuite des choſes connexes, écrites, pour ainſi dire, *in rebus*, par des hiéroglyphes naturels, ſans ſymbole.

96. 2° *Par écriture où les choſes ſont priſes pour ſymboles.*

Mais les Egyptiens peuple policé & de longue main exercé dans les arts avoient étendu bien loin cette pratique, en faiſant ſervir les figures naturelles, non pas ſeulement à ce qu'elles repréſentoient, mais comme ſymboles & alluſions à diverſes choſes non ſuſceptibles d'être peintes ; par une méthode arbitraire d'approximation, & de comparaiſon tout-à-fait ſemblable à celle dont j'ai montré la ſuite dans la fabrique des mots formés par l'organe vocal. Les monumens Egyptiens ſont les plus anciens qui nous reſtent de l'emploi des tropes dans le diſcours écrit, en faiſant ſervir

allégoriquement des peintures d'objets phyſiques à ſignifier des êtres intellectuels qui y avoient quelque rappport. Les premiers Sauvages n'avoient pas eu grand beſoin de pouſſer l'invention juſque-là, n'ayant que peu ou point d'idées intellectuelles. Mais tous les peuples qui ont commencé à ſe policer, & à faire un grand commerce réciproque de leurs idées, ont été contraints d'y recourir, du moment qu'ils ont commencé à exercer leur eſprit, non plus ſur les êtres réels & extérieurs ſeulement, mais ſur leurs propres concepts intérieurs & réfléchis. Faute de pouvoir peindre la *prévoyance* on peignit un *œil*, & un *oiſeau* pour la *vîteſſe*. La route eſt la même & la marche en gradation pareille, dans ce que la main a fait pour la vue, & dans ce que la voix a fait pour l'ouïe. La nature & la néceſſité y ont fait d'abord ce que l'arbitraire & la convention ont continué ſur le même plan. La ſpontanéité de l'homme, qui n'y avoit d'abord eu que peu de part, y en a pris enſuite la plus grande.

97. 3° *Par dérivation des figures ſymboliques en traits plus ſimples & clefs chinoiſes.*

Quand une fois les figures naturelles ont été reçues comme ſymboles d'autres objets, on a eu tant de choſes à leur faire dire qu'il a fallu abréger, altérer, dépraver la nature, & réduire les figures à des traits plus ſimples qui les rendoient méconnoiſſables. Auſſi-bien n'y avoit-il preſque plus de rapport entre ces traits compoſés & la choſe qu'ils déſignoient : mais la pratique étoit connue & les yeux ſaiſiſſoient le ſens de la repréſentation ; ce qui devoit ſuffire, & ce qui ſuffit encore à l'écriture chinoiſe qui s'eſt conſervée ſur cet ancien plan.

98. 4° *Par application des traits ſimples à la repréſentation des ſyllabes & des articulations organiques.*

Enfin quand il a été reçu dans l'uſage que des traits informes pouvoient ſignifier des choſes, un puiſſant génie, embarraſſé

de la multiplicité des choſes & des traits ; a eſſayé ſi des traits ne pourroient pas ſignifier les ſyllabes des mots, & les articulations diverſes de l'organe vocal qui ſont en petit nombre ; au moyen de quoi on n'auroit beſoin que d'un très-petit nombre de traits, les mêmes ſervant pour tous les mots & pour toutes les choſes ; & il a trouvé que cela ſe pouvoit ; ſoit en convenant de certains traits figurés qui repréſenteroient à la fois le ſon vocal & la figure conſonante qu'on lui donne ; ce qui eſt l'écriture ſyllabique telle que la Siamoiſe : ſoit en ſéparant la voyelle de la conſonne, en figurant d'une part le ſon & d'une autre part la forme articulée qu'il reçoit de l'un des organes vocaux ; ce qui eſt l'écriture littérale telle que la nôtre.

99. *Réunion du ſens de la vue & du ſens de l'ouïe.*

Or ceci eſt la plus ſublime invention où ſe ſoit jamais élevé l'eſprit humain, & la choſe la plus difficile qu'il ait jamais entrepris d'exécuter. Car il eſt parvenu

à réunir, autant qu'il étoit poſſible, dans un ſeul art deux choſes tout-à-fait diſparates, & dont la nature ſembloit rendre la jonction impoſſible ; je veux dire le ſens de la vue & celui de l'ouïe : ou s'il ne les a pas réunis eux-mêmes, il en a du moins aſſujetti les objets ſous un même point fixe ; en même tems que ces deux genres d'objets reſtent très-ſéparés l'un de l'autre, dans les deux effets de l'art qui les joint ; car l'écriture, & la lecture qui eſt la parole, ſont deux choſes tout-à-fait différentes, & autant que le ſont les deux organes qui dominent ſouverainement dans chacune des deux ; l'œil dans l'un, l'oreille dans l'autre.

100. *Caractere ou claſſe des langues, diſtingué par leur fabrique primitive ſur le ſens de la vue, ou ſur celui de l'ouïe.*

Ne perdons jamais de vue cette diſtinction importante qui, entr'autres points, fixe le caractere des langues, & leurs claſſes ; indique leur filiation & leur

origine, en montrant si leur écriture est faite pour être vue ou pour être entendue : si elle défère plus au sens de l'œil comme celle des Chinois, ou au sens de l'oreille comme celle d'Europe. Car chacune tient encore infiniment de son origine immédiate ; & l'on discerne dans sa fabrique si l'usage du peuple de qui vient le langage déféroit plus à la voix qui peint les objets à l'oreille, ou à la main qui peint les images aux yeux.

101. *Des six ordres d'écritures.*

Je me suis hâté d'exposer rapidement dans les articles ci-dessus tout le plan de la fabrique de l'art d'écrire & de ses progrès de degrés en degrés, depuis sa cause nécessaire & son premier élément le plus grossier, mais en même tems le plus naturel, jusqu'au point où il s'est fixé. J'ai voulu donner d'un coup d'œil le tableau progressif d'un art qui a tant influé sur l'accroissement des langues, sur l'assemblage des perceptions, sur la culture des esprits, sur tout le système habituel de dérivation, & qui doit être

employé comme principe dans la matiere que je traite. En deux mots, mêmes ordres de caracteres primitifs formés par la main & faisant leur effet par les yeux, que de mots primitifs formés par la voix & faisant leur effet à l'oreille. 1. Peinture simple, ou image isolée. 2. Peinture suivie, écriture *in rebus* représentative des choses même; ou caracteres à la Mexiquaine. 3. Symboles allégoriques, hiéroglyphes représentatifs des qualités des choses; ou caracteres à l'Egyptienne. 4. Traits, clefs représentatives des idées; ou caracteres à la Chinoise. 5. Traits représentatifs des syllabes; ou caracteres à la siamoise. 6. Lettres détachées organiques & vocales; ou caracteres à l'Européenne. De ces six ordres, les deux premiers se rapportent aux objets extérieurs; les deux autres aux idées intérieures; les deux derniers aux organes vocaux. Il y a donc deux genres d'écriture partis de principes absolument différens. L'un est l'écriture figurée repré-

ſentative des objets, qui indique par la vue ce qu'il faut penſer & dire : ce genre comprend les quatre premiers ordres ci-deſſus ; l'autre, à qui appartiennent les deux derniers ordres, eſt l'écriture organique repréſentative des articulations de l'inſtrument vocal, qui indique auſſi par la vue ce qu'il faut effectuer & prononcer. L'un en fixant tellement quellement la vue des objets en excite le nom : l'autre va plus loin, il fixe la vue du nom même de l'objet. C'eſt par ſon moyen qu'on opere cette admirable jonction de l'ouïe & de la vue, dont j'ai parlé (n° 99).

102. *Les trois formes d'écriture correſpondent aux trois exercices de l'eſprit. Cauſe forcée de l'invention de l'écriture par lettres.*

Obſervons encore que ces trois formules d'écriture, figurée, ſymbolique, & littérale répondent très-bien aux divers exercices de la penſée auxquels elles ont dû leur naiſſance : ſçavoir la perception par un

un ſens extérieur, la perception par un ſens intérieur, & le mêlange interne des perceptions qu'on appelle réflexion ou jugement. Tant que la penſée ne s'exerce que ſur les objets extérieurs & ſenſibles qu'elle connoît & qu'elle veut faire connoître aux autres, il lui ſuffit d'en figurer l'image pour en exciter l'idée en autrui ; & les peuples fort ſauvages n'ont guères d'autres idées à tranſmettre que celles-ci. Que ſi l'homme veut communiquer les idées non-ſenſibles qui ſont en lui, & qui ont été occaſionnées par les objets ſenſibles, il peut encore venir à bout de tranſmettre ces idées-ci ; ſoit qu'il les tranſmette par écrit, en figurant l'objet extérieur qui les a occaſionnées ou qui y reſſemble le mieux, comme un *œil* pour la *prévoyance*, un *chien* pour la *fidélité*, à la charge toutefois d'expliquer la relation conventionelle qu'il établit entre ſon idée non ſenſible, & l'objet ſenſible qu'il a dépeint : ſoit qu'il les tranſmette verbalement, en ſe ſervant d'un terme dérivé du nom de l'objet extérieur ; ce qui donne à entendre

d"une maniere vive & courte la relation qu'on établit entre les deux. C'eſt ainſi que nous appellons *coqueterie* le vice de caractere qui porte à changer d'amours comme le *coq* change de poules. Mais cette méthode des ſymboles pour exprimer une idée non-ſenſible ne peut être de quelque uſage qu'autant que l'idée ſe trouve avoir avec l'objet extérieur un large rapport facile à ſaiſir. Tout imparfaite & arbitraire qu'elle eſt, on n'en tire bientôt plus aucun ſecours, lorſque l'opération de l'eſprit, ſe concentrant ſur lui-même, éloigne ou atténue les rapports; s'exerçant à réfléchir des notions déja refléchies, à combiner des choſes déja combinées, à porter des jugemens, c'eſt-à-dire, à faire naître en lui une notion nouvelle réſultante d'un grand nombre de premieres idées ſimples déja mêlangées. Alors les explications abandonnent le ſymboliſte, & les figures ne peuvent plus ſuffire au peintre. Elles ſe brouillent à force d'être multipliées ſur un même point, & ne préſentant plus rien de net aux yeux, elles

n'offrent auſſi plus rien de perceptible à l'eſprit. Il a donc fallu pour lors abandonner une méthode devenue inſuffiſante, & la remplacer par quelqu'autre méthode plus générale & moins diffuſe. Les efforts que la néceſſité a contraint de faire à cet égard ont donné lieu à la plus belle invention qui ſoit jamais ſortie de l'eſprit humain; je veux dire à l'invention de l'écriture alphabétique.

103. *De l'écriture par figure des objets phyſiques, formant des mots ſimples.*

Ecriture des Patagons.

Revenons à préſent ſur nos pas. Il faut repréſenter une ſeconde fois le même tableau dans toutes ſes parties, & repaſſer ſur chacun de ces ordres, ou méthodes d'écriture, en montrant avec plus de détail de quelle maniere chacune a procédé; en développant les effets quelles ont produits, ainſi que les conſéquences que l'on en peut tirer.

Il eſt conſtant que lorſque les hommes ſauvages voulurent autrefois exprimer leurs paroles par des figures, ils ne ſçurent employer d'autre méthode plus facile &

plus naturelle que celle de tracer des images groſſieres des choſes qu'ils vouloient ſignifier. Cela n'étoit alors ni fort difficile ni fort compliqué. Il n'étoit preſque jamais queſtion que de repréſenter des objets familiers, viſibles, ſenſibles, ſur leſquels roulent toutes les penſées bornées des gens groſſiers, qui n'ont preſque aucune de ces idées combinées, relatives, morales, métaphyſiques, générales, mathématiques & philoſophiques, que les nations en ſe civiliſant acquierent peu-à-peu par l'exercice de l'eſprit, & qui ont ſucceſſivement introduit dans nos langues une foule ſi étonnante de mots impoſſibles à dépeindre ſous des images ſenſibles & ſouvent même peu entendus par ceux qui en font uſage. Conſidérons les prémices connus de tous les peuples anciens & modernes. Ceux qui ſont tout-à-fait barbares n'ont aucun uſage de l'écriture. Ceux qui le ſont moins écrivent par peintures & par ſymboles.

» Durant le ſéjour que nous fimes au » port Saint-Julien en Magellanique, nous

» vîmes, dit Narborough, des figures que » les habitans ſauvages avoient faites de » notre vaiſſeau, ſur la terre & dans les » buiſſons où ils avoient mis des bâtons » en guiſe de mâts, & rougi les buiſſons. » Cette repréſentation étoit pour ſe reſ- » ſouvenir de nos vaiſſeaux : car je m'i- » magine que ces ſortes de figures leur » ſervent de mémoriaux. » Cette forme primitive d'écriture ſi ſimple qui chez les Patagons ne dit que des mots iſolés, ou plutôt qui indique des choſes, nous la trouvons en uſage d'une maniere plus ſuivie chez les Algonkins, & chez les Mexicains moins groſſiers que tous les autres Américains.

104. *Des mêmes figures formant un diſcours ſuivi. Ecriture des Iroquois.*

La Hontan donne un modele de l'écriture des Sauvages du Canada. C'eſt l'hiſtoire d'une expédition guerriere faite par quelques François contre une des nations Iroquoiſes. Elle eſt écrite *in rebus*, en dix lignes figurées de la maniere ſuivante.

Ligne premiere. Les armes de France, & une hache au-deſſus. La hache eſt le ſymbole de la guerre parmi les Sauvages, comme le calumet eſt celui de la paix ; ainſi cela ſignifie que les François ont levé la hache, c'eſt-à-dire qu'ils ont été à la guerre au nombre d'autant de dixaines d'hommes que vous voyez de marques aux environs, leſquelles étant au nombre de 18, font 180 guerriers François.

Lig. 2. Une montagne qui repréſente la ville de Montréal (ſelon les Sauvages) & l'oiſeau partant du ſommet ſignifie le départ. Une lune ſur le dos d'un cerf ſignifie le tems du premier quartier de celle de Juillet, appellée la Lune au cerf.

Lig. 3. Un canot qui ſignifie qu'on a voyagé par eau autant de journées que vous voyez de cabanes, c'eſt-à-dire vingt & un jours.

Lig. 4. Un pied qui ſignifie qu'on a marché enſuite autant de jours que vous y voyez de cabanes, c'eſt-à-dire ſept journées de guerriers ; chacune valant cinq

lieues communes de France, ou de 20 au dégré.

Lig. 5. Une main & trois cabanes, ce qui signifie qu'on est approché jusqu'à trois journées du village des *Iroquois Tsonontouans*, dont le blason c'est-à-dire le signe représentatif sont la cabane avec les deux arbres panchés que vous y découvrez. Ensuite un soleil marque que c'est justement à l'orient du village qu'on a été. Car il faut remarquer que si l'on eût marché à l'occident, les armes des Sauvages seroient placées à l'endroit où est la main, & la main seroit tournée & placée à l'endroit où sont lesdites armoiries, sçavoir, la cabane & les deux arbres.

Lig. 6. Douze marques, qui signifient douze dixaines d'hommes, comme à la premiere ligne. La cabane avec les deux arbres étant les armes des *Tsonontouans*, signifie que ce sont des gens de cette nation; & l'homme qui paroît couché marque qu'ils ont été surpris.

Lig. 7. Une massue & onze têtes qui

ſignifient qu'on a tué onze *Tſonontouans*; & les cinq hommes debout ſur cinq marques, ſignifient autant de dixaines de priſonniers de guerre qu'on a emmenés.

Lig. 8. Neuf têtes dans un arc, c'eſt-à-dire que neuf des aggreſſeurs ou du parti vainqueur, ont été tués; & les douze marques qui paroiſſent au-deſſous ſont le même nombre des bleſſés.

Lig. 9. Des fléches décochées en l'air, les unes deçà, les autres de-là, qui ſignifient une bonne défenſe, & une réſiſtance vigoureuſe de part & d'autre.

Lig. 10. Les fléches filant toutes d'un même côté, ſuppoſeroient que les vaincus l'ont été en fuyant, ou en ſe battant en retraite, en confuſion & en déſordre.

» Tout ceci réduit en quatre mots » veut dire que 180 François étant partis » de *Montréal* au premier quartier de la » lune de Juillet, naviguerent 21 jours. » Enſuite après avoir fait trente-cinq » lieues à pied, ils ſurprirent cent vingt » *Tſonontouans* à l'orient de leur village, » d'entre leſquels onze d'entr'eux perdirent

» la vie, & cinquante furent pris, avec
» perte de la part des François de neuf
» hommes & de douze bleſſés, le combat
» ayant été fort opiniâtre.

» Concluons de-là vous & moi que nous
» devons bien rendre grace à Dieu de nous
» avoir donné les moyens d'exprimer nos
» penſées & nos ſentimens par le ſimple
» arrangement de vingt-trois lettres : ſur-
» tout de pouvoir écrire en moins d'une
» minute un diſcours dont les Américains
» ne ſçauroient donner l'intelligence dans
» une heure avec leurs impertinens hiéro-
» glyphes. Le nombre qu'ils en ont quoi-
» qu'aſſez médiocre eſt capable d'embarraſ-
» ſer extrêmement l'eſprit d'un Européen.»
(*Voyage de la Hontan. tom.* 2, *pag.* 191.)

105. *Ecriture des Méxicains.*

Les peuples du Mexique plus artiſtes, plus civiliſés que ceux du Canada faiſoient auſſi de l'écriture figurée un uſage plus fréquent & plus étendu. Antonio de Solis parle avec éloge de leur induſtrie à cet égard dans ſon Hiſtoire de la conquête, *livre xj, chap.* 1.

» Les Officiers de Motézuma, avoient, dit-il, » emmené avec eux au camp » Eſpagnol de Cortez des peintres Mexi- » cains qui travailloient avec une diligence » admirable, à repréſenter les vaiſſeaux, » les ſoldats, les chevaux, l'artillerie, & » généralement tout ce qui étoit dans le » camp : pour cet effet, ils avoient ap- » porté des toiles de coton préparées & » imprimées, où ils traçoient des figures, » des payſages & d'autres ſujets, d'un » deſſein & d'un coloris qui pouvoient » mériter quelque approbation des con- » noiſſeurs.

» Les peintures ſe faiſoient par l'ordre » de Teutilé qui vouloit donner à Moté- » zuma une connoiſſance entiere de tout » ce qui regardoit les Eſpagnols. Les » peintres y ajoûtoient en certains endroits » quelques caracteres, à deſſein, comme » il ſembloit, d'expliquer ce qui pouvoit » manquer aux figures. C'étoit leur maniere » d'écrire ; car ils n'avoient point encore » l'uſage des lettres, ni cet art qui par » des ſignes ou des élémens que les autres

» nations ont inventés, peint la voix, &
» rend visibles les sons.

» Ils ne laissoient pas néantmoins de se
» faire entendre avec le pinceau, en repré-
» sentant les objets matériels par leurs
» propres images; & le reste par des nom-
» bres ou par d'autres signes, avec une dis-
» position si juste, que le nombre, le ca-
» ractere & la figure s'entr'aidoient réci-
» proquement à exprimer la pensée & for-
» moient un raisonnement entier. On peut
» juger du génie de ces peuples, par la sub-
» tilité de cette invention assez semblable
» aux hiéroglyphes des Egyptiens dont les
» Mexicains faisoient un usage ordinaire;
» pratiquant cette maniere d'écrire avec
» tant d'habileté, qu'ils avoient des livres
» entiers de ce style, où ils conservoient
» la mémoire de leurs antiquités, & don-
» noient à la postérité les annales de leurs
» rois.

» On avertit Cortez du travail de ces
» peintres. Il sortit pour les voir & fut
» surpris de la facilité avec laquelle ils
» exécutoient leurs desseins. On lui dit

» qu'ils exprimoient ſur ces toiles non-
» ſeulement les figures, mais encore la
» converſation qu'il avoit eu avec Teu-
» tilé, afin que Motezuma fût inſtruit de
» tout, & ſçût en même temps le deſ-
» ſein & les forces de l'armée Eſpagnole.
» Sur quoi Cortez qui vouloit ſoutenir la
» fierté qu'il avoit témoignée, & qui
» avoit l'eſprit vif & préſent, comprit
» d'abord que ces images ſans action & ſans
» mouvement, donneroient une idée qui
» ne ſeroit pas avantageuſe à ſes deſſeins.
» Il réſolut d'animer la repréſentation en
» faiſant faire l'exercice à ſes ſoldats, pour
» faire paroître leur adreſſe & leur valeur,
» & donner en même tems une grande
» vivacité à la peinture.

» On vit alors les peintres Mexicains
» inventer de nouvelles figures & de
» nouveaux caracteres, pour donner de
» nouvelles expreſſions de ce qu'ils ve-
» noient de voir. Les uns deſſinoient les
» ſoldats armés & rangés en bataille; les
» autres peignoient les chevaux dans le
» mouvement du combat. Ils figuroient un

» coup de canon par du feu & de la fumée,
» & même le bruit par quelque choſe qui
» repréſentoit un éclair, ſans oublier
» aucune de ces terribles circonſtances qui
» pouvoient exciter les ſoins, ou ſatiſ-
» faire la curioſité de leur Empereur.

Les recueils de Purchas & de Melchiſedec Thevenot contiennent un curieux eſſai des livres hiſtoriques des Mexicains écrits par peinture *in rebus* dont Antoine de Solis vient de parler cy-deſſus. Le Gouverneur du Mexique envoya cet eſſai en Eſpagne avec une interprétation que les Mexicains en avoient donnée, néceſſaire à l'intelligence de ces groſſieres figures, & traduite en eſpagnol. L'original Mexicain a été ſucceſſivement entre les mains d'André Thevet, d'Hackluit, du chevalier Raleigh, d'Henri Spelman & de Purchas qui l'a fait graver en ſoixante-trois planches Les unes repréſentent l'hiſtoire, les conquêtes & la ſucceſſion des rois, & même leur chronologie, aſſez adroitement repréſentée autour de chaque planche, par la répétition d'une période

de quatre années. Dans les planches ſuivantes on a peint les productions naturelles du pays, les revenus de chaque contrée & les tributs qu'elle payoit. On raconte quelque choſe d'à-peu-près pareil des figures gravées ſur les obéliſques de l'Egypte. Les autres images contiennent ce qui a rapport à l'éducation, aux mœurs, aux uſages, à la diſcipline & aux loix pénales. Toutes ces figures ſont extrêmement groſſieres. On n'y diſtingue que des images d'objets ſenſibles & viſibles, ſans aucune idée intellectuelle, ſans aucune liaiſon de ſyntaxe dans la narration figurée. Celle-ci même ſeroit inintelligible pour nous, ſi la tradition n'en avoit conſervé l'explication dans le pays d'où elle nous a été tranſmiſe. Mais en examinant cette eſpece d'écriture avec la verſion à côté, on ſent combien il ſeroit aujourd'hui mal-aiſé de pénétrer le ſens des hiéroglyphes égyptiens, pour l'explication deſquels nous n'avons que fort peu de ſecours, & qui doivent être encore plus difficiles, puiſque les figures y ſont employées non-ſeulement ſelon leur

représentation naturelle, mais encore en un sens symbolique & détourné. La maniere nette & curieuse dont Acosta décrit l'art de l'écriture figurée des Mexicains montre au juste quelle étendue cet art avoit chez eux, & qu'il n'alloit pas aussi loin qu'Acosta le prétend; sur-tout lorsqu'il falloit exprimer des choses qu'il n'est presque pas possible de rendre par l'image figurée de quelque objet matériel. « En » recherchant, dit-il, de quelle façon les » Indiens avoient conservé leurs histoires, » & tant de particularités, j'appris qu'en» core qu'ils ne fussent point si subtils, » ni si curieux que les Chinois, ils avoient » cependant entr'eux quelque sorte de » lettre & de livre par lesquels ils con» servoient à leur mode les choses de leurs » prédécesseurs. En la province de Yu» catan, il y avoit des livres de feuilles » d'arbres à leur mode pliés & équarris, » où les sages Indiens tenoient comprises » & déduites la distribution de leur temps, » la connoissance des planetes, des ani» maux, & des autres choses naturelles,

» avec leurs antiquités : choſe pleine de
» grande curioſité & diligence. Il ſembla
» à quelque pédant que tout cela étoit
» un enchantement & art de magie, &
» ſoutint obſtinément que l'on les devoit
» brûler, de ſorte qu'ils furent mis au
» feu : ce que depuis non-ſeulement les
» Indiens reconnurent avoir été mal fait,
» mais auſſi les Eſpagnols curieux qui
» deſiroient connoître les ſecrets du pays.
» Il en eſt arrivé autant ailleurs ; car les
» nôtres, penſant que le tout fût ſuper-
» ſtition, ont perdu pluſieurs mémoires
» des choſes anciennes & ſacrées dont on
» pouvoit beaucoup profiter. Cela procède
» d'un zèle fol & ignorant, qui ſans
» ſçavoir ni vouloir entendre les choſes
» des Indiens diſent que ce ſont toutes
» ſorcelleries. Un de nos peres Jeſuites
» homme habile & curieux, aſſembla les
» anciens de la province du Mexique,
» & conféra fort amplement avec eux. Ils
» lui montrerent leurs livres d'hiſtoires &
» calendriers, qui étoient choſes fort
» dignes de voir, en ce qu'ils avoient

» leurs figures hiéroglyphiques, par lef-
» quelles ils repréſentoient les choſes en
» cette maniere.

» Celles qui avoient forme ou figure,
» étoient repréſentées par leurs propres
» images; & celles qui n'en avoient point,
» étoient repréſentées par des caracteres
» qui les ſignifioient : & par ce moyen ils
» figuroient & écrivoient ce qu'ils vou-
» loient. Et pour marquer le temps auquel
» quelque choſe arrivoit, ils avoient des
» roues peintes, chacune contenant un
» ſiecle, qui étoit de cinquante-deux ans,
» compoſé de treize périodes de quatre
» ans, chaque année diſtinguée par ſon
» caractériſtique propre, ſçavoir le lapin,
» le roſeau, la pierre de fléche, & la
» maiſon. A côté de ces roues ils pei-
» gnoient avec figures, caractères & cou-
» leurs à l'endroit de l'année, les choſes
» mémorables arrivées en cette année.
» Ils marquerent l'année, que les Eſpa-
» gnols entrerent dans leurs pays en pei-
» gnant un homme avec un chapeau, &
» une jupe rouge, au ſigne du roſeau

» qui couroit alors, & ainſi des autres
» événemens. Mais comme leurs écritures
» & caractères n'étoient pas auſſi ſuffiſans
» que nos lettres & écritures, ils ne pou-
» voient exprimer de ſi près les paroles,
» mais ſeulement la ſubſtance des concep-
» tions : & d'autant qu'ils avoient accou-
» tumé de raconter par cœur dans des
» diſcours, & dialogues compoſés par
» leurs orateurs & rhétoriciens anciens &
» dans beaucoup de *chapas* dreſſés par leurs
» poëtes ce qu'il étoit impoſſible d'ap-
» prendre par les hiéroglyphes & carac-
» teres. Les Mexicains étoient fort curieux
» que leurs enfans appriſſent par mémoire
» ces compoſitions : raiſon pourquoi ils
» avoient des écoles où les anciens en-
» ſeignoient aux enfans ces oraiſons, &
» beaucoup d'autres choſes qui ſe conſer-
» voient entr'eux par la tradition des uns
» aux autres auſſi entiérement que ſi elles
» euſſent été couchées par écrit. Tellement
» que quand les Eſpagnols vinrent en leur
» pays & qu'ils leur eurent enſeigné à
» lire & écrire notre lettre, pluſieurs de ces

» Indiens écrivirent alors ces harangues.
» Mais ils écrivoient auſſi nos diſcours à
» leur mode par des images & caracteres.
» J'ai vu les Oraiſons du *Pater noſter*, *Ave*,
» *Maria*, *Credo* & *Confiteor*, écrites en
» cette façon d'Indiens; & à la vérité
» quiconque les verra, s'émerveillera. Car
» pour ſignifier ces paroles *moi Je me*
» *confeſſe*, ils peignent un Indien aux
» genoux d'un religieux, comme quel-
» qu'un qui ſe confeſſe; & puis pour celles-
» ci, *à Dieu tout-puiſſant*, ils peignent
» trois viſages avec leurs coùronnes, en
» façon de la Trinité; & *à la glorieuſe*
» *Vierge Marie*, ils peignent un viſage
» de Notre-Dame & un demi-corps de
» petit enfant; & *à ſaint Pierre & ſaint*
» *Paul*, des têtes avec des couronnes,
» une clef & une épée; & où les images
» ne pouvoient exprimer, ils mettoient
» des caracteres de nos lettres comme à
» ces paroles, *en quoi j'ai péché*, &c. »
Cette derniere circonſtance du récit d'Acoſta, montre bien à quoi ſe bornoit l'art des Mexicains: & qu'il ſe trouvoit

en défaut, auſſi-tôt qu'il falloit exprimer quelque terme ou quelqu'idée, intellectuelle, morale, relative ou abſtraite; en un mot toute autre idée que celles des objets viſibles & ſenſibles. Et quoiqu'Acoſta ait dit ci-deſſus *que les choſes qui n'avoient point de figures étoient repréſentées par des caracteres qui les ſignifioient*, nous n'en voyons aucun exemple dans les monumens Mexicains, à l'exception de quatre ou cinq marques, qui ſelon l'avertiſſement donné par le traducteur ſont les ſignes conventionels de certains nombres. De plus tous les mots y ſont iſolés. Il n'y a rien qui lie le diſcours, ni qui l'aſſujétiſſe à aucune forme de ſyntaxe ou de grammaire. « J'ai vû au Pérou, continue le même hiſtorien » la confeſ-» ſion de tous ſes péchés qu'un Indien » apportoit pour ſe confeſſer, écrite en » la même ſorte de peintures, & de » caracteres, en peignant chacun des dix » Commandemens d'une certaine façon, » où il y avoit certaines marques comme » des chiffres, qui étoient les péchés

» qu'il avoit faits contre ce Comman-
» dement.

106. *Formule ſinguliere d'écriture uſitée chez les Péruviens. Quipos ou cordelettes nouées. Cette formule paroît avoir autrefois été uſitée en Egypte & à la Chine.*

Les Péruviens ſuppléoient à l'inſuffiſance de cette méthode d'écriture ſimple & groſſiere par une autre méchanique beaucoup plus induſtrieuſe à mon gré ; laquelle étoit d'un genre & avoit des principes élémentaires tout différens. Elle ſe rapportoit aux couleurs, à la mémoire artificielle, & ſur-tout au calcul, aux rapports numéraires, & aux jettons dont parmi nous les perſonnes qui ont peu l'habitude de l'écriture ſe ſervent pour compter. Ces formules, quoique très-différentes de celles du Mexique & de l'Egypte, & de beaucoup d'autres qu'on pouvoit inventer, ſe rapportent cependant toujours aux images que la main trace pour les préſenter à la

vue, & exciter ainſi l'idée des objets & la connoiſſance des choſes. Ainſi c'eſt le cas d'en rapporter ici la deſcription d'après le même Acoſta & d'après l'Ynca Garcilaſſo.

» Les peuples du Pérou ſuppléoient au » défaut d'écriture & des lettres, en » partie par la peinture comme ceux du » Mexique (bien que ceux du Pérou y » fuſſent fort groſſiers & lourds) & en » partie & le plus communément par des » quipos. Ces quipos ſont des mémo- » riaux, ou regiſtres faits de rameaux, » où il y a divers nœuds & diverſes » couleurs qui ſignifient diverſes choſes. » On eſt étonné de ce qu'ils ont exprimé » & repréſenté par ce moyen; car les » quipos leur ſervent pour livres d'hiſ- » toires, de loix, de cérémonies, & » des comptes de leurs affaires. Il y avoit » des Officiers députés pour garder ces » quipos, leſquels étoient obligés de tenir » & rendre compte de chaque choſe » comme les tabellions en Europe. On » leur ajoûtoit entiere foi & créance; car » ſelon diverſes ſortes d'affaires, comme

» de guerre, de police, de tributs, de
» cérémonies & de terres, il y avoit
» divers quipos, ou rameaux en chacun
» desquels il y avoit tant de nœuds petits
» & grands, & de filets attachés, les
» uns rouges, les autres verds, les autres
» azurés & les autres blancs; & finale-
» ment tant de diversités que comme nous
» tirons une infinité de mots des vingt-
» quatre lettres en les accommodant en
» diverses façons, ainsi ils tiroient des
» significations innombrables de leurs
» nœuds & diverses couleurs. Encore
» aujourd'hui au Pérou, quand, au bout
» de deux ou trois ans, un commissaire
» va pour informer, les Indiens viennent
» avec leurs cordelettes rendre un compte
» exact de ce que chaque bourgade ou
» chaque personne ont déja fourni ou
» doivent de reste, soit en argent, soit en
» denrées de diverses espéces. La preuve
» étant faite sur le champ par cette quan-
» tité de nœuds & de poignées de cordes,
» cela demeure pour témoignage & écri-
» ture certaine. Je vis une poignée de

» ces filets par leſquelles une Indienne
» portoit écrite la confeſſion générale de
» toute ſa vie, comme j'euſſe pu faire
» en du papier écrit, & lui demandai ce
» que c'étoit que quelques filets qui me
» ſembloient un peu différens, elle me
» dit que c'étoit certaines circonſtances
» que le péché requéroit pour être entiére-
» ment confeſſé. Outre ces quipos de fil,
» ils ont une autre certaine maniere d'écrire
» avec de petites pierres par le moyen
» deſquelles ils apprennent ponctuellement
» les paroles qu'ils veulent ſçavoir par
» cœur. C'eſt une choſe plaiſante de
» les voir avec une roue faite de
» petites pierres apprendre *Pater noſter*,
» avec une autre, *Ave*, *Maria*, & avec
» une autre le *Credo*, & de retenir quelle
» priere eſt, *Qui fut conçu du ſaint*
» *Eſprit*, & laquelle, *ſouffrit ſous Ponce*
» *Pilate* : de les voir corriger quand en
» contemplant leurs petites pierres, ils
» voyent qu'ils ont manqué. Je n'ai pas
» moins été ſurpris d'une autre ſorte de
» quipos qu'ils font de grains de maïs.

Car

» Car pour faire un compte difficile, » auquel un bon arithméticien ſeroit bien » empêché avec ſa plume, & pour faire » une partition, afin de voir combien un » chacun doit contribuer, ils tirent tant » de grains d'un côté, & en ajoûtent tant » de l'autre, & ils s'en vont avec leur » compte certain, ſans faillir d'un point. » (*Acoſta, Hiſt. des Indes, liv. vj, ch. 8.*)

» Lorſque les Indiens vouloient faire leurs comptes qu'ils marquoient par le mot *quipu* qui ſignifie *nouer* ou *nœud*, & ſe prend pour le compte même parce que les nœuds ſe faiſoient de toutes ſortes de choſes, ils prenoient ordinairement des fils de différentes couleurs; car les uns n'en avoient qu'une ſeule, les autres deux, les autres trois & ainſi du reſte. Chaque couleur, ſoit qu'elle fût ſimple ou mêlée, avoit ſa ſignification particuliere. Ces cordons qui étoient de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moyenne ficelle & de la longueur de trois quarts d'aune étoient enfilés par ordre en long dans une autre ficelle; ce qui faiſoit une

eſpece de frange ; on jugeoit du contenu de chaque fil par la couleur, comme par exemple, le jaune déſignoit l'or, le blanc marquoit l'argent, & le rouge les gens de guerre. »

» Que s'ils vouloient déſigner des choſes dont les couleurs ne fuſſent point remarquables, ils les mettoient chacune ſelon ſon rang, commençant par les plus conſidérables juſqu'aux moindres ; ainſi par exemple s'il ſe fût agi de bled ou de légumes, ils auroient mis premierement le froment, puis le ſeigle, les pois, les féves, le millet, &c. De même quand ils avoient à rendre compte des armes, ils mettoient les premieres celles qu'ils eſtimoient les plus nobles, comme les lances, & enſuite les fléches, les arcs, les javelots, les maſſues, les haches, les frondes, &c. Que s'ils vouloient faire un compte des vaſſaux, ils commençoient par les habitans de chaque ville, puis par ceux de chaque province, ce qu'ils faiſoient ainſi. Ils mettoient au premier fil les vieillards de ſoixante ans, & au-

deſſus, au ſecond ceux de cinquante, au troiſieme ceux de quarante, & ainſi des autres, en deſcendant de dix en dix ans, juſqu'aux enfans à la mammelle; ils tenoient le compte des femmes ſelon leurs âges dans le même ordre. »

» Il y avoit dans quelques unes de ces ficelles d'autres petits fils fort déliés d'une même couleur & qui ſembloient être des exceptions de ces autres regles générales; comme par exemple les petits fils qui étoient au cordon des femmes ou des hommes mariés, de tel & tel âge, ſignifioient ce qu'il y avoit de veufs & de veuves cette année-là. Car ces comptes étoient comme des annales qui ne rendoient raiſon que d'une année ſeulement. »

» On obſervoit toujours dans ces cordons ou dans ces filets, l'ordre d'unité, comme qui diroit dixaine, centaine, mille, dixaine de mille: ils paſſoient rarement la centaine de mille, parce que chaque ville ayant ſon compte particulier, & chaque capitale ſa province, le nombre ne montoit jamais ſi haut que cela. Ce n'eſt pas pourtant que

s'il leur eût fallu compter par le nombre de centaine de mille, ils ne l'euſſent pu faire de même parce que leur langue eſt capable de tous les nombres d'arithmétique. Chacun de ces nombres qu'ils comptoient par les nœuds de filets étoit diviſé de l'autre ; & les nœuds de chaque nombre dépendoient d'un, comme ceux d'une cordeliere, ce qui ſe pouvoit faire d'autant plus facilement qu'ils ne paſſoient jamais neuf, non plus que les unités ni les dixaines, &c. Ils mettoient le plus grand nombre qui étoit la dixaine de mille au plus haut des filets, & plus bas le mille & ainſi du reſte. Les nœuds de chaque fil & de chaque nombre étoient égaux les uns aux autres, & placés de la même maniere qu'un bon arithméticien a coutume de les poſer pour faire une grande ſupputation. »

» Parmi les Indiens, il y avoit des hommes exprès qui gardoient ces *quipus* ou ces cordons à nœud. On les appelloit *quipucamayu*, c'eſt-à-dire *celui qui a la charge des comptes ;* le nombre de ces

quipucamayus ou de ces maîtres des comptes devoit être proportioné aux habitans de toutes les villes des provinces ; pour ſi petite que fût une ville, il falloit qu'il y en eût quatre, & ainſi toujours en montant juſques à vingt & à trente. Bien qu'ils euſſent tous un même régiſtre & que par conſéquent ils n'euſſent pas beſoin de plus d'un maître de comptes ; l'*Ynca* néanmoins vouloit qu'il y en eût pluſieurs dans chaque ville pour couper chemin aux ſupercheries, diſant que s'ils étoient peu, ils pourroient s'entendre enſemble, au lieu que cela n'étoit pas ſi facile à pluſieurs, & qu'il falloit ainſi, ou qu'ils fuſſent tous fideles, ou qu'ils trempaſſent tous dans une même méchanceté. »

» Ils comptoient par nœuds tous les tributs que l'*Ynca* recevoit d'eux chaque année ; ſans qu'il y eût aucune maiſon qui n'y fût ſpécifiée ſelon ſon genre & ſa qualité, on y voyoit le rolle des gens de guerre, de ceux qu'on y avoit tué, des enfans qui naiſſoient & de ceux qui

mouroient tous les ans dont ils désignoient le nombre selon les mois. En un mot on comprenoit dans ces nœuds toutes les choses qui pouvoient être supputées par des nombres, jusqu'à y marquer le nombre des batailles & des rencontres, des ambassades de la part de l'*Ynca*, & des déclarations que le Roi avoit données. Mais on ne pouvoit pas exprimer par des nœuds le contenu de l'ambassade, les paroles expresses de la déclaration & tels autres évenemens historiques parce que ces choses consistoient en des termes articulés de vive voix, ou par écrit ; & que les nœuds marquoient bien les noms, mais non pas la parole. Pour suppléer à ce défaut, ils avoient certaines marques par où ils connoissoient les actions mémorables, les ambassades & les déclarations faites en tems de paix & de guerre. Les *quipucamayus* en apprenoient par cœur la substance & les enseignoient les uns aux autres par tradition & de pere en fils ; mais cela se faisoit particuliérement dans les villes ou dans les provinces

où ces choſes s'étoient paſſées : & où la mémoire s'en conſervoit plus qu'en toute autre contrée à cauſe que ceux du pays ſe piquoient naturellement de les ſçavoir. »

» Lorſque les *curacas* ou les gentils-hommes vouloient ſçavoir l'hiſtoire de leurs aïeux, ou ce qui s'étoit paſſé de plus remarquable dans quelques provinces, ils alloient trouver auſſi-tôt ces *quipucamayus*, qui par le moyen des nœuds qu'ils gardoient & qui leur tenoient lieu d'hiſtoires, d'annales & de regiſtres, pouvoient rendre un fidele compte de tous les événemens les plus mémorables. Ces *quipucamayus* étoient obligés par le devoir de leurs charges de rendre raiſon de tout ce qu'on leur demandoit ſur leur hiſtoire. Afin de s'en acquiter avec plus d'honneur, ils étudioient ſans ceſſe les nœuds pour bien retenir par cœur la tradition qu'ils avoient des exploits de leurs ancêtres : on les exemptoit du tribut ordinaire & de tous autres ſervices, afin qu'ils euſſent le loiſir de s'y perfectionner. »

» Par ce même moyen ils ſe rendoient

capables de discourir de leurs loix, de leurs ordonnances de leurs coutumes & de leurs cérémonies. Car par la couleur du filet & par le nombre des nœuds ils apprenoient ce que telle ou telle loi défendoit, & quelle punition devoit être faite de ceux qui la violoient. Ils sçavoient encore quels sacrifices il falloit faire au Soleil à certaines fêtes de l'année ; quelles ordonnances, ou quels édits étoient en faveur des veuves, des étrangers & des pauvres ; enfin rien n'échappoit à leurs connoissances, & ils pouvoient parler pertinemment de toutes les choses de leur pays qu'ils avoient apprises par cœur & par tradition ; car chaque filet ou chaque nœud leur remettoit en mémoire ce qu'il contenoit..... Comme ils n'avoient aucun usage des lettres, ils faisoient tout leur possible pour empêcher quelles ne leur échappassent de la mémoire ; parce qu'un Indien qui n'avoit pas appris par tradition leurs comptes ou leurs histoires s'y trouvoit aussi ignorant qu'un Espagnol ou un autre étranger. J'eus occasion dans

ma jeuneſſe de me rendre ſçavant dans l'art de manier ces nœuds. Lorſque les Indiens ſujets de mon pere & les autres *curacas* venoient à la ville, à la ſaint Jean, pour y payer le tribut, ils prioient ma mere qu'elle me commandât de revoir leurs *quipus*, parce qu'étant d'un naturel aſſez défiant, ils ne prenoient pas plaiſir que les Eſpagnols les maniaſſent, ce que je leur accordois très-volontiers & je les collationnois avec leurs nœuds, pour en voir la conformité avec le tribut qu'ils apportoient ; de ſorte qu'à force de les manier je m'y rendis auſſi habile qu'eux. » (*Ynca Garcilaſſo*, Hiſtoire du Pérou, liv. vj, chap. 8 & 9.

Ce n'eſt pas tout. Nous avons des indices que cette étrange formule d'écriture en quipos ou cordelettes garnie de nœuds a été connue des Egyptiens & des Chinois dans leur haute antiquité. On croit appercevoir encore les figures de ces fils treſſés & noués parmi les gravures des obéliſques. Leur uſage, s'il a été établi en Egypte comme un ſecours

de plus pour exprimer les penſées, y aura été mêlangé dans les monumens publics tracés en creux ſur les pierres, avec les figures ordinaires de l'écriture *réelle* repréſentative des objets nommés. Il ſemble même que les prêtres du pays ayent conſervé l'uſage d'exécuter enſemble ces deux anciennes formules, long-tems encore après l'introduction publique & vulgaire de l'écriture *verbale*; puiſqu'Apulée, (*Metam. Liv. ix*,) paroît les décrire toutes deux à la fois dans le paſſage ſuivant. « Un vieux » prêtre d'Iſis tira du fond du ſanctuaire » certains livres écrits en caractères incon- » nus : les uns en figures d'animaux de toute » eſpece repréſentant à l'eſprit une ſuite » d'idées & de diſcours; les autres entaſſés » en traits ou accens les uns ſur les autres, » tracés en nœuds, en roues tortueuſes, » & en ſpirales comme les vrilles de la » vigne. C'étoit pour empêcher les pro- » fanes curieux de pouvoir les lire. » *Sacerdos ſenex protinus de opertis adyti profert quoſdam libros litteris ignorabilibus prænotatos, partim figuris cujuſmodi ani-*

malium concepti ſermonis compendioſa verba ſuggerentes ; partim nodoſis & in modum rotæ tortuoſis , carpolatimque (aliàs *capreolatim*) *condenſis apicibus , à curiosâ profanorum lectione munita.*

Quant aux Chinois , on aſſure que dans les premiers ſiécles de leur police , ils ont eu cette écriture dont l'image & la formule s'eſt conſervée ſous le nom de *Ho-tou* , dans un de leurs vieux livres appellé *I-King*. Le *Hotou* eſt formé de diverſes lignes ou fils , dans leſquels ſe trouvent de diſtance en diſtance des eſpéces de nœuds ouverts ou fermés , ſoit cercles & globules , blancs ou noirs. Il reſſemble à un aſſemblage de cordelettes. Les cercles blancs ſont comme les nœuds ouverts , & les cercles noirs comme les nœuds fermés. Telle eſt la deſcription qu'en fait le pere Gaubil. « On aſſure , » dit Freret , (*Mém. de l'Acad.* tome vj, pag. 609) » que les Chinois dans la plus » profonde antiquité ſe ſervoient de cor- » delettes nouées en guiſe d'écriture. Le » nombre des nœuds de chaque corde

» faiſoit un caractere, & l'aſſemblage des » cordes tenoit lieu d'une eſpece de livre » qui ſervoit à rappeller, ou à fixer dans » l'eſprit des hommes des hommes des » choſes qui ſans cela, ſe ſeroient effacées. » On ne peut qu'être fort ſurpris de trouver une maniere d'écrire ſi extraordinaire en des ſiécles & en des lieux auſſi diſtans les uns des autres qu'il ſoit poſſible, à la Chine, en Egypte, au Pérou. Si le fait eſt vrai, on ſeroit tenté de préſumer que cette formule d'écriture eſt un reſte des inventions de l'ancien monde, un art échappé à la derniere révolution que les eaux ont cauſée ſur la ſurface de notre globe. Au reſte, cette formule n'eſt pas d'un genre d'invention qui doive naturellement tomber dans l'eſprit humain, en tant de lieux éloignés & différens, à moins que ce ne ſoit pour marquer des nombres. Auſſi apprenons-nous de l'*Ynca* Garcilaſſo que c'étoit à cet uſage qu'on l'avoit premierement & principalement employée. Il y a donc grande apparence qu'après s'en être ſervi à nombrer, on l'a dans la ſuite

appliqué à d'autres ſignifications, où cette méthode ne peut être que tout-à-fait défectueuſe.

Nous avons encore une indication de quelque autre eſpece de formule d'écriture autrefois uſitée chez les peuples de la Sibérie orientale, & chez les Américains ſeptentrionaux. On lit dans les anciennes relations d'anciens voyageurs Chinois, dont M. de Guignes nous a donné de curieux extraits, que les peuples Sibériens appellés *Che-goei*, placés au nord du fleuve Amur en tirant vers les bords de la Léna avoient une écriture compoſée de petits morceaux de bois, qui exprimoient leurs différentes idées par la maniere dont on les diſpoſoit. Ceci reſſemble aſſez à l'arrangement de pluſieurs petites pierres, portant chacun leur ſigne mémorial & ſignificatif, au moyen deſquelles les Péruviens, au rapport d'Acoſta, liſoient, ou plutôt récitoient l'Oraiſon Dominicale. Les mêmes relations Chinoiſes parlent d'un pays appellé *Fou-Sang*, découvert à l'orient de la Chine ſur la fin du cinquieme ſiécle de

l'ére vulgaire par les navigateurs Chinois, & qui paroît être l'Amérique ſeptentrionale de l'oueſt aujourd'hui inconnue; où les peuples, diſent ces relations, avoient l'uſage d'une eſpece d'écriture. Cela peut être vrai. Mais il faut avouer que ces relations probablement vraies quant au fond & à la découverte, contiennent pluſieurs détails fort ſuſpects, quoiqu'infiniment moins abſurdes que la fable de ce prétendu voyage de l'amiral de *Fuente* & de ſon compagnon *Bernardo* dans cette même partie occidentale de l'Amérique. Il eſt honteux pour la nation Françoiſe, qu'ayant poſſédé ſi long-temps le Canada elle n'ait pas daigné ſe mettre au fait de ce que contient cette vaſte partie du globe, ſituée à l'occident des Aſſiniboils & des Sioux.

107. *De l'écriture ſymbolique.*

Plus les anciens peuples ont eu de police, d'eſprit, & de connoiſſances, plus ils ont étendu l'uſage de cette formule primitive d'écriture figurée, en la détournant par un

ſyſtême général de dérivation, par l'application des figures non-ſeulement aux objets réels qu'elles repréſentoient, mais encore aux qualités les plus frapantes de ces mêmes objets. C'étoit encore ſuivre la nature en commençant de l'altérer ; & il eſt aiſé de penſer que la dépravation, commencée ſur un plan juſques-là ſupportable, n'a ceſſé d'augmenter avec le beſoin d'exprimer tant de conſidérations idéales, qui n'ont plus qu'un rapport fort compliqué avec les objets de la vue, ſeuls ſuſceptibles de lui être fidelement repréſentés. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Egyptiens. Après s'être d'abord ſervi, comme les barbares, des figures des objets pour exprimer les objets, ils ont employé ces mêmes figures comme termes généraux ſervant à ſignifier les qualités dominantes dans ces objets ; puis ils en ont fait des applications plus détournées, particulieres à leurs idées ; applications difficiles ſans doute, qui n'étoient guères entendues qu'à force d'explications & de conventions, & qui ne l'ont plus été du tout lorſque l'uſage de

cette méthode allégorique a ceſſé d'être commun, & que la mémoire des interprétations traditionelles s'eſt effacée avec le tems. Cette méthode, quoique ſi embarraſſée qu'elle a bientôt dégénéré en énigmes & en myſtere, étoit très-ingénieuſe en ſoi, & paroiſſoit d'abord s'écarter de la nature, moins qu'aucune autre poſſible. Les Egyptiens paſſent pour avoir eu l'honneur d'une invention qui donnoit une large étendue aux formules auparavant ſi bornées de l'écriture ſauvage, ayant été les premiers, dit Tacite, qui ayent inventé d'exprimer les idées de l'eſprit par la figure des objets phyſiques. *Primi per figuras animalium Ægyptii mentis ſenſus effingebant : ea antiquiſſima monumenta memoriæ humanæ ſaxis inſculpta erant.* (Tacit. *Annal. L.* 2.) Il paroit même qu'ils ne s'en ſont pas tenus-là, & qu'ils ont fait de ces figures des clefs générales, telles à-peu-près que celles des Chinois, ſuſceptibles d'un certain nombre d'acceptions, de dérivations & de ſynonimes, ſouvent auſſi mêlangées par la réunion de pluſieurs

ſymboles ſur une ſeule figure rendue monſtrueuſe, telle qu'un homme à tête de chien ou d'épervier, afin d'exprimer par un ſeul caractere toute une idée compliquée : ce qui leur a ſervi à tracer, tellement quellement, l'expoſition de leurs ſciences. Les maîtres la faiſoient entendre aux étudians à force d'explications. Après quoi le monument imparfait qui reſtoit ſervoit à leur en conſerver la mémoire.

108. *Elle eſt néceſſairement plus ancienne que l'écriture littérale.*

Lucain, Tacite, Marcellin & beaucoup d'autres nous diſent nettement que l'écriture ſymbolique a précédé l'écriture littérale ; & ſi leur temoignage nous manquoit, le fait n'en auroit pas pour nous moins d'evidence, à conſiderer la nature même des choſes. Un art eſt imparfait à meſure qu'il eſt plus voiſin de ſa naiſſance. Ce n'eſt qu'à force d'eſſais & d'habitude qu'on parvient à lui donner plus de préciſion, de promptitude & de netteté dans l'exécution. L'écriture par figures hiéroglyphiques étant plus diffuſe, plus compliquée, moins

nette que celle par petites lettres conventionelles eſt donc conſtamment plus ancienne. Outre que la convention qu'on doit néceſſairement ſuppoſer dans l'uſage introduit des caracteres de lettres en eſt une preuve, je ne puis me perſuader qu'il y ait jamais eu d'aſſez puiſſant génie pour imaginer tout d'un coup, ſans aucun préalable, de réduire à de petits traits conventionels tous les ſons de la voix, tous les noms des objets extérieurs & les noms des combinaiſons qu'en fait l'eſprit humain, c'eſt-à-dire les paroles & leur ſyntaxe. Cette invention ſeroit ſi merveilleuſe qu'on ne doit pas s'étonner ſi quelques auteurs ont voulu l'attribuer à Dieu même, en diſant que la premiere écriture littérale avoit été celle qu'il avoit tracée ſur les tables de la loi donnée à Moyſe. (Voyez *Euſebii Præpar. Evang. cap. iv.*) (*Iſidor. Origin.* 1. 3.) La nature va pied à pied de petites inventions en petites inventions. L'eſprit humain ne fait pas de ſi grands pas. L'homme de génie qui chez un

peuple groſſier s'eſt aviſé le premier d'écrire des mots, & de donner de la permanence aux noms des choſes, n'a ſans doute pas imaginé pouvoir figurer rien autre que les noms appellatifs des objets réels qui tombent ſous le ſens de la vue. C'eſt ſeulement à ce ſens ſi net, ſi étendu, que l'écriture a d'abord été relative, n'ayant pour but que de montrer un objet abſent, & d'en exciter l'idée. L'inventeur pour écrire *oiſeau*, *œil*, *main*, a figuré un oiſeau, un œil, une main. Cela n'étoit pas trop difficile à imaginer. Cependant celui qui a fait ce premier pas a tout fait : car il a guidé les autres. Comment s'y prendre quand il a fallu écrire des noms de choſes qui ne tombent point ſous le ſens de la vue, telles que ſont par exemple les qualités ? On a figuré les objets viſibles où ces qualités dominoient : on a figuré un oiſeau pour ſignifier *vîteſſe* ; un œil pour *attention* ; une main pour *puiſſance* ou *action* ; un vieillard pour la *mort* : & peut-être, pour le dire en paſſant, eſt-ce de ces figures

qu'eſt venue l'habitude de perſonaliſer tant d'êtres qui n'exiſtent point, comme la mort, l'amour, la fortune, la nature, & tant d'autres relatifs qu'on a fini par prendre pour autant d'êtres perſonellement exiſtans. Quoi qu'il en ſoit, rapportons ici une phraſe entiere écrite en formule ſymbolique, telle qu'on la trouve dans Clément d'Alexandrie (*Stromat. liv. v.*) « On voit, dit-il, » à Dioſpolis en Egypte dans un temple » appellé Pylon, une inſcription portant » les figures d'un enfant, d'un vieillard, » d'un épervier, d'un poiſſon, & d'un » crocodile. En ce langage, enfant ſignifie » la *naiſſance*, vieillard la *mort*, épervier » *Dieu*, poiſſon *haine*, crocodile *impu-* » *dence*. De ſorte que cette inſcription » paroît ſe devoir traduire par la maxime » ſuivante. O vous tous qui *naiſſez* & qui » *mourez*, (ou plus ſimplement) *Jeunes &* » *vieux*, *Dieu hait les impudens.* » Les bonnes ou mauvaiſes qualités d'un homme ſe figuroient en peignant cet homme avec la tête ou quelque autre membre de l'animal recommandable par ces qualités,

avec une tête de chien ou d'épervier, avec une patte d'oie, &c. Les adjectifs exprimant toujours des qualités s'écrivoient par la figure d'un animal.

Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat, & saxis tantùm volucresque feræque,
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.
LUCAN. Lib. iij.

Alors la route s'est élargie. On l'a suivie par habitude & comme usage reçu, peut-être même long-temps après avoir reconnu qu'elle étoit difficile, & qu'elle menoit mal : & quand on a pris la résolution de la rendre moins embarrassée, de la frayer par une nouvelle méthode, on a sans doute en la redressant suivi tant que l'on a pu les directions de l'ancienne où l'on avoit accoutumé de marcher. Les Egyptiens n'ont donc eu dans les premiers temps d'autre écriture que la *symbolique*. Les prêtres d'Egypte la conserverent parmi eux, même après que l'écriture littérale fut devenue la seule vulgaire, & continuerent, à ce qu'on

assure, de l'employer pour les choses sacrées ; les vieux usages se retenant toujours par-tout pour les choses de religion, tant par respect, que parce qu'ils ont l'air de mystere qui lui est convenable. Alors cette écriture fut nommée *sculpture sacrée*, en grec *hiéroglyphes*.

109. *De la formule d'écriture égyptienne. Elle étoit vulgaire, & non mystérieuse.*

Elle est devenue pour les siécles postérieurs un grand objet de curiosité : & comme cette formule d'écriture symbolique d'un peuple déja policé tient, d'une part à la méthode tout-à-fait grossiere d'écriture primitive *in rebus* dont elle est dérivée ; & d'autre part à l'écriture littérale dont elle a dans la suite donné l'idée, & fourni, selon l'apparence, les plus anciens caracteres (Voyez n° 125,) je ne craindrai pas de m'arrêter encore sur cette matiere qui tient de si près à mon sujet, tant pour la faire connoître avec plus de détail, que pour mettre sur les voies les personnes curieuses qui voudroient tenter de déchiffrer ces ancien-

ses énigmes. Elles nous apprendroient, ſans doute, des choſes fort ſingulieres ſur les mœurs, les uſages, les opinions, le ſtyle & la façon de penſer d'un peuple célebre, dont on ne peut aſſez louer la police morale; mais dont on a, ſi je ne me trompe, beaucoup trop vanté la philoſophie; étonnant par la grandeur prodigieuſe de ſes entrepriſes, & par le mauvais goût de leur exécution; peuple à demi-groſſier, ſans élégance dans les arts, ſans logique dans les ſciences; mais à qui les autres nations reconnoiſſent devoir les connoiſſances dans leſquelles ils l'ont depuis ſurpaſſé. Les ſciences lui rendront toujours le reſpect qu'un empire doit à ſes fondateurs: & les gens de lettres ne ceſſeront jamais de regarder ſes monumens & ce qu'ils contiennent comme un des plus dignes objets de leur attention.

Par malheur les ſiécles de l'Egypte ſont trop éloignés de nous pour qu'il ſoit poſſible de donner un détail de la formule d'écriture Egyptienne, auſſi-bien ſuivi que ceux que je viens de rapporter de

l'écriture des Américains. Nous n'avons aucune traduction ſuivie, faite en une langue connue, de quelques-uns des grands monumens hiéroglyphiques qui nous reſtent, qu'un long fragment de celle qu'Hermapion avoit donnée de l'obéliſque aujourd'hui élevé à Rome devant l'égliſe de Latran. Mais quoique le traducteur ait eu le ſoin de marquer dans ſa verſion les faces de l'obéliſque qu'il traduiſoit, eu égard à la poſition qu'il avoit de ſon tems, comme le monument a changé de place, & que les figures qu'il explique ne ſont ni mentionnées ni jointes à l'explication, on ne ſçait plus à quel endroit des ſculptures il faut rapporter le fragment de traduction grecque qu'on lit dans Ammien Marcellin. On rencontre dans les anciens écrivains quelques explications iſolées du ſens que les Egyptiens donnoient à certaines figures. Horapollon Panopolitain, qui, au rapport de Suidas, tint une école de grammaire à Alexandrie, puis à Conſtantinople au tems de Théodoſe, a dreſſé en ſa langue maternelle un catalogue

logue d'hiéroglyphes accompagné d'un commentaire explicatif, dont la traduction grecque par Philippe nous eſt parvenue. Ce vocabulaire en deux livres paroît n'être qu'une partie d'un ouvrage plus étendu; car il n'explique que des figures d'animaux. C'eſt l'ouvrage le plus détaillé que l'on puiſſe conſulter ſur le génie de la langue hiéroglyphique, dès-lors inuſitée depuis un grand nombre de ſiécles, mais dont il paroît néanmoins par pluſieurs témoignages de l'antiquité que la tradition explicative s'étoit en partie conſervée juſqu'au tems de la domination Romaine, & n'a été entiérement perdue que par l'invaſion des Arabes en Egypte. On trouveroit auſſi des explications répandues dans quantité d'anciens livres, & en particulier dans le cinquieme des Stromates de Clément Alexandrin.

On verra dans ce vocabulaire que les figures ſignifient, non-ſeulement les objets qu'elles repréſentent naturellement; non-ſeulement les choſes dont elles peuvent faire naître l'idée par des alluſions faciles

à saisir : mais encore qu'on les prenoit en des sens tout-à-fait détournés, éloignés, & dont la vue de ces figures ne nous donneroit pas la moindre idée, tant ils sont énigmatiques à notre égard. Ils ne sont souvent fondés que sur des propriétés singulieres ou imaginaires que les Egyptiens attribuoient aux animaux ; sur de prétendus faits d'histoire naturelle ; sur des préjugés puériles, des contes ou opinions populaires qui devoient néantmoins être généralement répandues, puisqu'elles devenoient la base du langage commun. Elles décèlent dans la nation Egyptienne une excessive crédulité, en même tems qu'une assez mauvaise méthode de raisonner & de déduire les analogies. C'est ce qui a sur-tout rendu les hiéroglyphes si mystérieux pour nous. Car je ne puis croire qu'ils le fussent pour la nation qui en faisoit usage, ni qu'on se fût avisé d'exposer en public des inscriptions que le public n'auroit pas sçu lire. Cette seule exposition est une preuve que l'écriture hiéroglyphique ne contenoit pas une doc-

trine ſecrette, puiſque ce ſeroit une conduite abſurde que de placer une telle doctrine dans les carrefours, au lieu de la graver dans l'intérieur des temples, & de la tenir cachée dans les ſanctuaires. Je penſe donc avec Wilkinds & Warburton, qui a excellemment traité cette matiere, que les hiéroglyphes ne ſont qu'une invention imparfaite & défectueuſe, convenable aux ſiécles à demi-ſauvages, & à laquelle les Egyptiens ont eu recours dans le tems de la haute antiquité, à défaut des lettres alphabétiques dont l'invention n'étoit pas encore trouvée. Lorſqu'elle le fut, elle leur fit abandonner l'ancienne pratique, qui n'étoit au fond que la groſſiere méthode primitive & ſimplement curiologique, un peu rafinée & plus étendue.

110. *Les Egyptiens n'avoient qu'un genre d'écriture ſervant à tous les ſtyles.*

On ne doit, à vrai dire, reconnoître que deux genres d'écriture ayant eu cours en Egypte, ſçavoir le figuré, en uſage dans les ſiecles qui ne nous ſont peut-être plus

guères connus ; & l'alphabétique probablement déja inventé lors de l'établiſſement des plus anciennes colonies Egyptiennes dans la Gréce, où l'on n'apperçoit aucune trace de l'écriture figurée. Si Warburton admet quatre eſpeces d'écriture en Egypte, c'eſt qu'il diviſe, après Porphyre & Clément Alexandrin, l'écriture figurée en trois eſpeces ; ſçavoir la curiologique qui repréſentoit les choſes énoncées ſous leurs propres images (Κύριος *proprius* ; Κυριολογία *proprius ſermo* ;) la ſymbolique qui par la repréſentation d'un objet donnoit à entendre, non l'objet repréſenté, mais un autre objet ou quelque idée qui y avoit un rapport aſſez clair : & l'énigmatique plus compliquée que la précédente, lorſque le rapport étoit hazardé & difficile à ſaiſir. Mais ces trois manieres de s'exprimer ſelon le beſoin, en conſtituant trois uſages des mots ou caracteres, ne font pas trois manieres d'écrire. C'eſt le ſtyle qui change & non l'écriture ; comme nous n'avons qu'une même maniere d'écrire les mots

dont nous nous ſervons, ſoit en ſens propre; ſoit en ſens figuré ou tropique preſqu'auſſi commun que le ſens propre; ſoit en un ſens encore plus figuré & très-hardi, qu'on n'employe guères que dans la poëſie.

III. *Ils étendoient chaque figure à divers ſens propres, méthaphoriques, ou emblêmatiques.*

La formule d'écriture Egyptienne étoit tellement bornée par ſa nature même qu'on étoit obligé d'employer une même figure en pluſieurs ſens & acceptions différentes qui n'avoient aucun rapport entr'elles, & n'en avoient auſſi preſqu'aucun avec l'objet figuré. Un *épervier* ſignifioit *Dieu*, *hauteur*, *profondeur*, *excellence*, *ſang*, *victoire*, *ame*. Un *eſcarbot* ſignifioit *fils unique*, *naiſſance*, *pere*, *monde*, *homme*, &c. Un *vautour* ſignifioit *mere*, *vue*, *borne*, *connoiſſance de l'avenir*, *année*, *ciel*, *pitié*, *le poids de deux dragmes*, &c. Horapollon rapporte dans ſon Commentaire les motifs de chacune de ces accep-

tions, & nous apprend auſſi qu'on pouvoit écrire un même mot par différens caracteres figurés. Il eſt aſſez vraiſemblable que c'eſt dans l'art de trouver des emblêmes & d'appliquer aux objets des ſignifications détournées que conſiſtoit une partie de la doctrine ſacerdotale & myſtérieuſe des Egyptiens. Le beſoin d'exprimer les penſées par écrit qui augmentoit toujours avec la culture de l'eſprit; la néceſſité de les rendre par les images des figures naturelles, ſeule invention alors connue; l'extrême difficulté d'y réuſſir par cette méthode inſuffiſante, exerçoit le génie des prêtres & des docteurs du pays à chercher dans les propriétés des êtres des rapports au moyen deſquels on pût parvenir à exprimer certaines locutions par la peinture de certaines images naturelles. C'étoit chez eux, ſans doute, une grande preuve de ſageſſe & de pénétration que d'être venu à bout de trouver quelques-unes de ces formules difficiles & d'en enrichir le langage écrit. Cependant les rapports, quoique fondés ſur les opinions nationales,

étoient tellement forcés, qu'il falloit bien pour les faire entendre, que ceux qui les avoient trouvés en donnaſſent l'explication publique. Elle ſe perpétuoit par tradition, & par le ſoin d'en renouveller les leçons de tems à autre. Il ne faut pas demander comment les Egyptiens, peuple inſtruit & policé, ont pu garder très-long tems une maniere d'écrire auſſi obſcure & auſſi embaraſſée. Cela eſt tout ſimple. Il eſt au contraire ſurprenant qu'ils ſe ſoient enfin déterminés à l'abandonner. Ils avoient juſques-là fait comme les Chinois, peuple non moins inſtruit & induſtrieux, qui, malgré les exemples contraires, gardent encore aujourd'hui leur eſpece d'écriture ſymbolique chargée de 80000 caracteres. Rien n'eſt plus difficile que de faire prendre aux nations de meilleures méthodes de faire les choſes qui ſe font à chaque inſtant. Tout ce que l'on peut ordinairement leur perſuader c'eſt de ſimplifier & de rectifier peu-à-peu la méthode habituelle. Mais enfin l'invention des lettres & leur uſage infiniment préfé-

rable fit oublier au public le ſens de ces ſculptures groſſieres, où nous reconnoiſſons à peine aujourd'hui les images des objets propres, tant ils ſont mal figurés. Les prêtres ſeuls en conſerverent le ſens parmi eux : ce fut une partie conſidérable de leur doctrine que d'avoir l'intelligence de cette vieille écriture des ſiécles ſauvages, qu'on nomma *hiérogrammatique* ou *ſacrée*, pour la diſtinguer de l'*écriture littérale*.

112. *Explication des divers caracteres hieroglyphiques.*

Dans le grand nombre d'exemples que contient le livre d'Horapollon ſur la maniere de s'exprimer par écrit ſelon la formule Egyptienne, j'en vais citer quelques-uns contenant des alluſions, tantôt aſſez viſibles, tantôt plus ou moins forcées qu'on ne devineroit jamais ſi l'auteur du vocabulaire n'eût ajoûté le commentaire explicatif. Ils ſerviront à faire connoître la tournure d'eſprit du peuple Egyptien ; ſon goût particulier pour l'hiſtoire naturelle, dont il tiroit la plûpart des alluſions ; & en même tems ſa facilité

à donner un libre cours à toutes les fables qu'on débitoit alors sur les propriétés des animaux.

L'aveuglement est représenté par une *taupe*. L'amour par un *lacet*. La vigilance & l'exactitude par une *tête de lion*. La franchise par un *cœur suspendu à un gosier*. La vengeance par une *corne de vache*. La cruauté, le caractere impitoyable par un *homme à mi-corps tenant une épée nue*. L'impossibilité de faire quelque chose par *deux pieds marchans sur l'eau*. L'impudence est désignée par *une mouche* qui revient toujours quoiqu'on la chasse. La pénétration d'esprit par *une fourmi* qui se glisse dans les lieux les mieux fermés pour manger ce qu'on y a resserré. La destruction par *une souris* qui ronge tout. L'imprudence par *un pélican*, parce que lorsqu'on allume du feu autour de son nid il y va brûler ses aîles, & ne peut plus après cet accident échapper au chasseur qui le poursuit. La doctrine & l'érudition par *un ciel versant de la pluie* qui nourrit les plantes comme la science fait fructifier

les esprits. La mort par *le corbeau de nuit* (*nicticorax*) qui enleve tout-à-coup les petits de la corneille comme la mort enleve les hommes.

Une langue & un œil, ou *une langue & une main*, signifient *discours ;* la langue y faisant le principal office ; & le second étant rempli, soit par la main qui trace les images des choses dont on parle, soit par l'œil qui les apperçoit.

S'ils parlent d'un tumulte, d'une sédition populaire, ils peignent *un homme armé lançant des fléches.*

Pour désigner un vieux musicien, ils peignent un *cygne* qui chante en mourant.

Un homme qui mange signifie qu'on avertit d'une heure marquée ; parce qu'on prend ses repas à des heures réglées.

Une chauve-souris signifie une bonne nourrice ; cet oiseau étant le seul qui ait des dents & des mammelles. *La chauve-souris* signifie encore un homme foible qui entreprend au-dessus de ses forces, parce que cet animal veut voler sans avoir de véritables aîles.

Une ligne signifie un nombre ; & s'il y a *une ligne tranſverſale ſur les autres*, elle décuple le nombre.

Le nombre *ſeize* ſignifie le plaiſir de l'amour, parce que l'homme en devient ſuſceptible à ſeize ans qui eſt l'âge de la puberté. *Ce nombre figuré deux fois* ſignifie l'habitude qu'ont enſemble un homme & une femme. Si l'on veut faire entendre que c'eſt un mari qui a commerce avec ſa femme, on peint *deux corneilles*, parce que ces oiſeaux s'accouplent dans la même attitude que l'eſpece humaine.

S'ils veulent dire qu'une femme eſt accouchée d'un garçon, ils peignent *un taureau tournant la tête à droite*. Mais ils la tournent à gauche ſi la femme a fait une fille. Car lorſque le taureau a couvert ſa femelle, s'il en deſcend à droite, c'eſt une marque qu'il a engendré un mâle, & une femelle s'il en deſcend à gauche. Si la femme dont on veut parler a fait une fauſſe couche, on peint une *cavalle marchant ſur un loup ;* parce qu'une jument pleine avorte ſur le champ lorſqu'elle vient

ſeulement à fouler la piſte récente d'un loup. Le mot *avorton*, s'écrit par la figure *d'une grenouille*, cet animal n'ayant pas tous ſes membres développés au tems de ſa naiſſance.

Pour dire qu'une femme a les inclinations d'un homme & qu'elle veut être la maîtreſſe, ils peignent *une belette;* parce que le mâle de la belette a la partie du ſexe oſſeuſe. S'ils veulent faire entendre qu'elle a au fond de l'ame de la haine pour ſon mari qu'elle feint d'aimer, ils peignent *une vipere*, parce qu'au ſortir de l'accouplement la femelle mord le mâle & le tue.

S'ils veulent dire qu'une perſonne ſe laiſſe trop facilement aller aux diſcours des flateurs, ils peignent *un cerf & un homme qui joue de la flûte;* car le cerf ſenſible à la mélodie des inſtrumens ſe laiſſe ſurprendre par le chaſſeur.

S'ils veulent dire qu'un homme ſupporte les malheurs qui lui arrivent ſans en être abbatu, ils figurent *la peau d'une hyenne*, parce qu'elle a la propriété de

rendre invulnérable celui qui en eſt revêtu; tellement qu'il peut paſſer au travers d'une armée ennemie ſans recevoir de bleſſures.

S'ils veulent parler d'un juge qui rend bien également juſtice à tout le monde, ils peignent *une aîle d'autruche* avec les barbes égales de part & d'autre de la tige : au lieu qu'elles ſont toujours inégales aux plumes de l'aîle des autres oiſeaux.

Le même auteur fait encore mention d'une maniere très-ſinguliere que le hazard fourniſſoit quelquefois de rendre par écrit certaines expreſſions en figurant un objet dont le nom faiſoit une équivoque ou un jeu de mots avec ceux qu'on vouloit faire entendre. Par exemple : *Bai* en Egyptien ſignifie *ame : Eth* ſignifie *cœur*, & le mot *Baieth* qui réunit les deux ſyllabes ſignifie *épervier*. Là-deſſus les Egyptiens pour écrire les mots *une ame vigoureuſe*, ou un *cœur bien animé*. (ψυχὴν ἐγκαρδίαν) qu'il n'auroit pas été poſſible de rendre directement par aucune figure viſible, peignoient *un épervier*. En liſant, c'eſt-à-dire, en voyant cette image d'un

épervier *baieth*, on faiſoit entendre aux auditeurs les mots *bai* & *eth*, *ame* & *cœur*; ou on les avoit ſoi-même préſens à la penſée. Les Egyptiens croyoient que le ſiége principal de l'ame étoit dans le cœur. De plus, ils étoient, ainſi que la plûpart des anciens Orientaux, dans l'idée que l'ame eſt entretenue & nourrie par le ſang : ce qui conſtituoit encore un juſte rapport entre l'*ame* & l'*épervier* qui, diſent-ils, ne boit jamais que du ſang au lieu d'eau.

113. *Monumens d'écriture égyptienne. Direction des lignes.*

Il reſte encore en Egypte un grand nombre de monumens de cette ancienne écriture, & ſur-tout en Thébaïde, dont perſonne n'a décrit les antiquités avec autant d'exactitude que Norden voyageur Danois qui rémonta le Nil juſqu'aux Cataractes en 1737. Ceux que nous avons en Europe ſont peints ſur les bandelettes de quelques monnoies, ou incruſtés en argent ſur la fameuſe table Iſiaque (que les ſçavans

croyoient perdue, je ne ſçais pourquoi, car elle eſt publiquement expoſée à Turin dans une ſale du tréſor des archives ;) ou ſculptés ſur les obéliſques amenés d'Egypte à Rome. Ceux-ci contiennent une, deux ou trois lignes d'écriture perpendiculaire ſur chaque face : ce qui ſembleroit indiquer que tel étoit l'uſage des Egyptiens dans la direction des lignes de leur écriture, ſemblable à celui des Indiens & des habitans de la Taprobane mentionée par Diodore, *l.* 2, *n°* 57. Cependant cette direction peut avoir été déterminée par la forme des obéliſques. Les Egyptiens ne paroiſſent pas s'être attachés à une maniere invariable de diriger les lignes de leur écriture. Richard Pococke, durant ſon ſéjour en Egypte, a fait deſſiner pluſieurs figures dont les vêtemens ſont chargés d'écriture hiéroglyphique diſpoſée par lignes horizontales comme la nôtre. Il y a parmi celles-ci une très-belle Iſis vêtue d'une eſpece de juppe couverte d'écriture horizontale. Mais la ſtatue d'Oſiris qui eſt à côté, & qui paroit évidem-

ment fabriquée de la même main pour être le pendant de l'autre, porte sur le dos une bande chargée de deux lignes perpendiculaires, & par devant, au milieu d'une espece de tablier plissé, d'une autre ligne d'écriture aussi perpendiculaire.

Les trois lignes sculptées sur chaque face des obélisques à Rome, commencent probablement du haut en bas, (ce qui est plus naturel que de les présumer écrites du bas en haut) & se suivent probablement aussi de droite à gauche selon l'usage ordinaire de l'écriture orientale.

114. *Tradition de l'antiquité sur ce que ces monumens contiennent.*

Les auteurs qui ont écrit dans un tems où l'on n'avoit pas encore perdu l'intelligence de ces inscriptions lapidaires, parlent à-peu-près du même ton de ce qu'elles contenoient. Selon Strabon, *liv. xvij*, *page* 816, celles qu'il a vues sur les obélisques dressés au-devant des cavernes de la Thébaïde, où les Rois ont

leur ſépulture, apprennent au voyageur quelles furent la puiſſance & la richeſſe de ces rois : comment leur empire s'eſt étendu juſqu'en Scythie, en Bactriane, dans l'Inde & ſur le pays qu'on appelle à preſent Ionie : quels ſont les tributs qu'on leur payoit & la quantité de troupes qu'ils entretenoient, allant à près d'un million d'hommes. On voit par ce récit de Strabon que ces inſcriptions étoient à-peu-près de même genre que celles que nous avons trouvées chez les peuples du Mexique. Il s'accorde avec Diodore qui raconte, *l. j, p.* 53, que Séſoſtris avoit fait élever deux obéliſques de pierre dure, hauts de ſix-vingt coudées, ſur leſquels on avoit inſcrit le dénombrement de ſes forces, la quantité des tributs qu'il recevoit & le nombre des nations par lui ſoumiſes. Proclus rapporte (*in Tim. Platon.*) que les faits arrivés en Egypte reſtoient toujours préſens à la mémoire des habitans, qu'on en conſervoit le ſouvenir par l'hiſtoire, & l'hiſtoire elle-même au moyen de certaines colonnes ſur leſquelles on avoit décrit tous les bons

enſeignemens & tout ce qui étoit digne de remarque, ſoit en actions, ſoit en inventions. Lorſque Germanicus alla, dit Tacite, (*Ann. II.* 60,) viſiter les magnifiques reſtes de l'ancienne ville de Thèbes, il y trouva des maſſes de pierres couvertes d'écriture égyptienne qui atteſtoit encore l'ancienne opulence du pays. Le plus ancien des prêtres mandé pour en donner l'explication, dit que cela ſignifioit qu'il y avoit eu à Thèbes ſept cent mille habitans en âge de porter les armes : que le Roi Ramsès en avoit fait une armée à la tête de laquelle, il avoit conquis la Lybie, l'Ethiopie, la Perſe, la Médie, la Bactriane & la Scythie ; ſoumis les peuples de Syrie & d'Arménie & tout le pays depuis la Cappadoce juſqu'aux mers de Bithynie & de Lycie : qu'on y liſoit auſſi les tributs impoſés aux nations, le poids des ſommes d'or & d'argent ; le nombre des préſens faits aux temples ; la quantité d'yvoire & de parfums, de grains & d'uſtenſiles que chaque province devoit fournir ; en un mot, un détail qui

faiſoit voir que les richeſſes de l'Egypte n'étoient pas moins grandes que l'ont été celles des Parthes & des Romains. Pline, (*xxxiij*, 10,) nous apprend ce que contenoient en particulier les deux obéliſques placés dans le grand Cirque à Rome, dont je parlerai bientôt plus au long. Tous deux, dit-il, contiennent des explications de choſes naturelles, ſelon les idées que la philoſophie égyptienne en donnoit. *Inſcripti ambo rerum naturæ interpretationem Ægyptiorum philoſophia continent.* Il a voulu dire, ce me ſemble, qu'on y avoit exprimé les paroles & les conceptions humaines par des repréſentations d'objets naturels, pris allégoriquement & en un ſens relatif aux propriétés que la philoſophie égyptienne s'imaginoit avoir découvert dans les choſes naturelles. Car je ne puis m'empêcher de croire que c'eſt dans la découverte & dans la connoiſſance de ces prétendus rapports que conſiſtoit ſur-tout cette ſageſſe ſi vantée, & cette ſcience myſtérieuſe des prêtres de l'ancienne Egypte. Ammian Marcellin

paroît l'entendre ainſi, lorſqu'il s'exprime en ces termes, (*L. xvij, c.* 4,) qui expliquent aſſez bien ceux de Pline. « Un » vieux reſpect dû aux monumens des » premieres connoiſſances a rendu célébre » cette prodigieuſe quantité de notes & de » petites figures que nous voyons ſculptées » de toute part en Egypte. L'uſage étoit » autrefois de graver des repréſentations » d'animaux & d'oiſeaux, même fantaſ- » tiques, ou qui n'exiſtent que dans » un autre monde, quand on vouloit » tranſmettre aux races ſuivantes, la » mémoire publique & la connoiſſance » des grands événemens. Ces notes ap- » prennent auſſi quels ſont les vœux faits » ou acquités par les rois du pays. Au- » jourd'hui un petit nombre de lettres » convenues & d'un emploi facile, ſuffit » pour exprimer toutes les conceptions » de l'eſprit humain. Il n'en étoit pas de » même autrefois, & les Egyptiens n'é- » crivoient pas comme nous. Chacun de » leurs caracteres fait un nom ou mot » complet, quelquefois même un ſens ou

» une phraſe entiere. Voici deux échan-
» tillons de leur ſcience & de leur mé-
» thode. Chez eux pour écrire le mot
» *nature*, on figuroit un *vautour*, parce
» que ſelon leurs connoiſſances phyſiques
» il n'y a point de vautour qui ait le
» ſexe mâle : pour écrire *un Roi*, ils
» peignent *une mouche à miel*; ce qui
» ſignifie que celui qui gouverne doit
» joindre la douceur à l'aiguillon qui le
» rend redoutable, & ainſi du reſte. »
Le même Marcellin a tiré d'un livre de l'Egyptien Hermapion, & inſéré dans ſon hiſtoire, la verſion grecque de l'un des obéliſques du Cirque, contenant un pompeux éloge que les dieux font du roi Rameſtes. Mais malgré les rapports que le nom de ce roi & ſes conquêtes paroiſſent établir entre cette explication & celle qu'un prêtre Thébain donnoit à Germanicus, on n'y trouve pas une convenance dans les détails ſuffiſante pour aſſurer que toutes les deux ſoient l'explication du même monument.

Ce que nous diſent tant d'auteurs bien

inſtruits, ſuffit au moins pour nous aſſurer que les hiéroglyphes ſont une écriture réelle, telle qu'elle a été inventée & uſitée dans les premiers ſiécles avant l'invention de l'écriture littérale; & pour nous inſtruire en géneral de ce que contiennent les monumens de cette écriture. C'eſt en vain que Pluche à voulu ſoutenir qu'elle contenoit toute autre choſe que ce que nous en avons dit ici. Ni lui, ni le pere Kirker qui accuſe Hermapion d'impoſture, & traitent de rêverie ſa traduction n'en ſçavent pas autant là-deſſus, qu'en ſçavoient les auteurs dont on vient de lire les témoignages. On va reconnoître à la lecture de cette verſion, qu'Hermapion, s'il l'a forgée, ne pouvoit déguiſer la ſuppoſition avec plus d'adreſſe & de vraiſemblance. Tout ce qu'on y lit s'accorde à merveille avec ce que l'hiſtoire nous apprend de la façon de penſer, & de l'ancienne croyance des Egyptiens. Le pere Kirker malgré le tems & l'érudition qu'il a perdu à faire effort pour recouvrer dans ces monumens les

chimeres de la philoſophie Porphyrienne, n'eſt pas non plus mieux fondé à croire que cette écriture étoit lettres cloſes pour le peuple & qu'elle contenoit une doctrine profonde, ſublime & myſtérieuſe qu'on vouloit cacher au public. On l'expoſoit au contraire par-tout à ſes yeux, grande marque qu'elle n'apprenoit que des faits célebres dont on vouloit qu'il conſervât la mémoire. Les prêtres Egyptiens ont eu, ſans doute, des myſteres qu'ils ne révéloient pas volontiers. Le rapport de l'antiquité ne laiſſe aucun doute à cet égard. Mais on peut aſſurer que ce qu'on expoſoit ainſi au milieu des places, n'étoit pas ce qu'on vouloit dérober à la connoiſſance du public.

115. *Traduction de l'inſcription hieroglyphique gravée ſur un obéliſque autrefois élevé en l'honneur du roi Rameſte.*

Toutes les tentatives ont été juſqu'à préſent inutiles pour trouver l'art de déchiffrer cette écriture énigmatique, & ſi ſinguliere. Ce problême, peut-être au

fond plus curieux qu'utile, eſt, ſans doute d'une extrême difficulté tant par les raiſons que j'ai déja touchées que par quantité d'autres faciles à ſentir : mais n'eſt-ce pas aller trop loin que de le croire impoſſible à réſoudre. Lorſque les termes d'une langue littérale ſont perdus, & ne peuvent être retrouvés par analogie, il devient impoſſible de retrouver la langue ; quand même les caracteres de l'écriture nous reſteroient connus. Mais, par la raiſon qu'une écriture ſymbolique exprime ſes penſées par des figures, & non par des mots formés de lettres détachées, ne pourroit-on pas abſolument parlant, la deviner ; comme on devineroit les principes de géométrie par les figures d'Euclide dénuées de leur explication, ou les principes d'aſtronomie à la vue d'une ſphere armillaire ; comme on retrouveroit un jour à venir les intervalles & la juſte intonation du chant d'un de nos airs à la vue des lignes & des notes qui nous ſervent à les écrire dans notre méthode ordinaire ; ce qui ſeroit, ſans doute, infiniment

infiniment difficile, ſi la connoiſſance de notre tablature muſicale étoit une fois perdue; car à peine même alors, à la vue des monumens, pourroit-on ſe douter qu'ils nous ſervoient à exprimer la mélodie par écrit.

Il y a des gens doués d'un talent tout particulier pour deviner ces ſortes d'énigmes. La méthode qu'ils y pourroient employer ſeroit de deſſiner piéce à piéce toutes les figures hiéroglyphiques, par forme de catalogue : elles ſont en petit nombre & ſouvent répétées. On écriroit enſuite à côté de chaque figure le ſens & les explications, telles qu'elles ſont répandues çà & là dans les auteurs de l'antiquité. On y pourroit joindre auſſi le recueil de tout ce qui nous reſte de mots Egyptiens raſſemblés par Wildkins dans ſa Diſſertation ſur la langue Cophte. A l'aide de cette eſpece de dictionnaire, on eſſayeroit de confronter à l'original la traduction grecque que l'Egyptien Hermapion a donnée de l'un des obéliſques de Rome.

Ammian Marcellin nous l'a tranſmiſe en faiſant le récit du tranſport, ordonné

par l'Empereur Conſtance, du grand obéliſque de Thebes à Rome, où il le plaça dans le grand Cirque. C'eſt le même que le Pape Sixte V a depuis fait élever dans la place de ſaint Jean de Latran. Cette inſcription en forme de diſcours direct fait par le Soleil divinité de l'Egypte, contient un panégyrique du Roi Rameſtes. Elle eſt très-propre à nous montrer quel étoit l'ancien ſtyle des Egyptiens, la magnificence emphatique de leurs expreſſions, & des titres ſuperbes qu'on donnoit à leurs Souverains. Le traducteur a eu ſoin de numéroter chacune des trois lignes de chaque face & de faire mention qu'il commençoit par la face expoſée au midi; il finit par celle d'orient: ce qui montre qu'après avoir lu la face du midi, il continuoit à lire par la face d'occident; tournant ainſi ſur la gauche à meſure qu'il parcouroit ſucceſſivement les quatre faces: & ceci confirme ce que j'ai conjecturé, que les lignes ſe ſuivoient de droite à gauche. On ne ſera pas fâché de voir ici cette piéce ſinguliere qui n'a jamais

été traduite en notre langue. Voici quel en eſt à-peu-près le ſens. Je le rends le plus littéralement qu'il m'eſt poſſible, en ſuppléant quelque choſe à la ſyntaxe, qui dans le langage hiéroglyphique, ne peut manquer d'être maigre, obſcure & embarraſſée. Le défaut de liaiſon dans les phraſes s'apperçoit aiſément à la lecture de la verſion grecque.

A commencer du côté du Midi.

Premiere ligne.

LE SOLEIL AU ROI RAMESTES.

Je t'ai donné de régner sur la terre au gré des nations.

Toi que le Soleil aime.

Qu'aime Apollon le fort, l'amateur de la vérité, le fils de Héron, le fils de Dieu.

Lui qui a fait le monde.

Toi que le Soleil a choisi, Roi Rameſtes, courage de Mars,

Dont la force & l'audace ont soumis toute la terre ;

Roi Rameſtes, immortel fils du Soleil.

Deuxieme ligne.

Apollon le fort, vrai Seigneur des diadêmes ;

Qui poſſede l'Egypte & la remplit de ſa gloire;

Qui embellit la ville du Soleil ;

Qui donne la forme à la terre entiere,
Qui honore les Dieux habitans de la ville du Soleil;
Que le Soleil aime.

Troiſieme ligne.

Apollon le fort, fils du Soleil tout lumineux,
Celui que le Soleil a choiſi, que le vaillant Mars a comblé de faveurs:
Celui dont la fortune n'eſt point ſujette aux viciſſitudes:
Qu'Ammon chérit;
Qui remplit les temples des richeſſes de la Phœnicie,
A qui les Dieux ont donné une longue vie;
Apollon le fort, fils de Héron.
Rameſtes le Roi du monde;
Qui a ſauvé l'Egypte & vaincu les étrangers:
Que le Soleil aime,

A qui les Dieux ont donné de
longs jours :
Rameſtes l'immortel Seigneur du
monde.

Sur une autre face de l'Obéliſque.

Seconde ligne.

Moi le Soleil, le grand Dieu; le
Seigneur du Ciel,
Je t'ai donné une vie exempte de
traverſes :
Moi Apollon le fort, l'incomparable,
le maître des trônes ;
Le Seigneur d'Egypte nous a élevé
des ſtatues dans ces Palais ;
Il a embelli la ville du Soleil :
Il a rendu homage au Soleil, au
Seigneur du Ciel.
Ton ouvrage nous plaît.
O fils du Soleil, ô Roi immortel !

Troiſieme ligne.

Moi le Soleil, Seigneur du Ciel,

J'ai donné au Roi Rameſtes la force &
la toute-puiſſance,
A ce Roi, qu'Apollon l'oracle de la
vérité, le Seigneur des tems,
Et Vulcain le pere des Dieux ont
choiſi en faveur de Mars,
A ce Prince tout gracieux, fils du
Soleil, favori du Soleil.

Du côté d'Orient.

Premiere ligne.

A la ville du Soleil; voix du grand
Dieu céleſte,
Et d'Apollon le fort, fils de Héron.
Que celui que le Soleil a nourri,
Que les Dieux honorent,
Qui commande à la terre:
Que ce Roi vaillant que le Soleil a
choiſi en faveur de Mars,
Que ce Prince chéri d'Ammon,
Regne à jamais dans la ville du
Soleil:
Ainſi l'ordonne le maître de la
lumiere.

NOTES

Sur l'Inſcription Egyptienne.

Le Soleil au Roi Rameſtes.] On lit pour titre dans pluſieurs exemplaires de Marcellin. *Voici ce que nous avons donné au Roi Rameſte.* Ce ſont les Dieux qui parlent : Le P. Brunelli Jéſuite, (*Vid.* Lindenbrog. *Obſerv. in Ammian.*) (& Bargæus dans ſon *Traité de l'obéliſque Flaminien*) (Vid. Græv. *Theſ. Ant. t. iv,*) ont ſuivi cette leçon dans leurs traductions latines qu'on peut comparer à la mienne. On y trouvera quelques legeres différences. Mais je n'ai fait que donner aux paroles un ſens un peu plus intelligible & ſuivi, en me tenant le plus près qu'il eſt poſſible des termes grecs.

Le Soleil.] Je ne doute pas que le mot Egyptien ne ſoit EL ou ELOAH (*Deus*) d'où les Grecs ont tiré leur mot ΗΛΙΟΣ (le Soleil.) *El* eſt une épithete qui déſigne *la force*, & priſe comme titre de dignité, *la puiſſance.* Le Soleil eſt le ſecond Sou-

verain de l'Egypte dans la dynaſtie des Dieux rapportée par Manethon.

Rameſte.] Le mot *Ram* déſigne la hauteur, l'élévation. Pris comme nom de dignité, il répond à notre titre *d'Alteſſe*, & à celui *de ſa Hauteſſe*, que porte le grand ſeigneur Ottoman. *Eſt*, ſignifie *l'Orient*, *le Soleil*, *le Feu*. De-là vient le nom de la Divinité grecque *hepheſtos* (le pere du feu) & celui de la Divinité latine *Veſta*, (le feu par excellence, le feu perpétuel.) Les Latins prononçoient *pheſta* & ont fait là-deſſus le mot *feſtus* (*feſte.*) Le pur oriental *Eſt* eſt parvenu juſqu'à notre langue pour ſignifier *le côté d'Orient*. RAM-EST eſt donc un titre qu'on pourroit rendre par celui *d'Alteſſe lumineuſe*, ou *d'Alteſſe orientale*. Dans la ſuite de l'inſcription ce Prince eſt auſſi décoré des titres de *fils du Soleil* & de *tout-lumineux*. On ne peut guères douter que ce Prince ne ſoit le fameux Séſoſtris qui avoit ſubjugué l'Aſie; en l'honneur de qui on éleva dans le temple du Soleil à Thèbes deux grands obéliſques, ſoit de ſon vivant, ſoit

ſous le régne de Phéron ſon fils, comme le rapporte Herodote (ij, 3.) Le vrai nom de ce Roi eſt *Seth-Ochris*, c'eſt-à-dire, *Seth* ſurnommé *le Victorieux*. Je l'explique ainſi d'après les anciens même qui nous apprennent que le nom de la Reine *Nitocris* ſignifioit *la fille victorieuſe* (Neith *Virgo* Ochris *Victrix*.)Les Egyptiens appelloient *Seth* (*Sothis*) la plus belle des étoiles fixes, ſur le lever de laquelle ils régloient leur grande période (*Sothiacale*) des tems, comprenant une révolution de 1460 ans. Ils nommoient auſſi comme nous cette étoile *Sir*, *Siris*, *Sirius* c'eſt-à-dire, *Royale*. On voit donc que les noms des Rois *Oſiris* & *Séſoſtris* ſont à-peu-près ſynonimes. Auſſi ces deux Princes ont-ils ſouvent été pris l'un pour l'autre. *O-Siris*, ſignifie à la lettre *le Roi*, *le Sire*. Il y a apparence que les Egyptiens écrivoient ou prononçoient Y-SER, comme on en peut juger par le nom d'un très-ancien Roi d'Egypte appellé *Y-Ser-Cherets*, ce qui ſignifie *le Roi de la terre*. Quant au nom de la Reine *Iſis*,

c'eſt le nom générique de la *femme* & celui de tout le *genre féminin.* (*Iſcha*, *fœmina.*) Raiſon pour laquelle on ne doit plus être ſurpris de le voir appliqué chez les Egyptiens à tant de perſonnes & de choſes différentes.

Apollon.] Je crois que le mot original eſt A-BELEN (*le Divin*, tiré du primitif *Bel* (Dieu) dont les Grecs ont fait Α-Πόλλων & les Latins *A-Polline.* Apollon eſt le cinquieme Souverain dans la dynaſtie des demi-Dieux, & le ſucceſſeur immédiat d'Hercule. L'inſcription joint toujours à ſon nom l'épithete de *fort.* Homere a ſuivi cette coutume de joindre au nom d'un perſonnage principal une épithete conſacrée à le déſigner particuliérement, *Achille aux pieds legers*, &c. Virgile & l'Arioſte ſuivent en ceci l'exemple d'Homère : *Pius Æneas ; il buon Ruggiero.*

L'amateur de la vérité.] Ceci nous rappelle une ancienne coutume Egyptienne. Le préſident des tribunaux portoit au col une petite image de Divinité, repréſentant le ſymbole de la vérité, & la préſen-

toient à baiſer à l'une des deux parties plaidantes, pour marque qu'elle avoit gagné ſa cauſe. Cette image étoit probablement celle d'Apollon. Ce qu'en dit ici l'inſcription fait voir que ſelon l'idée des Egyptiens, cette Divinité préſidoit à la juſtice. Les Grecs & les Latins ont confondu Apollon avec le ſoleil, quoique l'inſcription les diſtingue nettement. Mais elle n'en donne pas moins à entendre qu'Apollon eſt un des aſtres. Elle lui donne le titre de *Tout-lumineux*, & de *Seigneur des tems*, comme elle appelle le ſoleil, *Seigneur du Ciel :* ce qui me fait préſumer qu'Apollon étoit l'étoile *Seth* ou *Sirius* dont le lever marquoit le commencement de la grande année égyptienne, & dont la révolution formoit la grande période des tems.

Le fils de Héron.] C'eſt-à-dire, ſelon l'opinion commune, *le fils d'Hercule.* En effet, dans le catalogue de Manéthon Hercule (Ηρακλῆς) eſt le quatrieme Souverain de la dynaſtie des demi-Dieux, prédéceſſeur immédiat d'Apollon. Ce ſentiment eſt le plus vraiſemblable.

Cependant quelques Critiques croient qu'il faut lire ici le nom de *Héron* avec une articulation labiale *Phéron*, c'eſt-à-dire, *Pha-Raon* (le Roi.) Hérodote nomme *Phéron* le Roi qui fit élever deux obéliſques à Thèbes, & dit qu'il étoit fils de Séſoſtris. *Ro* ou *Rao* (& en faiſant précéder l'article grammatical de la langue Egyptienne *Pha* ou *Pi*) *Pha-Rao Pi-Ro*) eſt le titre générique des Souverains de l'Egypte ; comme il l'eſt encore des Souverains de l'Europe, *Rex*, *Roi*, & même de ceux de l'Inde *Raia*. Dans les dialectes Arabes *Reys* eſt auſſi un titre d'honneur. Pluſieurs Princes Egyptiens portent dans l'ancienne hiſtoire les noms de *Phe-Ron*, *Pho-Ronée*, *P-Rot*, &c.

D'autres penſent que par fils de Héron on peut entendre fils d'Horus, ou fils de Heres, deux noms très-communs dans la haute antiquité de l'Egypte. *Horus* eſt le premier Souverain de la dynaſtie des demi-Dieux. Son nom qui ſignifie *lumiere* eſt la racine d'une infinité de termes uſités. *Horæ*, les parties du jour. *Oriens* le côté de la lumiere, le côté du ſoleil

levant ; *oriri* en général, naître, ſe lever : *aurum* métal qui a la couleur du ſoleil, &c.

Heres, ou avec l'aſpiration gutturale *Cheres*, *Ceres*, eſt le nom propre de la *terre* (erets, *terra.*) Le nom du Roi d'Egypte *Mer-cheres* ſignifie *le maître du pays*, *Dominus terræ*. Cerès, c'eſt-à-dire la terre qui produit le bled, eſt devenue chez les Mythologues une Reine qui a fait préſent au genre humain de cette nourriture ſi utile ; la déeſſe & l'inventrice de l'agriculture.

Mars.] Le mot Egyptien doit être *MARES* ou *Mœris* nom commun dans la langue du pays ; de la R. *Mar* qui en langue orientale & en tant d'autres ſignifie *Dominus*, *Herus*. La verſion grecque de l'inſcription, & celle du catalogue de Manéthon inſérée dans la Chronique de Syncelle porte Ἀρῆς. De ce mot ſortent ceux qui en langue grecque expriment la force & la vertu. L'épithete jointe au nom de Mars eſt ἄλκιμος (courageux.) Elle peut avoir déterminé les Grecs & les Latins à faire de Mars le Dieu de la guerre. Il eſt

le ſecond des Souverains dans la dynaſtie des demi-Dieux. Le nom de *Mares* ſe retrouve dans le Catalogue des Rois, donné par Eratoſthene qui l'interprete *don du Soleil.* Il y a beaucoup de rapport entre le nom *Mares*, *Moeris*, *Miris*, & le nom *Mihr* qui eſt celui du Soleil.

La ville du Soleil.] C'eſt le titre de la ville de Thèbes. Les Grecs l'ont traduit à la lettre *Heliopolis*, & *Dioſpolis.* C'eſt auſſi le ſens de l'expreſſion Egyptienne *NO-AMMON* dont les prophetes Hébreux ſe ſervent en parlant de l'une des principales villes d'Egypte; quelle que ſoit celle dont ils ont voulu parler. *Ammon* eſt le Soleil. Ainſi les prophetes nous apprennent que *No* en langage Egyptien ſignifie *ville.* Du moins eſt-il certain que les cités ou banlieues s'appelloient *nomes.* Seſoſtris avoit diviſé tout le pays en trente-ſix nomes (*Civitates*). Le texte d'Iſaïe (xix, 18,) appelle une des principales villes d'Egypte *Ir-Hæres*: & le Targum d'Onkelos traduit ce nom par *Heliopolis*, *ville du Soleil.* C'eſt un équivalent du ſens littéral *terre du feu;*

car c'eſt ce que paroît ſignifier *Ir-hæres* (Ur *ignis ;* erets *terra*).

Ammon.] Ammon le grand Dieu de la Thébaïde eſt le ſixieme Souverain de la dynaſtie des demi-Dieux. Il a plu aux Grecs de l'appeller *Jupiter*. Son nom AM ſignifie en effet *Pater*. On l'a confondu avec le bélier qui étoit l'animal divin, ou le fétiche de cette contrée. Mais il n'eſt pas queſtion de la religion des fétiches dans notre monument qui ſe rapporte par-tout au Sabéïſme qui eſt le culte des Aſtres & du feu. Ammon eſt un titre d'honneur que l'Egypte Sabéïſte a ſouvent donné au Soleil comme au pere de la nature. D'autres dérivent ce titre de *cham*, *chemi* (*calidus*) autre épithete convenable au ſoleil. D'autres enfin ont cru que *Cham* fils de Noë étant le premier auteur de la nation, les Egyptiens en avoient fait leur Dieu Ammon.

De la Phœnicie.] Le mot Egyptien eſt probablement *CHNA*. C'eſt ainſi que les anciens Orientaux appelloient la Phœnicie & la Paléſtine, que nous nommons encore indifféremment de ce dernier nom,

ou de celui de *Chanaan*. Au tems de ſaint Auguſtin lorſqu'on demandoit aux payſans du territoire de Carthage (colonie Punique ou Phœnicienne) de quel pays ils étoient, ils répondoient : *Nous ſommes Chnanins.* (Chananéens).

Vaincu les étrangers.] L'hiſtoire parle fort au long des conquêtes de Séſoſtris, l'un des plus célebres guerriers de la haute antiquité. On peut conſulter, entr'autres, Hérodote & Diodore. Ils détaillent les richeſſes immenſes & la quantite de priſonniers qu'il en ramena, & qu'il employa pour élever les monumens dont il eſt ici queſtion. Ils parlent auſſi des inſcriptions hiéroglyphiques qu'il laiſſoit en différens pays. Il y faiſoit graver ſon nom, celui de ſa patrie, ceux des peuples vaincus, en faiſant mention de la réſiſtance plus grande ou moïndre que la nation ſoumiſe avoit oppoſée à ſes armes. Quand il l'avoit trouvée ſans courage, on l'exprimoit ſur la colonne en repréſentant la partie naturelle d'une femme. Hérodote dit avoir vu en Paleſtine deux de ces

inſcriptions l'une avec la marque du ſexe féminin & l'autre en Ionie, ſur une ſtatue de ce Roi haute de cinq palmes. Elle eſt armée à l'Egyptienne & à l'Ethiopienne; tenant une fléche de la main droite, & un arc de la gauche. On a écrit ſur ſon dos, d'une épaule à l'autre, une inſcription en lettres hiéroglyphiques d'Egypte qui ſignifie : *J'ai conquis ce pays par mes épaules ;* c'eſt-à-dire, probablement, *à force de travaux.*

A élevé des ſtatues dans ces palais.] Hérodote le raconte de même. Seſoſtris, dit-il, fit élever au-devant du temple de Vulcain ſa propre ſtatue & celle de ſa femme, chacune haute de trente coudées, & les ſtatues de ſes quatre enfans, de vingt coudées de haut. Darius Roi de Perſe ayant dans la ſuite voulu faire mettre ſa ſtatue au même lieu, au-devant de celles-ci, le prêtre de Vulcain ne le voulut pas ſouffrir, diſant que Darius n'étoit pas un conquérant tel que Séſoſtris, & que n'ayant pas encore fait des choſes qu'on pût comparer aux grandes actions de ce

Prince célébre, il n'étoit pas juſte de mettre dans le temple ſon offrande au-devant de celle de Séſoſtris. Darius ne s'offenſa pas de la liberté courageuſe du prêtre de Vulcain. Liv. ij, c. 110.

Vulcain.] Je rends ici, ſelon l'uſage, le grec Ἥφαιστος par le françois *Vulcain.* L'un & l'autre nom ſont orientaux. Ainſi le mot de l'original peut être APH-ESTA (le pere du feu) ou BAAL-KHAN (Dieu puiſſant.) *Baal* eſt un nom de Dieu chez les Orientaux; & le nom de *Khan* eſt encore uſité parmi eux comme titre ordinaire des Souverains. Les Latins, qui ont conſervé beaucoup plus exactement que les Grecs les noms des Divinités orientales, ont retenu celui de *Balcan* qui n'eſt que legérement altéré dans le mot latin *Vulcanus.* Comme il eſt ſynonyme d'*Hephaiſtos* qui ſignifie *pere du feu*, on voit la raiſon pour laquelle les Latins ont fait de Vulcain la Divinité du feu, & des arts où l'on emploie la forge. Vulcain eſt le premier Souverain de l'Egypte dans la dynaſtie des Dieux, dont notre inſcription

l'appelle *le pere ;* & le Soleil qui lui ſuccede immédiatement dans le catalogue de cette dynaſtie y eſt nommé *fils de Vulcain.*

Fils du Soleil.] En comparant ici un paſſage de Pline, on a lieu de conjecturer que le mot Egyptien de l'original eſt *NUNCORES.* On lit dans Pline, (xxxvij, 11,) le nom d'un Roi d'Egypte *Nuncoreus*, qui ne ſe trouve en aucun autre ancien écrivain. Il étoit, dit-il, fils de Séſoſtris. Etant devenu aveugle, il fit vœu d'élever un obéliſque dans le temple du Soleil ; ce qu'il exécuta, après avoir recouvré la vue. On voit par ce récit que ce Prince eſt celui qu'Hérodote, qui en raconte préciſément les mêmes choſes, a nommé *Phéron.* On voit auſſi que ce ſurnom de *fils du Soleil* étoit un titre de dignité aſſez ordinaire aux Rois d'Egypte, également porté par Séſoſtris-Rameſſe, & par Phéron ſon fils. C'eſt ce que ſignifie *Nuncores* (*Nun* fils ; *Cores*, Soleil,) au rapport de Plutarque qui nous apprend que le vrai nom de Cyrus Roi de Perſe

eſt *Cores* qui veut dire *Soleil.* Quoique Plutarque ne nous donne pas ce mot comme tiré de la langue égyptienne, & que *Nun* ſoit auſſi un mot chaldéen ou hébreu, je n'héſite pas à croire que les anciennes langues d'Orient ne différoient pas plus entr'elles qu'elles diffèrent aujourd'hui ; c'eſt-à-dire qu'elles avoient ce même rapport que nous appercevons ſans peine entre les dialectes d'un même langage. Nous avons plus d'une preuve que les peuples d'Egypte & ceux de Chanaan, ſi voiſins l'un de l'autre, parloient à-peu-près le même langage. Selon l'apparence ils différoient comme l'italien diffère du françois ; c'eſt-à-dire, moins que ces deux-ci ne diffèrent de l'anglois.

Nous liſons dans Iſaie (xix, 18,) que cinq villes du territoire de l'Egypte parloient la langue Phœnicienne du pays de Chanaan. Il appelle une des cinq villes, *la ville du Soleil.* Mais il n'y a nulle apparence que l'Héliopolis dont il parle ſoit celle de la Thébaide ; car il y avoit en Egypte pluſieurs villes de ce nom. Regardons en général la langue de l'Orient

comme nous devons regarder celle de l'Europe ; c'eſt-à-dire, comme une ſeule langue partagée en pluſieurs dialectes, tant que les mots qu'elle emploie ſortent tous des mêmes primitifs. Quant au titre de *fils du Soleil*, les Rois d'Egypte n'étoient pas ſeuls en poſſeſſion de le prendre. On le voit par l'exemple de Cyrus. C'étoit un uſage commun dans les ſiécles & dans les pays où le Sabéïſme, qui rapportoit tout aux aſtres, étoit en vogue. Les Princes Arſacides ſe qualifioient *freres du Soleil & de la Lune*. Choſroës fils d'Hormiſdas intitule ainſi une de ſes lettres : *Choſroës Rois des Rois, qui ſe leve avec le Soleil, & qui illumine la terre pendant la nuit*. (Voyez Theophylact. Samocatt. liv. iv.) Les filiations employées par les anciens Souverains comme titres faſtueux, ont été ſouvent priſes à la lettre par ceux qui les ont lues dans des ſiécles fort poſtérieurs, & ſont devenues dès-lors une ſource d'embarras & d'abſurdité dans l'ancienne mythologie.

Fin des Notes ſur l'inſcription Egyptienne.

116. *Moyens qu'on pourroit tenter pour eſſayer de déchiffrer les hiéroglyphes.*

Si quelqu'un vouloit avoir la patience de comparer ſoigneuſement la traduction grecque à l'original Egyptien, (ce qui ſeroit le meilleur moyen de parvenir à déchiffrer les hiéroglyphes) il faudroit qu'il commençât par écrire le grec ſur quatre colonnes de trois lignes chacune ; les lignes allant de droite à gauche, & les mots grecs diſpoſés perpendiculairement les uns ſur les autres du haut en bas. On numéroteroit tous les mots & toutes les figures de l'original, pour plus de facilité à les combiner enſemble, & à retrouver la corrélation qui doit y être : car les mêmes mots revenans pluſieurs fois dans l'inſcription, on doit auſſi trouver ſur l'obéliſque des figures pareilles en même retour & diſpoſition. On les y voit en effet ſouvent répétées ; & ſi la traduction eſt juſte, on les y doit trouver proportionellement dans le même nombre, dans la même combinaiſon, & à des diſtances correſpondantes. Chaque face

commence en haut par un tableau ſemblable, & diſtingué des trois lignes de figures : ce qui paroît être le type d'un titre répété à chaque face. Dans la traduction, la face du midi commence par un titre qu'on n'a peut-être pas répété en traduiſant les autres faces. Sur l'obéliſque, on voit deux figures humaines debout coëffées d'un bonnet élevé, pointu & refendu en forme de mitre, ayant chacune un bâton royal. L'une a l'air de parler, & l'autre d'écouter. La premiere tient la ſeconde par le bras & leve l'autre main. Ce type a la forme de ceux que les Romains appelloient *adlocutio*, & pourroit être l'expreſſion hiéroglyphique du titre que le traducteur a rendu par ces mots : *Le Soleil au Roi Rameſtes*. On trouve dans le corps de l'inſcription certains mots pluſieurs fois répétés tels que ceux ci : *Apollon le fort*, *fils du Soleil*, *Roi Rameſtes*, *fils de Héron*, *ville du Soleil*, *Dieu Soleil*, *a choiſi*, *tout-lumineux*, *immortel*, &c. qui donneroit à une perſonne verſée dans l'art de déchiffrer, plus de facilité à comparer ſur l'original

les

les proportions, & les relations du tout. Je penſe que l'écriture hiéroglyphique étant par images qui repréſentent de courtes phraſes, ou des mots compoſés, il faudroit joindre, comme je viens de faire, diverſes expreſſions qui ſe retrouvent toujours enſemble dans la verſion grecque.

Mais d'autre part, le moyen que je propoſe de mettre en uſage pour réſoudre ce fameux problême, ſouffre de grandes difficultés. 1° Les figures ſont ſouvent ſi mal-faites, qu'on a peine à deviner ce qu'elles repréſentent. 2° Marcellin, auteur dont le ſtyle eſt ſans netteté, & dont le livre eſt mutilé en cent endroits, peut-être même ici, racontant l'hiſtoire du tranſport de l'obéliſque que Conſtance fit placer dans le grand cirque, parle auſſi, tant d'un autre qu'Auguſte avoit déja fait mettre au même lieu & qui eſt aujourd'hui à la place *del Popolo*, que de pluſieurs autres répandus en divers endroits de Rome; après quoi il ajoute: *Voici la traduction du l'obéliſque de Cirque, tirée du livre d'Hermapion.* Quoiqu'il ſemble

évidemment parler de celui qu'on venoit d'y placer, & qui eſt l'objet de ſon récit, quelques Critiques modernes penſent qu'Hermapion ayant, à ce qu'on croit, vécu au tems d'Auguſte, la traduction eſt celle de l'obéliſque *del Popolo* que cet Empereur fit transférer, non celle de l'obéliſque de Latran transféré par Conſtance. La raiſon qu'ils alléguent ne me détermineroit pas à le penſer ainſi. Le nom d'Hermapion, aſſez commun en Egypte peut avoir été porté par des perſonnes qui ont vécu en différens ſiécles. Quand le traducteur auroit vécu au tems d'Auguſte, dès qu'il avoit fait un livre contenant la verſion d'une ou de pluſieurs anciennes inſcriptions lapidaires de l'Egypte, n'eſt-il pas pas naturel que Marcellin en ait tiré celle qui au tems où il écrivoit faiſoit l'objet de la curioſité publique? & n'a-t-il pas pu appeller ce vieux monnment, *veterem obeliſcum*, ſans que par cette épithete *veterem* il faille abſolument entendre celui des deux obéliſques qu'on avoit placé le premier dans le Cirque? De plus l'obéliſque

expliqué par Hermapion eſt celui de Rameſtes ; comment auroit-il pu être à Rome au tems d'Auguſte, s'il eſt le même qui étoit encore à Thèbes lorſqu'un prêtre du pays en donna l'explication à Germanicus, comme pluſieurs convenances peuvent porter à le croire. Bianchini ſe contrarie lui-même lorſqu'il fait porter la verſion ſur l'obéliſque *del Popolo*, après être convenu qu'Hermapion a traduit le même obéliſque de Rameſte que Germanicus vit à Thèbes.

Je ne prétends pas diſconvenir que Rameſtes ne ſoit le même roi que Séſoſtris ; qu'on n'eût élevé en l'honneur de ce prince plus d'un obéliſque à Thèbes ; que la ville dont Auguſte les tira, nommée par Marcellin Héliopolis, ne ſoit la même que Dioſpolis ou Thèbes. Mais Pline dit expreſſément que des deux obéliſques dont Auguſte embellit Rome, l'un placé dans le champ de Mars, (& qui vient d'être déterré vers Monte Citorio) eſt celui de Séſoſtris ; l'autre placé dans le grand Cirque (aujourd'hui à la place

del Popolo) eſt celui du roi Senneſerte. Au reſte je ne ſuis pas touché de l'argument qu'on tire du nom d'Héliopolis donné à la ville, tant dans l'inſcription traduite en grec, que dans le texte latin de Marcellin. Plus d'une ville d'Egypte a porté ce nom, qui convient fort bien à la ville de Thèbes; étant ſynonyme de celui de Dioſpolis qu'on lui donne ordinairement. Ainſi je m'en tiendrois ſur cette queſtion plutôt à l'opinion du chevalier Marsham qu'à celle de Bargæus. C'eſt-à-dire que je crois que l'obéliſque en queſtion eſt plutôt celui de Latran que celui *del Popolo*. Quoi qu'il en ſoit, il reſte néanmoins quelque incertitude ſur le choix de celui des deux originaux auquel il faut comparer la traduction. 3° Il y a une lacune dans l'endroit où Marcellin a copié la verſion grecque d'Hermapion. Des douze lignes d'hiéroglyphes qui forment le tout, trois ſur chaque face de la pierre, il n'en reſte que ſix, & même aſſez fautives dans le texte de Marcellin, ſçavoir, les trois premieres inſcrites ſur la face méridionale:

les deux dernieres d'une autre face, soit l'occidentale ou la septentrionale, & la premiere de celle d'orient. 4° Le traducteur avertit qu'il a commencé par la face du midi. Mais la pierre a changé trois fois de place. Qui sçait quelle est la face qui étoit exposée au midi, soit en Egypte, soit dans le Cirque ? Il y a cependant une ressource pour retrouver ce premier côté, au moyen du mot *immortel* qui finit la premiere & la derniere des trois lignes de ce côté. D'autant mieux que ce mot est précédé du mot *Rameſtes*, immédiatement dans la derniere ligne & médiatement dans la premiere ; n'y ayant entre deux que le mot *fils du Soleil*, qui se trouve aussi être le second dans la derniere ligne de ce même côté.

Ces petites observations peuvent guider & mettre sur les voies un homme patient, exact, & habile dans l'art de déchiffrer. N'ayant pas ce talent, je dois avouer qu'étant à Rome j'y ai moi-même échoué, & qu'ayant voulu comparer sur place la version grecque

aux ſculptures des deux obéliſques, tant de Latran que *del Popolo*, je n'y ai reconnu, ni même entrevu aucun rapport. Il ne m'eſt pas même poſſible d'imaginer comment de telles figures peuvent ſignifier de tels mots : & il faut convenir que nous trouverions le même embarras dans les hiéroglyphes Américains, ſi on ne nous en avoit donné la clef. Le nombre des figures de chaque ligne de l'obéliſque ſurpaſſe de beaucoup celui des mots de la verſion grecque. Il faut qu'on ait employé un bon nombre de figures pour ſignifier un ſeul mot, ce qui ſeroit tout le contraire de ce que dit Marcellin. Il y en a qui ſe trouvent paralleles & placées en ſymmétrie aux mêmes endroits des quatre faces : telles ſont certaines figures de lambels, peignes, ou rateaux, par leſquels il ſembleroit qu'on eût voulu exprimer des nombres. On y trouve à tout moment pluſieurs figures renfermées dans des ovales poſés ſur une baſe. En un mot ſi l'on n'étoit aſſuré par mille témoignages & par l'exemple des Mexicains que

ces ſculptures repréſentent un diſcours ſuivi, on les prendroit pour une pure phantaiſie des artiſtes d'un ſiecle groſſier, qui ſe ſont aviſés de diſpoſer à leur guiſe de tels ornemens ſur les pierres, comme nous en mettons ſur nos toiles peintes & ſur nos tableaux en découpures.

117. *Pluſieurs anciens peuples, autres que les Egyptiens, ont fait uſage de l'écriture par hiéroglyphes.*

Ce n'eſt pas aux Egyptiens ſeuls parmi les anciens peuples que cette maniere d'écrire étoit affectée : peut-être même ne l'avoient-ils que par imitation de leurs voiſins. Ils la tenoient des Chaldéens, s'il faut prendre à la lettre les termes de Caſſiodore, lorſqu'il dit. « Les aiguilles » de pierre d'une hauteur ſurprenante, » qu'on avoit élevées dans le Cirque, ſont » dédiées, la premiere au Soleil, l'autre à » la Lune. On y a gravé les anciens rites » ſacrés en caracteres chaldéens qui te- » noient lieu de lettres. » Le ſiécle de

Caſſiodore pouvoit avoir conſervé des monumens propres à prouver ce qu'il avance, que les caracteres dont on ſe ſervoit en Egypte ſont ceux des Chaldéens. Les Mahométans n'exiſtoient pas alors, & n'avoient pas encore détruit les vieux édifices des Orientaux. Mais il y a plus d'apparence encore que l'Egypte tenoit immédiatement les hiéroglyphes des Ethiopiens. « J'ai lu en Ethiopie, dit Héliodore, » une bande écrite en carac» teres non vulgaires, mais qu'on appelle » royaux, & qui reſſemblent beaucoup » à l'écriture ſacrée des Egyptiens. » Thraſile, dans Diogene-Laërce, cite un Traité écrit par Démocrite ſur les lettres ſacrées en uſage à Meroë en Ethiopie. Comme il paroît que les Egyptiens ſont un peuple moins ancien que ceux de Thébaïde & d'Ethiopie (le Delta étant un don du Nil, au rapport d'Hérodote, & croiſſant tous les jours, ainſi que M. Maillet l'a vérifié par de bonnes preuves) je crois très-vraiſemblable que

c'eſt de Thébaïde que les Egyptiens, & que c'eſt de Méroë que ceux de Thébaïde avoient tiré leur ancienne & primitive écriture figurée. Ils peuvent bien leur devoir cette invention, ſi, comme les Ethiopiens le ſoutenoient, l'Egypte tenoit d'eux une grande partie de ſes loix, de ſes rits religieux, des cérémonies de la cour, & entr'autres la maniere ſinguliere d'enſevelir les morts. Le rapport de *Diodore* (iij, 3,) eſt ſi détaillé ſur ce qui regarde l'écriture que je ne puis m'empêcher de le tranſcrire ici. « Les » Ethiopiens diſent que les Egyptiens ſont » une de leurs Colonies qui fut menée » en Egypte par Oſiris.... Ils alléguent » diverſes preuves de leur ancienneté ſur » les Egyptiens.... Nous dirons un mot » des caracteres éthiopiens & de ceux » que les Egyptiens appellent hiérogly- » phes.... Ces ſortes de lettres reſſem- » blent, les unes à différentes eſpeces » d'animaux, d'autres aux extrémités du » corps humain, d'autres à des inſtru- » mens méchaniques. Ainſi ils compoſent

» leur écriture, non d'un assemblage de
» lettres & de mots, mais d'un arrange-
» ment de figures dont un long usage a gravé
» la signification dans leur mémoire. En
» effet, s'ils représentent un milan, un
» crocodile, un serpent ou quelque par-
» tie du corps humain, comme un œil,
» une main, un visage & d'autres choses
» semblables; c'est que le milan, par une
» métaphore assez naturelle, signifie tout
» ce qui est prompt & subit; d'autant qu'il
» vole le plus legérement de tous les
» oiseaux : le crocodile dénote toutes
» sortes de méchancetés : l'œil marque
» un observateur de la justice, & tout
» ce qui défend le corps. Entre les au-
» tres parties, la main droite avec les
» doigts étendus exprime l'abondance des
» choses nécessaires à la vie; la main
» gauche fermée, indique l'œconomie &
» l'épargne. Il en est à-peu-près des autres
» parties du corps, aussi-bien que des
» instrumens. Les Ethiopiens recherchant
» avec soin la signification de chacune de
» ces figures & se l'imprimant dans l'esprit

» par une longue application, connoiſſent » d'abord ce quelles repréſentent.

Les Phœniciens avoient comme en Egypte des figures d'animaux pour lettres. Philon de Biblos, dans ſa Préface, dit que Sanchoniaton fouilla dans les archives, & y trouva pluſieurs choſes ſecrettes écrites en lettres Ammonéenes qui n'étoient pas entendues de tout le monde. Par lettres Ammonéenes, on peut entendre des caracteres figurés, ou les hiéroglyphes, en uſage dans le fameux temple du Soleil, connu ſous le nom de temple de Jupiter Hammon, (*Hamma*, i. e. *Pater Sol. Hamman*, i. e. *Templum Solis. Hammanim*, i. e. *Simulachra Solis*, & en général *Simulachra*, *Anaglypta*). Les auteurs font auſſi mention de l'écriture ſacrée des Babyloniens. Les Hébreux prétendent en avoir eu une dans les premiers tems, & diſent que le Samaritain n'étoit que le caractere vulgaire poſtérieurement mis en uſage. Les Arméniens dont la langue porte un caractere original, outre les lettres courantes, en ont d'autres

figurées & repréſentatives, fort curieuſes. Les hiérophantes des Grecs, au rapport de Théodoret, conſervoient dans leur temple un caractere qu'ils appelloient ſacré & différent du vulgaire. Il y a grande apparence, ſi le fait eſt vrai, que ce caractere n'étoit que celui d'Egypte qu'avoient apporté en Grece les premieres colonies Egyptiennes. Mais il eſt plus vraiſemblable que dès-lors l'écriture littérale avoit cours en Egypte. On a dit que les Thraces s'étoient auſſi ſervi de caracteres ſymboliques : c'eſt-à-dire ſeulement, qu'ils ont pu, comme les Scythes, employer des ſignes allégoriques, comme ſignes de leurs expreſſions.

Nous n'apprenons pas que parmi nos peuples du Nord, Latins, Celtes, Teutons & autres, cette écriture ſymbolique ait été d'uſage. Auſſi, malgré l'antiquité que quelques auteurs veulent donner aux Runes ſeptentrionales, dont le nom, que Spelman en ſon Gloſſaire explique, *myſtere ou choſe ſacrée*, ſignifie plutôt *raie*, *rainure*, *gravure*, je ſuis perſuadé que les Sauvages

d'Europe n'ont point eu l'uſage de l'écriture avant les voyages qu'y firent les Phœniciens & les Grecs, tems auquel l'uſage de l'écriture *littérale* avoit déja prévalu. Mais les anciens Barbares Septentrionaux ſans avoir l'uſage de l'écriture ne laiſſoient pas que d'employer les figures ſymboliques pour exprimer verbalement leur penſée. Phérécide, (cap. *Clem. Alex. Strom. L. v, p.* 567,) rapporte qu'Idanturas roi des Scythes, habitans au de-là du Danube, envoya au roi de Perſe Darius, qui étoit entré à main armée dans ſon pays, une ſouris, une grenouille, un oiſeau, une fléche & une charrue pour lui annoncer quel ſeroit le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe. Cela vouloit dire : *A moins que vous n'échappiez en l'air comme des oiſeaux, ſous terre comme des rats, ou ſous l'eau comme des grenouilles, vous périrez par nos fléches ; car la terre que nous labourons ne vous appartient pas.* Clément Alexandrin remarque que non-ſeulement les Egyptiens, qui ont été fort adonnés à la philoſophie, mais toutes les

nations barbares qui en ont eu quelque teinture ont fait autrefois uſage de l'écriture par ſymboles. Il faut que cette façon d'écrire ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'on la trouve répandue chez des peuples qui n'ont point eu de liaiſon les uns avec les autres.

118. *Les figures ſymboliques réduites en clefs plus ſimples. Ecriture chinoiſe.*

On peut aſſurer que l'on n'a écrit que rarement, & preſque toujours en gravant ſur des matieres dures, tant qu'a duré l'uſage des figures ſymboliques. La difficulté, la longueur, l'embaras de cette méthode, la ſurcharge des ſymboles réunis & compliqués ſont de bonnes raiſons de le préſumer ainſi. Mais lorſque l'uſage des ſymboles fut une fois commun & bien convenu, rien ne devint plus naturel que de ſe contenter de rendre les figures par des traits plus ſimples; ce qui rendoit la méthode beaucoup plus expéditive & commençoit d'introduire une eſpece d'écriture courante d'un plus commode uſage

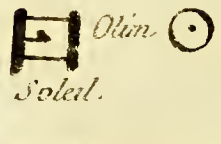
pour l'écrivain ; ſi commode même, qu'il n'y a guères moyen de douter que l'altération n'ait toujours augmenté en ceci, comme en tout le reſte, & qu'on n'ait de plus en plus ſimplifié les eſquiſſes des figures. Ces traits croqués, abréviations de figures non encore méconnues, étoient des clefs qui préſentoient à l'œil des mots entiers ou des idées. C'étoit beaucoup que d'en être venu-là. Les facilités données par la nouvelle formule faiſoient tout d'un coup faire à l'art un progrès immenſe. On a pu même abſolument parlant ſe contenter de cette derniere méthode ; malgré les embarras d'une extrême complication qu'elle tient encore de ſon origine ; malgré le nombre énorme de caracteres qu'elle oblige d'employer, correſpondant au nombre infini des idées, ou plutôt très-inſuffiſant pour les rendre toutes, quoique la vie d'un homme ne ſuffiſe pas pour apprendre à lire & à connoître tous ces caracteres. Nous avons aux extrémités de l'orient l'exemple d'une quantité de peuples po-

licés, exercés dans les arts & dans la morale, qui s'en ſont tenus à cette méthode, & qui même par habitude la préferent à la nôtre. Les Chinois, le plus ancien peuple connu de la terre & le plus fidele obſervateur des coutumes anciennes, n'ont jamais changé leur écriture par clefs ſymboliques. Ils peignent, non les ſons de la voix, mais les objets de la penſée par un certain nombre de figures radicales, & par les variétés innombrables dont ils chargent chaque racine.

Je me ſuis trop étendu ſur les formules d'écritures Américaine & Egyptienne pour m'arrêter encore long-tems à décrire celle de la Chine, mieux connue par le grand détail où nos miſſionnaires d'Europe ſont entrés ſur un objet très-intéreſſant pour l'hiſtoire de l'eſprit humain. Pluſieurs ſçavans en ont curieuſement parlé, entre autres, Freret, dans le ſixieme volume des Mémoires de l'Académie. Il ſuffira de dire que ſelon l'opinion commune la plus ancienne écriture des Chinois fut purement réelle & repréſentative des objets nommés,

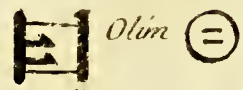
RPJCB

Caracteres representatifs tirés de l'écriture Chinoise.


Olim ⊙
Soleil.

Riviere.

Gouffre, Abyme.


Olim ⊜
Oeuil.

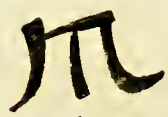
Enclos, Verger

Circuit, envelope.

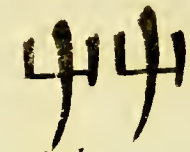
Flamme.

Joug, Assemblage.

Angle, chose Aigue.


Ongle ou pas des Animaux.

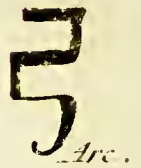
Chariot.


Herbes.

Terres partagées entre quatre Personnes

Portes.

Goutte; Eau.


Arc.

Mortier a piler.

Enclume.

Tirer de l'Arc.

Plume

Arbre.

Forest.

comme d'un *œil*, d'une *main*, &c. & qu'on croit reconnoître encore les images groſſieres de ces objets dans les caracteres qui les expriment aujourd'hui ; tels que l'on en voit ici quelques-uns repréſentés : (Voyez *Pl.* VIII.) Qu'il y a apparence que les objets figurés ont été de bonne heure employés comme ſymboles : Que les Chinois ſe ſont auſſi ſervis de cordelettes nouées pour dreſſer des mémoriaux, comme je l'ai rapporté (n° 106 :) Que *Fohi* ſubſtitua aux cordes nouées des caracteres formés par la combinaiſon de pluſieurs lignes droites & paralleles, les unes entieres, les autres briſées. On les appelle *ko-va*, & ce mot ſignifie *choſe expoſée au public.* Il ſe peut, comme le croit Freret, que les cordelettes aient donné lieu à l'introduction de la peinture des lignes qui les repréſentent, les unes entieres, les autres briſées pour repréſenter les nœuds. L'ancien livre *I-king*, dont l'intelligence eſt perdue, eſt écrit, partie en *hotou* ou cordelettes avec

des nœuds blancs & noirs, partie en *koua* ou lignes, ſoit entieres, ſoit briſées. Chaque ligne eſt compoſée d'un, de deux, ou de trois points, c'eſt-à-dire, courte, moyenne ou longue. La ligne eſt entiere ſi les points ſont contigus : ſi elle eſt briſée, c'eſt en deux ou en trois piéces. On a combiné parallelement enſemble de différentes manieres des lignes entieres ou rompues, pour en former chaque caractere, en employant s'il le falloit juſqu'à ſix lignes paralleles des deux eſpeces, pour un ſeul caractere : de ſorte que la variété des combinaiſons poſſibles ne laiſſoit pas de donner un certain nombre de caracteres élémentaires ; chacun deſquels étoit, dit-on, approprié à déſigner une certaine choſe ou une certaine modalité générale des êtres. Toute inſuffiſante qu'étoit cette méthode, on ne peut nier que la méchanique n'en fût ingénieuſe.

Elle me paroît avoir du rapport avec les caracteres inconnus gravés ſur les monumens de Tſchilminar, ou ruines de

l'ancienne Perſépolis, dont le Bruyn & Chardin nous ont donné les figures. Ce caractere d'écriture n'a qu'un trait uniforme, comme l'eſt la ligne de l'ancien Chinois. C'eſt toujours une eſpece de clou ou triangle oblong & fort étroit. Ces clous ſont perpendiculaires ou inclinés plus ou moins d'un côté ou d'un autre; la pointe en bas ou la pointe en haut; plus grands ou plus courts; ſeuls ou enſemble, deux à deux, trois à trois, quatre à quatre. On connoît aiſément qu'il peut réſulter de cette variété d'aſſemblage & de poſition un certain nombre de caracteres élémentaires capable d'avoir formé l'écriture de ces ſiécles inconnus.

Les caracteres dégénérés des images réelles, réduites à des traits plus ſimples & plus expéditifs, ſont fort anciens à la Chine. On raconte qu'un Souverain qui regnoit 28 ſiecles avant l'ére vulgaire, perfectionna cette écriture, multiplia les caracteres & en varia les figures. Les Chinois ont encore un des livres écrits

ſuivant la forme alors établie. Dans la ſuite les progrès ne firent que s'étendre : ce fut, ſelon eux, dans le cours du douzieme ſiécle avant l'ére vulgaire que l'écriture ſe trouva portée au plus haut point de perfection. Ils ajoûtent que les caracteres alors en uſage étoient tous fondés ſur des raiſons philoſophiques : qu'ils exprimoient la nature des choſes qu'ils ſignifioient ; ou du moins la déterminoient en déſignant les rapports de ces mêmes choſes avec d'autres mieux connues. (*Freret, ibid.*) On ne peut mieux définir que par ces paroles l'écriture *réelle-curiologique* & l'écriture *ſymbolique ;* le ſens *propre* & le ſens *figuré.* Comment nier que les caracteres dont on parle ici ne fuſſent dérivés des images réelles de chaque choſe, & que tout le ſyſtême de cette méthode ne portât ſur un fondement plutôt néceſſaire & phyſique, c'eſt-à-dire fondé ſur la repréſentation même des objets naturels, qu'arbitraire & conventionnel ? Je m'étonne que Freret, le plus ſçavant homme qui ait vécu de notre tems &

l'un des meilleurs raiſonneurs quand il n'étoit pas préoccupé, ait pu avancer comme un principe, que ces ſignes formés par de ſimples traits, n'étoient que des figures arbitraires, n'ayant qu'un rapport conventionel & de pure inſtitution avec les choſes ſignifiées.

L'écriture chinoiſe ſouffrit un grand échec dans le troiſieme ſiécle, s'il eſt vrai, comme on le prétend, qu'un empereur ennemi des lettres fit brûler tous les livres, & que ce ne fut que 50 ou 60 ans après, dans le cours du deuxieme ſiecle qu'un autre empereur fit rechercher ceux qu'on avoit pu cacher & ſauver de la perſécution. A l'aide de ces reſtes & de la tradition, on reſtitua de mémoire ou d'exemple une partie des caracteres perdus; mais faute d'être ſuffiſamment inſtruit du véritable ſyſtême de l'ancienne écriture primitive, ou d'y avoir donné une ſoigneuſe application, on y introduiſit un grand nombre de caracteres bizarres qui n'avoient aucune analogie naturelle avec les anciens.

Il ne faut pas croire que ce nombre infini de clefs qu'on dit monter à 80000, ſoient primitives & indépendantes les unes des autres. Comme ce ſont des mots, & non des lettres, nous en avons, à vrai dire, tout autant dans nos langues. La plûpart de ces clefs ſont compoſées de pluſieurs autres plus ſimples, & ſervent, ainſi jointes, à faire le tableau d'une idée combinée de pluſieurs idées ſimples. Il y a donc une analogie dans ces combinaiſons, qui en fait aiſément deviner le réſultat par la connoiſſance que l'on a de la valeur des traits ſimples dont chacune d'elle eſt compoſée : comme dans la plûpart de nos mots, preſque tous compoſés & allongés, il y a une dérivation qui en rend l'intelligence facile dès que l'on connoît le terme ſimple dont ils ſont dérivés. Or chez nous les termes primitifs, & chez les Chinois les traits ſimples ſont en petit nombre correſpondant au petit nombre de nos idées ſimples qui ont ſervi à former les racines, ou les premiers traits d'où eſt ſortie la

famille innombrable des mots dérivés en toutes langues. Le pere Lecomte a donné la table des expreſſions qui ne montent qu'à 328, dont la combinaiſon variée produit un nombre prodigieux. Il en eſt de même des traits ſimples, compoſés de la ligne droite, de la ligne courbe & du point, placés & variés en 214 manieres. Ce ſont autant de caracteres radicaux correſpondans aux notions générales que les hommes peuvent ſe propoſer d'exprimer. (*Freret, ibid.*) Il faut obſerver encore deux ſingularités de cette langue. L'une qu'il n'y a point de rapport conſtitué entre le ſigne qui repréſente un objet à la vue & le ſon que le nom de cet objet fait entendre aux oreilles en le prononçant. Au lieu que chez nous *B* & *A* font *BA* : en cette langue deux traits ayant chacun leur nom, s'ils ſont joints enſemble, ſe prononcent par un ſon qui n'a quelquefois rien des deux autres. L'autre qu'en conſéquence de ce défaut de rapport entre les ſignes & les ſons, chacune des nations qui ſe ſert de

ces ſortes de caracteres, les prononce avec les ſons de ſa propre langue en y attachant le même ſens dans lequel on a écrit; de ſorte que toutes comprennent fort bien ce que l'on a écrit, ſans rien entendre à ce qu'une d'entr'elles diroit en le liſant. La direction des lignes de cette écriture eſt perpendiculaire du haut en bas, les lignes continuées de droite à gauche, comme je l'ai ſoupçonné des hiéroglyphes Egyptiens; quoique je ſois bien éloigné de croire que ces deux peuples aient une origine commune. A la vérité, il y a quelques traits de reſſemblance entre ces deux nations anciennement civiliſées, comme il y en a entre les nations ſauvages des Celtes & des Américains. Mais pour établir la theſe moderne que les Chinois ſont une colonie Egyptienne (theſe abſolument démentie par l'hiſtoire, & aſſez ſemblable à celle de Laffiteau qui vouloit que les Américains fuſſent une colonie de Pelaſges Grecs) il faudroit, pour la faire adopter, des preuves auſſi démonſtratives, auſſi irréſiſtibles

irréſiſtibles que celles qu'on a juſqu'à préſent apportées ſont peu concluantes.

Telle eſt la forme actuelle de l'écriture Chinoiſe dont les caracteres ſont les ſignes immédiats des idées qu'ils expriment & n'ont aucun rapport avec l'écriture verbale dont les caracteres ſont les ſignes immédiats des mouvemens exécutés par l'organe vocal. Telle eſt enfin la plus ancienne méthode, plus ou moins compliquée, qu'ont ſuivie tous les peuples de la terre aſſez civiliſés pour avoir un uſage de l'écriture habituelle & commune.

119. *La multiplication des idées réfléchies & morales oblige d'abandonner l'écriture ſymbolique. Cauſe de l'invention de l'écriture littérale.*

Mais les défauts de cette formule, ou de toute autre qui s'exprime par ſymboles a forcé d'autres peuples d'abandonner l'ancienne route où ils ne faiſoient que s'égarer davantage, plus ils alloient en avant; & de s'en frayer une nouvelle d'un genre abſolument différent. En effet

l'augmentation des connoiſſances ayant de jour en jour en jour mieux civiliſé certains peuples, leurs eſprits s'exercerent auſſi davantage ſur les objets extérieurs ; ce qui leur inſpira un plus grand nombre d'idées ſimples, & un nouvel ordre d'idées combinées. A meſure que les idées ſe multiplierent, il fallut multiplier les mots qui les expriment, & les figures repréſentatives de ces mots. Mais on ſe trouva bientôt arrêté par un inconvénient inſéparable de la méthode ſymbolique. Quelque ſoin que l'on prît de borner le nombre des ſymboles, & de faire adroitement ſervir le même caractere ou la même clef aux choſes qui avoient entr'elles quelques rapports, en ajoûtant, ôtant, ou variant ſeulement un attribut, ou une piéce de la figure ſymbolique, cette écriture devenoit impraticable par la quantité de figures qu'il falloit multiplier ou varier, non-ſeulement comme les objets, mais comme les jugemens que l'eſprit porte de ces objets. Alors dans le deſir de trouver une nouvelle

méthode, on étudia ſans doute avec ſoin l'organe de la parole; & l'on découvrit, ou du moins l'on crut découvrir, que les ſons de la voix, avec leſquels nous pouvons ſignifier tout ce qui nous plaît, n'étoient qu'en petit nombre. On s'aviſa donc de repréſenter ce petit nombre de ſons par un égal nombre de caracteres ſimples ou *lettres*, dont le mêlange combiné, portant aux yeux, à force d'habitude, tout ce que les articulations des organes portent aux oreilles, préſente à l'eſprit l'idée des objets extérieurs d'une maniere plus ſimple, plus courte, & plus facile que ne feroit la figure même de ces objets. On trouva d'abord douze ou ſeize de ces caracteres ſimples : puis avec un plus grand examen ou par une plus grande facilité, on y ajoûta peu-à-peu un plus grand nombre, qui, à ce qu'on croit, ne paſſe pas 24 ou 26. J'ai fait voir ailleurs (n° 28 & ſuiv.) que cette opinion commune ne va pas aſſez loin, ou qu'elle y va beaucoup trop. Au reſte je ne m'arrête pas à traiter ſéparement de l'écriture

ſyllabique ; & de l'écriture littérale. Toutes deux ſont organiques, & n'ont, à vrai dire, entr'elles preſqu'aucune différence. Ce que jobſerve ſur l'une convient à-peu-près également bien à l'autre. Elles n'ont de différence que dans la multiplicité des caracteres alphabétiques que la premiere eſt obligée d'avoir pour ne pas ſéparer le ſon vocal de la forme que l'organe lui donne : de ſorte qu'il faut multiplier chaque conſonne par le nombre des voyelles qu'elle fait ſonner ; ou réciproquement.

120. *Le paſſage des caracteres compoſés aux caracteres ſimples a fait nommer ces derniers* lettres.

Lorſque les nouveaux caracteres organiques plus ſimples furent d'uſage pour remplacer les hiéroglyphes ou caracteres figurés de la grande & écriture ſymbolique, on les nomma *lettres*, *literæ*, ou autre mot ſynonyme : ce qui ſignifie *les figures ſimples*, *les petites figures*, pour les diſtinguer des anciens caracteres plus compliqués : nom dérivé parmi nous du grec

λιτὸς i. e. *ſimplex, tenuis, exilis :* & de *litera* on a fait le verbe *legere* par le ſupin *lectum*. Cette étymologie du mot *lettre*, à laquelle Voſſius s'arrête par préférence, eſt évidemment la bonne. Elle rend une juſte raiſon du nom impoſé aux nouveaux traits pour les diſtinguer des anciens, en même temps qu'elle indique fort bien la trace du paſſage des uns aux autres.

121. *On ne peut indiquer en quel tems ni par qui l'écriture littérale a été introduite.*

On ne peut douter que la nature n'ait de bonne heure indiqué les premiers élémens de l'écriture figurée aux peuples qu'elle a doués de quelque doſe d'intelligence. Il ſeroit bien inutile de rechercher le tems d'une invention née, pour ainſi dire, avec l'homme. Il n'en eſt pas de même de l'écriture organique, fruit d'une longue & ſçavante obſervation. Cependant on ne peut dire au juſte par qui ou en quel tems elle a été inventée. Les

monumens certains nous manquent à cet égard, tant l'invention eſt ancienne ; & les traditions n'ont rien là-deſſus de bien aſſuré. L'opinion commune qui en donne l'honneur aux Phœniciens ne ſignifie autre choſe ſinon qu'ils peuvent être regardés comme inventeurs par rapport à nous qui la tenons d'eux. Quelques anciens auteurs lui donnent une très-haute antiquité dans l'Aſſyrie ; mais il eſt douteux ſi par le mot *literas* ils ont entendu parler de l'écriture littérale, ou d'une écriture quelconque. D'autres auteurs font l'invention récente & l'attribuent aux Egyptiens : peut-être n'ont-ils voulu parler que du tems ou l'Egypte ſubſtitua l'écriture littérale à l'ancienne formule uſitée dans ce pays. Pline, (*l. vij, ch.* 56,) ſemble croire que l'uſage de l'écriture eſt auſſi ancien que l'homme : *Apparet æternum literarum uſum*. Selon l'apparence il a voulu dire par-là que cet art eſt ſi ancien que ſon origine remonte au de-là de toute tradition humaine. Car c'eſt en réfléchiſſant ſur la haute antiquité des obſervations

aſtronomiques inſcrites par les Babyloniens ſur des lames de terre cuite qu'il s'exprime ainſi. Il avoit dit plus haut que les Aſſyriens ont toujours eu l'uſage des lettres, dont quelques autres attribuent l'invention aux Eyptiens, aux Syriens, ou aux Phœniciens qui les apporterent en Grece. *Literas ſemper arbitror aſſyrias fuiſſe.* Il eſt conſtant que s'il falloit diſputer de la gloire de l'invention, les Aſſyriens nation très-ancienne ſeroient pour le moins auſſi-bien en droit d'entrer en lice qu'aucune des autres cy-deſſus mentionnées; mais peut-être faudroit-il qu'elle cédât aux Indiens ou à quelqu'autre nation plus orientale. Que ſi l'on veut prendre à la rigueur les expreſſions de Pline, & croire avec lui que l'écriture a toujours été en uſage chez les Aſſyriens; ſon ſentiment n'a rien d'incroyable, s'il a voulu dire que l'homme dès le premier tems a fait uſage de ſa faculté de figurer les images groſſieres des objets extérieurs pour montrer aux yeux & indiquer ce qu'il ne pouvoit imiter par l'organe de ſa voix. Mais il

eſt aiſé de voir que ſa propoſition n'eſt pas ſoutenable, s'il a voulu parler, même des hiéroglyphes naturels employés comme ſymboles; invention de l'art arbitraire & conventionnelle, que la nature n'a pas dictée: & encore moins s'il a voulu parler de l'écriture littérale telle que nous l'avons, invention beaucoup plus fine & plus compliquée que la précédente. On peut aſſurer hardiment qu'elle ſuppoſe une longue exiſtence précédente du genre humain. L'exemple général des peuples ſauvages, qui ne l'ont pas, prouve que ce n'eſt que fort tard, après un grand exercice & un long développement, que l'eſprit humain a pu parvenir à une telle invention.

Anticlide croyoit & s'efforçoit, dit Pline (*ibid.*) de prouver par d'anciens monumens que cette invention des petites lettres étoit dûe à Menon l'Egyptien quinze ans ſeulement avant le tems de Phoronée, (Pharaon) qui a conduit en Grece la plus ancienne des colonies étrangeres qui y ſoient arrivées; mais

Béroſe & Epigene ſoutenoient, ajoûte-t-il, qu'elle étoit en uſage au moins cinq à ſept ſiécles avant le ſiécle de Phoronée, dont on place ordinairement l'émigration dans le dix-huitieme ſiecle avant notre ére.

122. *Traditions hiſtoriques ſur la tranſmiſſion de l'art de peuples en peuples.*

Au rapport de Diodore (*l.* 5,) les Egyptiens ainſi que les Phœniciens tenoient l'art des Syriens, premiers inventeurs. Ces Syriens, s'il en faut croire Euſebe, (*Prepar. Ev. l.* 10,) ſont les Hébreux. Il cite Eupoleme qui dit que Moïſe l'enſeigna à ſa nation de qui les autres peuples de Chanaan l'aprirent. Mais Moïſe dans ſes livres ne dit lui-même rien de pareil. Il ne s'attribue point une telle invention dans le récit fort circonſtancié de tout ce qu'il a fait & preſcrit au peuple qu'il gouvernoit : & tant de livres qu'il a écrit montrent que l'écriture étoit dès-lors une choſe très-uſitée en orient : ce qu'il ſeroit également facile de prouver par pluſieurs endroits du Pentateuque où divers autres livres ſont cités & extraits, & par l'antiquité

du livre de Job qu'on croit encore plus ancien. De plus les colonies Phœniciennes chaſſées de leur pays par l'invaſion des Hébreux divulguerent par-tout cet art en occident. Il eſt donc certain que dès-lors l'art étoit familier en Egypte & en Chanaan. Il eſt poſſible que ceux-ci la tinſſent des Syriens, & que ces derniers l'euſſent appris des Aſſyriens ou Babyloniens, puiſque ſelon Pline, l'art étoit ſi ancien chez ceux-ci : encore eſt-il probable qu'ils n'en étoient pas les inventeurs, & qu'ils le tenoient de quelque peuple ſitué plus avant dans l'intérieur de l'Aſie, plus voiſin de l'équateur. Car plus les traditions remontent, plus elles s'approchent de ce canton de la terre ; & nous voyons toutes les connoiſſances faire la même route, & s'avancer de l'Aſie intérieure vers l'occident ; de l'équateur vers le nord. On a dit que parmi les Grecs les Pelaſges avoient l'uſage de l'écriture avant l'arrivée des colonies Phœniciennes en Grece ; mais qu'ils le perdirent au tems que la Grece fut dépeuplée par les inon-

dations ; ce qui a fait dire que Cadmus fils d'Agenor en avoit le premier introduit l'uſage en cette contrée. (*Diodore, l.* 5.) Euſtathe, (*in Iliad. ij*, 841,) va plus loin & rapporte que les Pelaſges conſerverent ſeuls au tems du déluge l'uſage de l'écriture que les autres nations Grecques perdirent alors. Diodore dit ailleurs (*l.* 3,) que les nouvelles lettres apportées aux Grecs furent appellées Phœniciennes, & que les anciennes lettres dont on ſe ſervoit auparavant, & dont celles-ci firent abandonner l'uſage, ſe nommerent Pelaſgiques : ce qui dit aſſez clairement que l'art d'écrire à la Pelaſgienne ne fut pas entiérement perdu au tems du déluge de la Grece. Quelques ſçavans ont même ſoupçonné que les Runes ſeptentrionales étoient les reſtes de cette vieille écriture Pelaſgique conſervée dans le nord de l'Europe. D'autres auteurs préſument que c'eſt des Scythes que les anciens Grecs avoient appris l'art de l'écriture. Mais d'où ſçait-on que les Scythes ayent eux-mêmes connu cet art ? La conjecture contraire

ſeroit plus vrai ſemblable tant à leur égard qu'à celui des Pelaſges même. Si les Pelaſges ont eu en effet cet uſage, il y a beaucoup d'apparence que leur écriture étoit en figures ſymboliques plutôt que littérale : & que quand les Phœniciens eurent fait connoître aux Grecs les avantages de la nouvelle invention, ceux-ci abandonnerent auſſi-tôt leur ancienne méthode Pelaſgienne. Palamede n'eſt point l'inventeur des lettres parmi les Grecs. Il n'a fait comme Simonide qu'introduire quelques figures nouvelles qui pour plus de facilité exprimoient des conſonnes doubles. (*Plin. vij*, 66.) Il eſt conſtant que cette invention a été tranſmiſe par les Orientaux ; ſoit que Cadmus en ſoit l'auteur, ou Cécrops l'Egyptien, ou Linus précepteur d'Hercule, c'eſt-à-dire d'un marchand Tyrien : cet Hercule ne pouvant être le Thébain fils d'Amphitryon, puiſque l'hiſtoire nous apprend qu'il y avoit en Grece des monumens écrits au temps même d'Amphitryon. Les Européens tiennent donc cette invention des

Orientaux : & il eſt certain que les lettres qui leur furent portées ſont les lettres Phœniciennes dont l'Europe ancienne & moderne a toujours depuis fait uſage.

123. *Les lettres Phœniciennes ſont les plus anciennes aujourd'hui connues ; & celles d'Europe en tirent leur origine.*

Laiſſons donc les Phœniciens jouir, ſelon la tradition la plus ordinaire, de la gloire d'avoir inventé ce bel art de l'écriture organique. Ils en ſont du moins les inventeurs à notre égard, puiſqu'il eſt conſtant que ce ſont eux qui par leurs voyages l'ont divulguée dans les pays plus occidentaux. On en a une foule de preuves, parmi leſquelles il n'y en a point de meilleure que celle qui ſe tire de la choſe même : je veux dire l'étymologie de la figure de chacun de nos caracteres vulgaires, laquelle ſe trouve dans le Samaritain. Le caractere Phœnicien eſt le même que le Chananéen : on n'en ſçauroit douter, puiſque c'eſt même peuple & même

pays. Par la même raiſon le Chananéen eſt à-peu-près le même que le Samaritain. Or le Samaritain eſt l'ancien caractere hébreu : ce qui eſt prouvé par les anciens Sicles de Paleſtine dont les inſcriptions ſont en caracteres Samaritains. Donc le Phénicien eſt le même, ou à-peu-près le même que l'ancien caractere hébreu. Les *Cadmus*, c'eſt-à-dire les *hommes d'orient* ont tranſmis ce caractere tant aux Grecs (qui le retournerent de gauche à droite, après s'en être ſervi d'abord à la maniere orientale, puis alternativement de deux manieres, allans & revenans comme les bœufs qui tracent des ſillons) qu'aux Etruſques & Oſques d'Italie, qui retinrent l'uſage d'écrire de droite à gauche, & ne ſe ſervirent que de lettres capitales. Les Latins deſcendus des Oſques, formans leur langue ſur le dialecte grec éolique, qui prévaloit dans leurs provinces, uſerent pour petit caractere des lettres à la grecque, & pour caractere capital des figures oſques & étruſques, qu'ils retournerent de l'autre

ſens à la grecque, afin de conſerver l'uniformité dans leur écriture. Les deux inſcriptions en lettres oſques, qu'on vient de trouver dans la ville ſouterreine d'Herculane, ont un rapport infini avec les capitales latines figurées à l'envers. Telle eſt l'étymologie de la figure de nos caracteres. Au reſte il me paroît probable que les Etruſques ont emprunté leurs lettres immédiatement des colonies orientales plutôt que des Grecs. Elles ſont fort ſemblables à celles que Scaliger donne pour être les lettres des inſcriptions Thébaines; & de plus les Etruſques écrivoient de droit à gauche. Je crois auſſi que les Latins ont pris leurs lettres immédiatement des Etruſques, & qu'ils les ont enſuite figurées à-peu-près ſemblables aux lettres éoliques de la grande Grece qui en différoient peu, ſuivant le ſens des lignes de gauche à droite. Les lettres que Cadmus aporta en Grece ſeroient encore plus ſemblables aux lettres latines, qu'aux grecques même vulgaires, telles que nous

les avons & telles que les Grecs les avoient altérées par l'uſage, ſi la forme en étoit telle que Scaliger (*ad. An. Euſeb.* 1617. *Vide Henſelium Synops. Harmonic. p.* 88,) l'a figurée dans les trois anciennes inſcriptions qu'Hérodote dit avoir vu écrites en lettres cadméennes ſemblables aux ioniques dans le temple d'Apollon à Thèbes en Béotie. Les inſcriptions les plus anciennes qui exiſtaſſent parmi les Grecs étoient l'une d'Amphitryon petit-fils de Cadmus; la 2e, d'Hippocoon fils de Laïus; la 3e, de Laodamas fils d'Etéocle. J'ajoûterai ici quelques preuves, preſque toutes tirées de Bochart pour démontrer que les figures des lettres grecques, & des nôtres, viennent néceſſairement du caractere chananéen, qui étoit ſans doute fort approchant de l'Egyptien, vû le voiſinage des deux peuples; s'il n'étoit le même, comme cela eſt encore plus vraiſemblable & comme il faut que le ſoutiennent ceux qui prétendront que l'art a paſſé directement d'Egypte en Grece.

124. *Preuves que les lettres grecques, étrusques & latines, viennent du cananéen ou phœnicien.*

1° Cadmus Hévéen de naiſſance, & officier de cuiſine du roi de Phœnicie, fut le chef d'une colonie qui paſſa dans la Grece. Harmonie ſa femme, muſicienne du palais, au rapport d'Euhemere, & probablement native des environs du mont Harmon dans le même pays, porta la premiere en Grece, ſelon les apparences, l'art de la muſique. Quant à celui de l'écriture, il eſt preſque conſtant qu'il y fut porté par ſon mari, qui n'aura ſans doute pas donné aux Grecs d'autres lettres que celles de ſon pays. Les lettres grecques ioniques paſſent pour les plus anciennes entre tous les caracteres grecs. Hérodote (*l. v, ch.* 58,) dit que les caracteres dont les Phœniciens ſe ſervoient de ſon tems étoient les mêmes que les anciennes lettres ioniques, dont on avoit un peu altéré depuis la figure & le ſon. Il ajoûte qu'en ce canton de la Grece, le

mot *phœniciennes* signifie *lettres*. Hézychius, rend de même le mot Ἐκδοσιξω par le terme synonyme ἀναγινῶσω (d'ἀναγινώσκω *lego*.)

125. *Preuve du passage des figures symboliques aux figures littérales.*

2° Les Grecs malgré la prétention où ils étoient que leur langue est la plus ancienne de l'univers, étoient obligés de reconnoître eux-mêmes, dit le philosophe Crates, que les noms apellatifs de leurs lettres ne sont pas tirés de leur langue, mais de quelqu'autre langue barbare. *Alpha* est le nom que Cadmus a donné à notre premiere lettre, dit Plutarque, parce que les Phœniciens appellent ainsi un *bœuf*. En effet si on fait attention à la figure de l'*aleph* samaritain, on y trouvera quelque image grossiere d'une tête de bœuf avec ses deux cornes. On voit ici une trace du passage des hiéroglyphes aux lettres courantes. Et il n'est pas étonnant que les Cananéens ou les Egyptiens leurs voisins ayent donné à leur premiere

lettre le nom & la figure de l'animal le plus utile, ſi révéré parmi eux, & ſi commun dans leur ancienne écriture ſymbolique. Au reſte il n'eſt pas certain que le bœuf fût la premiere lettre de l'alphabet ſimple des Egyptiens : car Plutarque dit ailleurs que la premiere lettre de leur alphabet étoit un Ibis portant le bec à ſes jambes : ce qui figuroit une eſpece de triangle. De-là peut-être que l'*A* majuſcule a une forme à-peu-près triangulaire ; au lieu que l'*a* ordinaire (ſur-tout celui des Grecs α) approche plus de la forme d'une tête de bœuf poſée horizontalement ; mais de quelque maniere que cela ſoit, on retrouve toujours ici le paſſage des figures hiéroglyphiques aux caracteres ſimples.

126. *Alphabet chananéen comparé avec le grec.*

3° Les noms des lettres vulgaires & grecques ſont les mêmes que ceux des lettres hébraïques *A. B. C. D. E*, &c. *Alpha, Beta, Gamma, Delta, Epſilon*, &c.

Aleph, *Beth*, *Guimel*, *Daleth*, *Hé*, &c. L'ordre eſt le même preſque dans tout le cours de l'alphabet : & cet ordre eſt fort ancien, comme on peut le vérifier, dit Selden, par les acroſtiches de David & de Jérémie. Les derniers caracteres compoſés qui ſe trouvent à la fin de l'alphabet grec, ont, comme on le ſçait, été ajoûtés dans la ſuite par Simonide ou par Epicharme.

127. *Origine de la figure de nos caracteres.*

4° La figure des caracteres ſamaritains retournés étant aſſez approchante de celle des caracteres grecs, il y a apparence que les caracteres phœniciens, s'ils n'étoient les mêmes que les ſamaritains, n'étoient pas plus différens que les latins le ſont des grecs, & peut-être même tenoient-ils le milieu entre le ſamaritain & le grec. Il eſt vrai que les lettres que l'on voit ſur les médailles puniques ne paroiſſent pas avoir beaucoup de reſſemblance avec les caracteres grecs, non plus qu'avec les ſamaritains. Mais il faut remarquer que ce ſont des monumens africains fort éloignés

de leur ſource, qui a pu être altérée par le commerce continuel avec des étrangers, & par la grande diſtance des lieux & des tems : car il ne paroît pas que ces monumens ſoient beaucoup antérieurs à l'ére vulgaire. 5° Les Grecs dont l'accent étoit doux & beaucoup plus ſortant que celui des Phœniciens, ont transformé en voyelles les aſpirations gutturales des Orientaux. Mais les Ioniens plus voiſins de ceux-ci conſerverent en aſpiration la lettre *H.* dont les autres Grecs avoient fait un *E* ouvert & long. L'uſage des Ioniens, peut-être conſervé originairement par les Etruſques, a paſſé dans la langue latine, d'où il s'eſt perpétué dans nos langues vivantes. L'aſpiration *H.* ſi commune dans nos dialectes latins, & qui ne paroît plus dans l'alphabet grec comme ſimple aſpiration, y étoit néanmoins anciennement avant que Palamede n'eut inventé les caracteres doubles θ, φ, χ, qui le remplacent. Alors, au rapport de Marius Victorinus, les Grecs écrivoient THEOS, ΠΗΙΛΟS, ΚΗΡΟΝOS. Mais depuis

que l'usage des lettres doubles l'eût rendu inutile, Simonide se servit du caractere *H* pour figurer l'*é* long ou ητα. Car jusques-là l'*é* long s'étoit écrit avec un simple *epsilon*. Enfin Callistrate de Samos rassembla toutes les lettres grecques, préféra les ioniques comme plus anciennes, rangea dans leur ordre jusqu'au nombre de 24, tant les anciennes lettres que celles que Palamede & Simonide avoient introduites. Cet alphabet fut reçu par les Athéniens sous l'archontat d'Euclide (*Andron. in Tripode ap. Suidam in* ν. Σαμίων.)

6° On croit communément que Cadmus ne donna aux Grecs que seize caracteres; mais il faut y ajoûter les signes ou épisêmes (*notæ distinctivæ, signationes.*) Βαυ qui est le *vau* ϝ sixieme lettre samaritaine, & *sigmatau* ϛ qui étoient de vraies lettres, & qui quoique supprimées de notre alphabet grec d'aujourd'hui y étoient certainement autrefois. Car le digamme éolique *F* est le même que l'ν consonne des Latins & des François. Les Latins

ne le prononçoient pas doux comme nous, mais rudement ſiflé *F*. L'*F* eſt chez eux & chez nous la ſixieme lettre comme chez les Samaritains. Dans l'alphabet éthiopien, que l'ordre & le nom des lettres montrent clairement être le même que celui de Chaldée & de Phœnicie, le *Waw* y eſt auſſi la ſixieme lettre. *Alf*, *Bet*, *Geml*, *Dent*, *Haut*, *Waw*, &c. Qu'on ſe rappelle ce que nous avons dit (n° 117) que les Ethiopiens ont eu l'uſage de l'écriture hiéroglyphique avant que d'avoir celui d'un alphabet. Diodore dit qu'ils avoient deux ſortes d'écritures: & il paroît qu'on doit conclure du récit d'Héliodore qu'ils avoient deux ſortes de lettres; les unes *royales* ſemblables aux caracteres ſacerdotaux de l'Egypte, c'eſt-à-dire, comme il paroît qu'on doit l'entendre, aux hiéroglyphes; les autres *vulgaires*. Ainſi les Ethiopiens ont pratiqué à la fois pendant quelque tems l'ancienne méthode d'écriture *réelle*, & la nouvelle méthode d'écriture *verbale*.

La preuve que l'autre épiſême ϛ *ſig-*

matau remplaçoit dans le même ordre chez les Grecs la ſixieme lettre ſamaritaine, & faiſoit partie de leur alphabet, c'eſt que chez eux il s'eſt conſervé dans les chiffres où il eſt le ſixieme, comme dans l'alphabet oriental, au lieu que le σ *ſigma* ou *S* final eſt beaucoup plus reculé. La preuve que l'alphabet grec ſuit le ſamaritain, & que le ϛ *ſigmatau* ou *S* y étoit comme dans l'autre la ſixieme lettre, ſe tire de l'alphabet coptique qui eſt évidemment le même que le grec (le cophte étant un grec corrompu en Egypte depuis que ce pays fut ſous la domination des ſucceſſeurs d'Alexandre.) L'alphabet cophte eſt *Alpha*, *Vida*, *Gamma*, *Dalta*, *Ei*, *So*, &c. Dans un vieux manuſcrit de l'abbaye de Fulde où l'on trouve les noms des lettres grecques, écrit tout au long, la ſixieme entre l'*epſilon* & le *zeta* eſt nommée ϛωϊσινον, & ſa forme eſt celle d'un *S*. On en trouve une autre entre le πι & le ϱό (le *p* & l'*r*) appellée κοπωπη, ou κόφε, qui eſt évidemment le קן *khof* des Orientaux & le *q* des Latins dont

les

les Grecs ne faiſoient pas uſage. Les Latins ont adopté immédiatement des Phœniciens le ק *kof* ou *q* retourné qui ſe trouve auſſi chez les uns & les autres entre le *p* & l'*r* & que les Grecs n'avoient pas.

128. *De la direction des lignes.*

La direction des lignes chez tous les Orientaux eſt, comme on ſçait, de droit à gauche, contraire à la nôtre. C'étoit l'ordre Samaritain que probablement les Grecs ſuivirent auſſi dans les premiers tems où l'art leur fut tranſmis. Il y a bien de l'apparence que les anciennes inſcriptions Thébaines étoient écrites de droit à gauche. Elles ſont toutes trois plus anciennes que la guerre de Troye. Quand on en trouve de *bouſtrophées*, telles que l'inſcription Sigéenne, c'eſt auſſi un ſigne qu'elles ſont fort anciennes. Celles-ci ſemblent marquer le tems où les Grecs ont commencé à changer la direction de leurs lignes. Mais après tout c'eſt une choſe bien étrange qu'un peuple s'aviſe de varier là-deſſus. Comment peut-il venir en penſée de changer l'uſage habituel de

diriger les lignes ? Ceci pourroit faire ſoupçonner que les Grecs avoient dès-lors une écriture dirigée à l'occidentale ; & qu'ils ne firent qu'adopter les lettres qu'apporterent les Orientaux. Mais eſt-il plus naturel de croire qu'un peuple qui a l'uſage de l'écriture & des lettres propres, les quitte pour en adopter d'autres ? Il y a là de part ou d'autre une grande bizarrerie dont il n'eſt pas poſſible de rendre de bonnes raiſons. Ce n'eſt pourtant pas ici le ſeul exemple. Les lettres latines ont aboli dans le nord l'uſage des lettres Runiques. Les Latins avoient pris les lettres des Etruſques leurs voiſins, & en conduiſoient la direction en ſens contraire, comme les Grecs leurs autres voiſins. Non-ſeulement les Latins placés entre les Eoliens de la grande Grece & les Tyrrhéniens de l'Etrurie, ont pris la direction des lignes à la grecque en adoptant les lettres étruſques ; mais les Ethiopiens d'Abyſſinie, Sabéens d'origine, & qui ont l'alphabet de Chaldée, conduiſent leur ligne de gauche à droite, en ſens contraire

aux Orientaux. La direction grecque & latine fut ſans doute bientôt ſuivie en Etrurie même, quand Rome commença d'y étendre ſa domination. En général quand un peuple puiſſant ou ſçavant ſe mêle avec un autre ignorant ou plus foible, ce dernier, ſur-tout en fait de ſciences, prend beaucoup de l'autre, & conſerve quelque choſe du ſien. Rome ignorante prit beaucoup des Etruſques, & leur rendit davantage à ſon tour quand elle fut devenue la plus forte.

Quoique la direction des lignes en ſens contraire n'exclue pas le rapport qui peut ſe trouver entre deux langues, comme nous le voyons par l'exemple du phœnicien & du grec, la direction dans le même ſens marque une grande analogie entre les langues qui l'employent dans leur écriture, & peut ſervir à guider ceux qui voudront ranger les langues ſous des claſſes générales. Il y a bien des manieres de diriger les lignes : Le choix a dépendu de la fantaiſie ou de la commodité de ceux qui en ont les premiers

introduit l'uſage. Elles peuvent être horizontales de droit à gauche, comme en Orient : horizontales de gauche à droite, comme en Occident : bouſtrophées ou alternatives de cette maniere, comme on les trouve en certaines inſcriptions : perpendiculaires (comme dans les langues chinoiſes, & comme je ne doute pas que les hiéroglyphes ne ſoient écrits ſur les pyramides d'Egypte) de haut en bas, ou de bas en haut, ou même bouſtrophées alternativement; les lignes ſuivies de droit à gauche ou de gauche à droite : enfin de beaucoup d'autres manieres qu'on peut imaginer. Au premier aſpect, il ne paroît guères naturel qu'on ait pu introduire aucune maniere de diriger les lignes, qui faſſe repaſſer la main ſur celles qui viennent d'être tracées, comme ſeroit l'écriture horizontale en continuant les lignes de bas en haut; ou la perpendiculaire en les continuant de droite à gauche : car alors la main effaceroit ce qu'elle vient fraîchement d'écrire. Mais il eſt preſque certain que dans les premiers tems de l'introduction de l'art, on n'écrivoit que

ſort rarement ; dans le cas ſeulement où l'on vouloit conſerver la mémoire des choſes importantes & publiques, & en gravant les caracteres ſur des matieres dures. Ce n'eſt que lorſque les ſciences ont eu fait du progrès, & que les nations ont été civiliſées, qu'on a journellement écrit à main courante, avec la plume ou le pinceau ſur des matieres moins durables, mais plus faciles à manier. Alors on a ſuivi dans la direction des lignes l'uſage habituel, bon ou mauvais. Un peu d'attention a ſuffi pour ſe précautionner contre les ratures, qu'il eſt aiſé d'éviter en écrivant avec le pinceau, & qui ne ſont pas à craindre en écrivant avec un poinçon, ſoit ſur des feuilles de latanier, ſoit ſur des tablettes cirées, &c. Quoiqu'il paroiſſe d'abord contraire à la raiſon & à la probabilité qu'aucun peuple dirige ſon écriture horizontalement multipliant les lignes de bas en haut en repaſſant la main ſur ce qu'il vient d'écrire, on en trouve un exemple aſſuré. « Ceux du pays » de Thibeth, dit Rubruquis, (*Voyage*

» *de Tartarie*, *c.* 39,) écrivent comme » nous de la gauche à la droite. Ceux » de Tangut écrivent de la droite à la » gauche comme les Arabes, & en mon- » tant en haut multiplient leurs lignes. » Cet auteur se trompe dans l'application du fait. L'écriture du Thibeth & celle de Tangut est constamment la même. Mais il ne se trompe pas dans le fait même. Chamberlayn nous a donné un modele de l'ecriture des Tartares Mantcheoux voisins du pays de Tangut, où l'on voit qu'ils suivent dans la progression de leurs lignes cette extraordinaire direction, telle que Rubruquis la rapporte.

129. *Maniere de connoître de qui un peuple tient la lecture & l'écriture.*

Par l'origine des termes qui chez les nations expriment l'action de lire & d'écrire, il est facile de connoître de qui ils tiennent l'art de l'écriture. On voit par exemple que les Prussiens & les Russes le tiennent des Grecs, appellant ainsi qu'eux l'art d'écrire, *Gromata* de *Graphein :* Les Allemands qui le tiennent des Romains disent en leur langue *Schreiben*, *Scribere.*

CHAPITRE VIII.

De l'Écriture numérale par chiffres.

130. *Les chiffres ſont une écriture idéale.*

131. *Les doigts de la main ſont l'organe primitif de l'expreſſion des nombres par geſtes.*

132. *De l'emploi des lettres pour chiffres.*

133. *Que les chiffres romains ne ſont pas des lettres, mais des images du geſte des doigts. Progreſſion quinaire de ce chiffre.*

134. *Des figures de notre chiffre actuel.*

135. *Qu'il vient originairement des Indiens.*

136. *Admirables effets du chiffre arabe.*

137. *Qu'il eſt probable que les Grecs ont connu l'emploi du zéro.*

138. *De l'échelle décimale & de ſes défauts.*

139. *L'échelle duodécimale ſeroit préférable.*

140. *Tablature de l'échelle duodécimale sous-multiple.*

---

130. *Les chiffres sont une écriture idéale.*

CE que j'ai dit de l'écriture purement idéale, qui parle directement à l'esprit par le seul organe des yeux, & qui a cet admirable avantage de pouvoir être prononcée à voix haute par différens peuples, chacun en sa propre langue, quoique l'un n'entende pas celle de l'autre, demande que j'ajoûte quelque chose sur ce qui s'en est introduit parmi nous dans l'usage commun. Ce sont les chiffres ou caracteres des nombres. Nous tenons des Arabes, peuple très-sçavant en mathématiques, ceux dont nous nous servons aujourd'hui; & ceux-ci les tenoient presque certainement des Brachmanes grands philosophes & grands arithméticiens. Pour le dire en passant, plus j'approfondis l'histoire & les antiquités, plus je suis tenté de croire que les anciennes connoissances quel-

conques, même celles des Chaldéens & des Egyptiens, viennent de ce pays-là, où l'on ſçait que Ninus & Séſoſtris ont communiqué; & que plus il eſt poſſible de remonter à l'origine des choſes, plus la ſource ſe rapproche de l'Inde, & des climats voiſins de l'équateur.

131. *Les doigts de la main ſont l'organe primitif de l'expreſſion des nombres par geſtes.*

Quoique le *numérique* n'exiſte pas en réalité dans les objets, & que ce ne ſoit qu'une relation conſtitutive d'un ordre imaginaire introduit par l'homme pour ſon beſoin & pour ſa commodité, ce beſoin eſt d'un ſi fréquent uſage, qu'il n'y a nul doute que ce ne ſoit une des premières inventions humaines. L'extrémité des deux mains refendües en dix parties en a été l'organe primitif & le premier indicateur. C'etoit une table arithmétique fabriquée par la nature, & que chaque ſauvage avoit toujours prête au beſoin. L'uſage en a certaine-

ment précédé celui de l'écriture, puiſqu'on trouve l'un chez mille nations qui n'ont pas l'autre : & peut-être que les hiéroglyphes indiens qui nous ſervent de chiffres aujourd'hui, ſont un reſte de l'ancienne écriture idéale par *clefs*, antérieure à l'écriture vulgaire par *lettres*.

On voit ſur preſque tous les obéliſques une figure en forme de rateau dont les dents toujours au nombre de neuf ſont aſſemblées ſous une ou ſous pluſieurs lignes tranſverſales. Bianchini a fort ingénieuſement ſoupçonné qu'elle repréſentoit une machine ou table arithmétique des Egyptiens. Auquel cas leur calcul ſe faiſoit par le *novennaire* qui n'eſt pas mal choiſi, & qui dans le calcul a des propriétés ſingulieres qu'on ne trouve que dans ce nombre. Il ſe peut faire néantmoins que les Egyptiens, n'ayant comme nous que neuf figures, euſſent auſſi comme nous une marque que nous ne reconnoiſſons plus, pour ajoûter à la figure, & completter l'échelle décimale. Le nombre des

traverſes des rateaux peuvent avoir ſervi pour indiquer ſi le nombre des dents étoit employé comme unité, comme quarré, comme cube; ſi c'étoit neuvaine, ou neuvaine de neuvaine, &c. en un mot quelque équivalent à ce que nous appellons les dixaines, les centaines, les mille, &c. Bianchini, (*Decad. I, cap.* 3, *pag. iij*,) explique aſſez au long la maniere dont il préſume que les Egyptiens pouvoient employer cet inſtrument arithmétique. Ceux qui voudroient s'adonner à déchiffrer les hiéroglyphes feront bien de lire ſon hypotheſe.

132. *De l'emploi des lettres pour chiffres.*

Quand l'écriture littérale eut prévalu, la commodité de conſerver une formule abrégée d'écrire en ſimples notes l'expreſſion des nombres (ſi commune qu'on peut remarquer à ce ſujet que nous nous ſervons du mot *un* comme de l'article du ſubſtantif, *un raiſonnement*, *une figure*) fit qu'on ſe ſervit pour cet effet des lettres alphabétiques, priſes non à l'ordinaire

comme ſignes de ſons vocaux, mais comme figures abſolument répréſentatives des quantités numériques. C'eſt ainſi qu'ont chiffré les Hébreux & les Grecs, avec des lettres ſelon l'ordre de l'alphabet; Α, Β, Γ, Δ, &c. pour 1, 2, 3, 4, &c.

133. *Que les chiffres romains ne ſont pas des lettres, mais des images du geſte des doigts. Progreſſion quinaire de ce chiffre.*

Il n'en eſt pas de même du chiffre latin, quoique exprimé par des figures ſemblables à quelques lettres de leur alphabet, ſçavoir, I, 1. V, 5. X, 10. L, 50. C, 100. D, 500. M. 1000. Mais ces deux ou trois derniers ſignes ne ſont probablement pas du même tems, ni auſſi anciens que la premiere invention. Alors on n'alloit pas ſi loin dans les comptes. Dès qu'une quantité numérale devenoit ſi étendue, les Sauvages la regardoient & la déſignoient comme indéfinie.

Il n'y a évidemment dans ces prétendues lettres, dans leur puiſſance, ni

dans l'ordre où elles ſont priſes, rien qui indique un procédé tiré des lettres de l'alphabet. On y entrevoit quelque choſe de tout différent qui tient à la méthode ſauvage de compter ſur les doigts, & qui paroît nous découvrir la trace de la premiere invention. L'écriture des chiffres y ſemble faite ſelon la formule primitive d'écriture en figurant les images des choſes. *Un* y eſt repréſenté par la lettre I. qui eſt l'image d'un doigt levé. *Deux*, *trois*, *quatre*, par II, III, IIII. deux, trois, quatre doigts levés. *Cinq*, par la lettre V, qui eſt l'image du pouce & d'un doigt levé (les autres baiſſés.) *Dix* par par deux V, dont l'un renverſé & appointé à l'autre, ce qui eſt ſemblable à la lettre X. *Cinquante* ou cinq dixaines par la lettre L, qui eſt l'image du pouce & de l'index de la main gauche tenus dans la poſition repréſentée. La lettre C. pour *cent* pourroit être la même figure en courbant les deux mêmes doigts. La lettre D. pour *cinq*

cent, eſt l'index de la main droite courbé & joint au pouce de la même main tenu tout droit. La figure CIↃ pour *mille*, n'eſt autre choſe que la figure précédente doublée (pour deux fois 500.) & faite de la main gauche comme de la main droite en joignant les deux pouces, qui ne paroiſſent faire qu'une ligne droite entre deux courbes. En écrivant, on a pour plus de promptitude figuré ce geſte par M ou ∞ en forme du 8 arabe couché. Mais tous ces derniers nombres me paroiſſent trop étendus pour avoir eu lieu chez des peuples ſauvages. Ceux que nous connoiſſons ne vont pas ſi loin. Quand la quantité devient trop nombreuſe, ils ſe contentent de la marquer par un geſte général & indéfini ; par exemple, en prenant de la main une poignée de cheveux. Il ſe peut faire auſſi néanmoins que le C, pour *cent*, & l'M pour *mille*, ſoient des véritables lettres initiales de ces deux mots : qu'on ne ſçache pourquoi *cinq cent* eſt marqué par un D : & que ces der-

nieres formules, ainſi que quelques autres plus compliquées, ayent été ajoûtées à la premiere invention pour la commodité de l'art dans un ſiécle plus inſtruit. Mais j'avoue que l'opinion que j'ai cy-deſſus déduite ne paroît plus naturelle & plus probable.

Remarquons que les figures arithmétiques des Romains ont une progreſſion quinaire, & qu'elles changent & recommencent de cinq en cinq par l'unité: comme ſi au bout de ce nombre la table arithmétique eût été épuiſée. Le geſte employe une main ſeule tant qu'il peut compter par cinq: il ne les employe toutes deux que pour marquer un ſecond *quine* commencé ou complet, pour figurer la dixaine d'unités, ou la dixaine de centaines: ce qui eſt une marque ſenſible qu'on a procédé par compter d'abord avec une main, & une preuve démontrée que l'échelle arithmétique décimale doit ſa naiſſance aux dix doigts des deux mains. Le chiffre latin a des figures particulieres pour *cinq*, pour *dix*, (deux fois cinq) pour

cinquante, pour *cent*, pour *cinq cent*, pour *mille* : à chacune de ces différentes figures quinaires on ajoûte selon le beſoin les unités, les quines, les doubles quines ou dixaines, les centaines. On voit par un paſſage de Plutarque (*in Iſid.*) que cette méthode de nombrer par cinq étoit auſſi celles des Pelaſges ou Grecs ſauvages; car il dit qu'en cette langue πεμπάζειν, *quiner*, ſignifioit autrefois ſimplement *compter*. Ceci fait voir que Bianchini s'eſt trompé dans ſon ſyſtême ſur l'origine de la figure des chiffres latins. (*Hiſt. univ. p.* 112;) car ce ſyſtême ſuppoſe pour principe que la progreſſion du compte eſt par 10, au lieu qu'elle eſt viſiblement par 5.

134. *Des figures de notre chiffre actuel.*

Nous nous ſommes ſervis en Europe de cette groſſiere façon de chiffrer juſqu'au treizieme ſiécle, ou le ſçavant aſtronome Alphonſe roi de Caſtille, introduiſit l'uſage du chiffre indien que les Arabes

RPJCB

Les CHIFFRES ou notes numérales des nations jusqu'a Dix.

Romains.	Europeans-Vulgaires empruntes des Arabes.	Arabes et Persans.	Chinois.	Japonois.	Brachmanes de du Tangut.	Brachmanes de l'Indostan.	Bananes.	Malabares.	Siamois.	du Thibet.	de Bengale.	Baramas du R. d'Ava.
I	1	١	一		๑	๑	๑			๑	১	๑
II	2	٢	二		๒	๒	๒			๒	২	๒
III	3	٣ ٣	三		๓	๓	๓			๓	৩	๓
IIII IV	4	۴ ۴ ۴ ۴	四		๔	๔	๔			๔	৪	๔
V	5	٥ ٥ ٥ ٥ ٥	五		๕	๕	๕			๕	৫	๕
VI	6	۶	六		๖	๖	๖			๖	৬	๖
VII	7	۷	七		๗	๗	๗			๗	৭	๗
VIII	8	٨	八		๘	๘	๘			๘	৮	๘
VIIII IX	9	٩ ٩	九		๙	๙	๙			๙	৯	๙
X	10	١٠	十		๑๐	๑๐	๑๐			๑๐	১০	๑๐

d'Afrique avoient apporté en Eſpagne. Je ne ſuis pas aſſez inſtruit pour pouvoir dire ſi nos figures ſeroient encore reconnoiſſables en les comparant avec les traits originaux ; car il eſt poſſible que dans une ſi ancienne & ſi longue émigration elles ſoient fort alterées.

Celles des Malabares, Banians & Brachmanes actuels que je donne ici ne ſont pas reſſemblantes aux nôtres dans tous les traits. (Voyez *Pl.* IX.) Mais l'Inde eſt bien étendue. Qui peut ſçavoir quand & chez qui les Arabes les ont autrefois empruntées ? Nous ne les formons pas nous-mêmes à préſent bien ſemblables à celles des Arabes. Les traits ſe défigurent beaucoup en peu de tems chez toute nation qui n'a pas l'art de l'Imprimerie qui en fixe la forme. Par-tout où l'on n'écrit qu'à main courante, chacun le fait ſelon ſa maniere & ſon aptitude. Quelle différence ne trouvons-nous pas dans l'imprimé entre l'allemand, le gothique, l'italique, & le quarré ? Quelle variation dans nos écritures manuſcrites des différens ſiécles ? C'eſt un art parti-

culier que celui de les ſçavoir reconnoître. Cependant on voit bien que nos figures 1, 2, 3, 4, 7, ne ſont que peu altérées de l'arabe ١ ٢ ٣ ٤ ٧ ou ſimplement redreſſées ; que 9 eſt entiérement conforme ; que le point ou le zéro ſervent indifféremment pour marquer le progrès décimal, ſoit qu'on écrive 1. 2.. , ou 10. 200. De plus, il eſt facile de remarquer que preſque par-tout les trois premiers chiffres ordinaux, qui ſont le premier monument & la baſe de tout le reſte, ſe forment ſelon la méthode de l'écriture primitive en image figurée d'un, deux, & trois traits ou doigts, ſoit verticaux, ſoit horizontaux, que la célérité de la plume, au lieu de les laiſſer iſolés, a ſouvent joints par des liaiſons arrondies, & a chargé de queues ſuperflues.

135. *Qu'il vient originairement des Indiens.*

On attribue à diverſes nations l'origine de notre chiffre actuel, aux Grecs, aux Latins, aux Carthaginois, aux Celtes,

aux Scythes. Nul doute néanmoins qu'elle ne vienne de l'Orient. Nous tenons en notre langue le mot *chiffre* ſoit de l'arabe, ſoit de l'hébreu *ſaphar*, i. e. *numerare*. De plus la progreſſion de l'écriture de chiffres va à l'orientale de droit à gauche, les nombres à droite étant les plus ſimples, & ceux qui ſe continuent allant à gauche, augmentant de valeur & de puiſſance. Nous avons conſervé dans les chiffres ſans nous en appercevoir, cette formule orientale d'en diriger l'écriture de droit à gauche, quoiqu'en pratique nous commencions par habitude de gauche à droite par les chiffres les plus puiſſans que nous nommons auſſi les premiers en prononçant. L'opinion ordinaire, qui les tire des Arabes ou Saraſins, de qui deſcendoient les Maures d'Afrique conquérans de l'Eſpagne, eſt la ſeule véritable : & ceux-ci les tenoient réellement des Indiens, ſelon l'opinion des écrivains les mieux verſés dans l'érudition orientale. « Parmi les » divers chiffres qu'ont les Perſans, dit » Chardin, (*tome ij, p.* 3,) ils en ont

» un composé de dix figures simples qu'ils
» appellent *asab Indi*, *compte ou chiffre*
» *des Indes*, parce qu'il paroît tout-a-fait
» semblable au chiffre ordinaire des Indiens
» dont je crois qu'il est tiré aussi : je
» trouve même que quand on y compare
» nos chiffres de près & avec attention, on
» trouve qu'ils en sont aussi sortis ; sur quoi
» on peut observer que le mot arabe
» *syfer* d'où est venu notre mot de *chiffre*,
» est indien d'origine : ce qui donne lieu
» de croire que les Arabes (qui ont les
» premiers supputé avec les *chiffres* au
» lieu qu'auparavant ils supputoient avec
» les lettres alphabétiques, comme tous les
» peuples de l'Orient & comme les
» Grecs & les Latins,) apprirent cette
» maniere des Indiens. Les Persans pré-
» tendent que le mot *syfer* est persan
» d'origine & veut dire *voyage*, *pro-*
» *gression*, *avancement* ; parce que c'est
» la voie des progressions numéraires ;
» mais ils conviennent que les Indiens
» les leur ont donné. Cela se trouve
» ainsi dans leurs anciens auteurs, & fort

» communément ils appellent ces figures » *Hazab ell Ind. Arithmétique du peuple* » *Indien.*

» Il nous ſemble, ajoûte à ce ſujet M. de Guignes, » que ce fait ne » peut être conteſté. Notre chiffre que » nous tenons des Arabes, eſt appellé par » ces peuples, chiffre indien, & nous » avons eu occaſion de nous convaincre » qu'il ſubſiſte encore dans l'Inde, par- » ticuliérement dans la langue des Telon- » gouts. C'eſt ſans doute lorſque les » Arabes ont été dans l'Inde apprendre » les ſciences des Brachmes qu'ils ont » ſubſtitué les chiffres à leurs lettres qui » leur en tenoient lieu. Ils les ont porté » en Eſpagne où il y avoit un très-grand » nombre de ſçavans; & de l'Eſpagne, » ces chiffres ſe ſont répandus dans toute » l'Europe.

136. *Admirables effets du chiffre arabe.*

L'introduction de l'uſage de ces figures, & la méthode ſimple de leur arrangement qui donne la progreſſion decimale, quarrée

cubée, &c. eſt un des plus grands pas qui ſe ſoit fait vers les ſciences. J'eſtime que nous lui devons en grande partie la ſupériorité que nous avons acquiſe ſur les anciens dans les ſciences de calcul, & qu'il nous eût été impoſſible de nous mettre à portée d'en venir au point où l'on eſt parvenu à cet égard dans le ſiécle préſent, ſi nous euſſions continué de nous ſervir de la méthode embarraſſée des figures numérales en uſage chez les Romains. Nous vantons beaucoup l'avantage qu'en ceci nous avons ſur les anciens. Mais une grande partie de notre mérite eſt dans l'inſtrument qu'ils n'avoient pas; & dont nous ne ſommes pas les inventeurs. Il y a eu beaucoup d'art dans l'invention du zéro doué d'une puiſſance, paſſive en lui-même, active dans les autres nombres. Mais, à cela près, il n'en falloit guères pour figurer chaque nombre juſqu'à dix par un ſeul caractere: & il n'étoit pas, à ce qu'il ſemble, fort difficile d'inventer l'hypothèſe qui ſuppoſe dans la ſuite des chiffres la progreſſion

décimale. Cependant cette petite clef a ouvert des bâtimens immenſes.

C'eſt ce qui arrivera toujours lorſqu'il s'agira de calculs, de combinaiſon, d'ordre & d'idées morales. Car ces ſortes de choſes n'étant point dans la nature, mais étant de ſimples manieres de percevoir les êtres réels, manieres que l'eſprit de l'homme crée & combine pour ſon propre uſage, elles fructifient avec une extrême facilité, & ſe développent avec une étendue ſans bornes dans ce terrein intérieur. L'eſprit trouve en ſoi la matiere & la forme; il eſt à la fois l'œuvre & l'ouvrier, & s'exerce avec un ſuccès aſſuré ſur des choſes auxquelles il a lui-même donné l'être. C'eſt par cette raiſon que les ſciences de calcul, l'algébre & la géométrie, ſont appellées *ſciences exactes*. Elles ſont les ſeules qui puiſſent l'être en effet. Mais cette prérogative ne leur vient que de ce qu'elles n'exiſtent qu'en l'homme & par l'homme, que par les conſidérations combinées & abſtraites de l'eſprit humain qui les produit; ſans qu'elles

ayent, hors de-là, aucune exiſtence réelle dans la nature ; n'étant que de ſimples relations, que des êtres imaginaires qui ne ſont rien hors de la penſée qui les a créé & qui les conſidere. C'eſt donc cette entiere & parfaite connoiſſance d'un objet que l'homme a produit en lui-même, qui le fait arriver à ce point de certitude & d'exacte préciſion, qu'il ne peut atteindre lorſqu'il exerce l'opération de ſon eſprit ſur des objets réels, phyſiques, placés hors de lui, & dont il ne peut avoir qu'une idée incomplette. Ainſi la préciſion des ſciences exactes ne leur donne peut-être pas autant d'avantage qu'on le croit, ſur les autres ſciences, puiſqu'elles ne la doivent qu'à ce que les nombres & les lignes, objets de leur opération, n'ont aucune exiſtence dans la nature. Certainement la premiere, la plus éminente prérogative d'un être quelconque eſt la vérité réelle de ſon exiſtence phyſique. Une plante, un fait ont cette ſupériorité marquée ſur un nombre, ou ſur une ligne mathématique. N'o-

mettons

mettons pas cependant de dire en même tems que l'arithmétique & la géométrie ſont d'un ſi grand, d'un ſi fréquent uſage pour l'homme, d'une telle utilité pour l'ordre perſonnel qu'il ſe fait à lui-même dans la perception des objets réels, & dans le ſervice qu'il en tire relativement aux convenances qu'ils ont avec lui, qu'on ne peut trop louer ces deux ſciences, en admirer l'invention, & montrer de reconnoiſſance pour les travaux des mathématiciens qui en ont avancé le progrès & qui ont eu l'art de les adapter, comme inſtrumens, à tant de choſes infiniment utiles au genre humain.

137. *Qu'il eſt probable que les Grecs ont connu l'emploi du zéro.*

On a pu remarquer dans la table précédente contenant les chiffres de divers peuples, que quelques nations figurent le zéro par un point. Je viens de parler de cette excellente invention d'un ſigne qui décuple le chiffre précédent. J'ajoûterai qu'elle ne doit pas avoir été inconnue aux

anciens peuples Grecs, quoique nous ne la tenions pas d'eux. C'eſt une induction que je tire des mots κατὶ, κοντα, *genti*, *ginta*, *centum* uſités pour déſigner le complément des dixaines, ou de la dixaine des dixaines. Cette expreſſion ſignifie certainement *un point*, venant de κεντεω (*pungo*) ainſi que κέντρον (*point* principal, *centre*.) On l'emploie d'abord après la premiere dixaine, pour marquer toutes les ſuivantes. ἑικατι, *duigenti*; c'eſt-à-dire, *deux fois le point*, *deux fois la dixaine*. Car les Latins ont d'abord dit *duiginti* pour *bis-ginti*, ou *viginti* (*vingt*, en Anglois *twenty*). De même τριακοντα *triginta* (trente:) ἑκατον, *centum* (cent.) Quant à la premiere dixaine, ces nations s'étoient contentées d'un mot qui exprimoit le *double* geſte, ou le geſte des *deux* mains: car c'eſt (ainſi que la reſſemblance des mots *deux* & *dix* me porte à le croire), ce que ſignifie δεκα, *decem*, *dix*. Le grand nombre χίλια, μυριὰς, *mille* (mille) dont nous nous ſervons, non-ſeulement comme nombre, mais auſſi dans le diſcours habituel comme d-

l'expreſſion d'une grande quantité indéfinie, vient des mots orientaux *chel* (tout, total;) *mila* (plenitude, quantité.) De ce dernier viennent les mots *multum*, *multitude*, &c.

138. *De l'échelle décimale & de ſes défauts.*

On a dit que dans les nombres, le premier ordre juſqu'à *dix* & la progreſſion décimale ont leur origine dans les dix doigts des mains :

Hic numerus magno tunc in honore fuit :
Seu quia tot digiti per quos numerare ſolemus, &c.
OVID. Faſt. 3.

La main eſt l'organe primitif de l'expreſſion des nombres. Mais comme la nature n'avoit pas eu cet objet en la fabriquant, & qu'on n'a fait qu'appliquer ici un inſtrument fait pour autre choſe, il ne s'eſt pas trouvé, dans l'uſage, auſſi parfait qu'il l'auroit fallu; étant ſujet dans la diviſion à quantité de fractions incommodes. Car dans l'échelle décimale il n'y a que 2 & 5 qui multipliés l'un par l'autre donnent 10.

139. *L'échelle duodécimale ſeroit préférable.*

L'échelle duodécimale auroit été beaucoup meilleure en inventant deux figures de plus pour *dix* & *onze*, & marquant *douze* par le zéro précédé de l'unité 10. en telle ſorte que la centaine eût été de 12. fois 12. exprimée ainſi 100. au lieu de l'être ainſi, 144. Dans celle-ci 2. 3. 4. & 6. multipliés donnent le complet. Les trois quarts, la moitié, le quart, les deux tiers, le tiers & le ſixieme ſe marquent par une ſeule figure. Douze eſt le terme le plus parfait où puiſſe s'arrêter la premiere ſuite des ordinaux compoſés de peu de figures (car les figures ſurchargeroient trop la vue s'il falloit les varier juſqu'à ſoixante qui eſt le premier nombre où 10, & 12. ſe rencontrent par 6. fois 10. & par 5. fois 12.) Auſſi, quoiqu'une coutume invétérée ait fait prévaloir preſque par-tout l'uſage de l'échelle décimale, on eſt forcé en beaucoup d'occaſions de recourir à l'autre, lorſque le calcul doit

être prompt & exact ; ſur-tout ſi la progreſſion eſt ſous-multiple. On s'en ſert s'il eſt queſtion de degrés, de pieds, de pouces, de ſols. On doit y avoir grand égard dans l'introduction des meſures, dans la fabrique des monnoies ; en un mot dans tout inſtrument de compte quel qu'il ſoit. Notre piéce d'or eſt fort bien aujourd'hui à 24 liv. & notre piéce d'argent à 120 ſols, ces deux nombres faiſant l'un deux fois 12. & l'autre dix fois 12. Dans la répartition journaliere des droits ſeigneuriaux dûs ſur les fonds de terre qui ſe diviſent & ſe réuniſſent ſans ceſſe, on ſe ſert de cette échelle duodécimale, d'une maniere ſous-multiple. Comme la pratique en eſt commode, & la formule peu connue, on me ſçaura peut-être gré de l'inſérer ici.

140. *Tablature de l'échelle duodécimale ſous-multiple.*

Unité ou as complet..... 1.

Moitié..... 06. [C'eſt-à-dire ſix fois un douzieme de l'unité convenue.]

Quart..... 03.

Trois quarts.....09.

8e.....016. [Observez que ceci signifie un & demi & non pas seize.]

16e.....009. [Additionez 16. fois, vous aurez 1.]

32e.....046.

64e.....0023.

Tiers.....04.

Deux tiers.....08.

6e.....02.

12e.....01.

24e.....006.

48e.....003.

96e.....0016.

9e.....014.

18e.....008.

36.....004.

72e. ..... 002.

144e. ..... 001. (Si vous écrivez en toutes lettres, vous direz *le douzieme du douzieme.*)

Dans cette table on s'apperçoit au premier coup d'œil, par l'image & la disposition des chiffres & des zéros, que les zéros sont ici placés en sens contraire à celui de la tablature commune, qui est une échelle de multiplication, au lieu que celle-ci est une échelle de division : qu'ici l'effet du zéro est de faire dégrader le chiffre qu'il précede d'un ou de plusieurs ordres de douzaines, comme dans notre arithmétique ordinaire l'effet du zéro est au contraire d'augmenter les chiffres qu'il suit d'un ou de plusieurs ordres de dixaines. Cette table montre avec facilité en quel rapport les parties aliquotes sont entre elles ou avec le tout. Par exemple : que le 36e est le douzieme du tiers : que le 16e est le douzieme des trois quarts, que le 96e est le douzieme du 8e : que le 144e est le douzieme du 12e, &c.

Fin du Tome premier.

ERRATA.

PAGE 14, ligne 15, *ghen*, lisez *gheu.*
Page 18, ligne 23, n'aurons-nous pas un juste lieu, *lisez* n'aurons-nous pas lieu.
Page 22, ligne 1; chacune, *lisez* chacun.
Page 30, ligne 20, τυμος, *lisez* ἔτυμος.
Page 41, ligne 8, comme elles, *lisez* comme elles sont.
Page 51, ligne 7, établis, *lisez* établi.
Page 58, ligne 7, assujettis, *lisez* assujetties.
Page 77, ligne 7, daus, *lisez* dans.
Page 82, ligne 11, dûe Italiens, *lisez* dûe aux Italiens.
Page 85, ligne 25, s'entendoit, *lisez* entendoit.
Page 138, ligne 20, *rī*, lisez *vī*.
Page 148, ligne 14, raug, *lisez* rang.
Page 156, ligne 13, ou la figure, *lisez* on la figure.
Ibid. ligne 17, dout, *lisez* dont.
Page 181, ligne 10, l'a produit, *lisez* la produit.
Page 185, ligne 10, *ôtez* inférieure.
Page 209, ligne 17, ne descendoient pas même, *lisez* ne descendoient pas de même qu'eux.
Page 267, ligne 20, s'emploient, *lisez* sont employés.
Page 374, ligne 23, monnoies, *lisez* momies.
Page 407, ligne 12, les uns sur les autres, *lisez* les uns sous les autres.
Page 450, ligne 2, Ἐκδοινιξαι, *lisez* Ἐκφονιξαι.
Page 452, ligne 15, n'étoient pas plus, *lisez* n'en étoient pas plus.

E765
B874t
v. 1

88-41